UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04047 9420

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

XX

XXI 3

BIBLIOTHECA PROV. TORONTINAE STUDENDATUS

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO LIBRARY

ŒUVRES

DE

JOSEPH DE MAISTRE.

V.

EXAMEN
DE LA PHILOSOPHIE
DE BACON;

OU L'ON TRAITE

DIFFÉRENTES QUESTIONS DE PHILOSOPHIE RATIONNELLE.

SUIVI DE L'OUVRAGE DE PLUTARQUE :

SUR LES DÉLAIS DE LA JUSTICE DIVINE

DANS LA PUNITION DES COUPABLES ;

NOUVELLEMENT TRADUIT, AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES.

Par le Comte Joseph de Maistre.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHECA UNIVERSITATIS TORONTIENSIS C. R. FUNDATUS

Bruxelles,
PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ NATIONALE
POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

1838.

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

50-2792

http://www.archive.org/details/examendelaphilos01mais

Opus cui titulus *Examen de la Philosophie de Bacon, par le comte* Joseph de Maistre, jussu nostro examinatum, typis mandari permittimus.

Datum Tornaci, hác decembris 13ª 1857.

B. Vinchent, vic.-gen.

EXAMEN

DE

LA PHILOSOPHIE

DE BACON.

CHAPITRE PREMIER.

NOVUM ORGANUM, OU NOUVEL INSTRUMENT.

INDUCTION ET SYLLOGISME.

Bacon lui-même nous a tracé le plan d'un examen de sa philosophie ; car d'abord il a manifesté la prétention, renouvelée de nos jours, de *refaire l'entendement humain* et de lui présenter un *nouvel instrument* (1), fait pour procurer au genre humain des

(1) M. Lasalle, traducteur de Bacon, avertit qu'il a mieux aimé laisser subsister le titre latin de *Novum Organum* que d'employer

succès inaccessibles à l'ancienne méthode ; puis il a employé sous nos yeux ce même *instrument*, afin de nous montrer comment on devait s'en servir pour s'avancer davantage dans l'étude de la nature et perfectionner ainsi les sciences physiques : premier, ou plutôt unique objet de toutes ses spéculations. Il faut donc d'abord examiner ce *nouvel instrument* et montrer ensuite l'usage que Bacon en a fait. En d'autres termes, il faut le considérer d'abord comme législateur, et voir ensuite, puisqu'il a eu la prétention de donner à la fois l'exemple et le précepte, de quelle manière il a exécuté ses propres lois, et jusqu'où il s'est élevé par sa méthode.

L'état des sciences dans le siècle où il vivait, tel qu'il nous le représente à toutes les pages de ses écrits, n'était qu'un roman de son imagination ; car les sciences étaient alors déjà très-avancées, et telles absolument qu'elles devaient être à cette époque. L'erreur de Bacon sur ce point avait deux sources : en premier lieu l'ignorance, qui le rendait étranger à toutes les branches des sciences naturelles ; et, de plus, ce malheureux orgueil caché dans les replis du cœur humain, qui porte l'homme, même sans qu'il s'en aperçoive, à dédaigner tout ce qu'il ne sait pas, tout ce qu'il ne comprend pas, tout ce qu'il n'aime pas.

---

celui de *Nouvel Organe* qui ne réussirait pas dans notre langue. Il a oublié une raison décisive de ne pas employer cette dernière expression ; c'est qu'elle n'est nullement la traduction de la première. Mais rien n'empêche de dire *Nouvel instrument*, car c'est ce que veut dire *Novum Organum*.

Le seul moine de son nom, dont Bacon parle assez légèrement (1), avait mis dans ses écrits infiniment plus de vérités que le chancelier d'Angleterre n'en connaissait et même qu'il n'en pouvait comprendre, s'il eût entrepris de les étudier. Copernic. Tycho, Keppler, Viette, Fermat. Grégoire de Saint-Vincent, Boyle, Hook, Galilée, Descartes, Gregory, Borelli, Kircher, etc., etc., furent ses contemporains, ou le touchèrent de près. Quand on se permet de compter pour rien les travaux de ces grands hommes, et d'en parler même avec un extrême mépris, il est aisé de calomnier l'état de la science ; mais ces calomnies ne prouvent rien, sinon qu'il eût mieux valu étudier leurs ouvrages que les critiquer. Je ne sais pourquoi il plut à d'Alembert de nous dire que *Bacon était né dans le sein de la nuit la plus profonde.* Rien n'est plus évidemment faux. Les beaux-arts et la littérature avaient été portés dans le XVIe siècle au plus haut point de perfection. Il serait aisé de prouver, ou, pour mieux dire, il serait inutile de prouver que l'Europe en savait à cette époque beaucoup plus que les Grecs du siècle de Périclès. Si Bacon n'aperçut pas la nouvelle lumière, ce fut sa faute. De grandes découvertes avaient été faites dans les sciences ; le mouvement général était donné ; rien ne pouvait plus l'arrêter, et certainement il ne devait rien à

---

(1) *The works of Francis Bacon, baron of Verulam, viscount Saint-Alban, in ten volumes. London*, 1803. in-8°, tom. IX, *Impetus philos.* cap. 11. p. 308.

C'est l'édition que je citerai constamment dans cet ouvrage.

Bacon, absolument inconnu et sans influence hors de son île.

Pour défendre son rêve favori de l'abrutissement général, il se permet les plus étranges paradoxes : il nous dira, par exemple, « que les arts mécaniques, comme participant à la vie, marchent en s'avançant, tandis que la philosophie, n'étant qu'une statue, ne remue point, quoiqu'on l'adore (1). »

Il serait inutile d'insister sur la fausseté de cette proposition, qui, de son temps même, n'était pas tolérable. On voit ici Bacon, dès le premier pas, tel qu'on le verra dans le cours entier de cet ouvrage : rarement il résiste à l'envie d'être poëte. L'image se présente avant tout à son esprit, et le contente. Quant à la justesse, c'est autre chose. Les exemples se présenteront en foule dans cette analyse.

Bodley, que sa bibliothèque a immortalisé et qui était un homme de beaucoup de sens, écrivit à Bacon, sur sa chimère fondamentale, une lettre qui se trouve dans les œuvres de ce dernier, et qui est très-remarquable. « Permettez-moi, lui dit-il, de vous le dire » franchement : je ne puis comprendre vos plaintes. » Jamais on ne vit plus d'ardeur pour les sciences » que de nos jours. Vous reprochez aux hommes de » négliger les expériences, et sur le globe entier on » ne fait que des expériences (2). » Cette observation ne souffre pas de réplique.

---

(1) Opp. tom. VII, de Augm. Scient. in Præf., p. 24.

(2) Epist. Thom. Bodlæi ad. Francisc. Baconum, qua candide expendit ejus Cogitata et Visa. Fulham, 19 febr. 1607. Ex anglica latinam fecit Is. Gruterus (Works, tom. IX, p. 195, seq).

L'homme qui se trompait ainsi sur l'état des sciences ne se trompait pas moins sur les moyens de sortir de ce prétendu état de barbarie, qui n'existait que dans son imagination malade d'orgueil.

Le titre même de son principal ouvrage est une erreur insigne. Il n'y a point de *nouvel organe*, ou, pour parler français, de *nouvel instrument* avec lequel on puisse atteindre ce qui était inaccessible à nos devanciers. Aristote est le véritable anatomiste qui a, pour ainsi dire, *démonté* sous nos yeux et démontré l'*instrument humain*. On ne doit que des risées à celui qui vient nous promettre un *nouvel homme*. Laissons cette expression à l'Évangile. L'esprit humain est ce qu'il a toujours été. Possesseur de vérités éternelles qui sont lui-même, il est de plus *parole* et *action*. Personne ne peut trouver en lui plus que lui. Croire la chose possible, c'est la plus grande de toutes les erreurs ; c'est ne pas savoir se regarder. Si l'homme se sert mal de ses facultés il a tort, comme il aurait tort, par exemple, s'il employait un levier pour arracher des laitues dans son jardin ; mais il ne s'ensuit pas que le levier soit mauvais, ni surtout qu'il faille employer un *nouveau levier*, puisque le levier de l'espèce une fois choisie sera éternellement le même, et que tout se réduit au plus et au moins de force intrinsèque, précisément comme dans l'esprit humain. Il s'ensuit seulement qu'il faut employer le levier à propos.

Il peut y avoir dans les sciences particulières des découvertes qui sont de véritables *machines* très-propres à perfectionner ces sciences : ainsi le *calcul différentiel* fut utile aux mathématiques comme la

roue à denteler le fut à l'horlogerie. Mais quant à la philosophie rationnelle, il est visible qu'il ne peut y avoir de *nouvel instrument,* comme il n'y en a point pour le génie des arts mécaniques en général.

Bacon ne cesse de nous dire avec une modestie apparente, dont il ne faut point être la dupe, *qu'il serait* excessivement difficile de tracer un cercle parfait, ou même une ligne droite, à l'homme qui ne se servirait que de sa main et de ses yeux, en le supposant même pourvu des organes les plus parfaits ; tandis que ces opérations ne seront qu'un jeu pour celui qui s'aidera d'une règle et d'un compas (1).

Toujours une image ou une comparaison à la place du raisonnement ! C'est la manière éternelle de Bacon. Il ne s'agit point ici de l'*usage du compas,* qui est commun à tous les hommes ; il s'agit du *compas* même. On demande s'il peut y avoir un *nouveau compas,* et c'est ce que je nie. L'homme peut sans doute apprendre par l'exercice à se servir plus *dextrement* de son compas comme de son esprit ; mais le compas sera toujours le même, sauf toutefois une plus ou moins grande perfection dans l'instrument, comme il peut y avoir des esprits plus ou moins heureusement nés, quoique tous soient les mêmes dans leur essence.

L'orgueilleuse médiocrité de Condillac a pu rendre plus piquant de nos jours le projet ridicule de *refaire l'entendement humain.* Au fond, néanmoins, le pro-

---

(1) *Novum organum,* § LXI. Opp. tom. VIII, p. 17.

jet et l'expression appartiennent à Bacon (1), et c'est purement et simplement un acte de folie et rien de plus. Refaire l'entendement humain pour le rendre plus propre aux sciences, ou refaire le corps humain pour le rendre plus propre à la gymnastique, c'est précisément la même idée. J'honore la sagesse qui propose un *nouvel organe* autant que celle qui proposerait une *nouvelle jambe*. Ces *Méthodes*, ces *Instaurations*, ces *Nouveaux organes*, ces *Élans philosophiques*, etc., ne sont que des mots qui ne doivent point être pris à la lettre, des jeux d'esprit qui peuvent tout au plus servir d'exemples, mais jamais de moyens. C'est ainsi que l'Art poétique d'Horace ou celui de Boileau peuvent être utiles à un poëte, comme modèles de poésie, mais point du tout comme moyens de créer des poëmes; car il ne peut y avoir de moyens artificiels de créer ou d'inventer.

Lorsque Descartes parle de son doute universel, on peut l'écouter avec les égards dus à un homme tel que lui, et recevoir son doute comme une règle de fausse position qui ne saurait avoir de grands inconvénients. Dans le fond, néanmoins, la règle est impossible et la supposition chimérique; car il ne dépend de personne de commencer par ce doute, et

---

(1) *Nos qui nec ignari sumus nec obliti quamtum opus aggrediamur, videlicet ut faciamus intellectum humanum rebus et naturæ parem.* (*Nov. Org.* t. VIII, § 19, p. 109.)

Restat unica salus ac sanitas ut opus mentis universum de integro resumatur. (Ibid. in præf.) Ainsi Bacon voulait *seulement* refaire l'intelligence humaine, et refaire tout ce qu'elle a fait ! *pas davantage!*

chaque philosophe s'élance nécessairement dans la carrière avec toute la masse de connaissances qu'il a trouvée autour de lui.

Tout novateur invente un mot qui sert de point de ralliement à ses disciples, s'il doit en avoir. Bacon avec son *induction,* Kant avec sa *critique,* Condillac avec son *analyse* (1), ont enrôlé la foule. Ils ont fait secte; c'est-à-dire que l'orgueil national n'a pas dédaigné de marcher à la suite de l'orgueil individuel qui s'annonçait comme un grand inventeur. Dans le fait cependant ces mots ne sont que des illusions, car il ne peut y avoir de nouvelle science de l'intelligence, ni surtout de nouvelle méthode pour découvrir. L'orgueil peut seulement donner de nouveaux noms à

---

(1) Celui-ci est un véritable phénomène de notre âge. A force d'effronterie et de persévérance il est parvenu, non pas à croire (ce qui paraît impossible), mais à faire croire que son *analyse* était une science réelle et nouvelle, une science de sa façon, parfaitement inconnue avant lui. Insensiblement il en est venu à dire *mon analyse, mes analyses,* comme on dit *mon cheval* ou *ma maison.* Tantôt il amuse et tantôt il impatiente; mais nulle part je ne l'ai trouvé plus ineffable que sur la question de l'âme des bêtes. *Les philosophes,* dit-il (c'est-à-dire tous les philosophes jusqu'à lui, cela s'entend) *se sont trouvés fort embarrassés sur cette question; faute d'avoir connu* SES ANALYSES. Quant à lui, il a saisi aisément la vérité avec son *nouvel instrument;* et SES ANALYSES *ont rendu sensible que les bêtes ont une âme, mais que cette âme est inférieure à la nôtre.* (Essai sur l'Orig. des Connaiss. hum., sec. II, ch. IV, § 43.) Voilà certes une des plus prodigieuses découvertes qui aient jamais été faites; et voilà ce que les Français du XVIIIe siècle ont pu entendre et même admirer. On serait quelquefois tenté de s'écrier : *O gentem ad servitutem natam !* ses charlatans l'ont dominée comme ses tyrans. — Espérons cependant qu'un Roi légitime ramènera à la fois chez elle la *puissance* et les idées INNÉES.

d'anciennes notions, et l'ignorance et l'inapplication peuvent prendre ces noms pour des choses.

Il faut ajouter que les inventeurs de ces noms font un très-grand tort à la science en ce qu'ils la divisent au lieu de la réunir. Ils créent des sectes au lieu de former des Religions; au lieu de renforcer le grand faisceau des vérités, ils refusent d'y prendre place: ils le délient même autant qu'il est en eux.

Si Kant, par exemple, avait marché en simplicité de cœur à la suite de Platon, de Descartes, de Malebranche, etc., il ne serait déjà plus question de Locke dans le monde, et la France peut-être serait *désinfatuée* de son ridicule et funeste Condillac. Au lieu de cela, il a plu à Kant de se livrer à cet orgueil aigre et exclusif qui refuse de devoir rien à personne. Il nous a parlé comme une Pythonisse énigmatique. Il n'a rien voulu dire comme les autres hommes; il a inventé une langue; et, non content de nous proposer d'apprendre l'allemand (certes c'était bien assez!), il a voulu nous forcer d'apprendre encore *le Kant*. Qu'est-il arrivé? il a excité chez lui une fermentation passagère, un enthousiasme de commande, un frémissement scolastique toujours borné à la rive droite du Rhin, et lorsque ses *drogmans* se sont présentés pour expliquer ces belles choses aux Français, ceux-ci se sont mis à rire.

On n'a cessé de nous répéter pendant le dernier siècle que Bacon avait rendu le plus grand service aux sciences en substituant l'induction au syllogisme. Cette assertion ayant acquis, à force d'être répétée, une assez grande autorité, il est nécessaire de l'examiner dans le plus grand détail. Mais voyons d'a-

bord bien précisément ce que c'est que l'induction.

Les bons écrivains français emploient quelquefois ce mot comme un simple synonyme de *conclusion* ou *conséquence*, et c'est ainsi que Voltaire a dit : « On se trompe encore en tirant des *inductions*. Pierre le Grand abolit le Patriarcat : Hubner ajoute qu'il se déclara Patriarche lui-même : des anecdotes, prétendues de Russie, vont plus loin, et disent qu'il officia pontificalement. Ainsi, d'un fait avéré on tire des *conclusions* erronées (1). » Ce sens de *conclusion simple* est le premier que l'Académie française attribue au mot *induction ;* mais le second sens est le plus important : « Induction se dit aussi de l'énumération » de plusieurs choses pour prouver une proposition ; » et c'est dans ce sens qu'on dit : *Prouver une chose* » *par induction* (2). »

L'induction étant l'âme du raisonnement humain dans tous ses objets possibles, il me semble que Hume en a restreint et par conséquent altéré l'idée, en disant que « l'induction est cette opération de l'âme par laquelle nous inférons la ressemblance des effets de la ressemblance des causes (3). »

Pourquoi borner l'induction à l'idée seule de causalité ? Aristote dit mieux et en moins de mots : *L'induction,* dit-il, *est le sentier qui nous conduit du particulier au général* (4). Ainsi lorsqu'on a

---

(1) Hist. de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand, Préface. Paris, Didot, 1803, p. 56.

(2) Dict. de l'Acad. française, art. *Induction.*

(3) Hume's Essays.

(4) Ἐπαγωγὴ δὴ ἡ ἀπὸ τῶν καθέκαστα ἐπὶ τὰ καθόλου ἔφοδος. Arist. Top. I, 10.

éprouvé que la mer Adriatique est salée, que la mer Baltique est salée, que la mer Vermeille est salée, etc., on peut conclure légitimement : donc les eaux de toutes les mers sont salées (1).

Un dialecticien étranger à l'Europe est un peu moins précis, mais plus lumineux qu'Aristote dont il adopte l'idée. « L'induction, dit-il, est un procédé qui recueille des faits particuliers pour en tirer une règle générale applicable à une classe d'êtres (2). »

Écoutons maintenant Cicéron : « On appelle, dit-il, induction cette analogie qui, de plusieurs points accordés, nous conduit où elle veut (3); » et il en donne tout de suite un exemple charmant qu'on me saura gré de rapporter ici pour égayer, sans préjudice de l'instruction, un sujet aride de sa nature.

La célèbre Aspasie, s'entretenant un jour avec Xénophon et sa femme, commença par dire à celle-ci : « Dites-moi, je vous prie, madame, si votre voisine avait des bijoux plus beaux que les vôtres, lesquels aimeriez-vous mieux posséder, ceux qui vous appartiennent ou les siens? » — « Les siens, » ré-

---

(1) Logique de Port-Royal, IIIe part., ch. XIX.

(2) Extrait du TEHZEEB-UL-MANTIK, ou *Essence de la logique*, ouvrage arabe, dans les Recherches asiatiques; in-4°, tom. VIII, p. 127.

(3) *Hæc* (similitudo) *ex pluribus perveniens quo vult appellatur* Inductio, *quæ græcè* παραγωγὴ *nominatur, et quâ plurimum usus est in sermonibus Socrates.* (Cic., de Inv. Rhet. I, 31.) On peut s'étonner de ce que Cicéron dit ici, sans exception ni explication, que *l'induction* se nomme en grec παραγωγή, quoique le grand maître dans ce genre, Aristote, la nomme invariablement Ἐπαγωγή. (Top. I, 10. Analyt. prior. II, 23; Analyt. poster. I, 19; II, 7, 18, etc., etc. ἐπακτίκος λόγος, id. Metaph. XIII, 4.)

pondit sans hésiter la femme de Xénophon. — « Et si sa garderobe et sa toilette valaient de même beaucoup mieux que les vôtres, de quel côté placeriez-vous votre préférence ? » — Même réponse de la part de la fidèle épouse. — « Maintenant, reprit Aspasie, encore une question, je vous prie : Si le mari de cette femme valait mieux que le vôtre, le préféreriez-vous à Xénophon ? » — Ici la dame rougit et se tut. Alors Aspasie se tournant du côté de l'époux, « Dites-moi, lui dit-elle, si le cheval de votre voisin valait mieux que le vôtre, n'aimeriez-vous pas mieux l'avoir ? » — « Mais, sans doute, » répondit Xénophon. — « Et s'il s'agissait de sa terre ? » — « Je la préférerais de même. » — « Mais si sa femme était supérieure à la vôtre..., qu'en dites-vous ? » — Ici Xénophon se tut à son tour (1). Alors Aspasie reprenant la parole : « Eh bien ! dit-elle, puisque vous vous obstinez l'un et l'autre à garder le silence sur ce que je voulais principalement savoir de vous, je me charge moi-même de dire votre pensée. Chacun de vous désire nécessairement ce qu'il y a de plus parfait. Ainsi tant qu'il y aura un meilleur époux et une meilleure femme dans l'univers, vous ne pourrez ni l'un ni l'autre vous empêcher de les préférer à ce que vous possédez dans ce genre (2). »

---

(1) Deux époux hébreux (mais pas d'autres dans l'univers), mis à la même épreuve, eussent répondu à la dialecticienne : *Que nous parlez-vous, ô belle aveugle ! de ce qu'il y a de meilleur dans tous les genres, et de la préférence forcée qu'on lui accorde ? Si vous connaissiez notre loi vous sauriez que ce désir, qui vous paraît inévitable, nous est défendu comme un crime.*

(2) Cic. de Invent. Rhet. I, 31.

On peut donc encore définir l'*induction*, un discours par lequel on force un nouvel aveu en vertu des aveux précédents (1); et cette définition, comparée à celle d'Aristote, nous montre les deux faces distinctes de l'*induction;* car tantôt elle part d'une proposition générale pour en démontrer une particulière, et tantôt elle conclut d'une énumération de vérités particulières la vérité d'une proposition générale. Ainsi, par exemple, on peut dire également, en suivant l'exemple cité : « Vous préférez le plus beau cheval, la plus belle terre, etc., en un mot, le meilleur dans tous les genres; donc vous préférez aussi la femme la plus aimable; » ou bien : « Vous préférez le plus beau cheval, la plus belle femme, etc.; donc vous préférerez constamment le meilleur dans tous les genres. » Mais toujours il s'agit d'une généralité; car sans généralité il n'y a point d'induction (2). De ces deux formes, la première appartient plus particulièrement à l'argumentation et à la conviction, l'autre à la recherche et à la découverte. La première est plus naturelle à l'homme qui parle à un autre homme, la seconde l'est davantage à l'homme qui se parle à lui-même.

Au fond, cependant, qu'est-ce que l'induction? Aristote l'a fort bien vu : *C'est un syllogisme sans moyen terme* (3). Toutes les formes possibles de syl-

---

(1) *Hic quùm rebus non dubiis esset assensum, factum est propter similitudinem ut etiam illud, quod dubium videbatur, si quis separatim quæreret, id pro certo propter rationem rogandi concederetur.* (Cic. Ibid.)

(2) Ἡ γὰρ ἐπαγωγὴ διὰ πάντων. (Aristot. Analyt. prior. II. 22.)

(3) Ἔστι δὲ ὁ τοιοῦτος συλλογισμὸς (ἡ ἐπαγωγὴ) τῆς πρωτης καὶ ἀμέσου προτάσεως. (Arist. Anal. prior. II, 12.)

logisme ne changent rien à la nature des choses. On ne l'aura jamais assez répété : le syllogisme est l'homme. Abolir, altérer l'un ou l'autre, c'est la même idée.

Qu'importe que je dise : *Tout être simple est indestructible de sa nature ; or mon âme est un être simple, donc,* etc. ; ou bien que je dise immédiatement : *Mon âme est simple, donc elle est indestructible.* C'est toujours le syllogisme qui est virtuellement dans l'*induction* comme il est dans l'*enthymème.* On peut dire même que ces deux dernières formes ou ne diffèrent nullement, ou ne diffèrent que par ce que les dialecticiens appellent *le lien,* mais nullement dans leur essence, puisque l'enthymème suivant Aristote, *est ce raisonnement qui force le consentement au moyen des propositions avouées* (1) ; définition qui est précisément celle de l'induction, suivant Cicéron (2).

A l'appui de cette observation on peut citer encore l'illustre Euler, l'homme du monde qui a le mieux connu le mécanisme du syllogisme et qui l'a représenté aux yeux de la manière la plus ingénieuse. Ce grand homme ne fait nulle distinction entre le syllogisme et l'induction lorsqu'il dit en général « que le syllogisme est le seul moyen de découvrir les vérités inconnues, chaque vérité devant toujours être la conclusion d'un syllogisme dont les prémisses sont indubitablement vraies (3). »

---

(1) Ἔστι δὲ τὸ μὲν δεικτικὸν ἐνθύμημα τὸ ἐξ ὁμολογουμένων συνάγειν. (Id., Rhet. II, 22.)

(2) Cic. loc. cit.

(3) Lettres à une Princesse d'Allemagne, tom. II, lettre cive, 21 février 1761.

Que peut-on ajouter enfin au témoignage formel de Bacon lui-même déclarant en termes exprès que l'enthymème, ainsi que l'exemple (ou le raisonnement par analogie), *ne sont autre chose qu'une contraction du syllogisme et de l'induction* (1).

On voit à quoi se réduit toute cette théorie de l'induction dont on a fait tant de bruit : *c'est un syllogisme contracté,* et rien de plus. Ainsi lorsqu'on nous dit que Bacon a substitué l'induction au syllogisme, c'est tout comme si l'on disait qu'il a substitué le syllogisme au syllogisme, ou le raisonnement au raisonnement.

« Le syllogisme, dit Bacon, se compose de proposi-
» tions, les propositions de mots, et les mots sont les
» signes des notions. Si donc les notions sont confuses
» ou trop vite formées, rien de ce que nous appuyons
» sur cette base ne peut tenir ; de manière qu'il
» ne nous reste d'autre base qu'une induction légi-
» time (2). »

Parodions d'abord ce morceau pour en faire sentir le ridicule.

L'induction se compose de propositions, les propositions de mots, et les mots sont les signes des notions. Mais si les notions sont confuses ou mal fondées, tout ce que nous appuyons sur cette base ne peut tenir; de manière qu'il ne nous reste d'autre base qu'un syllogisme légitime.

---

(1) De Augm. Scient. v. 4, Opp. tom. VII, p. 268 : *Nam enthymemata et exempla illorum duorum compendia tantùm sunt.*

(2) *Nov. org.* lib. I, aph. XIV. Opp. t. VIII, p. 5.

C'est peut-être faire trop d'honneur à cette tirade que de l'attaquer autrement. Comment a-t-on pu être la dupe de semblables *puérilités* (ici l'expression est juste), et permettre qu'on nous cite comme un oracle l'homme qui vient nous apprendre « qu'il faut avoir soin de raisonner juste, vu que tout ce que l'on appuie sur un raisonnement faux tombe de lui-même. » En vérité c'est une belle découverte ! Il y revient cependant dans la suite du même ouvrage, et il se répète sous une forme différente. Il est manifeste, dit-il, que tout ce raisonnement par syllogisme (c'est-à-dire ce raisonnement par raisonnement) n'est que l'art d'attacher une conclusion à un principe par des termes moyens ; mais le principe pris pour certain est toujours mis hors de question (1). » Où donc avait-il vu qu'il fût possible de juger autrement ? S'il y a quelque chose d'évident en métaphysique, c'est que nulle vérité ne peut être découverte *par voie de raisonnement* qu'en la rattachant, par un lien qu'il s'agit de chercher, à une vérité antérieure admise comme certaine. La règle est la même pour l'induction et le syllogisme, puisque l'un et l'autre, comme nous l'avons vu, ne diffèrent essentiellement que de nom.

Les hommes étant trompés à chaque instant par les idées fausses qu'ils attachent aux mots, il est important d'insister sur l'observation déjà faite que ce mot de syllogisme ne signifie dans la langue qui l'a produit que *raisonnement*. En grec le mot de syllogisme, dans sa signification primitive et générale,

---

(1) *Nov. org.*, lib. V, cap. IV, p. 269.

n'est point technique, pas plus que celui de *raisonnement* parmi nous. Les dialecticiens seuls l'emploient dans le sens restreint que nous lui avons attribué : aussi les Latins le rendent-ils presque toujours par celui de *ratiocinatio*.

Tout syllogisme est une *équation*. Ce qui arrive dans les mathématiques a lieu dans toutes les sciences. On cherche à comparer l'inconnue à une connue ; et dès que l'égalité est prouvée, l'inconnue est *nommée*, c'est-à-dire *connue*. L'*équation* est *le moyen terme* qui unit les deux extrêmes, ou autrement c'est l'opération du *verbe* qui présente à l'intelligence un fruit d'elle et de lui.

N'est-ce pas la même chose de dire $5+5=10$, ou de dire : *Tout nombre est égal au double de sa moitié; or, cinq est la moitié de dix, donc,* etc.

Une gloire immortelle est due à l'homme étonnant qui a vu le syllogisme dans l'esprit humain, qui l'a divisé en espèces, qui en a trouvé les lois, qui l'a, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *spirituellement anatomisé*, qui nous a conduits enfin à savoir qu'il n'y a que dix-neuf manières possibles de raisonner légitimement (1). Bacon, qui parle sans cesse d'A-

---

(1) Condillac, après avoir jeté un coup d'œil assez inattentif sur la nature du syllogisme, qu'il ne se rappelle que comme un amusement de collége, ajoute solennellement : *Nous ne faisons aucun usage de tout cela* (*Logique*, chap. VIII, note) ; je le crois. Pour en faire usage il faudrait le comprendre, et c'est ce qui ne lui est jamais arrivé. Il vaut bien mieux insulter la science que se donner la peine de l'acquérir, s'emparer de quelques idées ou fausses ou triviales, en tirer des conséquences à perte de vue, et nommer tout cela *analyse :* alors on

ristote avec un ton de supériorité excessivement déplacé, lui manque surtout de deux manières principales. D'abord il l'appelle *déserteur de l'expérience* (1), ce qui est tout aussi ridicule que si nous appelions Bossuet ou Pétau *déserteurs de l'histoire naturelle*. Comment peut-on déserter un corps où l'on n'est pas enrôlé? Aristote n'a point déconseillé la physique expérimentale; il n'en a point dégoûté l'esprit humain : s'il ne l'a point pratiquée, c'est parce que cette science n'était pas née, et de plus, parce qu'elle ne saurait appartenir qu'à des chrétiens. C'est de quoi Bacon se doutait peu.

Il ne se montre pas en second lieu moins injuste envers Aristote, en ne cessant de le présenter comme l'auteur de la méthode syllogistique, ce qui est très-faux. Le philosophe grec a recherché et démontré dans ses *Analytiques* et ailleurs les lois du syllogisme, c'est-à-dire du *raisonnement;* mais jamais il n'a employé la méthode syllogistique. Il a traité la physique, l'histoire naturelle, la morale, la politique, la métaphysique, l'astronomie, la poétique, la rhétorique; on ne trouvera pas que dans toutes ses œuvres il ait employé un seul syllogisme, dans le sens moderne, c'est-à-dire dans le sens du raisonnement décharné et réduit aux formes techniques. Le reproche que lui fait Bacon sur ce point tombe donc absolument à faux.

---

reçoit les honneurs de l'in-18; on est lu de tous côtés, et la foule s'écrie : *Comme il est clair!* sans se douter qu'elle insulte.

(1) *Nescimus quid sibi velit hujusmodi* desertor experientiæ. (Descript. Globi intellect. Opp. tom. IX, p. 230.)

Si les scolastiques ont introduit depuis la forme syllogistique dans l'enseignement des sciences, ce n'est pas la faute d'Aristote, qui n'en donna jamais ni l'exemple ni le précepte. C'est d'ailleurs une bien grande question de savoir si l'on a bien ou mal fait de bannir cette forme de l'enseignement public; il n'en est certainement pas de plus propre à donner à l'esprit de la justesse et de la subtilité en le forçant à ne jamais divaguer : c'est ce que savent parfaitement ceux qui ont été exercés dans ce genre.

Bacon s'est donné de plus un très-grand tort, celui de confondre perpétuellement le syllogisme avec la forme syllogistique, et de l'opposer à l'expérience, comme si l'un excluait l'autre : « Le syllogisme, dit-il, peut être admis dans les sciences populaires telles que la morale, la jurisprudence et autres sciences de ce genre (1), même encore dans la théologie, puisqu'il a plu à Dieu de s'adapter à la faiblesse des plus simples (2); on peut même l'employer dans la philosophie naturelle par voie de simple raisonnement qui produit la conviction, l'assentiment, quoique toujours stérile d'œuvres (3); mais la subtilité de la na-

---

(1) Je reviendrai sur l'absurde et même coupable grossièreté qui ose désigner par une épithète méprisante les sciences les plus importantes pour l'homme, les seules même rigoureusement nécessaires, puisqu'elles sont les seules qui se rapportent à sa fin.

(2) Yea, *and divinity, because it pleaseth God to apply himself to the capacity of the simplest, etc.* (Of the Adv. of Learn., etc. B. II, p. 135.) Bacon craint ici d'être compris; mais bientôt nous ferons tomber le voile dont il s'enveloppe.

(3) *Quæ assensum parit, operis effœta est.* (Ibid.)

ture et celle des opérations ne sauraient être enchaînée par de semblables entraves (1). »

Il serait difficile de rencontrer nulle part des idées plus fausses. Qui jamais a soutenu qu'on eût besoin de syllogismes pour fondre des métaux, cristalliser des sels ou ébranler des masses? Les mécaniciens, les opticiens et surtout les nombreux alchimistes, contemporains de Bacon, raisonnaient-ils donc *in formâ?* Mais tel est le ridicule éternel de Bacon : il s'enveloppe, il prend le ton d'un oracle pour nous dire des choses si simples qu'elles pourraient s'appeler niaises ; et la foule n'en croit pas moins que ces mots pompeux signifient quelque chose. Pour Bacon il n'y a qu'une science, la *physique expérimentale ;* les autres ne sont pas proprement des sciences, vu qu'elles ne résident que dans l'opinion (2). Ces sciences sont toujours *vides d'œuvres* (3), c'est-à-dire que le théologien, le moraliste, le métaphysicien, etc., ne pourront jamais enfermer une de leurs démonstrations dans un bocal, la soumettre à la filière, au marteau ou à l'alambic, etc. ; ainsi la certitude n'appartient qu'aux sciences physiques, et les sciences

---

(1) *But the subtility of nature and operations will not be inchained in those bonds*, etc. (Ibid.)

(2) *Artes populares et* OPINABILES. (De Augm. Scient. Opp. tom. VII, in distrib. op. p. 36.)

(3) *Operis effœtæ* (Opp., tom. I, p. 35). *Operum steriles et a practica remotas et plane, quo ad partem activam scientiarum incompetentes* (*propositiones*). Tom. VII, loc. cit. p. 26.

Il est sûr, par exemple, que la *Théologie expérimentale* n'est pas née encore, et c'est un grand dommage.

morales ne sont que l'amusement de l'opinion (1).

Il faut bien se garder de croire que ce système ne soit que ridicule; il est éminemment dangereux et tend directement à l'avilissement de l'homme. Les sciences naturelles ont leur prix sans doute; mais elles ne doivent point être exclusivement cultivées, ni jamais mises à la première place. Toute nation qui commettra cette faute tombera bientôt au dessous d'elle-même. Cette vérité était bien loin de Bacon; mais ce qu'il ignorait tout aussi parfaitement, c'est que, dans les sciences naturelles même, toute expérience concluante n'est qu'une proposition, partie nécessaire d'un syllogisme interne; autrement elle ne conclurait pas; ce qui prouve encore évidemment l'existence des idées originelles, indépendantes de toute expérience: car l'homme ne pouvant rien mesurer sans une mesure antérieure à laquelle il se rapporte, l'expérience même lui devient inutile s'il ne peut la rapporter à un principe antérieur qui lui sert à juger la validité de l'expérience; et ainsi en remontant on arrivera nécessairement à un principe qui enseigne et ne peut être enseigné; autrement il y aurait progrès à l'infini, ce qui est absurde.

Toricelli dit: « L'air est un corps comme un autre; on le touche, on le respire, on le corrompt, on le purifie, on le voit même comme les poissons voient l'eau: pourquoi donc ne serait-il pas pesant

---

(1) De là vient apparemment que l'interprète et l'admirateur de Bacon appelle les sciences physiques RÉELLES, sans doute parce qu'il n'y en a pas d'autres.

comme les autres corps ? » Voilà l'induction ou l'analogie, c'est-à-dire l'affirmation de l'attribut, ou de ce que l'école nomme le *prédicat*, transporté d'un objet où il se trouve incontestablement à un autre où il était en question ; mais le syllogisme parfait existait dans la tête de Toricelli :

Tous les corps sont pesants ; or l'air est un corps, donc, etc.

On voit ici le *moyen terme*, ou le *nexus* qui unit les deux vérités : c'est l'idée abstraite de *corps* qui renferme l'air dans le cercle des graves ; c'est ce terme qui compare, et par conséquent qui affirme : c'est le *verbe* de toute intelligence.

Que signifient donc les invectives de Bacon contre le syllogisme ? Il est infiniment probable qu'il confondait les idées et ne s'entendait pas lui-même, car nulle part dans ses ouvrages on ne trouve la preuve qu'il eût pénétré et la langue et les écrits des philosophes grecs, et cependant sans cette connaissance il ne faut pas se mêler d'analyse.

Mais ce qui jetterait dans le plus grand étonnement, si quelque préjugé du dix-huitième siècle pouvait étonner un observateur attentif, c'est que cette induction dont on fait tant de bruit, et qui forme une si grande partie de la réputation de Bacon, Bacon lui-même la rejetait *comme un moyen grossier et stupide.* (1) C'est en vain que le Créateur a mis dans nos mains le flambeau de l'analogie ; Bacon vient

---

(1) *Pinguis et crassa* (De Augm. Scient., lib. V, cap. II. Opp. tom. VII, p. 249).

placer son éteignoir poétique sur cette lumière divine (1), et il lui substitue une induction de sa façon, qu'il honore du titre d'*induction légitime*, et qui est purement négative ; c'est-à-dire, par exemple, que pour l'explication d'un phénomène il ne faut point en chercher la cause par analogie ou par induction vulgaire, mais commencer par écarter toutes les explications fausses, vu que, toutes les causes imaginaires étant exclues, celle qui reste sera la vraie.

On aurait peine à croire qu'une telle idée ait passé dans la tête d'un homme célèbre, et qu'une grande réputation soit fondée en partie sur un tel acte de délire; rien cependant n'est plus incontestable, et l'on voit maintenant de quel côté se trouve la *puérilité;* car jamais on n'imagina rien de plus absurde que cette *méthode d'exclusion*, rien de plus contraire à la marche de l'esprit humain et au progrès des sciences.

Conclure, dit Bacon, *d'après un certain nombre d'expériences, sans expérience contraire, ce n'est pas conclure, c'est conjecturer* (2); comme si l'homme

---

(1) Ceci ne doit point étonner : la maladie de Bacon était de blâmer généralement tout ce qu'on faisait et tout ce qu'on croyait. Il a poussé ce ridicule au point qu'en donnant en passant quelque louange à l'invention moderne des télescopes, il conseille cependant aux inventeurs de changer ces instruments. (*Superest* TANTUM *ut instrumenta mutent*. Descript. Globi intellect. Opp., t. IX, p. 210). — Changer d'instruments pour observer le ciel ! ! — *Certe furit*.

(2) To conclude upon an enumeration of particulars without instance contradictory is no conclusion but a conjecture. (Of the Adv. of Learn. II, p. 154). Il se traduit exactement dans l'édition latine. tom. VII. lib. V. cap. II. p. 249.

n'était pas condamné à conjecturer sans cesse! comme si l'on pouvait faire un pas dans les sciences sans conjecturer! comme si enfin l'art de conjecturer n'était pas le caractère le plus distinctif de l'homme de génie dans tous les genres!

Bacon d'ailleurs commet ici une singulière faute : il prend la conjecture pour quelque chose d'absolu, et il l'oppose à la certitude comme quelque chose de contraire. Il ignorait donc que la conjecture n'est qu'une fraction de la certitude, et que cette fraction toujours susceptible d'accroissement peut s'approcher enfin de l'unité, au point d'être prise pour elle.

Lorsque dans plusieurs sujets, dit-il, quelques faits se montrent d'un certain côté, comment peut-on être sûr qu'un fait inconnu ne se trouve pas de l'autre côté (1)? On aurait fort embarrassé Bacon si on lui avait demandé *qu'est-ce que l'autre côté?* au reste, il était si loin d'attacher un sens déterminé à cette expression, que lorsqu'il en vient à se traduire lui-même, il la supprime, et dit simplement dans le latin : « Si l'on trouve plusieurs faits d'un côté, qui osera prendre sur lui d'assurer qu'ils ne sont pas contredits par quelque autre fait inconnu (2)? »

---

(1) *For who can* assure, in many subjects, upon those *particulars* which appear of a side, that there are not other *on the contrary side* which appear not? (Ibid., p. 154.)

(2) *Quis enim in se recipiet quùm* particularia, *quæ quis novit aut quorum meminit, ex una tantum parte compareant, non delitescere aliquod quod omnino repugnet?* (Ibid. tom. VII.)

On peut observer ici le mot de *particulars* qu'il traduit en latin pour celui de *particularia*. Plus souvent il emploie celui *d'instance,*

On ne saurait méconnaître plus parfaitement la nature de l'induction. Rien ne pouvant être contraire à des vérités connues, et l'induction partant toujours de vérités connues et avouées, il peut bien se faire qu'un fait nouvellement découvert ne se range pas dans cette généralité, mais il ne peut se faire qu'il ébranle ce qui est établi; ainsi, dans l'exemple vulgaire cité d'après Port-Royal, on dira : L'*Adriatique est salée, la Baltique est salée, la Caspienne est salée,* etc.; donc *toutes les mers sont salées.* On objecte le Baikal qui n'est pas salé. Le fait étant vérifié, on dira : Donc *toutes les mers sont salées, excepté le Baikal;* ou bien : Donc *le Baikal n'est pas une mer.* Mais comment ce fait supposé inconnu dérange-t-il en se montrant les observations précédentes, et que veut dire Bacon?

Ce qui suit est exquis. « C'est comme si le prophète Samuel avait sacré l'un des enfants d'Isaï qu'on fit paraître l'un après l'autre devant lui, et qu'il eût agi sans tenir compte de David qui était aux champs (1). »

Cette platitude est précieuse en ce qu'elle montre que Bacon, absolument dépourvu de l'esprit d'analyse, non-seulement ne savait pas résoudre les questions, mais ne savait pas même les poser.

Dans cette comparaison ridicule, chacun des en-

---

qu'il se permet de traduire en latin par le mot barbare *d'instantia.* Tout cela signifie. *fait, expérience, exemple, argument.* Son expression est toujours vague comme sa pensée.

(1) *Perinde ac si Samuel acquievisset in illis* Isai filiis *quos coram adductos videbat in domo et minime quæsivisset* Davidem *qui in agro aberat.* (De Augm. Scient. lib. V, chap. II, t. VII, p. 249.)

fants d'Isaï (le seul David excepté) représente une proposition fausse. Samuel disait : *Aucun des enfants qu'on me présente ne m'est désigné par l'esprit qui me conduit ; faites donc venir David qui est aux champs.* Or c'est tout le contraire dans l'induction, où l'on tire une conclusion d'un certain nombre de propositions données et avouées pour vraies.

Voilà donc Bacon bien convaincu de ne s'être pas compris lui-même, ce qui lui arrive très-souvent. Il faut montrer maintenant pourquoi il ne s'est pas compris sur ce point particulier.

L'homme, dans l'ordre des découvertes, ne peut rechercher que trois choses : un fait, une cause, ou une essence. *Les eaux de toutes les mers sont-elles salées?* voilà un fait ; *pourquoi les eaux de la mer sont-elles salées?* voilà une cause ; *qu'est-ce que le sel?* voilà une essence.

Or, Bacon qui ne savait pas faire cette distinction, passait toujours de l'un à l'autre de ces trois ordres de vérités, et appliquait à l'un ce qui convenait à l'autre. On voit, par exemple, qu'il fut conduit à sa folle *méthode d'exclusion* par ses réflexions confuses sur les essences. Il demandait, par exemple : *qu'est-ce que la chaleur?* et il voyait en général qu'il fallait d'abord exclure tout ce qui n'appartenait pas essentiellement à la chaleur ; la lumière, par exemple, puisqu'on la trouve dans les phosphores. *Ce qui restera,* disait-il, *lorsque j'aurai exclu tout ce qui appartient à d'autres agents, sera la chaleur.*

Sans examiner ni la *validité* ni la *valeur* de ce raisonnement dans la recherche des essences, qu'a-t-il de commun avec le cas où l'induction (que Bacon ap-

pelle si puérilement *puérile*) cherche à classer des faits du même ordre par voie d'analogie ?

Le docteur Shaw, qui a publié en anglais et commenté en quelques endroits les œuvres de Bacon (1), nous fournit une nouvelle preuve du vague qui règne dans toute cette théorie si mal à propos vantée par des hommes qui n'en ont pas la moindre idée.

« L'induction vulgaire, dit-il, pour la représenter d'une manière familière, est celle où l'on dit par exemple : Je vais vous en donner une preuve. Alors on cite un ou plusieurs faits qui parlent pour la proposition. L'induction logique commune procède de la même manière ; elle s'attache à quelques faits, mais sans considérer ceux qui prouvent le contraire ; de sorte que cette induction ne prouve rien, pouvant toujours être renversée par un fait contraire (2). »

En premier lieu, voilà la question totalement changée. Tout à l'heure il s'agissait de l'induction connue, qui part d'un certain nombre de vérités avouées pour en établir une nouvelle ; maintenant on nous parle d'une nouvelle induction où il ne s'agit plus d'analogie : c'est celle qui établit une vérité par une quantité d'antécédents qui la supposent. La preuve qu'on appelle dans les tribunaux criminels *preuves par indices* est de ce genre. Mais si cette distinction, quoique très-réelle, paraît trop subtile, tenons-nous-en, si l'on veut, à l'idée du commentateur. Il y a donc, suivant lui, deux inductions : l'une vul-

(1) London, 180. . . . . 12 vol. in-12.
(2) Ibid., tom. I, p. 7, note.

gaire et insuffisante, c'est l'ancienne, l'autre légitime et nouvelle. Celle-ci appartient à Bacon, et il a révélé quoi? *qu'il ne faut jamais s'en tenir à un nombre trop petit de faits et d'expériences,* ou en d'autres termes *que ce qui est insuffisant ne suffit pas.* A quoi songe-t-on de nous donner ces brillants aphorismes pour des nouveautés? On dirait qu'il fût un temps où il était passé en maxime *qu'il est permis de conclure du particulier au général.*

Qu'on dise devant une femme de bon sens : *Un homme tout essoufflé vient de passer à côté de moi : je suis sûr qu'il est l'auteur du meurtre commis tout à l'heure.* Pense-t-on que cette femme sans avoir lu le *Novum organum* ne sera pas en état de dire : *Vous allez trop vite. Ne dirait-on pas qu'il est impossible de courir et d'avoir chaud sans avoir tué un homme?* On conçoit à peine comment on a pu trouver quelque chose de nouveau dans toute cette théorie de l'induction, qui n'est autre chose que le bon sens de tous les siècles.

On ne saurait réellement adjuger à Bacon en toute propriété que sa *méthode d'exclusion,* qui est une absurdité dans tous les sens imaginables.

D'ailleurs, aucun des panégyristes de Bacon ne parle de cette *méthode d'exclusion* (1): tous s'en

---

(1) Je ne connais d'autre exception que celle de M. de Luc (Précis de la Philosophie de Bacon, Paris, 1802, 2 vol. in-8°). *Il s'étonne,* dit-il, *qu'aucun physicien, parmi ceux qui semblent avoir lu les ouvrages de Bacon, ne se soit avisé de cultiver cette méthode.* (Ibid., tom. I, p. 60.) Lui-même, par l'usage qu'il en fait sur des objets de la plus haute importance, a fort bien prouvé que ces physiciens avaient raison.

tiennent à l'induction simple, tous le félicitent purement et simplement d'avoir substitué l'induction au syllogisme. Je citerai sur ce point deux textes anglais extrêmement curieux.

« Le genre humain s'étant fatigué pendant deux mille ans à chercher la vérité à l'aide du syllogisme, Bacon proposa l'induction comme un instrument plus efficace. Son nouvel instrument donna aux pensées et aux travaux des recherchcurs un tour plus remarquable et plus utile que ne l'avait fait l'instrument aristotélicien, et l'on peut le considérer comme la seconde grande ère des progrès de la raison humaine (1). »

Les *réviseurs* d'Édimbourg, si justement célèbres, ajoutent, après avoir cité ce texte, des réflexions non moins extraordinaires.

« Il résulte, disent-ils, de ce passage, que si l'on appelle une fois à l'*organum* d'Aristote on recourra cent fois à celui de Bacon. S'il existait donc un système d'éducation qui fît de la logique d'Aristote son objet principal, et qui négligeât entièrement celle de Bacon, on pourrait l'accuser très-justement de prendre l'enfance de la science pour sa maturité (2). »

On trouverait difficilement une preuve plus frappante de la force des préjugés, puisqu'ils ont pu tromper des hommes de ce mérite.

A quoi pensait donc le docteur Reid lorsqu'il nous dit sérieusement *que le genre humain avait cherché*

---

(1) Dr *Reid's analysis of Aristote's Logic*, p. 140.

(2) *Edinburgh-Review*, 1810, n° 31. On y lit le passage du docteur Reid.

la vérité pendant deux mille ans avec le syllogisme? O puissance incompréhensible du préjugé national dans tout son aveuglement et dans toute sa servitude! Quoi donc! les astronomes et les mathématiciens grecs, Archimède, Euclide, Pappus, Diophante, Ératosthène, Hipparque, Ptolémée; tous ces philosophes, et Platon surtout; Cicéron et Sénèque chez les Latins; les fondateurs de la science dans les temps modernes; Roger Bacon en Angleterre, et ce Gilbert que Bacon cite souvent; Telesio et son compatriote Patrizzio, qui découvrit le premier le sexe des plantes; Kircher, qui expliqua le miroir d'Archimède; Grégoire de Saint-Vincent, qui fut si utile à Newton; Cavalieri, Viéte et Fermat; Gassendi, Boyle, Otton de Guerick, Hook, etc.; Aldrovandi, Alpini, Sanctorius, les deux Bortholius; Copernic, qui retrouva le véritable système du monde, Kepler, le vraiment inspiré, qui en démontra les lois; Ticho, qui lui en avait fourni les moyens; Descartes, qui eut ce qui manquait à Bacon, le droit de censurer Aristote; Galilée enfin qu'il suffit de nommer : tous les chimistes, tous les mécaniciens, tous les naturalistes, tous les physiciens qui déjà, à l'époque de Bacon, avaient si fort avancé ou préparé les découvertes dans tous les genres, *ne s'étaient appuyés que sur le syllogisme!* Mais dans ce cas, c'était donc un grand crime de briser un instrument consacré par d'immenses succès. Le fait est cependant qu'il n'a jamais été question de syllogisme dans aucun livre écrit sur les sciences d'observation, en remontant depuis Bacon jusqu'à la plus haute antiquité. Ce prétendu restaurateur de la science s'est donc battu contre une ombre, et ses panégyristes

ne veulent pas voir qu'il est ridicule de s'épuiser en raisonnements pour prouver l'inutilité du syllogisme dans la physique expérimentale, qu'il est à la fois ridicule et dangereux d'appeler cette science LA VÉRITÉ, comme s'il n'y en avait pas d'autre, et qu'en supposant enfin une théorie physique appuyée sur des expériences bien faites, ce serait toujours une grande question de savoir si la forme syllogistique devrait être bannie de l'enseignement appelé à discuter et à prouver publiquement cette théorie. Pour moi je pencherais à permettre toujours au syllogisme de s'exercer dans l'école.

. . . . . *Illa se jactet in aula*
Æolus, et clauso ventorum carcere regnet (1).

On a trop méprisé la méthode des scolastiques, qui est très-propre à former l'esprit : on a trop méprisé même leurs connaissances. Plus d'un homme célèbre, tel que Leibnitz, par exemple, et de nos jours Kant, ont dû beaucoup aux scolastiques.

On ne pourra d'ailleurs assez le répéter : Aristote a démontré les lois du syllogisme, mais jamais il n'a employé ni conseillé la forme syllogistique dans aucune science rationnelle ou expérimentale. Toutes les déclamations de Bacon sur ce point tombent à faux, et de plus, ses idées étaient si confuses qu'après avoir

(1) Dans un appendice annexé à ce chapitre je donne un exemple de la méthode syllogistique appliquée à la physique moderne. Cette esquisse suffira probablement à tout bon esprit qui n'aurait pas une idée de cette méthode.

perverti l'idée de l'induction pour se donner l'air d'un inventeur, il la pervertit de nouveau pour donner à l'induction un avantage imaginaire sur le syllogisme, méprisant ainsi la véritable et légitime induction, et ne se ressouvenant plus bientôt après de la chimère qu'il s'était avisé de lui substituer.

« Le jugement par induction, dit-il, trouve et juge ce qu'il cherche par un seul acte de l'entendement; il n'emploie point de termes moyens; il saisit l'objet immédiatement comme il arrive dans la sensation; car les sens par rapport aux objets premiers (1), qui leur sont soumis, les aperçoivent et les jugent vrais par le même acte (2). »

Le voilà donc maintenant qui abandonne cette machine compliquée qu'il a nommée si mal à propos *in-*

---

(1) *In objectis suis primariis.* (De Augm. Scient. V, 4. Opp. t. VIII, p. 268.) Qu'est-ce qu'il veut dire? Lui-même, je crois, ne le savait pas bien précisément. Il paraît cependant que cette expression d'*objets premiers* se rapporte confusément à ce que Locke a débité depuis, *pingui Minerva,* sur les *qualités premières et secondes.* (Essai sur l'Entend. hum. II, 18, 9.)

(2) *Objecti speciem arripit simul* (sensus) *et ejus veritati* CONSENTIT. (Ibid., p. 269.) Expression très-fausse; car la pensée peut bien penser à la pensée, c'est-à-dire à elle-même, et c'est en cela qu'elle est pensée, ou *substance-pensée;* autrement elle serait accident ou qualité, ce qui est absurde; mais le sens, quoiqu'il sente, ne se sent point, ce qui est bien différent; de manière que sans objet sensible agissant sur les sens, il n'y a point de perception sensible. C'est l'esprit, en vertu de sa mystérieuse alliance avec les sens, qui dit JE SENS. Aristote a certainement dit quelque part, mais je ne sais plus où : *Il n'y a pas sensation de sensation,* οὐκ ἐστὶν αἴσθησις αἰσθήσεως. C'est quelque chose déjà de bien comprendre ce mot; mais que dirons-nous de celui qui l'a prononcé?

duction légitime; et non-seulement il en revient à l'induction ordinaire, où il ne sait pas voir le *terme moyen* parce qu'il n'y est pas exprimé, mais il la confond de plus avec l'*observation* et avec l'*intuition.*

Ainsi tantôt il altère les idées dans leur essence, tantôt il n'en saisit qu'une partie, tantôt il se trompe; mais souvent aussi, si je ne me trompe moi-même infiniment, il veut tromper.

Après avoir dissipé les nuages amoncelés par la fausse dialectique de Bacon, et montré la parfaite identité du syllogisme et de l'induction, il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil sur l'essence même du raisonnement ou du syllogisme.

Les lois du syllogisme découlent de la nature de l'esprit humain. En s'examinant lui-même, il voit qu'il est *intelligence* (1) par les idées primitives et générales qui le constituent ce qu'il est; *verbe* ou *raison,* par la comparaison active de ces idées et par le jugement qui rapporte chaque idée particulière à la notion primitive et substantielle; *volonté* enfin ou *amour,* par l'acquiescement et l'action.

C'est dans l'endroit même où il nous apprend que nous avons été créés à son image que Dieu, suivant la sage observation de S. Augustin, nous enseigne

---

(1) Quoique ce mot *d'intelligence* soit pris communément pour l'être spirituel absolu, néanmoins il n'y a pas d'inconvénient (et il suffit d'en avertir) de l'employer pour exprimer la première puissance de l'être spirituel qui est la source des deux autres. Je ne crois pas même que la langue fournisse de terme plus commode pour exprimer simplement la puissance qui *appréhende* distinguée de la puissance qui *affirme* et de celle qui *veut.*

l'unité de la Trinité et la Trinité de l'unité (1).

De la nature même de l'esprit naît le syllogisme, dont les termes ne sont que les formes des puissances intellectuelles.

EXEMPLE.

1°. *Tout être simple est indestructible.* (Idées générales de simplicité, d'essence, d'indestructibilité : idées qui ne peuvent être acquises, puisqu'elles sont l'homme, et que demander l'origine de ces idées c'est demander l'origine de l'origine ou l'origine de l'esprit.)

2°. *Or l'esprit de l'homme est simple.* (Jugement de la *raison :* opération du verbe qui attache cette vérité à la notion originelle.) (2)

3°. *Donc l'esprit de l'homme est indestructible.* (Mouvement ou détermination de la *volonté* qui acquiesce et forme la croyance.) Autrement l'homme croira bien qu'il faut croire, mais il ne croira pas.

---

(1) *Demonstrante te.... doces eum.... videre Trinitatem unitatis et unitatem Trinitatis.* (August. Confess. XIII, 22, 2.) Un autre Père de l'Église, profitant de cette langue qui les surpasse toutes, exprime ainsi cette même idée : *Je m'efforce de comprendre l'unité, et déjà les rayons ternaires resplendissent autour de moi ; j'essaie de les distinguer, et déjà ils m'ont repoussé dans l'unité.* — οὐ φθάνω τὸ ἓν νοῆσαι, καὶ τοῖς τρίσι περιλάμπομαι οὐ φθάνω τὰ τρία διειλεῖν καὶ εἰς τὸ ἓν ἀναφέρομαι. (Greg. apud Henr. Stephan. in ΦΘΑΝΩ.) L'unité nous ayant créés à LEUR image, tout ce qui est dit du modèle s'applique parfaitement à l'image.

(2) Car la *parole* ou le *verbe* est un agent, un être, une substance séparée, une *hypostase* enfin. C'est pourquoi il est écrit DIC VERBO, et non pas DIC VERBUM.

La vérité, comme la vie, ne se propage que par l'union. Il faut que deux vérités s'épousent pour en produire une troisième. Les Grecs appelèrent donc simplement *logisme* (raisonnement) une proposition isolée ; et *syllogisme* (on pourrait dire *corraisonnement*) cette réunion ou cette *trinité* de *logismes* qui renferme les deux vérités émanatrices et la conclusion qui en *procède* (1).

Le squelette du raisonnement humain est revêtu de chair dans l'usage ordinaire ; mais, quoiqu'on ne l'aperçoive pas, cependant il soutient tout. L'homme ne peut raisonner sans tirer une conclusion de deux *prémisses* prouvées. Dans la dissertation la plus éloignée des formes scolastiques, le syllogisme est caché comme le système osseux dans le corps animal.

On ne doit donc absolument rien à Bacon pour avoir substitué l'induction au syllogisme (2), et les

---

(1) Il est vrai que les écrivains grecs confondent quelquefois ces deux expressions, mais c'est par un abus assez naturel et qui ne saurait nuire aux deux sens clairs et distincts qu'elles présentent en elles-mêmes lorsqu'on les considère à part avec une précision rigoureuse.

(2) « La logique de Bacon, disait Gassendi, n'emploie point le syllo-» gisme dont la logique vulgaire fait un si grand usage... ; au syllo-» gisme elle substitue l'induction, mais une induction exacte et » sévère, qui ne précipite rien, qui n'oublie rien : mais surtout Bacon » ne permet pas que, d'après un petit nombre d'expériences faites » encore à la hâte, etc. » (cité dans le *Précis de la Philosophie de Bacon*, tom. I, p. 33.) Il y aurait bien des réflexions à faire sur ce morceau, principalement sur le reproche fait à l'ancienne logique. Je me contente d'observer que Gassendi ne dit pas le mot de la fameuse *méthode d'exclusion*, en sorte que Bacon est constamment loué, non-seulement pour ce qu'il n'a pas fait, mais pour ce qu'il a déclaré faux et *puéril*.

Gassendi fut le seul homme célèbre du grand siècle (quoique non

éloges qu'on lui donne à cet égard n'ont point de sens. Lorsque les savants critiques que je viens de citer nous disent *que, si l'on recourt une fois à l'instrument d'Aristote, on recourra cent fois à celui de Bacon,* ils supposent donc que ce sont là deux instruments auxquels on peut recourir en cas de besoin pour diriger nos travaux et nous guider dans la découverte de la vérité. Or c'est précisément comme s'ils avaient dit (mais j'excuse et même j'honore en eux le préjugé national) que Shakspeare, pour composer le monologue de *Hamlet,* consulta l'Art poétique d'Horace.

Encore une fois, il n'y a point et il ne peut y avoir de *méthode d'inventer*. Toutes les règles, tous les *organes,* toutes les méthodes, toutes les poétiques, ne sont que des productions de l'esprit, qui vient après le génie, et qui s'amuse à nous dire ce qu'il faut faire d'après ce que ce dernier a fait.

Que si l'on vient à examiner ces sortes d'ouvrages, non comme *moyens* mais comme *modèles,* alors il n'y a plus de doute : l'avantage est tout du côté d'Aristote, et l'on ne pourra mieux faire que de le consulter cent fois pour une fois que l'on daignera feuilleter le

---

du premier rang) qui ait fait quelque attention à Bacon. Les hommes se plaisent, se réunissent et s'applaudissent mutuellement, bien plus pour leurs défauts que pour leurs bonnes qualités. C'est une complicité d'erreur qui rendait le philosophe anglais cher au vertueux prêtre de Digne : c'est l'attachement à la philosophie corpusculaire qui séduisait Gassendi, et non *l'induction,* qui n'appartiendrait nullement à Bacon, quand même il l'aurait recommandée au lieu de la tourner en ridicule.

nouvel Organe; car je ne crois pas qu'il existe ni chez les anciens, ni chez les modernes, aucun ouvrage de philosophie rationnelle qui suppose une force de tête égale à celle qu'Aristote a déployée dans ses écrits sur la métaphysique, et nommément dans ses *Analytiques.* Ils ne peuvent manquer de donner une supériorité décidée à tout jeune homme qui les aura compris et médités. Le style, toujours au niveau des pensées, est étonnant dans la plus étonnante des langues. Mais qu'il est difficile de comprendre Aristote, et dans quel état ses ouvrages nous sont parvenus! Oubliés longtemps, enfouis ensuite et en partie consumés dans la terre, retrouvés, corrigés, interpolés, etc. (1), pouvons-nous en lire un chapitre avec la certitude de lire Aristote pur? On le reconnaît cependant à sa gravité, à ses idées condensées, à ses formes rationnelles étrangères aux sens et à l'imagination, à cette parcimonie de paroles qui craint toujours d'embarrasser la pensée, et qui sait allier à la clarté un laconisme surprenant. Dans ses beaux moments et lorsqu'il est certainement lui-même, son style semble celui de la pure intelligence. Il est le désespoir des penseurs et des écrivains de son ordre (2).

Le style de Bacon est tout différent, et démontre

---

(1) Strab. lib. XIII; édit. Paris. 1620. p. 609. Plut. in Sylla, chap. LIIIe de la trad. V. Beattie on Truth, part. III, ch. II, 8e, p. 396.

(2) *En laissant de côté le* BAVARDAGE *d'Aristote,* etc. (M. Lasalle, note sur Bacon, *De l'Accr. et de la Dign. des Sciences,* liv. V, ch. IV. OEuvres, tom. II, p. 311.) *Le bavardage d'Aristote!* Cette expression est un véritable monument de l'esprit français au XVIIIe siècle, qui dure toujours, quoi qu'en disent les almanachs.

à l'évidence l'incapacité du philosophe anglais dans les matières philosophiques. Son style est, pour ainsi dire, *matériel :* il ne s'exerce que sur les formes, sur les masses, sur les mouvements. Sa pensée semble, s'il est permis de s'exprimer ainsi, se *corporiser* et *s'incorporer* avec les objets qui l'occupaient uniquement. Toute expression abstraite, tout *verbe* de l'intelligence qui se contemple elle-même, lui déplaît. Il renvoie à l'école toute idée qui ne lui présente pas les trois dimensions. Il n'y a pas dans toutes ses œuvres une ligne, un mot qui s'adresse à l'esprit : celui de *nature* ou d'*essence,* par exemple, le choque ; il aime mieux dire *forme,* parce qu'il la voit. Le mot de *préjugé* est trop subtil pour son oreille ; il dira *idole,* parce qu'une *idole* est une statue de bois, de pierre ou de métal, qu'elle a une forme, une couleur, qu'on la touche et qu'on peut la placer sur un piédestal. Au lieu donc de dire *préjugés de nation, préjugés de corps,* etc., il dira *idoles de place publique, idoles de tribu,* etc., et ces préjugés personnels que nous tenons tous plus ou moins du caractère et de l'habitude, il les appelle *idoles de caverne ;* car l'intérieur de l'homme n'est pour lui qu'une caverne humide, et les erreurs qui distillent de la voûte y forment des concrétions toutes semblables à ces stalactites qui pendent aux cavernes vulgaires.

S'il trouve sur son chemin quelque terme que l'usage et le consentement universel aient tout à fait spiritualisé, il cherche à l'avilir, à le traîner dans le cercle matériel, le seul où il s'exerce, et, suivant les plus tristes apparences, le seul qui lui parût réel. C'est ainsi que le mot *esprit* l'embarrassant un peu

comme un mot parfaitement *ennobli*, il tâche de le dégrader en lui proposant, on ne sait pourquoi, de déroger au point de ne plus exprimer que *l'âme sensitive* (matérielle suivant ses idées mesquines) (1).

Hume n'a rendu qu'une justice partielle au style de Bacon, en le déclarant *empesé et pédantesque* (2). Il pouvait ajouter, et rien n'est plus évident, que ce style exclut absolument le véritable esprit philosophique. Je n'entends point au reste lui disputer le mérite qui lui appartient comme style ingénieux, pittoresque et poétique.

---

(1) *Anima sensibilis sive brutorum, plane substantia corporea censenda est.... Est autem hæc anima in brutis anima principalis...; in homine autem organum tantum...., et* SPIRITUS *potius appellatione quam animæ* indigitari *possit.* (De Augm. Scient. IV, 3. Opp. tom. VII, p. 232.)

(2) Stiff and pedantic. Essays; London, 1758, in-4°, ch. XV, p. 39. — Le traducteur français de Bacon, dont le très-bon esprit n'avait besoin que d'un autre siècle, laisse échapper une précieuse naïveté sur le style de son héros. Bacon avait écrit (De Dign. et Augm. Scient., lib. VIII, cap. II.) : *Où se trouvent beaucoup de paroles, là se trouve presque toujours l'indigence.* M. Lasalle, dans un moment de franchise, écrit au-dessous : L'EXEMPLE N'EST PAS LOIN. (Tom. II, p. 282, note 1.) — Ceci vaut un peu mieux que le *bavardage d'Aristote.*

APPENDICE

AU CHAPITRE PREMIER.

EXEMPLE DE LA DIALECTIQUE ANCIENNE APPLIQUÉE AUX SCIENCES NOUVELLES.

THÈSE DE PHYSIQUE SUR L'ARC-EN-CIEL.

L'arc-en-ciel est produit par les rayons solaires entrant dans les globules de la pluie et renvoyés à l'œil après deux réfractions et une seule réflexion, quant à l'arc inférieur, et après deux réfractions et autant de réflexions quant à l'arc supérieur.

L'OPPOSANT.

J'argumente ainsi contre votre thèse :

« Pour que l'arc-en-ciel pût être produit de la » manière que vous l'expliquez, il faudrait qu'il n'y » eût aucunes gouttes interposées entre l'œil et celles » qui, selon vous, produisent le phénomène (*majeure*). Or, il n'est pas seulement permis de faire » une telle supposition (*mineure*). Donc votre thèse » tombe (*conséquence*). »

LE SOUTENANT.

(*Il répète l'argument, puis il reprend :*)

Pour que l'arc-en-ciel fût produit, etc. Je nie la majeure. Rien ne prouve que l'absence des gouttes intermédiaires soit une condition indispensable de l'apparition du phénomène. Celles qui sont à la hauteur nécessaire transmettent les rayons jusqu'à l'œil. Les autres sont nulles, quant au phénomène : donc, etc.

L'OPPOSANT.

« Je prouve la majeure. Suivant vos principes (1), » le rayon qui entre dans la goutte est réfléchi et » réfracté sous certains angles déterminés qui le por- » tent dans l'œil ; mais la chose est évidemment » rendue impossible par les gouttes intermédiaires » amoncelées au hasard et toujours en mouvement » entre les premières et l'œil de l'observateur, puis- » que les rayons nommés *efficaces* se perdent néces- » sairement et deviennent nuls par les innombrables » accidents qu'ils éprouvent sur leur route. J'argu- » mente donc dans la forme, et je dis (2) :

» Pour que le rayon efficace produise son effet, » il faut sans doute qu'il arrive directement dans » l'œil : or c'est ce qui est impossible, puisque les

(1) *Ex confessis.*

(2) *Unde in forma sic argumentor.*

» gouttes intermédiaires produiraient de nouveaux
» arcs-en-ciel à l'infini, et par conséquent une confu-
» sion parfaite : donc, etc. »

LE SOUTENANT.

Vous argumentez ainsi : *Pour que le rayon efficace,* etc. J'accorde la majeure. *Or c'est ce qui est impossible, parce que,* etc. Je nie la mineure et la conséquence (1). En effet, dès que les rayons sont divisés par la réfraction, ils conservent invariablement leur nature à travers toutes les réfractions possibles. Comment pourrait-il donc se faire que le rayon rouge, par exemple, une fois séparé et réfléchi dans la goutte qui le renvoie dans notre œil, produisît jamais une autre sensation que celle du rouge ? — Je réduis donc ainsi mon argument à la forme, et je dis :

Les rayons, une fois séparés, demeurent inaltérables à travers tous les milieux possibles. Or les rayons qu'on nomme efficaces *sont divisés dans les premières gouttes précisément comme dans les prismes. Donc les gouttes intermédiaires sont nulles par rapport au phénomène.*

L'OPPOSANT.

Or, en supposant même l'inaltérabilité des *rayons à travers les gouttes intermédiaires, la formation visible de l'arc-en-ciel serait impossible par le moyen*

---

(1) *Nego minorem et consequentiam.*

allégué : donc ma difficulté subsiste, et je prouve ma reprise (1).

« Si le rayon réfléchi n'est pas *altéré,* il est au » moins *dévié* par chaque réflexion : or les gouttes » intermédiaires le brisant en mille manières, il » s'ensuit qu'il ne pourra arriver à l'œil pour y » former une figure régulière, etc. »

Il serait superflu de pousser plus loin cette petite chicane imaginaire. Un léger échantillon suffit pour donner une idée claire de la méthode scolastique, et pour montrer comment elle pourrait s'adapter à toute espèce de science et d'enseignement. Il faut ajouter que sans cette méthode les discussions publiques, très-utiles cependant sous plusieurs rapports, devront presque nécessairement dégénérer en conversations bruyantes et souvent même impolies, où les deux interlocuteurs divagueront sans pouvoir s'entendre. Un moyen sûr de parer à cet inconvénient serait sans doute d'astreindre la dispute à des formules rigoureuses. Toute personne qui voudra s'exercer dans ce genre s'apercevra bientôt de la prodigieuse difficulté qu'on doit vaincre pour suivre la même idée sans la moindre déviation, et cette difficulté excessive prouve l'utilité de la méthode, qui n'a certainement rien d'égal, pour former l'esprit en le rendant à la fois sage et pénétrant.

Je ne dis pas que les sciences qui reposent entièrement sur l'expérience se prêtent aussi aisément que

---

(1) *Atqui, posito etiam quod, etc... Ergo nulla solutio. Probo subsumptum.*

les sciences purement rationnelles à la forme syllogistique; mais je dis qu'il n'y a pas de raison d'exclure cette forme en général, et je crois de plus que les physiciens même et les chimistes, s'ils essayaient de s'étendre *sur ce lit de Procuste,* pourraient être conduits à découvrir des côtés faibles dans leurs théories, ou des moyens d'être plus clairs et plus convaincants.

D'Alembert accusait les scolastiques d'*avoir énervé les sciences par leurs questions minutieuses* (1); mais comment auraient-ils pu *énerver* ce qui n'existait pas? Ils tâtonnaient en attendant le jour; ils préparaient l'esprit humain; ils le rendaient fin, délié, pénétrant, éminemment ami de l'analyse, de l'ordre dans les idées, et des définitions claires. Ce sont eux, dans le vrai, qui ont créé *un nouvel instrument :* ils étaient ce qu'ils devaient être, ils ont fait ce qu'ils devaient faire. Bacon n'y voyait goutte. Deux sophismes évidents sont la base de tout ce qu'il a dit sur ce point. Il suppose d'abord que le syllogisme était *la science de l'école,* au lieu qu'il en était l'*instrument.* Cette physique opérative, que Diderot appelait, je crois, *la philosophie manouvrière,* n'étant point née encore du temps de ces vieux docteurs, ils pouvaient sans aucun inconvénient réduire à la forme syllogistique tout ce qu'ils savaient ou tout ce qu'ils croyaient savoir. S'ils ont traité de cette manière un grand nombre de questions futiles, ils ressemblent, nous le

---

(1) D'Alembert cité dans le *Précis de la Philosophie de Bacon,* par M. Deluc, tom. I, p. 44.

répétons, à un homme qui emploierait un cabestan pour arracher les choux de son jardin : on aurait sans doute quelque raison de rire de cette opération, mais je n'y vois rien qui puisse altérer la réputation du cabestan.

De savoir ensuite si nos expériences modernes étant prises comme des points d'appui, l'antique levier ne pourrait pas servir encore pour *soulever* les théorèmes physiques et pour en déterminer au moins le véritable poids, c'est une question qui mériterait d'être examinée.

Le second sophisme de Bacon c'est d'avoir reproché au syllogisme d'être inutile aux découvertes, « abandonnant, dit-il, aux scolastiques le syllogisme dont la marche, supposant des principes déjà connus ou vérifiés, ne peut être utile à MOI qui les cherche, je m'en tiendrai à l'induction ; non pas à cette puérile induction, etc. (1). »

Quel orgueil, et quel aveuglement! Il faut dire de chaque science ce que Bacon nous dira bientôt et très-mal à propos de la matière, *qu'elle doit être prise comme elle est.* Tout enseignement scientifique transmet la science dans l'état où elle se trouve. Un maître est excellent lorsqu'il est en état d'apprendre tout ce qu'on sait de son temps sur la science qu'il professe. Il ne *doit* ni promettre ni tenir davantage. Si quelqu'un dit, *Qu'ai-je à faire de ces méthodes,* MOI *qui ne veux qu'inventer?* on ne lui doit que des éclats de rire. Il n'y a point, il ne peut y avoir de

(1) Œuvres de Bacon, trad. par Lasalle, tom. I, préf. p. VIII, IX.

méthode d'inventer. Les inventions dans tous les genres sont rares ; elles se succèdent lentement avec une apparente bizarrerie qui trompe nos faibles regards. Les inventions les plus importantes, et les plus faites pour *consoler* le genre humain, sont dues à ce qu'on appelle *le hasard,* et de plus elles ont illustré des siècles et des peuples très-peu avancés et des individus sans lettres : on peut citer sur ce point la boussole, la poudre à canon, l'imprimerie et les lunettes d'approche. Est-ce l'*induction légitime* et la *méthode d'exclusion* qui nous ont donné le quinquina, l'ipécacuanha, le mercure, la vaccine, etc.? Il est superflu d'observer, quant à ces dons du hasard, qu'ils ne sauraient être soumis à aucune règle ; il n'y a sûrement pas de méthode pour trouver ce qu'on ne cherche pas : et quant aux autres découvertes qui sont le prix de travaux faits *à priori,* avec un but déterminé, telles que les montres à équation, les lunettes achromatiques et autres choses de ce genre, elles échappent de même à toutes les méthodes, parce qu'elles tiennent à cette partie des arts qui ne peut être enseignée. Un problème de mathématique, une fois mis en équation, cède à un travail presque mécanique qui ne suppose que la patience, l'exercice et une force d'esprit ordinaire ; mais l'instinct qui conduit l'équation ne saurait être enseigné : c'est un talent et non une science. Cet exemple fournit une *induction légitime* qui s'applique à tous les arts et à toutes les sciences. Certaines choses sont *vendues* à l'homme, et d'autres lui sont *données ;* si l'on pouvait acheter un *don,* il ne serait plus *don.*

CHAPITRE II.

DE L'EXPÉRIENCE ET DU GÉNIE DES DÉCOUVERTES.

Fénélon a dit une chose remarquable sur l'attrait divin. *Il ne se prouve point,* dit-il, *par des mouvements si marqués qu'ils portent avec eux la certitude qu'ils sont divins.* Et il ajoute qu'on ne le possède point lorsqu'on se dit à soi-même : *Oui! c'est par mouvement que j'agis* (1).

Il y a une grande analogie entre la grâce et le génie, car le *génie* est une *grâce.* Le véritable homme de génie est celui qui agit *par mouvement* ou par impulsion, sans jamais se contempler, et sans jamais se dire : *Oui! c'est par mouvement que j'agis.*

Cette *simplicité* si vantée comme le principal caractère du génie de tous les ordres tient à ce principe. Comme il ne se regarde pas, il marche à la vérité sans penser à lui-même, *et son œil étant simple, la lumière le pénètre entièrement* (2).

---

(1) OEuvres spirit. tom. IV, lettre CLXII^e, p. 155, 156, de l'édit. in-12.

(2) Matth. VI, 22.

Non-seulement donc le *nouvel organe* est inutile comme moyen d'invention, mais le talent qui a produit ce livre exclut toute espèce de génie dans les sciences, parce que c'est un talent *qui se regarde* et qui ne saurait agir par *mouvement* ou par *grâce*.

C'est une loi invariable que les moyens d'arriver aux grandes découvertes n'ont jamais de rapports assignables avec la découverte même. Supposons qu'on demande à vingt Archimède réunis un moyen pour renverser les remparts d'une ville sans en approcher plus près que deux ou trois cents toises : tous demeureront muets, tant le problème paraît défier toute la science et toutes les forces humaines. Il faut renoncer à la *vigne*, au *bélier*, à la *sambuque*, à l'*élépole*, etc. En possession d'une balistique telle qu'elle était dans les temps antiques, ils chercheront à la perfectionner; mais comment s'y prendre ? où sont les ressorts nécessaires, et où sont les forces capables de les employer ? le problème paraît insoluble. Alors se présente un moine obscur, qui dit : « *Prenez du salpêtre; broyez-le avec du soufre et du charbon*, etc. Le problème est résolu (1).

A la place des vingt Archimède, plaçons vingt médecins non moins fameux, et supposons qu'on leur demande un moyen d'extirper la petite-vérole. Leurs

---

(1) Bacon lui-même a fait cette observation, et le célèbre Black a remarqué « qu'en chimie même la plupart des découvertes les plus » avantageuses aux arts sont dues aux manipulations des artistes ha- » biles, plutôt qu'à ce qu'on appelle *science* ou *philosophie chimique*. » (Lectures on Chemistry, in-4°, t. I, p. 19.)

idées se tourneraient du côté de l'inoculation vulgaire ; ils demanderaient main-forte à toutes les puissances de l'univers pour faire inoculer le même jour tout le genre humain. Quel raisonnement *à priori*, quel *nouvel organe* pourrait leur apprendre qu'il faut s'adresser aux vaches d'Écosse ?

Il y a plus. Tout homme qui se croit en état d'inventer un instrument pour inventer, démontre qu'il est incapable d'inventer lui-même, comme tout homme qui écrit sur la métaphysique d'un art prouve qu'il n'a point de talent pour cet art. Nulle exception à cette règle ; et voilà pourquoi le siècle des dissertations suit constamment celui des créations. Racine, j'en suis très-sûr, n'aurait pas su faire le livre *des synonymes*, et cependant il employait assez bien les mots.

Une foule d'hommes légers ont demandé si le XVIIe siècle peut opposer en France un livre comparable à *l'Esprit des Lois*. Sans disserter sur ce livre, on peut se borner à remarquer que le siècle qui a produit l'ordonnance civile, l'ordonnance criminelle, l'ordonnance des eaux et forêts, l'édit sur les duels, l'ordonnance de la marine, qui est devenue la loi *Rhodia* en Europe, etc., se gardait bien de disserter sur la *vertu*, l'*honneur* et la *crainte*. Il avait bien d'autres choses à faire.

J'ai inventé un instrument, nous dit souvent Bacon ; *d'autres s'en serviront*. Folie de l'orgueil, et rien de plus ! Cet instrument n'est pas possible, et Bacon n'a rien inventé ni fait inventer. Aucun homme de génie, aucun inventeur dans les arts et dans les sciences n'a fait attention à lui. Pour réfuter

Hume, qui l'a jugé assez sévèrement (1), un critique de cet historien s'est permis un singulier raisonnement : « Nous devons avoir, dit-il, une grande idée de l'importance des écrits de Bacon pour le monde savant, si nous admettons la vérité de l'assertion du docteur Beattie, qui paraît très-fondée, savoir : Que la science a fait plus de progrès depuis Bacon, et par sa méthode, que dans les mille ans qui l'avaient précédé (2). »

C'est le sophisme vulgaire, *ce qui suit une chose en est l'effet* (3). Bacon n'a point inventé de méthode, et n'a dit que des mots. C'est une erreur d'imaginer seulement qu'il ait influé d'aucune manière sur les découvertes qui ont illustré l'Europe depuis le commencement du XVIIe siècle.

On aura beau répéter *qu'il a recommandé l'expérience :* il suffira d'abord de répondre qu'il l'a recommandée fort inutilement, puisque de tout côté on faisait des expériences et que, la physique expérimentale étant née, elle ne pouvait plus rétrograder.

Il ne sait d'ailleurs ce que c'est que l'expérience ; toutes ses idées sur ce point sont fausses et mortelles pour la science. *Jusqu'à présent,* dit-il, *l'expérience était vague et ne suivait qu'elle-même* (4). Absolu-

---

(1) Hist. of England, in-4°; Édimbourg, 1777, vol. VI, p. 191, 192.

(2) Towers's Observations on M. Hume's Hist. of England ; London, 1777, in-8°, p. 158.

(3) POST HOC, ERGO PROPTER HOC.

(4) *Vaga enim experientia, et se* tantum sequens, *mera palpatio est, et homines potius stupefacit quam informat.* (Nov. Org. I, c... Opp. t. VIII, p. 52.) Bacon prend ici tous les caractères de l'inspiration pour ceux de l'illusion : il est infaillible dans l'erreur.

ment étranger aux découvertes et à l'esprit qui les produit, il méconnaissait entièrement ce mouvement intérieur, ce tâtonnement heureux qui est le véritable caractère du génie. Égaré par ses folles théories, il en était venu au point de croire que toute expérience devait être faite sur un plan arrêté *à priori* et *par écrit* (1). Il se plaint que jusqu'à lui on avait accordé à la méditation plus qu'à l'écriture. Au lieu que les physiciens jusqu'alors *écrivaient ce qu'ils avaient fait,* Bacon veut *qu'ils fassent ce qu'ils ont écrit.* L'expérience a tort *de se suivre elle-même ;* elle doit *se précéder,* se prescrire des règles à elle-même, et savoir d'avance où elle va : *alors seulement on pourra espérer quelque chose des sciences* (2).

Reprenant l'analogie de la grâce et du génie, qui est une grâce, je rappellerai le précepte qui nous a été donné *de ne pas croire, comme les païens, que parler beaucoup c'est beaucoup prier.* Il y a dans la recherche des causes naturelles une erreur toute semblable, c'est de croire que *beaucoup écrire c'est beaucoup savoir,* tandis que la régularité technique de l'écriture et l'ordre didactique qu'elle impose n'accompagnent jamais le génie, et l'excluent même de la manière la plus précise. Or les opinions de Bacon n'étant, à un très-petit nombre d'exceptions près, que des *contre-vérités,* il n'est pas étonnant qu'il ait

---

(1) Il appelle assez ridiculement en latin cette expérience *experientia litterata.* (Ibid., nº CI.)

(2) *Cum experientia lege certa procedet, seriatim et continenter, de scientiis aliquid melius sperari poterit.*

fait de l'expérience écrite et antérieurement disposée la condition préliminaire et indispensable de toute découverte. *Sans cette condition*, dit-il, *on ne saurait avancer l'œuvre de l'intelligence*, ou *l'œuvre philosophique* (1), *et c'est comme si l'on voulait calculer de tête et retenir dans sa mémoire des éphémérides sans les écrire* (2).

Cette comparaison étrange tenait encore aux fausses théories de Bacon. Au lieu d'adapter ses systèmes à l'homme, il invente un homme qu'il plie à ses systèmes (3). Il divise l'homme : il en voit un qui ob-

---

(1) Observez ces expressions. *L'œuvre de l'intelligence, la philosophie unique*, c'est la physique ; tout le reste n'est rien. Si l'on pouvait haïr les sciences naturelles, ces ridicules exagérations les feraient haïr.

(2) *Nullo modo sufficit intellectus ut in illam materiam agat sponte et memoriter; non magis quam si quis computationem alicujus ephemeridis memoriter se tenere* et *superare posse speret.* (Nov. Org., nº C, Cl.)

(3) Bacon a légué ce grand sophisme à Condillac, qui n'a jamais cessé un instant de raisonner d'après un homme imaginaire. Voyez par exemple son ouvrage sur la statue. *Qu'arriverait-il si une statue recevait successivement les cinq sens, et successivement encore toutes les sensations qui en dépendent?* — Il arriverait que ce ne serait pas un homme. Dès le premier moment de son existence l'homme est environné par toutes les idées qui appartiennent à sa nature ; mais l'ordre est tel qu'elles se succèdent avec une étonnante célérité, et qu'elles sont d'abord d'une faiblesse extrême, ne s'élevant que par nuances insensibles à l'état de perfection qui appartient à chaque individu : d'où il résulte que la mémoire ne pouvant s'en représenter aucune comme antérieure ou postérieure, toutes sont censées non-seulement *exister*, mais *coexister* et *commencer* chez lui à la fois ; ainsi il n'y a point de *première impression*, point de *première idée*, point de *première expérience*, et tout est simultané. — ECCE HOMO !

serve et un autre qui raisonne ; il charge le premier de faire des expériences sans fin sur tous les êtres de la nature ; et cette foule d'expériences, il l'appelle *une Forêt ;* car toutes ces paroles sont matérielles. Quant à lui, il se donne un privilége en qualité de législateur : il multiplie la multitude ; il ne se contente pas d'une *forêt d'expériences ;* il demande une *forêt de forêts ,* et c'est sous ce titre extravagant qu'il nous a donné ce qu'il appelle son *histoire naturelle* (1).

Cette forêt une fois *plantée,* il permettait à *l'autre homme* de raisonner et d'en tirer des conséquences. On conçoit qu'un tel système exige l'écriture. Quel homme peut apprendre une *forêt* par cœur, ou, ce qui est bien autrement difficile, *une forêt de forêts?*

Mais toutes ces imaginations sont directement contraires au véritable esprit des sciences. Quand on voit Bacon diviser son histoire naturelle en dix livres contenant chacun *cent* expériences (total, *mille,* bien comptées), on peut être sûr d'avance qu'il n'y en a pas une seule qui suppose le moindre talent. L'auteur s'adresse à tous les êtres de la nature ; mais aucun ne le reconnaît, et tous sont muets pour lui.

Galilée en voyant osciller la lampe d'une église, Newton en voyant tomber une pomme, Black en voyant une goutte d'eau se détacher d'un glaçon, conçurent des idées qui devaient opérer une révolution dans les sciences. Qu'est-ce que Haller n'a pas vu dans un jaune d'œuf? Tous ces grands hommes

---

(1) *Sylva sylvarum,* or a natural history in ten centuries Opp. tom. 1, p. 239 seq.

ne disposèrent pas d'avance dix fois dix expériences *lettrées* avant de prendre la liberté de faire la moindre découverte.

Mais Bacon tenait à cette chimère au point qu'il est allé jusqu'à dire que nulle *découverte* ne saurait être reçue si elle ne résulte d'une expérience *lettrée* (1).

S'il avait dit simplement *qu'aucune expérience n'est valable si elle n'est faite en vertu d'une disposition antérieure rédigée par écrit*, ce serait une erreur comme tant d'autres qu'on rencontre à toutes les pages de ses écrits ; mais comme il a dit expressément *découverte*, on ne sait de quelle expression se servir pour caractériser une telle idée.

Continuellement égaré d'ailleurs par sa chimère favorite des *formes* ou des *essences*, il tournait toutes ses expériences vers ce but imaginaire. Il reproche par exemple aux hommes « la faute énorme qu'ils ont faite à l'égard de la lumière, de s'occuper de ses radiations au lieu de son origine, et d'avoir placé l'optique parmi les sciences mathématiques, en sortant ainsi prématurément de la physique ; ce qui les a empêchés de rechercher la forme de la lumière (2).

---

(1) *Atqui nulla nisi de scripto* INVENTIO *probanda est.* (Nov. Org. I, 101. Opp. t. VIII, 52.) Voilà pourquoi sans doute Bacon *n'approuvait* ni les microscopes, ni les télescopes, ni les besicles.

(2) *Stupenda quadam negligentia....., radiationes ejus tractantur, origines minime,* etc. (De Augm. Scient. IV, 3. Opp. VIII, p. 240.)

On voit ici un nouvel exemple de cette manie physique qui tend à retarder la marche de toutes les autres sciences et celle même de la physique, en privant cette dernière science de l'appui des autres. Comment les travaux de l'opticien gênent-ils ceux du physicien ou du

Nous aurions été bien heureux si Newton, docile à cet avis, eût employé toutes les forces de son esprit à méditer sur la *forme* de la lumière au lieu de s'occuper des *radiations* qui lui ont révélé la *forme* autant qu'elle peut être connue de nous. On trouvera bien peu de maximes de Bacon qui ne tendent directement à tuer la science ; les meilleures sont inutiles.

Les partisans de Bacon (vrais ou apparents), sentant bien à quel point il est nul dans les sciences, en reviennent toujours à leur grand argument, savoir *que Bacon n'invente pas, mais qu'il apprend à inventer*. Lui-même, averti par sa conscience qu'il n'avait pas le moindre droit de faire la leçon au genre humain, tâche déjà de prévenir l'objection. « Si quelqu'un, dit-il, m'attaque sur ce que j'ai proposé, il ne doit point ignorer qu'il agit en cela contre les lois de la guerre ; car je ne suis qu'un *trompette* qui vient porter des paroles de paix ; je dois donc être reçu favorablement comme ces hérauts d'Homère à qui l'on dit :

Salut à vous, hérauts des hommes et des dieux ! (1)

Mais toutes ces belles phrases portent à faux. Lorsqu'un trompette se présente en parlementaire, il est

---

chimiste ? Où Bacon avait-il pris cette antériorité naturelle de la *science des origines* sur celle *des radiations ?* Comment prouve-t-il qu'il nous est plus utile, par exemple, de connaître l'action de la lumière comme agent physique dans la végétation, que d'avoir des télescopes ? Et quand cette plus grande utilité serait prouvée, chacun n'est-il pas obligé de suivre son talent sans entreprendre ce qui en suppose un autre ?

(1) *Si quis..., ob aliquod eorum quæ pro osui aut deinceps pro-*

reçu parce qu'il apporte la proposition d'un général. S'il se présentait de son chef il serait renvoyé comme fou, ou pendu comme espion : or, de quelle autorité Bacon prétendait-il régenter le monde savant ? C'était un plaisant trompette de la science qu'un homme étranger à toutes les sciences et dont toutes les idées fondamentales étaient fausses jusqu'au ridicule !

En vain l'on dira qu'il n'était pas obligé de connaître toutes les sciences dont il a parlé ; sans doute, mais il était obligé de n'en pas parler. Au reste nul ne peut enseigner que ce qu'il sait, et non-seulement *il n'y a pas,* mais de plus, *il ne saurait y avoir* de méthode d'inventer. Ainsi, par exemple, dans les mathématiques, dont la métaphysique fournit un grand nombre d'excellentes règles générales, l'art peut bien fournir des méthodes pour manier une équation *une fois trouvée ;* mais l'art de trouver l'équation qui doit résoudre le problème ne saurait être enseigné.

Que si l'on veut considérer Bacon comme un simple prédicateur de la science, je n'empêche ; pourvu que l'on m'accorde aussi, ce qui est de toute justice, qu'il prêchait comme son Église, sans mission.

Ajoutons un mot essentiel. Il n'y a peut-être rien de plus intéressant que d'entendre un homme supérieur

---

ponam, impetat aut vulneret..., sciat is se contra morem et disciplinam militiæ facere : ego enim buccinator *tantum, pugnam non inco ; unus fortâsse ex iis de quibus* Homerus :

Χαίρετε, Κήρυκες, Διὸς ἄγγελοι ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν.

(De Augm. Scient., lib. IV, cap. I, in princ.)

parler de ce qu'il ne sait pas. Il s'avance lentement, et n'appuie guère le pied sans savoir si le terrain est solide; il cherche des analogies plausibles; il tâche de rattacher ses idées à des principes supérieurs et incontestables; il a toujours le ton de la recherche, jamais celui de l'enseignement; et souvent il arrive que, même en se trompant, il laisse une assez grande idée de la droiture de son esprit.

C'est tout le contraire de la part de Bacon, qui parle constamment, *velut ex tripode,* des choses dont il n'avait pas la plus légère idée, et dont le premier mot est toujours un blasphème contre quelque vérité incontestable, souvent du premier ordre.

On peut dès à présent savoir à quoi s'en tenir sur les réputations. Bacon est célébré de toutes parts pour avoir substitué l'induction au syllogisme; et il se trouve qu'il a déclaré la véritable induction *vaine et puérile,* en lui substituant, sous le nom *d'induction légitime,* une autre opération qu'il n'a pas comprise lui-même, mais qui est *vaine et puérile* dans tous les sens.

On le célèbre encore pour avoir mis l'expérience en honneur; et il se trouve qu'au temps de Bacon l'expérience légitime était en honneur dans toutes les parties de l'Europe, et qu'il a fait reposer tout son système d'expériences sur des idées si fausses, si directement contraires à l'avancement des sciences, qu'en lisant ses œuvres sans préjugés, on ne peut s'empêcher de s'écrier à chaque page :

> . . . . . *Si Pergama dextra*
> Everti *possent, etiam hac* eversa *fuissent.*

Black reproche à Bacon d'avoir retardé la marche

de la chimie en la rendant mécanique (1). Certainement Bacon se trompa sur ce point autant qu'il est possible de se tromper, mais pas plus que sur les autres sciences, qu'il aurait étouffées par ses détestables théories si elles avaient pu l'être ; mais il ne pouvait leur nuire par une raison toute simple, c'est qu'il n'y a pas eu peut-être d'écrivain moins connu et moins consulté que Bacon par tous les hommes qui se sont illustrés dans les sciences naturelles. Sa réputation est l'ouvrage de notre siècle, dont il n'est pas difficile de deviner le secret sur ce point. La gloire factice accordée à Bacon n'est que le loyer de sa métaphysique pestilentielle.

M. de Luc se cherchant à lui-même des collègues admirateurs pour encenser Bacon, et se trouvant fort embarrassé par le petit nombre et la qualité, n'a pas dédaigné de descendre pour grossir sa liste jusqu'à une *école normale* de France, où un homme très-habile dans les sciences naturelles, comme on va voir, lui a fourni le morceau suivant :

« Les trois plus belles découvertes de Newton... sont le système de l'attraction, l'explication du flux et du reflux, et la découverte du principe des couleurs dans l'analyse de la lumière. Eh bien! *Newton,* en découvrant ces trois grandes lois de la nature, n'a fait que soumettre à l'expérience et au calcul trois vues de *Bacon* (2). »

---

(1) Lectures on Chemistry, in-4°.

(2) M. Garat, cité par M. de Luc, dans le *Précis de la Philosophie de Bacon,* t. I, p. 53.

Eh bien! il suffit de lire ce morceau pour voir à l'évidence que le professeur à l'école normale n'avait jamais lu Bacon, n'entendait pas une ligne de Newton, et, de plus, n'avait pas même salué de loin les premiers rudiments des sciences naturelles. Quant à Bacon, jamais il ne s'est douté de l'attraction ni de l'analyse de la lumière (1), laquelle, par parenthèse, appartient presque entièrement à Descartes.

C'est avec cette connaissance de cause que Bacon a été loué mille et mille fois. Quant aux véritables juges qui ont tenu le même langage, tous appartiennent à notre siècle, et leurs motifs sont évidents. Aucun fondateur de la science ne s'est appuyé de Bacon; aucun ne l'a cité ni peut-être même connu.

Il y a dans les choses un mouvement naturel que la moindre observation rend sensible. Non-seulement la physique était née au temps de Bacon, mais elle florissait, et rien ne pouvait plus en arrêter les progrès. Les sciences d'ailleurs naissent l'une de l'autre, par la seule force des choses. Il est impossible, par exemple, de cultiver longtemps l'arithmétique sans avoir une algèbre quelconque, et il est impossible d'avoir une algèbre sans arriver à un calcul infinité-

---

(1) M. de Luc a dit lui-même en parlant de l'attraction, *Bacon n'en avait pas la moindre idée.* (Ibid.) Il eût mieux valu dire cependant que Bacon n'avait sur ce point que certaines idées générales qui appartiennent au sens commun de tous les hommes. Quant aux découvertes *distinctes* de l'attraction générale ET de la cause des marées, c'est comme si l'on disait que Buffon a fait l'histoire naturelle *de tous les quadrupèdes* ET *du cheval.* Je ne dis rien de la lumière; on verra bientôt ce que Bacon savait sur ce point.

simal quelconque. Souvent j'ai réfléchi sur cette diagonale que parcourt un corps animé par deux forces plus ou moins inclinées l'une à l'autre. Je supposais ces forces alternativement suspendues : il en résultait une suite de petits triangles tous appuyés sur la diagonale réelle, et dont les côtés diminuaient comme les moments alternatifs de suspension. Je les voyais donc se perdre dans l'infini, et je me disais : « Qui sait si la nature opère autrement ; et si réelle-
» ment, au pied de la lettre, deux forces peuvent
» agir ensemble ? Qui sait si cette diagonale est autre
» chose qu'une suite de triangles semblables dont les
» côtés diminuent au delà de toute borne assignable ? »
Peut-on seulement réfléchir sur la génération des courbes sans être conduit à supposer des grandeurs plus petites que toute grandeur finie ? Alors, comment ne pas essayer de les saisir, pour ainsi dire, *sur le bord du néant,* de connaître la loi suivant laquelle elles *fluent* dans l'infini, de l'exprimer par des signes, etc. ? J'ignore absolument le calcul différentiel, mais ce doit être quelque chose qui se rapporte à ces idées ; et, puisqu'elles me sont venues si souvent, comment auraient-elles échappé aux mathématiciens de profession ? C'est donc sans aucune connaissance de l'esprit humain qu'on attribue à telle ou telle collection de préceptes un progrès qui résulte de la nature même des choses et du mouvement imprimé aux esprits.

Il y avait d'ailleurs à l'époque de Bacon une circonstance importante qu'on n'a point, ce me semble, assez remarquée ; circonstance sans laquelle il n'y avait pas moyen d'avancer dans les sciences natu-

relles, et avec laquelle on devait nécessairement y faire les plus grands progrès. L'homme venait de conquérir le verre; il le connaissait anciennement, mais il n'en était pas le maître. La nature ne le lui donne point, c'est l'homme qui le produit. Le verre est à l'homme autant qu'une chose peut être à lui : c'est l'œuvre de son génie, c'est une espèce de création, et l'instrument de cette création c'est le feu, qui lui-même a été donné exclusivement à l'homme, comme un apanage frappant de sa suprématie. Les alchimistes s'étaient emparés de cette production merveilleuse : ils en firent l'objet principal de leurs travaux mystérieux et de leur pieuse science (1). A genoux devant leurs fourneaux, et purifiés d'avance par certaines préparations, ils suppliaient celui dont le feu a toujours été le plus brillant emblème chez tous les peuples de les rendre maîtres de cet agent actif et de la masse qu'il tenait en fusion (2). Enfin ils nous donnèrent le verre, c'est-à-dire qu'au lieu d'une rareté rebelle ils en firent une substance vulgaire, docile aux volontés de l'homme. Dès que le verre fut commun, il devint impossible de n'en pas connaître les propriétés les plus importantes. La plus petite boursouflure accidentelle manifestait une puissance

---

(1) M. Chaptal, à la fin de ses Éléments de Chimie, a rendu pleine justice, autant que je puis m'en souvenir, au caractère des alchimistes, et nommément à leur piété.

(2) Quelques livres que je ne puis plus atteindre m'avaient fourni des textes curieux sur ces observances religieuses employées pour la préparation du verre, surtout en France. Ces textes m'ont été enlevés dans un recueil considérable, que je regrette inutilement.

amplifiante. On essaya de donner à ces accidents une forme régulière : la lentille naquit ou ressuscita (1). Avec elle naquirent le microscope et le télescope qui est aussi un microscope, puisque l'effet commun des deux instruments est d'agrandir sur la rétine la petite image d'un petit objet rapproché, ou celle de la petite image d'un grand objet éloigné. Au moyen de ces deux instruments l'homme toucha, pour ainsi dire, aux deux infinis. A l'aide du verre il put contempler à son gré l'œil du ciron et l'anneau de Saturne. Possesseur d'une matière à la fois solide et transparente, qui résistait au feu et aux plus puissants corrosifs, il vit ce que jusqu'alors il ne pouvait qu'imaginer : il *vit* la raréfaction, la condensation, l'expansion ; il *vit* l'amour et la haine des êtres ; il les vit s'attirer, se repousser, s'embrasser, se pénétrer, s'épouser et se séparer. Le cristal, rangé dans ses laboratoires, tenait sans cesse sous ses yeux et sous sa main tous les fluides de la nature. Les agents les plus actifs, au lieu de ne

---

(1) Le lecteur curieux de savoir ce que les anciens ont connu au sujet des verres caustiques pourra consulter, outre le passage fameux d'Aristophane (Nub. V. 765,199), Senec. Quæst. nat. VI, Lucian. Quom. scrib. Hist. c. LI, et a longue note de Reitze sur ce passage difficile. (Amsterd. Wetstein, in-4°, 1743, tom. II, p. 61.) — L'*Apuleii phil. et adv. rom. apol. quâ se ipse def. publ. de magia jud., cum comment. Scip. Gentilis.* in-8°, p. 98. — *Carli-Rubbi, Lettres amèr., trad. franc., lettre* XIXe. — J'observerai seulement ici, sans aucune discussion, qu'un vers d'Aristophane, dans le passage cité (ἀποτέρω στὰς ὧδε πρὸς τὸν ἥλιον) donnerait plutôt l'idée d'un caustique par réflexion. Cependant Aristophane semble parler bien clairement du verre. Il reste seulement à expliquer comment cette *pierre transparente* se vendait chez les apothicaires.

lui montrer, et même imparfaitement, que de simples résultats, consentirent à lui laisser observer leurs travaux. Comment sa curiosité innée n'aurait-elle pas été excitée, animée, embrasée par un tel secours? Maître du verre par le feu, et maître de la lumière par le verre, il eut des lentilles et des miroirs de toute espèce, des prismes, des récipients, des matras, des tubes, enfin des baromètres et des thermomètres. Mais tout partit primitivement de la lentille astronomique, qui mit le verre en honneur, et la physique naquit en quelque manière de l'astronomie, comme s'il était écrit que, même dans le sens matériel et grossier, toute science doit descendre du ciel.

Boerrhaave s'écrie quelque part avec le laconisme élégant de cette langue qu'il employait si bien : *Sine vitro quid seni cum litteris?* sans le verre que sont les lettres pour les vieillards? Il eût pu dire avec autant de raison : *Sine vitro quid homini cum rerum naturâ?* sans le verre que peut l'homme dans les sciences naturelles? C'est par l'usage rendu facile de cette admirable production, et c'est aussi par le mouvement général des esprits, qu'il faut expliquer les progrès de la physique expérimentale, et non par la méthode de Bacon, méthode non-seulement nulle et misérable, mais diamétralement opposée à la science. En effet qu'est-ce que la science, sinon l'expansibilité du principe intellectuel? Or, cette méthode, qui repose uniquement sur *le principe du froid*, est par là même l'ennemie naturelle de l'expansibilité.

On ne se tromperait pas sur cette vaine doctrine si l'on n'oubliait la grande épreuve de toutes les théories, l'expérience. Qu'on cherche dans les œuvres de Ba-

con une seule ligne qui ait servi à la découverte d'une vérité physique, ou à décider une controverse entre les physiciens : on ne la trouvera pas.

Est-ce Bacon qui rassembla à Paris Mersenne, Descartes, Roberval, les deux Pascal, etc., qui fondèrent l'Académie des sciences? Est-ce Bacon qui envoya à Paris Hobbes et Boyle, par qui le feu sacré fut apporté à Londres? Lui-même ne savait guère ce qu'il avait appris en France; mais ce mot me rappelle une observation importante :

En réfléchissant sur un passage remarquable des œuvres de Bacon, il est permis de croire qu'il avait été initié, à Paris, dans je ne sais quelle société secrète d'hommes, dont nos illuminés modernes pourraient fort bien être les successeurs en ligne directe (1). A la vérité, il met l'histoire sur le compte d'un ami; mais, pour moi, je suis très-porté à croire qu'il parle de lui-même sous le nom d'un autre. Quoi qu'il en soit, comme il honore d'une approbation emphatique toute cette doctrine française, il importe peu de savoir s'il l'avait reçue à sa source ou si elle était arrivée jusqu'à lui par l'intermède d'un confident initié.

La scène que décrit Bacon est à Paris, et les membres de l'assemblée étaient à peu près au nombre de cinquante, tous d'un âge mûr *et d'une société délicieuse* (2). Tous les *Frères* étaient assis sur des

---

(1) *Namdum hæc tractarem intervenit amicus meus quidam ex Galliâ rediens, quem quum salutâssem*, etc. (Impetus Philosoph., etc. Opp. tom. IX, p. 297.)

(2) *Tum retulit se Parisiis vocatum a quodam amico suo, atque*

siéges disposés de manière à montrer qu'on attendait un récipiendaire (1). Ils se félicitaient mutuellement D'AVOIR VU LA LUMIÈRE (2). Parmi eux une sorte de GRAND MAITRE avait la parole (3), et Bacon nous a transmis un de ses discours prononcé pour une cérémonie de réception. On peut surtout y remarquer cette phrase mémorable. « Notre siècle même a pro-
» duit quelques philosophes, quoique l'attention
» accordée aux questions religieuses, à cette épo-
» que du monde, ait glacé les cœurs et dévoré le
» génie (4). »

Bacon, si bien formé en France ou par la France, avait cédé à l'influence de la langue française, influence aussi ancienne que la langue même, et totalement indépendante de ses variations, prodige toujours subsistant et jamais expliqué. Cette langue puissante avait pénétré Bacon, au point que son

---

introductum in consessum virorum qualem, inquit, vel tu videre velles; nihil enim in vita mea mihi accidit jucundius. Erant autem circiter L viri, neque ex iis quisquam adolescens, sed omnes ætate provectiores, quique vultu ipso dignitatem cum probitate singuli præ se ferrent [cela va sans dire]. (Ibid., p. 267.)

(1) *Sedebant ordine, sedilibus dispositis, ac veluti adventum alicujus expectantes.* (Ibid., p. 268.)

(2) *Ita autem inter se colloquebantur : se instar eorum esse qui ex locis opacis et umbrosis* IN LUCEM *apertam subito exierint,* etc. (Ibid., p. 296.)

(3) *Neque ita multo post ingressus est ad eos vir quidam, aspectus, ut ei videbatur, admodum placidi et sereni,* etc. [cela s'entend encore]. (Ibid., p. 296.)

(4) *Neque enim de fuerunt etiam nostra ætate, in nostris, inquam, frigidis præcordiis, atque tempore quo res religionis ingenia consumpserint, qui,* etc. (Ibid., p. 280.)

latin, parfaitement exempt de formes anglaises, est cependant hérissé de gallicismes (1).

Il faut avouer au reste que, si Bacon fut gâté par la France dans le seizième siècle, il le lui a bien rendu dans le dix-huitième, en prêtant l'autorité usurpée de son nom et de ses maximes aux théories fausses, viles, corruptrices, qui ont perverti ce malheureux pays, et par lui toute l'Europe.

---

(1) J'en citerai quelques-uns des plus remarquables :

Corpora facilius cedunt.	Les corps cèdent plus facilement.	*Nov. org. II*, 12.
Facit aquam descendere.	Il fait descendre l'eau.	*Ibid.*
Facta comparentia.	Comparution (t. de Palais.)	*Ib. II*, 15.
Tenendo manum superius.	En tenant la main dessus.	*Ib. II*, 20.
Procedemus super.	Nous procéderons maintenant, etc.	*Ib. II*, 21.
Gravitas diamantis.	La pesanteur du diamant.	*Ib. II*, 24.
Consistentia.	La consistance.	*Ib. II*, 25.
Terminatur quæstio.	La question est terminée.	*Ib. II*, 36.
Suppositiones pro exemplis.	Des suppositions au lieu de preuves.	*Ib. II*, 35.
Ictu mallei rebuscere.	Se rebucher sous le marteau.	*Ib. II*, 13.
Attribuere motum planetis.	Attribuer le mouvement aux planètes.	*Ib. II*, 37.
Fieri fecimus globum.	Je fis faire un globe.	*Ib. II*, 45.
Cadentia.	La cadence (musique).	*Ib. II*, 27.
Massæ.	Les masses.	*Descrip. glob. int. V II.*
In opus ponere.	Mettre en œuvre.	*Nov. org. II*, 15.
Vitrum pulverisatum.	Du verre pulverisé.	*Nov. Org. II*, 23.
Vias inveniendi pauperculas.	De pauvres manières d'inventer.	*Ib. II*, 31.
Commoditas calculationis.	La commodité du calcul.	*Ib. II*, 36.
Incompetentia.	L'incompetence.	*Ib. II*, 39.
Se reunire.	Se réunir.	*Ib. II*, 48.
Espinetta.	Une epinette.	*Ibid.*
Bene essere civitatis.	Le bien-être de la cite.	*De Augm. Scient. VIII*, 3.
Pressorium.	Un pressoir.	*Hist. dens. et rar. p.* 57.
Pedantius.	Un pédant.	*De Augm. Scient. V I*, 3.
Receptus.	Pris (coagulé).	*Parm. Tel. dem. Phil.*
Inutiliter subtilizare.	Subtiliser inutilement.	*Hist. vent. incit. vent.*

CHAPITRE III.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

BASE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON ET DE SA MÉTHODE D'EXCLUSION.

Celui qui a dit, dans notre siècle, qu'il est *impossible d'avoir une métaphysique saine avant de posséder une bonne physique* n'a fait que développer une idée de Bacon, qui rapporte tout à la physique, et même la morale, de manière que toute science qui ne repose pas sur cette base sacrée est nulle (1). Il est pénétré de compassion pour le genre humain, qui ne sait pas la physique. Depuis l'origine des choses on n'a pas fait une seule expérience propre à *consoler l'homme*. A quoi nous servent la morale, la Religion, les mathématiques, l'astronomie, la littérature et les

(1) *Itaque visum est ei hoc ad universum doctrinarum statum pertinere : omnes enim artes et scientias ab hac stirpe revulsas, poliri fortassis aut in usum effingi, sed nil admodum crescere.* (Cogitata et Visa, t. IX, p. 167.)

« Nous plaçons la physique avant la morale *sa fille*. » (M. Lasalle, Préf. gén. t. I, p. LX.)

beaux-arts? nous n'en serons pas moins de véritables sauvages, tant que nous demeurerons en proie au syllogisme, à l'induction vulgaire et à cent autres monstres scolastiques, qui nous dégoûtent de rechercher les *formes* par la méthode exclusive et l'induction légitime.

Mais Bacon est venu pour le salut du monde; au moyen de son *nouvel organe* et de ses expériences *prérogatives, solitaires, émigrantes, ostensives, clandestines, parallèles, monodiques, déviées, supplémentaires, tranchantes, propices, polychrestes, magiques,* etc. (1), il ne doute pas d'avoir sauvé le genre humain. « Il est persuadé dans le fond de sa conscience » d'avoir dressé un lit conjugal où l'esprit humain » épousera la nature, Dieu lui-même dans sa bonté » portant les flambeaux et marchant devant les époux. » Le vœu épithalamique de Bacon est que d'une telle » épouse, couchée par l'induction légitime à côté » d'un tel époux, il puisse naître une race de héros » secourables, de véritables Hercules capables d'é- » touffer le syllogisme et de nous consoler jusqu'à un » certain point dans nos besoins et nos misères (2). »

---

(1) C'est une portion de la ridicule nomenclature sous laquelle ce génie minutieux, et scolastique sans le savoir, essayait de ranger toutes les expériences possibles en physique. Cet inventaire divertissant, qu'on peut lire dans le *Nov. Org.* (Lib. II, num. XXII. Opp. tom. VIII, p. 117 seq.) me paraît un des symptômes les plus décisifs de médiocrité et même d'impuissance.

(2) *Quibus expticatis, thalamum nos mentis humanæ et universi, pronuba divina bonitate, plane constituisse confidimus. Epithalamis autem votum sit ut ex eo connubio auxilia humana, tanquam*

Un si grand mariage exigeant des préparatifs immenses, il faut voir quels étaient les moyens de Bacon ; c'est à lui de nous dire sous quel point de vue il envisageait le grand problème, comment il croyait qu'on devait l'attaquer, et d'où lui venait surtout cette confiance victorieuse manifestée d'une manière si burlesque.

Rappelons d'abord que, dans son idiome, ce que nous appelons *essence* se nomme forme, en sorte que la forme est la chose même (1); *nature*, au contraire, ne signifie que *qualité* ou *effet* résultant d'une cause quelconque (2). Or, toute la *philosophie*, ou toute la *science*, ou toute la *physique* (tous ces termes sont synonymes pour Bacon), ne consiste qu'en deux mots, *savoir* et *pouvoir*, ce qui est très-vrai ; mais rien n'est plus faux que l'explication qu'il donne de ces deux mots : *Connaître*, dit-il, *la cause d'un* effet *ou d'une* nature, *c'est l'objet de la science ; pouvoir appliquer cette nature sur une base matérielle, c'est l'objet de notre puissance* (3). Ainsi donc

---

stirps heroum, quæ necessitates et miserias hominum aliqua ex parte debellent et doment suscipiatur et educatur. (Imp. philos. Opp. tom. IX, p. 265.)

(1) *Forma rei ipsissima res est; neque differt res a forma aliter quam differunt apparens et existens,* etc. (Nov. Org. II, XIII. Opp. tom. VIII, p. 95.)

(2) *Effectus vel natura.* (Imp. phil. sive Inst. sec. delin. et argum. Opp. t. IX, p. 262.)—*Causas alicujus* naturæ, veluti *albedinis* aut *caloris* (Ibid., p. 297). Il ne faut pas oublier cette synonymie de *nature* et de *qualité !*

(3) *Dati effectus vel naturæ in quovis subjecto causas nosse intentio est humanæ scientiæ : atque rursus super datam materiæ*

connaître la cause de la blancheur serait la *science ;* blanchir l'ébène serait la *puissance.*

Il n'y a rien de si malheureux et de si visiblement faux que toute cette théorie ; car si la science de l'homme n'avait pour but que la connaissance des causes, elle serait irréparablement nulle, puisque nous n'en connaissons pas une seule ; et quant à l'*application des natures*, c'est une folie qui n'exige pas de réfutation.

Pour sentir combien les idées de Bacon sont mesquines, il suffit de leur opposer les véritables maximes.

« La *forme* de l'homme c'est de connaître et d'aimer, suivant les lois divines de son essence ; tout ce qui s'écarte de ces lois est vain ou criminel. Dans l'ordre de ces lois sa science n'a point de bornes fixes ; il doit s'avancer toujours avec confiance, sûr qu'il ne peut qu'être arrêté, mais jamais s'égarer. Sa *puissance* consiste à se servir de ses propres forces suivant l'ordre, à les perfectionner par l'exercice, et à tourner à son profit les forces de la nature. Pour employer ces forces la connaissance préliminaire des causes ne lui est nullement nécessaire ; il serait bien malheureux si, avant de se servir d'un fusil ou d'une pompe à feu, il devait connaître l'essence du salpêtre et celle de l'expansibilité. »

Tels sont les préceptes évidents du bon sens. Ré-

---

basin effectum *quodvis sive* naturam (*inter terminos possibiles*) *imponere vel superinducere, intentio est humanæ potentiæ.* (Ibid., p. 262.)

duire la science à la connaissance des causes, c'est décourager l'homme, c'est l'égarer, c'est étouffer la science au lieu de l'accroître.

Mais il faut voir de plus comment Bacon s'y prenait pour arriver à sa chimère des causes.

Il distingue les *formes conjuguées*, c'est-à-dire le mariage des natures simples qui se sont unies pour former des individus, suivant le cours ordinaire des choses (1); les *formes abstraites*, c'est-à-dire ces types platoniques qui n'ont rien de commun avec la matière; enfin les *formes moyennes*, auxquelles il ne donne aucun nom propre, mais qu'il appelle par une étrange circonlocution *les lois de l'acte pur, qui constituent et ordonnent une nature simple* (2), *comme la chaleur, la lumière, le poids, etc. La loi de la chaleur et la forme de la chaleur* sont des expressions synonymes (3).

Or cette *loi de l'acte pur* est la véritable *forme*, et par conséquent l'objet unique de la philosophie suivant les théories de Bacon. *En effet*, nous dit-il gravement, que vous importe de savoir ce que c'est qu'un lion, un aigle, une rose, etc.? Toutes ces

---

(1) *Primo enim de formis copulatis quæ sunt conjugia naturarum simplicium, conjugia ex cursu communi universi.* (Nov. Org. II, XVII, p. 106.)

(2) *Nos, quum de* formis *loquimur, nil aliud intelligimus quam leges illas et determinationes* actus puri *quæ naturam aliquam simpliciter ordinant et constituunt, ut calorem, lumen, pondus*, etc. (Ibid.)

(3) *Itaque eadem res est* forma *calidi aut* forma *luminis et* lex *calidi sive* lex *luminis*. (Ibid.)

choses ne sont que des *formes conjuguées* ou des individus, et par conséquent de simples jeux de la nature *qui se divertit* (1). L'objet véritable de la science, c'est de savoir ce que c'est que le *pesant,* le *léger,* le *chaud,* le *froid,* etc. (2).

On demeure muet lorsqu'on songe que cet homme est le même qui se moque d'Aristote, et que cet homme encore est le même qui nous a dit, ce que ses successeurs nous ont tant répété, *que la nature ne fait que des individus.*

Ainsi il ne faut nullement s'embarrasser des individus, qui sont tout, et il ne faut rechercher *que la loi de l'acte pur,* ou ce qui est commun à une foule d'individus, sans s'occuper des individus (3). Le mot de *délire* caractériserait mal ces idées, puisque ce mot n'exprime qu'une maladie accidentelle et non l'incapacité radicale de l'intelligence.

Ailleurs cependant Bacon semble se surpasser encore, en disant « qu'il y a dans l'univers des *natures* qui produisent immédiatement le froid et le chaud, non point en les excitant dans les corps où ils sont cachés, mais en les produisant substantiellement (4).

---

(1) *Lususe et lascivia.* (Descript. Glob. intellect. cap. III. Opp. tom. IX, p. 205.)

(2) Formæ copulatæ *sunt naturarum simplicium conjugia ex cursu communi universi* (c'est peut-être un abus), *ut leonis, aquilæ, rosæ, auri,* etc. (Ibid.)

(3) *Demptis individuis et gradibus rerum.* (Imp. philos. tom. IX, p. 257.)

(4) *Inveniuntur naturæ nonnullæ quarum calor et frigus sunt effectus et consecutiones, neque id ipsum per excitationem præinexistentis aut admotionem caloris advenientis, sed prorsus per quæ*

Voilà donc des *qualités* qui produisent des qualités, et qui les produisent *substantiellement :* rien n'est plus beau. Heureusement nous sommes bien dispensés de comprendre ces belles choses, puisque Bacon va nous prouver avec la dernière évidence qu'il ne se comprenait pas lui-même.

La *forme* étant selon lui la chose même (*ipsissima res*), pour découvrir cette forme il n'y a, toujours selon lui, qu'un seul moyen, c'est d'écarter par la méthode d'exclusion toutes les natures qui ne sont pas essentielles à cette *forme* (1). *Après cette opération*, dit-il, *il restera la* forme *positive, solide, vraie et bien terminée* (2). Point du tout ; il restera la qualité ou les qualités essentielles, et ce n'est point encore l'essence. Il le dit lui-même expressément : « Toutes qualités qui peuvent être absentes lorsqu'une qualité donnée est présente, ou présentes lorsque celle-ci est absente, n'appartiennent point à la forme (3). » Le charlatan est pris en flagrant délit : *il change les termes*. S'il avait un peu plus estimé et cultivé la dia-

---

calor et frigus in primo esse ipsorum indantur et generentur. (Parmen. theol. et Democr. philos. Opp. tom. IX, p. 351.)

(1) *Rejectio sive* exclusio *naturarum singularium quæ non invenuntur in aliqua instantia ubi natura data adest.* (Nov. Org. II, Opp. VIII, p. 105, n° XVI.)

(2) *Atque post rejectionem aut negationem completam manet forma et affirmatio solida, vera et bene terminata.* (Nov. Org. Ibid., tom. VIII, n° XVI.) *Atque post rejectionem aut negationem completam manet forma et affirmatio.* (Imp. philos. Opp. tom. IX, p. 298.)

(3) *Omnes naturæ quæ, aut data natura præsente absunt, aut data natura absente, adsunt, ex forma non sunt.* (Imp. phil. Opp. tom. IX, p. 298.)

lectique (quoiqu'elle soit une science *populaire*, ainsi que la morale, la théologie et la politique), ce malheur ne lui serait pas arrivé. Il voulait nous enseigner à chercher l'*essence*, et il nous parle de *qualités*. C'est abuser du langage pour se tromper et pour tromper. *Toute qualité qui n'appartient pas nécessairement à une qualité donnée n'appartient pas à la forme* (ou n'est pas de l'essence). Que signifie ce galimatias? Bacon aurait bien voulu dire : *Toute qualité qui n'appartient pas à l'essence*, mais il aurait dit une tautologie ridicule, c'est-à-dire : *Toute qualité qui n'est pas de l'essence n'est pas de l'essence*. Il a donc mieux aimé dire : *Toute qualité qui n'est pas invariablement attachée à une qualité donnée n'appartient point à l'essence*; ce qui est *autrement*, mais non pas *moins* ridicule. Une qualité même essentielle n'est point l'essence. Quand il serait prouvé, par exemple, qu'il n'y a point de feu sans lumière, on connaîtrait ce fait, mais sans savoir pour cela ce que c'est que le feu. Il y a plus : non-seulement après avoir trouvé qu'une telle qualité est inséparable d'un tel corps on ne saura rien sur l'essence de ce corps, mais il ne sera pas même prouvé que cette qualité, quoique inséparable dans toutes nos expériences sans exception, soit réellement essentielle au corps. La *gravité*, par exemple, est bien essentielle à la matière, autant que nous en pouvons juger, puisque nous ne trouvons jamais la matière séparée de cette qualité : quel homme cependant, s'il a les moindres notions philosophiques, oserait affirmer que la matière ne pourrait cesser de peser sans cesser d'être?

Après avoir montré l'absurdité de cette théorie il

est peut-être inutile de la suivre jusque dans les détails de la pratique; cependant, comme j'attaque des préjugés anciens et puissants, je ne crois pas devoir négliger rien de ce qui peut servir à les déraciner. Voici donc la marche pratique de Bacon.

Toute idée étant nulle pour lui jusqu'à ce qu'il l'ait matérialisée, il juge à propos, on ne sait pourquoi, de changer sa *forêt* en *vigne*, et les expériences sont des *raisins* qu'il s'agit de *presser* pour en exprimer la vérité.

Il divise ces fruits précieux en trois classes, savoir : *raisins affirmatifs, raisins négatifs* et *raisins comparatifs :* c'est-à-dire expériences où la forme se trouve, expériences où elle ne se trouve pas, expériences où elle se trouve en différents degrés (1).

Dans les règles, il faudrait avant d'affirmer avoir une connaissance parfaite des *natures simples,* dont quelques-unes sont encore vagues et mal circonscrites, comme, par exemple, *la nature céleste, la nature élémentaire* et *la nature rare* (2). Bacon sent la difficulté, et il se propose bien de *refaire l'entendement humain, pour le mettre au niveau des choses*

---

(1) Nov. Org. II, nº XI, p. 84; XII, p. 86; XIII, p. 96.

(2) *Nonnullæ, veluti notio naturæ elementaris, notio naturæ cœlestis, notio tenuitatis, sunt notiones vagæ nec bene terminatæ* (Nov. Org. II, XIX, p. 109.)

En effet, il ne serait pas aisé de trouver la *forme de la nature céleste par voie d'exclusion;* mais ce qui est bien et affirmativement démontré, c'est l'ignorance grossière enfermée dans cette expression seule de *nature céleste.*

et de la nature (1) ; mais il faut avoir quelque bonté pour la curiosité humaine, il veut bien nous permettre quelque licence. Lorsque les trois tables sont formées on peut, par manière d'anticipation, *citer les expériences à comparaître devant l'intelligence* (2). Lorsqu'elles auront suffisamment parlé pour et contre devant ce tribunal auguste, on pourra, sans étourderie, conclure quelque chose dans le genre affirmatif, et cette licence s'appelle VENDANGE PREMIÈRE AVEC LA PERMISSION DE L'INTELLIGENCE (3). Molière n'a rien d'égal, pas même la réception du malade imaginaire. Mais ce qui n'est pas moins exquis, c'est l'avertissement qu'il daigne nous donner : « qu'il faut bien se » garder de prendre une nature, c'est-à-dire une qua- » lité quelconque pour la forme cherchée, c'est-à-dire » pour la chose même (*ipsissima re*), à moins que » cette qualité n'augmente et ne diminue invariable- » ment et proportionnellement avec la *nature* (ou la » qualité) cherchée (4). »

---

(1) *Itaque nos qui nec ignari sumus, nec obliti quantum opus aggrediamur* (videlicet *ut faciamus intellectum humanum rebus et naturæ parem*), etc. (Ibid., p. 409.) Bacon, au reste, qui avait *refait* l'entendement humain, n'a point empêché Condillac de le *refaire* encore de nos jours. Qui sait quand on réussira? ce qu'on peut dire, c'est que ceux qui croient l'opération possible auraient grand besoin qu'elle le fût.

(2) *Facienda est* comparentia *ad intellectum omnium instantiarum*, etc. (Voyez pour les trois *comparutions* relatives aux trois tables, *Nov. Org.* lib. II, § XI, p. 84; § XII, p. 86; § XIII, p. 95.)

(3) *Quod genus tentamenti* permissionem intellectus.... sive VINDEMIATIONEM PRIMAM *appellare consuevimus*. Ibid., § XX. p. 110.

(4) *Omnino requiritur ut non recipiatur aliqua natura pro vera*

Il y a dans cette assertion une telle confusion d'idées, une telle faiblesse de conception, un tel oubli des règles les plus vulgaires du raisonnement, qu'elle est unique peut-être dans les vastes annales de la déraison.

Ce qu'il y a d'excessivement plaisant c'est que, toutes ses idées étant fausses et confuses, il lui arrive, même sur ce point fondamental, d'oublier dans un de ses ouvrages principaux ce qu'il a dit dans l'autre, et d'avancer tout le contraire. Il nous dit, par exemple, au livre *de la Dignité et de l'Accroissement des sciences : Partout où il n'y a pas d'expérience contradictoire, la conclusion est vicieuse* (1); par où l'on voit que l'expérience contradictoire est prise ici pour une expérience de simple vérification, confirmative de la conclusion (2). Mais dans le *Nouvel Organe* il oublie la maxime précédente, et il nous dit *qu'une seule expérience contradictoire détruit manifestement toute théorie sur la forme* (3). Dans le pre-

---

forma nisi perpetuo decrescat quando natura ipsa decrescit, et similiter perpetuo augeatur quando natura ipsa augeatur. (Ibid., § XIII, p. 95.) Celui qui écrit ceci, et tant d'autres belles choses de ce genre, avait ses raisons pour haïr la métaphysique : son instinct la lui faisait craindre.

(1) *Ubi non invenitur instantia contradictoria, vitiose concluditur.* (De Augm. Scient. lib. V, cap. II. Opp. tom. VII, p. 249.)

(2) *Quis enim in se recipiet, quum particularia quæ quis novit aut quorum meminit* ex una tantum parte compareant, *non delitescere aliquid quod omnino repugnet?* (Ibid.)

On s'aperçoit en lisant ses œuvres que le barreau avait fourni plusieurs expressions à son argot philosophique.

(3) *Manifestum est enim.... omnem instantiam contradictoriam destruere opinabile de forma.* (Nov. Org. II, § XVIII. Opp. tom. VIII, p. 107.)

mier cas il prend le mot *contradictoire* dans le sens propre et judiciaire ; il s'en sert pour désigner une expérience qui *comparaît par-devant l'intelligence, aux fins* de s'opposer à la conclusion, et celle-ci n'est sûre d'elle-même que lorsqu'elle a fait *débouter* l'expérience (1) ; dans le second cas, au contraire, il prend le mot *contradictoire* pour un synonyme *d'exclusif,* dans le sens le plus absolu, et il entend qu'elle détruit toujours la conclusion. On ne saurait s'étonner que l'homme qui n'a aucune idée claire n'en ait aucune de fixe, et qu'il se serve successivement de la même expression pour rendre des notions toutes différentes.

Voyons maintenant comment Bacon se servait de sa *méthode d'exclusion,* puisqu'il a pris la peine de nous en informer lui-même.

Il se demande quelle est la *forme* ou l'essence de la chaleur? Et voici ses arguments exclusifs.

« Par les rayons du soleil, rejetez la nature élémentaire (2). »

---

(1) Car, puisqu'il nous dit qu'on n'est jamais sûr d'une conclusion tant qu'il n'y a point d'expérience contradictoire, il s'ensuit manifestement que l'expérience contradictoire *peut* au moins certifier la conclusion.

(2) C'est-à-dire : *Puisque les rayons du soleil sont chauds, donc le feu n'est pas un élément.* On pourra se demander pourquoi il ne citait pas plutôt le feu ordinaire. Il y a ici un grand mystère. Bacon était furieux contre les scolastiques, qui regardaient le feu du soleil comme quelque chose de différent en essence de celui qui faisait cuire leur soupe. Partout il soutient le contraire, afin que les expériences qu'il faisait dans sa cuisine lui servissent à deviner les secrets du soleil. Telle est la raison cachée de ce profond argument. C'est une *malice* dite au soleil.

« Par le feu commun, et surtout par le feu souterrain, rejetez la nature céleste (1). »

« Par l'échauffement possible de tous les corps résultant du contact du feu ou d'un corps déjà échauffé, rejetez toute variété dans les corps et toute contexture plus subtile des corps (2). »

« Par les métaux chauffés, qui échauffent d'autres corps sans rien perdre de leur poids ni de leur substance, rejetez l'idée d'une substance particulière qui s'ajoute et se mêle au corps échauffé (3). »

« Par les métaux qui s'échauffent, quoiqu'ils soient très-denses, rejetez la rareté (4). »

« Par ces mêmes métaux qui n'augmentent pas visiblement de volume lorsqu'ils sont échauffés, rejetez

---

(1) Bacon croyait que le *ciel* commençait à la lune, et toujours il appelle les planètes *les choses célestes*. D'après ces idées grossières, il décide que le feu n'est pas *céleste* puisqu'il se trouve *sur la terre*, et même *dans la terre*, où il est *fort éloigné et extrêmement séparé des rayons célestes*. (Ibid.) Qu'est-ce qu'*éloigné ?* qu'est-ce que *rayons célestes ?* enfin qu'est-ce que *le ciel ?* On n'aurait pas parlé autrement dans une école de village.

(2) Il y a ici une bévue comique. Bacon confond l'essence des corps échauffés avec celle du principe échauffant. S'il avait examiné la forme du fluide électrique, il n'aurait pas manqué de dire : *Par le verre, par la soie et par les résines, qui sont imperméables à l'électricité, rejetez la nature vitrée, la nature soyeuse et la nature résineuse.*

(3) On voit ici que l'idée d'un fluide impondérable ne se présentait pas seulement à sa *terrestre* intelligence, SERPIT HUMI ; si l'on pouvait ajouter *tutus nimium*, il aurait au moins le mérite de la modestie ; mais pas du tout : il est aussi téméraire dans ses conceptions que nul dans ses moyens. Cette quatrième exclusion le couvre de ridicule.

(4) Cet axiome n'est que la répétition du premier ; mais probablement Bacon ne s'en apercevait pas.

toute idée de mouvement local ou expansif dans la masse (1). »

« Par l'analogie des effets du chaud et du froid, rejetez tout mouvement de dilatation ou de contraction dans le tout (2). »

« Par la chaleur qui résulte du frottement, excluez la *nature principale*. Il appelle nature principale celle qui existe positivement dans la nature et qui n'est pas simplement l'effet d'une nature antécédente (3). »

---

(1) On voit par cet exemple, et l'on peut voir par mille autres, l'infaillibilité de Bacon pour rencontrer le faux dans tous les sujets. Ici j'insiste seulement sur l'un de ses caractères les plus distinctifs; c'est l'incroyable faiblesse de son intelligence, qui ne sait jamais s'élever au-dessus des sens. Non-seulement il ne soupçonne pas une augmentation de volume par la chaleur (la chose du monde la plus aisée à vérifier, et *visiblement* démontrée d'ailleurs par l'effet du froid), mais il ne croira pas même à cette augmentation *opérée;* il faut qu'il la voie s'opérer. — *Manet intra eamdem dimensionem* VISIBILEM. Plaisant restaurateur de la physique !

(2) Il admet cependant ce mouvement dans les parties. Ainsi toutes les parties se remuent, mais le tout ne remue pas. A la vérité quelques-unes de ses expressions pourraient faire croire qu'il admettait une dilatation réelle; mais selon d'autres textes plus décisifs, tout se bornait, suivant lui, à un simple effort.

(3) *Naturam principalem vocamus eam quæ positiva reperitur in natura, nec causatur a natura præcedente.* (Ibid., lib. II, § XVIII, p. 109.)

Ainsi il y a des *natures* qui sont dans la nature, et d'autres qui n'y sont pas, et il y a des natures qui en produisent d'autres; c'est-à-dire que les essences produisent des essences, ou que les qualités produisent des qualités, ou peut-être même des essences; et il y a des natures ascendantes et des natures descendantes, comme dans les généalogies humaines, sans que, par malheur, Bacon nous ait dit à quel degré commence la stérilité; il serait cependant bien utile de savoir si une nature qui a une fille peut avoir une petite-fille.

Je passe d'autres expériences pour abréger. Toutes ensemble (au nombre de quatorze) forment la *vendange première,* de laquelle le docte chancelier se croit en droit d'*exprimer* la vérité suivante : LA NATURE LIMITÉE PAR LA CHALEUR EST UN MOUVEMENT (1).

Il faut donc bien se garder de croire que la chaleur produit le mouvement, ou que le mouvement produise toujours la chaleur : la vérité est que *la chaleur elle-même, ou l'essence de la chaleur, est un mouvement et rien de plus* (2).

Et l'on ne doit point confondre la communication de la chaleur avec la chaleur ; car autre chose est la chaleur, autre chose la cause de la chaleur ; puisque nous voyons que le frottement produit la chaleur sans aucune chaleur précédente, *ce qui exclut le principe de la chaleur de l'essence de la chaleur* (3). Charmant !

---

(1) Mais, parce que le feu ou le *calorique* n'est pas une *substance,* comme Bacon vient de le dire (en se réservant le droit de dire bientôt tout le contraire), et qu'il n'existe pas dans la nature *principalement* et *positivement,* il s'ensuit que *l'essence qui n'existe pas, mais qui est limitée par la chaleur qui n'est qu'un mouvement, n'est qu'un mouvement.*

Dicite io Pæan ! et io bis dicite Pæan !

(2) *Natura, cujus limitatio est calor, videtur esse motus... intelligatur hoc... non quod calor generet motum, aut quod motus generet calorem..... sed quod* ipsissimus *calor.... sit motus et non aliud.* (Ibid., § XX, p. 110.)

(3) *Neque vero communicatio caloris.... confundi debet cum forma calidi : aliud enim est calidum, aliud calefactivum ; nam per motum attritionis inducitur calor absque alio calido præcedente ; unde excluditur calefactivum a forma calidi.* (Ibid., p. 111.)

Que si un corps échauffé en échauffe un autre par le contact, c'est

Le mouvement est donc ce *genre* ou cette nature supérieure dont il est parlé plus haut, et qui renferme sous elle une *espèce* qui est la *chaleur*.

Il ne s'agit donc plus que d'assigner les caractères qui différencient ce mouvement de tous les autres, et c'est à quoi Bacon procède avec le même génie et la même profondeur. Je ne rappellerai que les principales différences.

La première est que ce mouvement qu'on appelle *chaleur* est un mouvement expansif, en vertu duquel tout corps *tend* à se dilater lui-même dans tous les sens, de manière à occuper un plus grand espace (1).

Une autre différence, qui est une limitation de la limitation, c'est que ce mouvement expansif, quoiqu'il se fasse toujours vers la circonférence, se fait en même temps vers le haut (2); car *il n'est pas douteux*, ajoute magistralement Bacon, *qu'il y a des mouvements composés*. — Il est savant!

---

l'effet d'une nature plus élevée et plus générale que celle de la chaleur; c'est-à-dire *la nature de l'assimilation ou de la multiplication de soi*. Si donc la chaleur s'empare d'un corps par communication, c'est uniquement parce qu'elle aime à se multiplier elle-même. Ainsi, *lorsque la chaleur se communique ce n'est jamais en vertu de sa nature, mais seulement parce que sa nature la porte à se communiquer*; ce qui est clair.—*Ubi calidum efficitur per approximationem calidi, hoc ipsum non fit ex forma calidi*, etc. (Ibid.)

(1) « Le corps *tend* à se dilater. « Il ne dit point qu'il se dilate en effet, il dit même précisément le contraire à la p. 114. (Ibid.)—*Ostenditur etiam in iis corporibus quæ sunt tam duræ compagis ut calefacta aut ignita non intumescant aut dilatentur mole, ut ferrum ignitum in quo calor est acerrimus*. Il a bien trouvé son exemple en choisissant le fer!

(2) *Hac lege tamen ut una feratur corpus sursum*, etc. (Ibid., p. 113.)

Mais la différence la plus caractéristique c'est que ce mouvement nommé *chaleur* « n'est point expansif » *dans le tout*, mais seulement *dans les particules* » *intégrantes;* de manière que le mouvement des » parties se trouve sans cesse réprimé, repoussé et » *reverbéré;* d'où il résulte un mouvement altéré, » une trépidation continuelle et un effort irrité par » la résistance. DE LA VIENT, ajoute Bacon, LA RAGE » DU FEU (1)! » En effet, qui ne perdrait patience en se voyant continuellement contredit et soumis à un mouvement continuel, continuellement *reverbéré* par un repos continuel?

Voici donc la *science découlant de la vendange première pressée avec la permission de l'intelligence :*

1°. La chaleur est un mouvement expansif réprimé et faisant effort par ses particules.

2°. Ce mouvement expansif, quoiqu'il agisse en tous sens, *incline* cependant tant soit peu vers le haut (2).

3°. L'effort, ou le *nisus* par parties, n'est pas tout à fait paresseux, mais actif et doué d'un certain élan (3).

---

(1) *Cohibitus, et repulsus, et reverberatus; adeo ut induat motum alternativum et perpetuo trepidanem, et tentantem, et nitentem, et ex repercussione irritatum;* UNDE FUROR ILLE IGNIS *et caloris ortum habet.* (Ibid., p. 115.)

(2) *Expandendo in ambitum, nonnihil tamen* INCLINAT *versus superiora.* (Ibid., p. 115.) Ainsi un boulet rouge tombe vers le bas en vertu de la gravité, tandis qu'il *incline* vers le haut en vertu de la chaleur.

(3) *Non omnino segnis, sed incitatus et cum impetu nonnullo.* (Ibid.) Bacon n'étant point du tout d'accord avec lui-même sur la force

Après la *science* vient la *puissance*, qui est sa fille. Voici donc comment l'homme est devenu plus puissant en vertu de la *vendange première*.

Toutes les fois que vous pourrez exciter dans un corps naturel (1) un mouvement de dilatation ou d'expansion, et en même temps réprimer ce mouvement et le tourner contre lui-même, de manière que la dilatation ne soit point uniforme, mais en partie agissante et en partie repoussée, VOUS AUREZ CERTAINEMENT PRODUIT LA CHALEUR (2).

C'est-à-dire que *nous aurons fait du feu;* mais pour cela il ne faut qu'une allumette; on n'a que faire de la *méthode d'exclusion*. En vérité on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, ou de l'effronterie qui débite avec prétention de pareilles billevesées, ou de la patience qui les tolère. J'aime mieux croire qu'on ne les lit pas.

On ne cessera de s'étonner de l'audace néologique qui se permit de donner le nom d'*induction légitime*

---

expansive, et ne sachant si elle était *vive* ou *morte* (pour se servir des termes inventés depuis), il emploie des expressions vagues et poétiques qui ne puissent le compromettre. C'est une précaution que ne manque jamais de prendre ce grand comédien de la science.

(1) Si le corps était *surnaturel* la même règle n'aurait plus lieu, du moins je l'imagine.

(2) *Procul dubio generabis calorem.* (Ibid., p. 116.) *Un mouvement ne peut être repoussé ou repercuté*, dit ici le traducteur; *ce qui peut l'être ce sont tout au plus les particules mises en mouvement. Mais quand le mécanisme qu'on veut décrire n'est pas nettement conçu, le terme propre échappe, et de physicien on devient rhéteur.* (tom. V de la trad. p. 201.) C'est la vérité, mais non toute la vérité : *toujours* Bacon est rhéteur, et jamais il n'est *physicien*.

à une vaine opération directement opposée à la véritable *induction légitime*, puisque celle-ci assemble des vérités connues pour en découvrir une nouvelle qu'on cherche, tandis que l'autre prétend découvrir une essence en excluant tout ce qui n'est pas elle; deux choses qui n'ont évidemment rien de commun. Jamais il n'y eut un tel abus de mots, et jamais cet abus ne fut plus insupportable que dans les écrits d'un auteur qui n'a cessé de s'en plaindre.

Bacon transmit ce ridicule et ce crime logique à son *petit-fils* Condillac, qui n'a pas manqué aussi de *refaire la langue française pour refaire l'entendement humain*.

Afin de mettre entièrement à découvert le néant de cette méthode d'exclusion il est nécessaire d'ajouter un mot sur les essences et sur les définitions en général.

CHAPITRE IV.

DES ESSENCES ET DE LEURS DÉFINITIONS.

L'essence, ou ce que Bacon appelle la *forme* d'une chose, c'est sa *définition*.

Tantôt la définition est employée par celui qui veut expliquer sa pensée, et tantôt elle est demandée par celui qui veut connaître la pensée d'autrui ; mais dans l'un et l'autre cas la définition n'est qu'une *équation*, et c'est la vraie définition de la *définition*.

On demande *ce que c'est que l'homme :* je réponds par la définition vulgaire, qui suffit ici : *C'est un animal raisonnable.*

Soit donc l'homme = H ; l'*animalité* ou la vie = A ; l'intelligence enfin ou la raison = R ; nous aurons H = A + R.

C'est une *équation* pure et simple, où l'on reconnaît au premier coup d'œil une loi élémentaire des équations algébriques ; c'est-à-dire *qu'on peut, sans altérer l'équation, transporter les quantités d'un membre à l'autre en changeant les signes.* En effet H — R = A, et H — A = R, c'est-à-dire l'ange ou l'intelligence pure.

La vie et la raison sont mises en pendant ou en

équation avec l'idée d'*homme*. Mais, comme le docte Huet l'a remarqué avec beaucoup de justesse, toutes ces définitions par genres et par différences ne signifient rien, à moins qu'on ne connaisse antérieurement et le *genre* et la différence (1). Ainsi, lorsque j'ai dit que *l'homme est un animal raisonnable,* je n'ai rien dit, à moins qu'on ne reçoive comme déjà connues l'idée de la vie ou de la sensibilité, et celle de l'intelligence.

En se rappelant cette observation qu'il ne faut jamais perdre de vue, il demeure toujours vrai qu'en toutes sortes de définitions on trouvera d'un côté le nom de la chose à définir, considérée comme *substance* ou *essence* quelconque, et de l'autre les noms de certains éléments ou modes dont l'ensemble est censé représenter la chose.

Le plus simple bon sens enseigne qu'à l'égard de ces éléments ou de ces qualités il est d'une rigoureuse importance de distinguer ce qui est accidentel de ce qui est essentiel à la chose; c'est sur cette observation vulgaire que Bacon a bâti son enfantine et *bombastique* théorie des *natures* et des *formes,* et sa *méthode d'exclusion.*

Si une *nature,* dit-il, ou une *qualité* ne se trouve pas *toujours* jointe à une *essence* ou à une *forme* (*ip-*

---

(1) Huetius, *de Imbecill. Ment. hum.* lib. III, art. 4. C'est ce qu'enseigne la raison. Condillac, en soutenant sans distinction ni limitation l'inutilité de ces définitions a soutenu une grande erreur. (Essai sur l'Orig. des Conn. hum. sect. III.) On ne saurait se passer de ces définitions, qui sont aussi naturelles que les langues mêmes. Il suffit de ne pas leur demander ce qu'elles ne promettent point.

sissima res), il faut l'exclure parce qu'elle n'appartient pas à cette *essence*. Belle découverte, vraiment ! Mais ce que Bacon n'a pas vu parce qu'il ne voyait rien, c'est « qu'il est impossible de *savoir* ni même » de *demander* si une certaine qualité appartient né- » cessairement à une essence sans connaître aupara- » vant cette *essence*, » l'affirmation ou la demande ne pouvant se rapporter qu'à une idée préexistante.

Nul homme ne peut demander *ce que c'est* qu'une chose dont il n'a point d'idée ; car, puisque dans ce cas il ne saurait même y penser, comment pourrait-il demander *ce qu'elle est?* Qui jamais a pu dire : *Qu'est-ce que* le quinquina ? *qu'est-ce qu'un* alligator? *qu'est-ce que* l'or blanc ? avant que toutes ces choses fussent connues et qu'elles eussent un nom ? Celui donc qui demande *ce que c'est que le feu* demande ce qu'il sait, et l'on est en droit de lui répondre : Dites-le vous-même ; personne, je crois, n'ayant jamais dit : *Qu'est-ce que rien?*

Les noms représentent les idées, et sont toujours aussi clairs qu'elles ; ils ne peuvent l'être ni plus ni moins, puisqu'ils ne sont dans le vrai que *des idées parlées*. Dieu n'a pas voulu que nous eussions de toutes les choses qui se présentent à notre intelligence des idées également claires, ou *adéquates*, comme dit l'*école ;* mais les mots destinés à représenter ces idées *n'ont jamais tort ;* ils sont aussi clairs qu'ils doivent l'être, c'est-à-dire aussi clairs que la pensée, et même ils ne sont que la pensée : de manière qu'il n'y a d'autres moyens de perfectionner une langue que celui de perfectionner la pensée.

Les mots ne sont point faits pour exprimer ou dé-

finir les choses, mais seulement les idées que nous en avons ; autrement nous ne pourrions parler. Les modernes, que je contredis ici de front, voudraient-ils par hasard condamner l'espèce humaine au silence jusqu'à ce que les essences lui soient connues ? Nous connaissons tous les objets de notre cercle *comme* et *autant* que nous devons les connaître. La perfectibilité humaine vient-elle en se déployant suivant des lois cachées à nous faire présent d'idées nouvelles : tout de suite des mots nouveaux se présentent pour les exprimer ; ou bien des mots déjà reçus dans la langue revêtissent, sans qu'on puisse dire comment, des acceptions nouvelles (1).

Les mots THEOS ou DEUS, avant l'établissement du christianisme, signifiaient UN DIEU ou LE DIEU : depuis cette époque ils ont signifié DIEU, ce qui est bien différent. La nouvelle Religion ayant amené l'idée de l'*unité divine*, parfaitement circonscrite et exclusive, le mot s'éleva et devint incommunicable comme l'idée (2).

---

(1) Mais ces derniers mots sont plus légitimes parce qu'ils sont plus naturels. La règle suivante ne souffre point d'exception : « *Plus les* » *mots sont étrangers à toute délibération humaine, et plus ils* » *sont* VRAIS. » La proposition inverse n'est pas moins certaine.

Bacon n'a pas manqué de demander « ce que sont les mots, sinon » les images des choses. » *Quid aliud sunt verba quam imagines rerum ?* (De Augm. Scient. lib. I, p. 75.) Il n'y a pas d'erreur plus grossière, et il n'y en a pas dont la philosophie moderne ait tiré plus grand parti.

(2) Cette considération excuse, jusqu'à un point qu'il n'est pas aisé de fixer, le polythéisme des anciens. *Ils croyaient,* dit-on communément, *à la pluralité des* DIEUX. Sans doute : c'est-à-dire *à la pluralité*

Les mots de *piété*, de *charité*, d'*humilité*, de *miséricorde* (*éléémosyné*), etc., présentent des exemples semblables. De nouvel les vertus produisant de nouvelles idées demandaient de nouveaux noms. *Le génie des langues* choisit ces noms en silence avec son infaillibilité ordinaire. Les vertus humaines qu'ils expriment ayant été divinisées, leurs noms, qui sont elles-mêmes, durent partager cet honneur.

En un mot, il n'y a point de nom qui ne représente une idée, et qui ne soit dans son principe aussi juste et aussi vrai que l'idée, puisque la pensée et la parole ne diffèrent nullement en essence, ces deux mots ne représentant que le même acte de l'esprit parlant à lui-même ou à d'autres.

Condillac a dit : « Un homme qui demande ce que c'est qu'un tel corps croit demander plus qu'un nom, et celui qui lui répond : C'est du fer, croit aussi lui répondre quelque chose de plus (1). »

---

des êtres supérieurs à l'homme; car le mot de DIEU signifiait dans l'antiquité *une nature supérieure*, et rien de plus (*melior natura*). Dans ce sens nous sommes encore *polythéistes*, et cette croyance est juste, on peut l'être, puisqu'elle n'exclut point la supériorité de l'un de ces êtres sur tous les autres. Le christianisme, en prononçant à sa manière les mots de *créateur* et de *créature*, ne laissa plus de doute ni d'équivoque. Il dit une seconde fois, FIAT LUX ! et tous les mots de la langue spirituelle se régularisèrent comme les idées.

(1) Essai sur l'Origine des Connaissances humaines (c'est-à-dire *sur l'origine des bras et des jambes*), sect. V, § 13. Dans la sect. III il avait dit : *Les philosophes qui précédèrent Locke ne savaient pas discerner les idées qu'il fallait définir de celles qui ne devaient pas l'être*. Qui l'a jamais vu, qui l'a jamais mieux exprimé qu'Aristote ? Tant d'audace et tant d'ignorance réunies impatientent l'homme le plus calme ; et cependant ce qui suit sur les cartésiens est encore pire.

Condillac est un sot.

De tout ce qui a été dit sur les *définitions* il résulte à l'évidence que les essences sont indéfinissables, c'est-à-dire *inconnaissables* par voie de définition ; car, pour expliquer de cette manière ce qu'elles sont, il faudrait pouvoir les mettre en équation. Or une essence ne pouvant être comparée qu'à elle-même, il demeure démontré qu'elle ne peut être connue en essence que par intuition, ou, ce qui revient au même, par son NOM.

L'homme, en se fatiguant toute sa vie à dire : *Qu'est-ce que cela?* et *Comment s'appelle cela?* et *Que veut dire cela?* est un grand spectacle pour lui-même s'il veut ouvrir les yeux. Tous ses élans naturels tenant à la vérité, il ne cesse de chercher des *noms vrais ;* il a le sentiment d'une langue antérieure à *Babel,* et même à *Éden.*

Dieu lui-même n'a-t-il pas dit : « Je m'appelle MOI, c'est-à-dire JE SUIS ? » et l'existence créée, en cela surtout semblable à lui, a-t-elle un autre *nom* et peut-elle se définir autrement? De là l'antique théorie des NOMS, lesquels, exprimant les essences et n'ayant par conséquent rien d'arbitraire, étaient dans cette supposition les seules définitions qu'on pût donner des êtres.

Car c'est absolument la même chose de demander la *définition,* l'*essence* ou le *nom* d'une chose.

De là vient que l'Orient, qui nous a transmis tant d'idées primitives, attachait aux *noms* une importance que nous comprenons peu si nous ne sommes familiarisés avec ces notions antiques. *Si mes frères,* disait Moïse, *me demandent* quel est votre nom? *que*

leur répondrai-je? Alors fut rendue cette réponse fameuse qui définit Dieu par le *nom* le plus près du vrai *nom,* ce dernier ne pouvant être connu que de celui qui le porte.

Et plusieurs siècles après, le roi Ézéchias voulant effacer chez lui jusqu'aux dernières traces de l'idolâtrie, et sachant que son peuple avait donné un encens coupable au *serpent d'airain,* non-seulement il se crut permis de briser cette *relique* insigne, mais de plus il crut devoir en abolir le *nom ;* tandis que ce *nom* subsistait, il était censé représenter un être, une puissance surnaturelle , dont le nom exprimait la nature ; erreur particulièrement dangereuse à cause des idées mystérieuses que l'antiquité attachait au serpent (1). Ézéchias ordonna donc, pour abolir toute idée de puissance et d'individualité, que le *serpent d'airain* ne s'appellerait plus que *bronze* (2); ce qui est très-remarquable.

Pour se mettre sur la route de ces idées antiques, il faut observer que tout être qui connaît ne peut connaître dans lui-même que lui-même, et dans les autres que ce qu'ils ont de commun avec lui-même. L'animal ne peut sentir ou connaître à sa manière l'homme que comme il connaît lui-même et les autres animaux ; l'homme à son tour ne connaît l'animal

---

(1) Voyez la dissertation intitulée, *de Cultu Serpentum apud veteres.* (In Thesauro Martiniano.)

(2) *Vocavitque nomen ejus* NEHUSTAN. (IV; Reg. XVIII, 4.) Cette ordonnance du roi déclarait formellement le *serpent d'airain* FAUX DIEU, en déclarant *qu'il n'avait point de* nom, même comme représentation, et qu'il ne s'appelait que *métal.*

qu'en le comparant à l'*animalité* de l'homme; il ne connaît de même la matière que parce qu'il est lui-même *matière* en vertu du lien incompréhensible qui unit les deux substances. Il reconnaît dans la matière brute l'étendue, l'impénétrabilité, le poids, la couleur, la mobilité, etc., parce que tout cela se trouve dans son *corps,* qui est aussi LUI, on ne sait comment; ainsi il ne connaît encore dans la matière que *lui-même.*

Dans une source où l'on ne s'avise guère de puiser, je trouve néanmoins des idées qui valent la peine de trouver place ici :

« Dieu ne porte point un *nom* que nous puissions » connaître, *puisque son essence est son nom, et que* » *son nom est son essence.* Or, comme nous ne pou- » vons avoir aucune connaissance de son essence, » puisque *nous ne pourrions la connaître sans être* » *semblable à lui* (1), nous ne pouvons pas mieux » connaître son *nom.* De là vient que tous les noms » par lesquels nous le désignons n'expriment que des » attributs. Mais parce que le *Tétragramme* (2) s'a- » dapte plus particulièrement aux opérations divines,

---

(1) On ne saurait trop recommander l'importance de cette ligne, en observant néanmoins qu'au lieu de *semblable à lui* il fallait dire *égal à lui* (ce qui est peut-être dans l'original) ; car c'est précisément parce que nous sommes *semblables à Dieu* que nous pouvons le connaître, *en tant que nous lui sommes semblables.*

(2) Le nom de quatre lettres IEVE (Jehovah), sur lequel on pourra lire avec beaucoup de fruit le livre de l'un des plus savants hommes de l'Italie (*quem recordationis et honoris causa nomino*), *Didymi Taurinensis* (M. L. A. D. C.), *de Pronunciatione divini Nominis quatuor litterarum*, etc. Parme, Bodoni, in-8°, 1799.

» parce qu'il nous donne de Dieu l'idée la plus natu-
» relle et la plus exacte qui soit à la portée de notre
» intelligence, et que d'ailleurs tous les autres *noms*
» divins découlent de celui-là, on l'a justement appelé
» L'EXPOSANT de Dieu (1). »

Il en est de même de tous les autres objets de nos connaissances : ainsi, par exemple, lorsque certains métaphysiciens modernes nous demandent avec un ton de défi, dont il n'est pas fort malaisé de pénétrer le but, *ce que c'est que l'esprit?* on ne leur doit d'autre réponse que celle qu'on vient de lire traduite de l'hébreu, et donnée il y a déjà plus de seize siècles : *Son essence est son nom, et son nom est son essence.*

En effet, l'intelligence qui se contemple étant tout à la fois le sujet comprenant et le sujet compris, elle-même est son *équation*, et il ne peut y en avoir d'autre.

---

(1) SEM HAMMEPHORAS (Rabbi Haccadosh : *apud* Petrum Galatinum, *de Mysteriis catholicæ religionis*, lib. XII ; in-fol. Francofurti, 1602, cap. x, p. 75).

Ce rabbin, dont le nom propre était *Jehuda*, fut surnommé par les siens le *Maître*, le *Prince*, et par excellence, *notre saint Docteur* (Rabbenn Haccadosch), nom qui lui est resté comme propre. Il naquit en Galilée, l'an de Jésus-Christ 120. Les écrivains de sa nation ne tarissent pas sur le mérite extraordinaire de ce rabbin, dont le fameux Maimonide lui-même fait l'éloge le plus pompeux dans la préface qu'il a mise à la tête de la *Mischée*; il l'appelle *le plus éloquent des hommes, et le plus habile dans la langue hébraïque*; il dit que *les sages auraient pu s'instruire auprès des serviteurs de Jehuda*; *qu'à sa mort la vertu et la crainte de Dieu semblèrent mourir avec lui*, etc. Il mourut sur la fin de l'empire de Commode, vers la soixante-dixième année de son âge. (*V.* Joh. Christoph. Volfii Biblioth. hebraïca. Hambourg, 1721, in-4°; tom. II, cap. III, p. 841).

La plus grande des erreurs serait donc de croire ce que ne cesse d'avancer la secte moderne qui n'a travaillé qu'à obscurcir toutes les vérités, *que ce qui ne peut être défini n'est point connu,* tandis qu'il est au contraire de l'essence de ce qui est parfaitement connu de ne pouvoir être défini ; car plus une chose est connue, et plus elle nous approche de l'intuition, qui exclut toute *équation.*

Et quant à la définition, telle que nous pouvons la donner, c'est une indication, ou si l'on veut un *exposant* plus ou moins parfait, puisque l'équation tirée des éléments ou des qualités laisse toujours ignorer le *nom.*

Bacon a fort bien dit « que l'essence d'une chose « est la chose même (*ipsissima res*), » mais il n'a pas vu la conséquence immédiate de ce *truïsme :* c'est qu'il est ridicule de rechercher ou de demander *ce que c'est qu'une essence,* puisqu'en la séparant de tout ce qui n'est pas elle il ne reste que son *nom,* c'est-à-dire que l'*essence est l'essence,* ce qui n'apprend rien ni à celui qui sait ni à celui qui ne sait pas.

Je demande à la chimie qui a précédé immédiatement la nôtre : *Qu'est-ce que l'acide?* Maquer me répond : « C'est un sel qui excite la saveur qu'on appelle acide, et qui change en rouge certaines teintures végétales bleues ou violettes (1). »

Je fais la même demande à la chimie moderne, et Cadet me répond : « C'est une substance qui par son union avec l'oxygène acquiert une saveur aigre et la

(1) Dictionnaire de Chimie par *Maquer*, art. *Acide.*

propriété de rougir plusieurs couleurs bleues végétales, etc. (1). »

Au fond, les deux définitions reviennent au même. *L'acide est ce qui excite la saveur qu'on nomme* acide (2), ce qui est tout à fait lumineux, comme on voit. Seulement dans la seconde définition je trouve le mot *oxygène,* qui est un mystère de plus, et qu'il s'agit aussi de définir (3).

Mais, de quelque manière qu'on s'y prenne, toujours il en faudra venir à cette grande vérité, *que nous ne pouvons atteindre les essences par aucune définition ni explication,* puisque nous ne pouvons rien *connaître* (dans toute la force de ce mot) que *dans nous,* et en tant que l'objet à connaître se rapporte à nous.

On voit maintenant sans le moindre doute que le verbiage pompeux, nommé par son auteur *méthode*

---

(1) Dictionnaire de Chimie par *Cadet*, même mot.

(2) *Tout ce que nous connaissons de ces substances ne consiste que dans des effets caractéristiques, par où elles sont pour nous comme le feu.* (M. de Luc. Introd. à la Physique terrestre, tom. I, n° 58, p. 73.) M. de Luc a raison : il fallait seulement ajouter que nous ne pouvons connaître aucune substance autrement, et que, du moment où l'on connaîtrait une essence, elle ne pourrait plus être définie que par son nom, *qui est elle.*

(3) Ce mot d'*oxygène* donnant l'envie de chercher celui *d'oxide* dans le même dictionnaire, on trouve *que ce mot désigne un corps oxygéné, mais non acidifié; de manière qu'il ne rougit point les teintures bleues et qu'il ne produit point la saveur acide.* Mais l'oxygène s'appelant ainsi (bien ou mal) *parce qu'il produit l'acide*, il se trouve que l'agent qui produit l'acide a la propriété remarquable *de ne pas posséder l'acide,* ce qui me paraît merveilleux ; mais comme je ne suis pas du métier, je m'en tiens à l'admiration.

d'exclusion et *induction légitime,* est tout ce qu'on peut imaginer de plus nul et de plus ridicule.

En premier lieu, Bacon, loin d'avoir rien découvert sur le problème qu'il nous a présenté comme un essai de son génie et de sa méthode, n'a pas même su ce qu'il cherchait, et dès le premier pas ses idées s'embrouillent au point de confondre la recherche des causes avec celle des essences (1).

En second lieu, après avoir très-clairement distingué les *natures* et les *formes,* c'est-à-dire les *qualités* et les *essences,* il les confond dans le cours de son examen, jusqu'à nous parler sérieusement de l'*essence d'une qualité,* et même de la *qualité d'une qualité* (2), oubliant tout à fait *ipsissimam rem.*

Enfin il n'a pas vu que tout son fracas d'exclusions n'aboutissait qu'à nous ramener à l'essence, en ex-

---

(1) Ce n'est cependant pas exactement la même chose de rechercher, par exemple, la cause de la chaleur dans les eaux thermales ou l'essence de la chaleur.

(2) Le contact de Bacon est si contagieux qu'il a pu quelquefois pervertir le bon sens de son traducteur. *L'exclusion,* nous dit ce dernier. *est l'opération par laquelle on exclut de la* forme *d'une* nature *ou* qualité..... *toutes* celles *qui ne tiennent point à cette* forme. (tom. V de la trad. *Nov. Org.,* n° XX, p. 220, note.) Il semble que l'émulation saisit ici le traducteur, et qu'il se met à *Baconiser* ouvertement, lorsqu'il nous débite ce joli galimatias, oubliant parfaitement ce que lui-même a dit ailleurs que : « par ce mot de *nature* Bacon entend une *qualité,* une *manière d'être,* un *mode,* ou plus généralement *tout ce qu'on peut affirmer d'un être réel ou possible.* » (tom. II, p. 36.) Que signifie donc *l'essence d'une qualité,* et cette opération merveilleuse par laquelle *on exclut de l'essence d'une qualité toutes les qualités qui ne tiennent pas à l'essence de cette qualité ?* En vérité, Bacon s'il revenait au monde pourrait être jaloux.

cluant tout ce qui ne lui appartenait pas nécessairement, c'est-à-dire à nous apprendre en dernière analyse, *que tout ce qui est étranger à l'essence n'appartient pas à l'essence.*

Telle est sa *vendange première*, qui donne peu d'envie d'obtenir la seconde.

Le moindre physicien aurait pu lui dire : « Avant » de vous établir maître et docteur commencez à vous » comprendre vous-même. Que voulez-vous, et que » cherchez-vous? Demandez-vous ce que c'est que la » *chaleur* ou le *feu*, qui en est la cause? Dans le pre- » mier cas, vous trouverez, après avoir exclu tout ce » qui n'est pas *chaleur*, que *la chaleur est la sensa-* » *tion que nous fait éprouver le feu*, c'est-à-dire que » *la chaleur est la chaleur*; et dans le second, il se » trouvera que le feu est *ce qui nous fait éprouver* » *la chaleur*, c'est-à-dire encore *que le feu est le feu*; » dernier et sublime résultat de la méthode exclu- » sive (1). »

Pour couronner dignement cet inconcevable amas de paralogismes, de pensées fausses et de conceptions avortées, Bacon a soutenu que celui qui serait assez

---

(1) Que la substance inconnue qui nous procure la sensation de la chaleur s'appelle *feu, phlogistique*, *calorique*, ou autrement, rien n'est plus indifférent. En bouleversant un dictionnaire on ne révèle ni causes ni essences. *Servons-nous*, disait le célèbre Black, *de la nouvelle nomenclature, mais toutefois sans croire que nous en sachions mieux qu'auparavant ce que c'est que le feu.* Nous connaissons le feu, comme toute autre chose, par ce qu'il a de commun avec nous, c'est-à-dire toujours *dans nous*. Pour le connaître parfaitement il faudrait être *feu*.

heureux pour connaître les essences serait le maître de les produire à volonté (1), ce qui est aussi faux que tout ce qu'on peut imaginer de plus faux : car si, par exemple, quelque métaphysicien était assez heureux pour savoir avec une certitude d'intuition, et pour être en état même de démontrer au plus grossier et au plus obstiné disciple de Locke et de Condillac, *que l'essence de l'âme est la pensée,* on ne voit pas bien clairement qu'il en résultât pour lui la possibilité de créer des esprits *à volonté et dans tous les cas possibles.*

Mais, dira-t-on, *vous calomniez Bacon, dont la proposition ne sort pas du cercle physique.*

A cela je réponds qu'il n'y a point et qu'il ne saurait y avoir d'*essences physiques.*

Et comme cette dernière proposition est, sans contredit, le comble de l'absurdité suivant toutes les idées de Bacon, il s'ensuit que rien n'est plus vrai.

---

(1) *Le Nouvel Organe.* nous dit M. Lasalle, *indique la méthode inductive et analytique* (analytique !) *qu'on doit suivre pour découvrir ce qu'est en lui-même l'effet à produire; connaissance qui nous mettrait à même de le produire à volonté, dans tous les cas possibles.* (tom. IX, préf., p. xv.)

On dirait qu'un *effet* est une *substance*, puisqu'on nous invite à chercher *ce qu'il est en lui-même.*

CHAPITRE V.

COSMOGONIE ET SYSTÈME DU MONDE (1).

La nature a divisé la matière en deux grandes classes, le *pneumatique* et le *tangible*. La première va toujours en se raffinant jusqu'aux extrémités du ciel, et la seconde, au contraire, s'épaissit graduellement jusqu'au centre de la terre. Cette distinction est primaire et primordiale ; elle embrasse le système entier de l'univers ; d'ailleurs elle est la plus simple de toutes *puisqu'elle n'est prise que dans le* plus et *le* moins (2).

Le *pneumatique* de notre globe se réduit à l'air et à la flamme, qui sont à l'éther et au feu sidéral ce que l'eau est à l'huile dans les régions inférieures, et plus bas encore ce que le mercure est au soufre. C'est ici où Bacon *verse des torrents de lumière sur ses*

---

(1) *Bacon,* dit M. Lasalle, *n'avait guère observé que le ciel de son lit.* (Tom. V, p. 549, note.) Je commence par cet éloge un peu burlesque, mais parfaitement fondé, et qui sera amplement justifié par tout ce qu'on va lire.

(2) Descr. Globi intell. Thema cœli. Opp. tom. IX, p. 241.

obscurs blasphémateurs : on est réellement ébloui par toute celle qui jaillit de ces superbes analogies. — Mais continuons.

La manière dont l'air et le feu se sont divisé l'univers, c'est-à-dire l'espace entier depuis le centre de la terre jusqu'au faîte du ciel (1), le partage naturellement en trois *étages* ou *planchers* (2), savoir : la région de la *flamme éteinte,* la région de la *flamme condensée,* et la région de la *flamme dispersée.*

Pour comprendre parfaitement cette division il faut savoir que le feu, dont la patrie véritable est le *ciel,* s'affaiblit en descendant jusqu'à nous, au point que le feu terrestre, tel que nous le connaissons dans nos cuisines et dans nos laboratoires, n'est qu'un *mauvais plaisant,* une espèce d'histrion ou de singe (3), qui contrefait comme il peut le feu céleste, mais tout à fait gauchement; et de là est venue la fable antique *que* Vulcain *en tombant sur la terre en demeura* boiteux (4).

Cela posé, il faut savoir de plus que la flamme vers la terre n'a dans l'air qu'une vie momentanée et périt bientôt tout à fait (5). Mais lorsque l'air en s'éloignant de la terre commence à se décrasser un peu, la flamme à son tour fait quelques essais pour

---

(1) *A terra ad* Fastigia cœli. (Ibid., p. 245.) Je suis étonné qu'il n'ait pas dit *jusqu'aux girouettes.*

(2) *Tria tanquam tabulata.* (Ibid.)

(3) Descript. Globi intell., cap. VII. Ibid., p. 255. — MALUM MIMUM. (Parm. etc. Phil., tom. IX, p. 340.)

(4) *Essays and Councils of Vulcan.*

(5) *Affatim perit.* (Ibid., p. 242.)

se fixer dans l'air, et quelquefois elle parvient à se procurer une certaine durée, *non pas cependant par succession comme parmi nous, mais par identité* (1). C'est ce que nous voyons arriver dans certaines comètes les plus rapprochées de la terre, et qu'on peut regarder comme des moyennes proportionnelles entre la flamme successive et la flamme consistante.

La nature flamboyante ne peut cependant se figer et prendre de la consistance avant d'être arrivée au cercle de la lune. Là elle commence à se dépouiller de ce qu'elle avait d'extinguible, *et se défend comme elle peut* (2); cependant elle est faible, elle a peu d'irradiation, vu qu'elle n'est ni vive par elle-même, ni excitée par aucune nature ennemie, et qu'elle est d'ailleurs *mêlée et barbouillée de matière éthérée* (3).

Il est sûr cependant que la lune n'est point un corps solide ni même aqueux, mais une véritable flamme, quoique *lente* et *énervée*, c'est-à-dire qu'elle est *le premier rudiment et le dernier sédiment de la flamme céleste* (4).

La flamme, parvenue à la hauteur de Mercure,

---

(1) *Non ex successione, ut apud nos, sed in identitate.* (Ibid. p. 212.) Ceci est de la plus grande force.

(2) *Et se utcumque tuetur.* (Ibid., p. 212.)

(3) *Ex compositione cum substantia ætherea... maculosa et interpolata* (Ibid.) — On pourrait cependant être plus sale.

(4) *Lenta et enervis; primum scilicet rudimentum et sedimentum ultimum flammæ cœlestis.* (Ibid., p. 214.) — C'est-à-dire que la lune est la flamme prise dans le lieu où elle cesse d'être *terrestre* et où elle commence à *devenir céleste*, ce qui est clair. Souvent on ne comprend pas bien Bacon au premier coup d'œil; mais lorsqu'on y est parvenu enfin, on est bien récompensé!

ne s'y trouve pas encore trop à son aise, puisqu'elle n'y possède encore que la force nécessaire pour se former *en petite planète, ayant plutôt l'air d'un feu follet que d'un astre de quelque considération* (1).

Arrivée dans la région de Vénus, la flamme prend courage; elle y a plus de force, plus de clarté, et déjà elle forme une boule passable. Cet astre cependant n'est encore *qu'un véritable laquais du soleil, qui tremble de s'éloigner de son maître* (2).

Mais c'est dans le soleil que le feu est véritablement chez lui. Là il tient le milieu entre toutes les flammes des planètes; il est même plus vif et plus étincelant que celui des étoiles fixes, *à raison de son extrême densité et de la plus grande antipéristase* (3).

Mars se trouve bien encore en quelque dépendance du soleil, et sa rougeur annonce toujours le voisinage du grand astre; cependant *cette planète est déjà émancipée, de manière qu'elle ne fait pas*

---

(1) *Parvum tantum modo planetam..... tanquam ignem fatuum laborantem..... conficere potis sit.* (Ibid.) — *Neque in regione Mercurii admodum feliciter collocata est.* (Ibid.)

(2) *Famulatur soli, et ab eo longius recedere exhorret.* (Ibid., p. 342.) Pourquoi ne pas en convenir? il serait difficile d'expliquer d'une manière plus claire et plus philosophique la médiocre élongation de Vénus.

(3) *Propter majorem antiperistasim et intensissimam unionem.* (Ibid.) Car autour du soleil il y a encore un peu de froid, ce qui contrarie la chaleur et l'irrite; les étoiles fixes, au contraire, étant *plus hautes*, le froid ne peut les atteindre, de manière qu'il n'y a plus *d'antipéristase.* — Ceci saute aux yeux!

difficulté de s'éloigner du soleil d'un diamètre entier du ciel (1).

Dans Jupiter la flamme est blanche et tranquille, non pas tant par sa propre nature que parce qu'elle n'est pas contrariée par les natures contraires (2).

Mais dans Saturne la nature flamboyante recommence à languir et à s'émousser un peu, tant parce qu'elle se trouve trop éloignée des secours du soleil que *parce qu'elle est absorbée par le ciel étoilé* (3).

Enfin la nature flamboyante et sidérale, pleinement victorieuse de l'éther, nous *donne* le ciel

---

(1) *Flamma in regione Martis..... jam sui juris et quæ per integrum cœli diametrum se a sole disjungi patiatur.* (Ibid., p. 243.)

On serait curieux peut-être de savoir quelle idée était dans l'esprit de cet extravagant lorsqu'il disait que *Mars consent à s'éloigner du soleil d'un diamètre entier* DU CIEL? Pour moi, je crois qu'il n'en avait aucune; pas plus que le perroquet *qui nous dit son* BONJOUR.

(2) *Non tam ex natura propria* (*ut stella Veneris; quippe ardentior*) *sed ex natura circumfusa minus irritata et exasperata.* (Ibid.) — C'est-à-dire que la *nature froide* ne touchant point, ou touchant moins la *nature chaude* de Jupiter, celle-ci n'est pas *courroucée*, ou si l'on veut piquée d'honneur par *l'antipéristase.* Bacon ajoute ici que, *suivant les découvertes de Galilée*, c'est à la hauteur de cette planète *que le ciel commence à s'étoiler* (*incipit stellescere.... quod reperit Galilæus*). Il s'agit ici des satellites de Jupiter, que Bacon dans son inconcevable ignorance prenait pour des étoiles. Voilà ce qu'il savait des découvertes de son siècle, et voilà comment il les comprenait.

(3) « Utpote et a solis auxiliis longius remota et a cœlo proximo stellato in proximo exhausta. » (Ibid., p. 243.) — Ainsi Saturne, *mutilé* de deux manières, est, à le bien prendre, *un Origène accompli de tout point,* par deux raisons: d'abord parce qu'il est trop loin du soleil, qui ne peut le réchauffer, et trop près des étoiles, qui, n'étant que du feu, s'emparent de tout le sien par voie d'affinité.

étoilé (1). Là l'éther et la flamme se partagent l'espace, comme la mer et le continent se partagent la terre (superbe analogie !). Au reste, la nature éthérée, quoique admise dans ces hauts lieux, s'y trouve néanmoins presque métamorphosée, au point qu'elle ne dispute plus rien à la nature sidérale, *dont elle n'est plus qu'une très-humble servante* (2).

Quant aux étoiles, c'est la fine fleur de la flamme (3); il y en a de deux sortes : car il y a un premier rang d'étoiles, qui sont celles que chaque belle nuit nous découvre; mais il en est d'autres qu'on peut appeler le *menu peuple ou les prolétaires célestes* (4). que Galilée a enregistrés en assez bon nombre, et qu'il a découverts non-seulement dans la voie lactée *mais encore dans les intervalles des planètes* (5).

Les étoiles ne sont donc que des flammes d'une nature différente et plus rare que l'éther. « Le préjugé » contraire (hear ! hear !) qui les a pris pour des corps » n'est qu'un rêve de ces hommes qui étudient les » mathématiques au lieu d'étudier la nature, et qui, » stupides observateurs des mouvements, ne com- » prennent rien aux substances (6). Ce qui a trompé

---

(1) « Æthereæ naturæ victrix, cœlum DAT stellatum. » (Ibid.)

(2) « Sidereæ naturæ prorsus patiens et subserviens. » (Ibid.)

(3) « Flamma pura eximiæ tenuitatis. » (Ibid., p. 139.)

(4) *Et nova jam censa sunt* plebeculæ cœlestis *capita à Galilæo.* (Ibid., p. 239.)

(5) *Non solum in illa Turma quæ* Galaxiæ *nomine insignitur, verum etiam* inter stationes ipsas et ordines planetarum. (Ibid., p. 239.) *Ordo planetarum,* ID EST, *altitudines.* (Ibid., p. 241.)

(6) « Hoc vero evidentissime commentum est eorum qui mathemata,

» les astronomes sur ce point c'est qu'ils n'ont pas
» observé que la flamme est pyramidale sur la terre
» parce qu'elle y est déplacée, au lieu que dans le
» ciel elle est ronde parce qu'elle est chez elle (1).
» C'est le contraire de la fumée, et la raison en est
» claire : c'est que l'air reçoit la fumée, au lieu qu'il
» comprime la flamme (2). »

Après avoir examiné avec cette étonnante sagacité la nature des corps célestes, Bacon passe à l'examen de leurs mouvements, et son génie s'empare d'abord d'une idée fondamentale qui détermine et se subordonne toutes les autres : c'est que *le monde entier est agité par un mouvement général et* COSMIQUE. Ce mouvement, qui commence *au sommet du ciel et se termine au fond des eaux* (3), va toujours en diminuant ; il ne peut pas s'appeler *céleste* (ceci est de la plus haute importance) ; car il s'étend non-seulement *du faîte du ciel* jusqu'à la lune, où se termine le ciel par en bas, comme chacun sait, mais encore depuis la lune jusqu'au fond des eaux, *espace*, dit Bacon, *beaucoup moindre que le premier* (4).

» non naturam, tractant, atque motum corporum tantum STUPIDE in-
» tuentes, substantiarum omnino obliviscuntur. » (Ibid., p. 250.)

(1) In cœlo existit ignis vere locatus. (Ibid., p. 235.) *Flamma cœlestis libenter et placide explicatur tanquam in suo.* (Ibid., p. 236.)

(2) *Quia aer fumum recipit, flammam comprimit.* (Ibid.)

(3) *A summo cœlo ad imas aquas.* (Ibid., p. 147.)

(4) « Tanta cœli profunditas quanta interjicitur inter cœlum stellatum et lunam, quod spatium multo majus est quam a luna ad terram. » (Ibid., p. 147.) — Je me fais un plaisir de l'avouer; Bacon parle ici comme un oracle, et personne n'osera nier « qu'il y a plus

Dès qu'on perd de vue ce grand principe, il est impossible d'avoir des idées saines sur l'astronomie, et c'est pour l'avoir négligé que les plus savants astronomes ne nous ont débité que des romans. Quelques-uns d'eux ont imaginé *sottement* que les planètes décrivaient des courbes rentrantes dans le même plan (1); ils ont en cela désobéi à la philosophie et refusé de suivre la nature, *ce qui est au-dessous de la crédulité même du vulgaire* (2).

Quant à l'hypothèse de Copernic, qui exige une discussion particulière, elle n'a pu appartenir qu'à un homme capable de tout imaginer dans la nature pourvu que ses calculs y trouvassent leur compte (3); il séduisit d'abord parce qu'il ne répugne point aux phénomènes, et parce qu'on ne peut le réfuter par des arguments astronomiques; il sert à faire des tables, mais il ne tient pas devant les principes de la philosophie naturelle bien posés (4).

---

loin de la lune *au faîte du ciel* que de nous à la lune. » — Après cette déclaration solennelle, qu'on ne vienne point m'accuser d'avoir des préjugés contre le vicomte de Saint-Alban, et de ne pas savoir rendre justice à un grand homme qui a raison.

(1) *Circa perfectos circulos* INEPTI. (Ibid., p. 248.)

(2) « Subtilitates captantes et philosophiæ malum morigeri naturam sequi contempserunt. Verum istud sapientium arbitrium imperiosum in naturam est ipsa vulgi simplicitate et credulitate deterior. » (Ibid., p. 248.)

(3) *Quæ ille sumit ejus sunt viri qui quidvis in natura fingere, modo calculi bene cedant, nihili putet.* (Descr. Globi intell. Opp. t. IX, p. 214.)

(4) *Sententia Copernici de rotatione terræ (quæ nunc quoque invaluit) quia phænomenis non repugnat et ab astronomicis principiis non potest revinci : a naturalis tamen philosophiæ principiis,*

Le système de Copernic entraîne cinq inconvénients qui auraient dû le faire rejeter universellement : 1° Il attribue trois mouvements à la terre, et c'est un grand embarras. 2° Il chasse le soleil du rang des planètes, avec lesquelles cependant il a tant de qualités communes. 3° Il introduit trop de repos dans l'univers, et il l'attribue surtout aux corps les plus lumineux, ce qui n'est pas probable. 4° Il fait de la lune un satellite de la terre (tandis qu'elle n'est, comme nous l'avons vu, qu'une flamme, ou un feu follet concentré). 5° Enfin il suppose que les planètes accélèrent leur course à mesure qu'elles s'approchent de la *nature immobile*, ce qui est le comble de l'absurdité (1).

Plutôt que d'accorder le mouvement à la terre et de regarder le soleil comme le centre de notre système, j'aimerais mieux, dit Bacon, nier toute espèce de système et supposer les corps célestes jetés au hasard dans l'espace, comme l'ont pensé quelques philosophes de l'antiquité (2).

---

recte positis, potest. (De Dign. et Augm. Scient, lib. I, cap. IV. Opp. t. VII, p. 207.)

Bacon se montre ici dans tout son jour. « Le système de Corpernic explique les phénomènes ; il s'accorde parfaitement avec les calculs ; il ne peut être réfuté par aucun argument astronomique, et de toute part on commence à l'adopter. » Il semble que c'en est assez pour un système astronomique. Mais point du tout : Bacon, avec *ses principes,* se moque du bon sens et des mathématiques.

(1) *La nature immobile* c'est la terre. — « Recepta opinio in illud absurdum incidit, ut planetæ, quo propinquiores sunt ad terram (quæ est sedes naturæ immobilis) eo velocius moveri ponantur. » (Thema Cœli, Opp. t. IX, p. 246—247.)

(2) « Quod si detur motus terræ, magis consentaneum videtur ut

Si Copernic avait réfléchi sur ces grandes analogies il n'aurait pas inventé son système, qui n'est au fond qu'un véritable *libertinage d'esprit* (1), qui n'a pas le moindre fondement raisonnable, et qui nous est démontré faux (2). Mais Copernic était un de ces hommes capables d'imaginer les plus grandes extravagances dès qu'elles s'accordaient avec ses calculs ; car ceux qui inventent ces sortes de systèmes s'embarrassent fort peu qu'ils soient vrais, pourvu qu'ils leur servent à construire des tables (3).

L'astronomie que nous a donnée Copernic joue à l'intelligence humaine le même tour que Prométhée joua jadis à Jupiter lorsqu'il lui présenta pour victime, au lieu d'un bœuf, la peau d'un bœuf habilement *bourrée* (4) de paille, d'osiers et de feuillage. L'astronomie de même nous présente assez bien la partie extérieure du grand objet qui l'occupe, je veux dire le nombre, le lieu, les révolutions et les temps périodiques des astres ; tout cela n'est, pour m'expri-

---

tollatur omnino systema et spargantur globi, secundum eos quos jam nominavimus, quam ut constituatur tale systema cujus sit centrum sol. » (Descr. Globi intell. cap. VI, Opp. t. IX, p. 214.) — Ceci est une rage de l'ignorance enivrée par l'orgueil.

(1) *Satis licenter excogitatum.* (De Fluxu et Refl. Mar. t. IX, p. 147.)

(2) *Nihil habens firmitudinis.... quod* nobis *constat falsissimum esse.* (De Augm. Scient. III, IV. Opp. t. VII, 180.)

(3) « Neque illis qui ista proponunt admodum placet hæc quæ adducunt prorsus vera esse, sed tantummodo ad computationes et tabulas conficiendas commode supposita. » (Descr. Globi intell. cap. V. Opp. tom. IX, p. 29.) Ailleurs il dit : *Omnia hæc ad tabulas mandamus* Il n'aimait ni les tables, ni les calculs, ni les observations, ni surtout le sens commun.

(4) *Suffarcinatam.*

mer ainsi, que la *peau du ciel* (1). Elle est belle sans doute et très-habilement préparée pour le système; mais *les entrailles manquent*, c'est-à-dire les raisons physiques, qui peuvent seules établir une théorie en supportant les hypothèses. Le génie en peut imaginer plusieurs qui toutes expliquent les phénomènes (2). La bonne astronomie est celle qui nous enseigne *la substance, le mouvement et l'influence* des corps célestes selon leur véritable essence (3).

Il faut donc, au lieu de s'amuser à des calculs stériles, étudier *les mouvements cosmiques, les passions catholiques et les désirs de la matière*, tant dans la terre que dans le ciel (4); alors on saura ce qui est et ce qui peut être.

Telle est l'astronomie de Bacon. Quant à la nôtre,

---

(1) *Tanquam pellem cœli pulchram*, etc. (De Augm. Scient. III, IV, p. 179.)

(2) *Cujus generis complures effingi possunt quæ phænomenis* TANTUM *satisfaciant.* (Ibid., Opp., tom. VII.) On peut d'abord observer ici le ridicule de ce *tantum :* comme si ce n'était rien qu'une hypothèse qui explique les phénomènes? En second lieu, on peut le dire, car rien n'est plus vrai, c'est l'ignorance qui affirme que *les différents systèmes expliquent également les phénomènes;* car il ne s'agit pas seulement *d'expliquer*, mais *d'expliquer comment on explique.* Il y a quelques différences sans doute entre Ptolémée, qui invente ses *déférents* pour expliquer les stations et les rétrogradations des planètes, et Copernic qui vous fera voir et pour ainsi toucher le phénomène, en faisant galoper deux cavaliers autour de deux grands cercles concentriques d'arbres ou de pieux suffisamment espacés.

(3) « Sed quæ substantiam et motum et influxum cœlestium, prout revera sunt, proponat. » (De Augm. Scient. Ibid., p. 179.)

(4) « Materiæ passiones catholicas... communes passiones et desideria materiæ in utroque globo. » (Descr. Globi intell. cap. v. Opp., tom. IX, p. 209.) *Quid sit et quid esse possit.* (Ibid.)

il la trouve assez bien fondée sur les phénomènes, mais cependant très-peu solide (1) et même VILE (2), parce qu'elle s'occupe de distances, de lieux, de temps périodiques, etc., et surtout parce qu'elle est toute mathématique et qu'elle s'amuse à faire des tables, au lieu d'étudier *les substances, les influences, les mouvements cosmiques et les passions catholiques.*

Il ne faut pas croire au reste que Bacon en blâmant les systèmes d'autrui n'ait pas le sien, et nous allons voir comme il arrange le ciel.

Avant tout il écarte une erreur principale qui se trouve sur son chemin, et qui avait, ainsi que tant d'autres erreurs *célestes*, une origine mathématique.

Que les astres, dit-il, parcourent des orbes circulaires, et que la terre ne soit qu'un point insensible par rapport au ciel, ce sont là des folies astronomiques que nous reléguerons aux tables et aux mathématiques (3).

La vérité est, suivant lui, que les corps célestes parcourent des spirales d'un tropique à l'autre. C'est

---

(1) « Fundata est in phœnomenis non male... sed minime solida. » (De Aug. Scient. III, IV. Opp. tom. VII, p. 179.) *Elle est bien fondée* mais peu *solide!* On ne saurait mieux dire.

(2) *Sed* HUMILIS *est.* (Ibid.)

(3) « Et magniloquium illud, quod terra sit respectu cœli instar puncti, non instar quanti, ad calculos et tabulas relegabimus. » (Thema Cœli. Opp. tom. IX. p. 245.) Ce ton de mépris est tout à fait amusant; il n'en aurait pas un autre s'il disait. *renvoyé aux contes de fées!* Il accuse les mathématiques d'avoir *souillé* l'astronomie, comme il accuse la logique d'avoir *souillé* la philosophie d'Aristote, et la théologie d'avoir *souillé* celle de Platon. (Opp. tom. IX. p. 210.)

la plus grande vis dont on ait connaissance dans le monde (1). Mais pour bien comprendre cette théorie il faut savoir (ceci est capital) que ces spirales ne sont qu'une pure déviation du mouvement circulaire parfait, que les planètes haïssent plus ou moins, à mesure qu'elles sont plus ou moins éloignées *de la nature immobile* (2). Ce dégoût du cercle diminuant donc chez elles à mesure qu'elles s'approchent du *ciel,* qui est le séjour de la perfection et du cercle (3), il arrive que dans les hautes régions de Jupiter et de Saturne, les spirales sont assez serrées, mais qu'à mesure qu'elles se rapprochent de la terre elles *bâillent* davantage; dégénérant ainsi graduellement de cette fleur de vitesse et de cette rondeur de mouvement qui ne sauraient guère avoir lieu que dans les combles du ciel (4).

Bacon ne se trompe point comme les grands hommes : ceux-ci se trompent, parce que l'esprit humain est borné et ne peut tout voir; parce qu'ils sont distraits ou prévenus, ou passionnés; parce qu'ils se trouvent conduits par les circonstances à parler de choses qu'ils n'ont pu approfondir; parce qu'ils sont

---

(1) *Affirmant spiras.*

(2) « Motus circularis perfecti planetæ sunt impatientes. » (Thema Cœli, loc. cit., p. 247.)

(3) « Prout enim substantiæ degenerant puritate et explicatione, ita degenerant et motus. » (Ibid.) Ainsi la spirale n'est qu'une développée du cercle, mais d'un genre nouveau; de plus le cercle est une perfection, et la spirale est un vice; et plus la spirale s'élargit, et plus elle est impure. — Ce qui est clair.

(4) *A flore illo velocitatis et a perfectione motus circularis.* (Ibid.) — *Fastigia cœli.* (Sup. p. 63.)

hommes enfin. Tout en reconnaissant le tribut qu'ils ont payé à l'humanité, on sent que l'erreur leur est étrangère et qu'elle ne peut être chez eux que partielle et accidentelle. Souvent même ils ont l'*art;* je dis mal, *l'art n'est pas fait pour eux, ils n'en ont pas besoin,* ils ont le *bonheur* de se faire admirer jusque dans celles de leurs idées qu'on se croit obligé de rejeter. J'avoue que je ne me permettrais point de tourner en ridicule une pensée de Descartes ou de Malebranche. J'ai lu d'un bout à l'autre le livre de Newton sur l'*Apocalypse,* sans être tenté de rire une seule fois. Je me suis plu au contraire à dire, *l'ouvrage n'est ni* tout *ni* aussi *mauvais qu'on le croit communément. Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connu.* Tous ces grands hommes ont d'ailleurs une simplicité qui intéresse, jamais ils ne disent : *Vous allez voir;* jamais surtout ils n'emploient de grands mots; ils savent enseigner l'homme sans l'insulter, et le rendre savant sans lui dire qu'il est ignorant : il est donc bien juste qu'on les environne de la bienveillance qu'ils méritent. Bacon, qui est leur opposé en tout, inspire aussi un sentiment tout opposé; son immense incapacité contraste de la manière la plus choquante avec le mépris outrageant qu'il montre et qu'il étale même pour tout ce qui l'a précédé. On pardonne à celui qui chasse l'erreur un peu brusquement s'il sait au moins lui substituer la vérité; mais si c'est pour enchérir encore, il devient réellement insupportable. *Pourquoi,* demandait-on depuis des siècles, *pourquoi l'eau monte-t-elle dans les tuyaux des pompes aspirantes?* et depuis des siècles on répondait : *C'est l'horreur du vide.* Galilée

même ne sut pas d'abord répondre autrement. Voilà Bacon qui arrive et qui nous dit : « Vous n'y entendez » rien ; comment ne concevez-vous pas que ce phéno- » mène n'est que le résultat du mouvement de *suite* » ou d'*attache* en vertu duquel les corps qui aiment » se toucher, refusent de se séparer ; *l'école, qui ne* » *voit guère que les effets et n'entend rien aux véri-* » *tables causes*, appelle ce mouvement HORREUR DU » VIDE. Têtes stupides ! c'est L'AMOUR DU PISTON (1). »

Quis talia fando
Sibila compescat?...

C'est dans l'astronomie surtout, et dans l'astronomie c'est surtout le système de Copernic où Bacon s'est rendu le plus ridicule sous ce point de vue. Je terminerai ce chapitre par la citation de quelques textes qui passent tout ce qu'on peut imaginer.

« A force de suppositions extravagantes, nous dit » Bacon, les astronomes en sont venus enfin au » mouvement diurne de la terre, *dont l'absurdité nous* » *est démontrée* (2), tandis qu'à peine parmi eux » quelqu'un s'est occupé des *origines physiques et de* » *l'essence des corps célestes ;* de la vitesse ou de la

---

(1) « Motus nexus per quem corpora non patiuntur se ex ulla parte sui dirimi a contactu alterius corporis, ut quæ mutuo nexu et contactu gaudeant, quem motum schola (quæ semper ferè et denominat et definit res potius per effectus et incommoda quam per causas interiores) vocat motum. *Ne detur vacuum.* » (Nov. Org. lib. II, nº XLVIII. Opp. tom. VIII, p. 131.)

(2) *Quod nobis constat falsissimum esse.* (De Augm. Scient. III, IV, tom. VII, p. 180.)

» lenteur respective de leurs mouvements ; de l'ac-
» célération dans la même orbite ; de la marche di-
» recte, stationnaire ou rétrograde des planètes ; de
» l'apogée et du périgée ; de l'obliquité de l'éclipti-
» que, etc. (1). »

Je ne parle pas de la première question que j'ai soulignée, et qu'il pouvait fort bien envoyer à *Bedlam ;* mais qui peut comprendre qu'un homme qui se donne hautement pour le législateur de la science se plaigne, au commencement du XVIIe siècle, *qu'à peine parmi les astronomes quelqu'un se soit occupé* de ce qui les a tous occupés ? Mais à quoi bon des lumières pour un aveugle ? Bacon méprise et compte pour rien tout ce qu'il ignore, c'est-à-dire tout ce que les hommes ont découvert jusqu'à lui. Il semble même certain, en examinant attentivement le texte, qu'il regardait les stations et les rétrogradations des planètes comme réelles, et qu'il en demandait la cause physique ; autrement que signifierait *la cause physique d'une apparence ?* Il faudrait en demander *la cause optique,* que tout écolier lui aurait expliquée.

Tout ce qui est clair, tout ce qui existe, tout ce qui est utile, est nul pour Bacon ; sa science tourne sur deux pôles invariables, l'*inutile* et l'*impossible.* Ici, par exemple, il se fâche sérieusement contre les astronomes. *Ils se fatiguent,* dit-il, *ils se font suer sur des observations et sur des démonstrations mathé-*

---

(1) « At vix quisquam est qui inquisivit causas physicas, tum de substantia cœlestium, etc., deque progressionibus, stationibus et retrogradationibus, etc. » (Ibid.)

matiques, tandis qu'ils négligent de rechercher, par exemple, pourquoi les pôles du monde sont placés dans telle partie du ciel plutôt que dans une autre, *pourquoi le pôle de l'Ourse est dans l'Ourse, au lieu d'être dans Orion* (1).

Et que seraient devenues les sciences si l'on avait suivi les préceptes de cet homme ? Tantôt il s'attache, comme ici, à des questions ou folles ou inutiles, et tantôt il veut nous conduire à la vérité par la route du délire. *C'est en vain*, nous dit-il, *qu'on se flattera d'obtenir la certitude sur le véritable système du monde tant qu'on ne sera pas parvenu à connaître la forme du mouvement de rotation.*

Belle manière sans doute d'avancer l'astronomie! Mais s'il ne veut pas nous dire son secret tout entier, qu'il nous indique au moins la route, et qu'il nous apprenne comment il faut envisager ce mouvement mystérieux, dont la connaissance seule peut conduire *à priori* à la solution décisive d'un aussi grand problème. Voici donc ce que le régénérateur des sciences veut bien nous apprendre :

---

(1) « Tum de polis rotationum, cur magis in tali parte cœli siti sint quam in alia?... Hujus, inquam, generis (beau genre, en vérité!) inquisitio vix tentata est, *sed in mathematicis tantum observationibus et demonstrationibus insudatur.* » (Ibid., p. 180.) Ailleurs il y revient. *Cur vertitur cœlum circa polos positos juxta Ursas* (il croyait, comme on voit, à deux ou trois pôles arctiques) *priusquam juxta Orionem*, etc. Ce qu'il y a de plaisant c'est qu'il ne regardait point comme possible la solution de cette intéressante question. *At in natura*, etc. (Ibid., p. 180.) *Il semble regarder toujours ces deux pôles comme deux pivots* (M. Lasalle. Ibid., tom VI, p. 179); sans doute.

« Le mouvement de rotation, tel qu'il se trouve » en général dans le ciel (dans le ciel!) n'a point de » terme, et semble n'avoir d'autre source que l'ap- » pétit du corps, qui se meut uniquement pour se » mouvoir, pour se suivre et s'embrasser lui-même, » pour exciter son tempérament et en jouir par l'exer- » cice de sa propre opération (1). »

On ne sait si cette explication part du cabinet d'un philosophe ou des tréteaux de Polichinelle; et telle est cependant la route exclusive que nous indique Bacon, si nous voulons enfin décider sans appel ce grand procès entre Ptolémée et Copernic.

O dix-huitième siècle! inconcevable siècle! qu'as-tu donc cru? qu'as-tu aimé, et qu'as-tu vénéré? Tout ce qu'il fallait contredire, honnir ou détester.

---

(1) « Terminum non habet, et videtur manare ex appetitu corporis quod movet solummodo ut moveat, et proprios petat amplexus et naturam suam excitet eaque fruatur, » etc. (Thema Cœli. Opp. tom. IX, p. 245.)

Quant au mouvement en ligne droite, *c'est une espèce de voyageur qui a un but et qui s'arrête quand il est arrivé.* (Ibid.) — Quel extravagant!

CHAPITRE VI.

FLUX ET REFLUX.

Bacon ayant consacré toutes les forces de son esprit à l'explication de ce grand phénomène, je présenterai une analyse exacte de sa dissertation. On y verra la nullité et le ridicule de cette méthode d'induction dont on s'est servi pour faire à ce philosophe la renommée la moins méritée (1).

On demande donc quelle est la cause du flux et du reflux ? Bacon, pour justifier sa méthode, commence par exclure les causes imaginaires, et son premier mot est remarquable : *Commençons*, dit-il, *par exclure la lune* (2). Je recommande ce début aux new-

(1) De Fluxu et Refluxu maris. — Opp., tom. IX, p. 140 — 199.

(2) *Itaque*, *missa luna*, etc. (Ibid., pag. 146.) Ces mêmes philosophes pourront observer qu'en raisonnant sur les comètes Bacon déclare rejeter l'opinion d'Aristote, qui regardait les comètes comme les satellites d'un autre astre. (Nov. Org. lib. II, § XXXV. Opp. tom. VIII, p. 141.) Il oublie au reste de nous dire dans quel endroit de ses œuvres Aristote a soutenu que les comètes étaient attachées à un astre : *Alligati ad astrum*. (Ibid.) Aristote, au contraire, a très-mal parlé sur les comètes. On peut consulter à cet égard un des meil-

toniens, pour leur faire goûter *la méthode exclusive et l'induction légitime.*

Après les exclusions convenables, il en vient à la vraie cause; et, *toutes vendanges faites avec la permission de l'intelligence*, il se détermine pour le mouvement diurne, vu que ce mouvement n'est pas seulement *céleste*, mais *catholique* (superbe!). Il reprend donc cette grande observation qui lui a servi à renverser le système de Copernic avec tant de facilité et de bonheur, et il rappelle que le mouvement diurne, en sa qualité de *catholique*, commence aux étoiles, où il jouit d'une vitesse à faire tourner la tête, et diminue ensuite graduellement dans les planètes, dans les comètes supérieures, dans la lune, dans les comètes sublunaires (1), et enfin dans l'air, c'est-à-dire depuis le sommet du ciel jusqu'au fond des eaux (2). Néanmoins, lorsque ce mouvement arrive à la terre, il faut bien qu'il s'éteigne en grande partie, puisque notre planète est, comme nous l'avons vu plus haut, le *siége du repos*. Or la terre agit ici de deux manières : *d'abord par la communication de sa nature et de sa vertu, qui réprime et calme en partie le mouvement circulaire*, ce qui se conçoit

---

leurs juges dans ces sortes de matières; *H. Fr. Theod. Schuberts Populare astronomie.* (Zweit. Th. III, Abschn. V, cap. § 149, seq. Saint-Pétersbourg, 1810. in-8°, p. 245 seq.)

(1) On voit ici comment *le ciel* était arrangé dans la tête de Bacon. *Les comètes supérieures*, puis la lune, puis *les comètes sublunaires*. Il en avait vu sans doute beaucoup de ce dernier genre.

(2) *A summo cœlo ad imas terras.* (Ibid., pag. 147.) Il avait lu, dans les Psaumes : *A summo cœlo egressio ejus.*

à merveille; et ensuite *par l'immission matérielle des particules de sa substance, au moyen des vapeurs et des exhalaisons grossières* (1). Cette *sueur* de la terre en se mêlant au mouvement *catholique* le réduit à peu près à rien ; cependant il vit encore, quoique faiblement, et il pénètre la grande masse du fluide océanique, qui lui obéit jusqu'à un certain point. Les eaux vont et viennent comme l'eau contenue dans une cuvette portée par une femme de chambre maladroite, qui ne saurait pas la tenir horizontalement, balancerait alternativement en sens contraire, abandonnant tour à tour l'un des côtés pour s'élever vers l'autre (2).

Fondé sur ces raisons, auxquelles nul bon esprit ne saurait se refuser, Bacon est persuadé que les marées ne sont qu'une suite nécessaire du mouvement diurne; et cette théorie, dit-il, s'est emparée de toutes ses facultés intellectuelles au point qu'elle y règne comme une espèce d'oracle (3).

Mais comme toutes les grandes vérités s'enchaînent mutuellement les unes aux autres, et que le véritable cachet du génie est l'art de découvrir et de démontrer cet admirable enchaînement, Bacon se trouve

---

(1) « Terra agit non solum communicatione naturæ et virtutis suæ, quæ motum circularem reprimit et sedat, sed etiam emissione materiali particularum substantiæ suæ per vapores et halitus crassos. » (Ibid., p. 148.)

(2) « Motus qualis invenitur in pelvi, quæ unum latus deserit quum ad latus oppositum devolvitur. » (Ibid., p. 142.)

(3) « Itaque hoc nobis penitus insedit, ac fere instar oraculi est. » (Ibid., p. 147.)

conduit par l'examen du flux et du reflux au plus étonnant résultat qui ait jamais illustré l'esprit humain. Il a découvert et démontré que le magnétisme et le flux ne sont que deux effets immédiats de la même cause : savoir, du mouvement diurne catholique. On ne voit pas d'abord l'analogie de ces deux phénomènes, mais le génie a su la rendre claire pour tous les esprits.

Le mouvement diurne étant *cosmique* et *catholique*, un mouvement de cette importance ne saurait s'arrêter brusquement à la terre ; il la transperce donc de part en part ; de manière qu'après avoir produit dans la grande cuvette ce balancement qu'on appelle flux et reflux il s'adresse encore à la terre solide, et tâche d'en obtenir quelque chose. Mais il y a beaucoup d'embarras, à cause *de la nature fixe* (1), qui résiste à l'impulsion cosmique ; dans cette incertitude, *le fixe*, plutôt que de refuser tout à une action catholique, s'entend avec elle, et ne pouvant tourner *sur* les pôles, ce qui serait une exagération, il se détermine à tourner *vers* les pôles, ce qui s'appelle verticité ; de manière que la direction vers *les pôles*, *in rigidis*, se trouve être précisément la même chose que la rotation *sur* les pôles, *in fluidis* (2). C. Q. F. D.

Telle est la véritable explication des marées. Si les hommes ont cru anciennement que le soleil et la

---

(1) « Natura fixa. » (Ibid., p. 152.)

(2) « Postquam per naturam consistentem ligatur virtus volvendi, tamen manet et intenditur ; et unitur virtus illa et appetitur dirigendi se, ut directio et *verticitas* ad polos *in rigidis* sit eadem res cum volubilitate super polos, *in fluidis*. » (Ibid., p. 153.)

lune *exercent un empire* (suivant l'expression vulgaire) sur ces grands mouvements, c'est que ces sortes d'imaginations se coulent aisément dans l'esprit humain, qui se laisse mener *par une certaine vénération pour les choses célestes* (1). Cependant une seule observation décisive aurait pu détromper les hommes de ces fantastiques influences. Il suffisait d'observer que les marées sont les mêmes lorsque la lune est pleine et lorsqu'elle est nouvelle. *Or, quelle apparence,* dit fort bien notre grand philosophe, *que, la cause ayant changé, l'effet soit le même* (2)? En effet, autant vaudrait soutenir que l'aimant attire le fer de nuit comme de jour, *quum diversa patiatur !*

Bacon, au reste, n'ayant aucun principe, aucune idée fixe, et n'écrivant que pour contredire, s'est trouvé conduit à soutenir précisément le pour et le contre sur cette même question. On vient de voir ce qu'il pense ou ce qu'il dit (ce n'est pas du tout la même chose) sur l'influence *des choses célestes;* mais s'agit-il ensuite d'expliquer la cause des vents, on n'est pas médiocrement surpris de l'entendre poser des principes diamétralement contraires. « Il serait » bien important, dit-il, d'observer ce que peuvent » sur les vents les phases et les mouvements de la lune, » d'autant qu'il est déjà DÉMONTRÉ *qu'ils ont une ac-*

---

(1) « Hujus modi cogitationes facile mentibus hominum illabuntur OB VENERATIONEM COELESTIUM. » (Ibid., p. 145, 146.) — Ceci est exquis !

(2) « Mirum et novum prorsus fuerit obsequii genus ut æstus sub noviluniis et pleniluniis eadem patiantur, quum luna patiatur contraria. » (Ibid., p. 146.)

» *tion sur les eaux* (1). Il faudrait donc examiner si, » dans les *plénilunes*, et les *novilunes*, les vents ne » sont pas un peu plus violents que dans les quadra- » tures, *comme il arrive dans les marées*. Il est bien » vrai que certaines gens trouvent commode d'attri- » buer à la lune l'empire sur les eaux, et de réserver » au soleil et aux astres l'empire sur les airs; mais il » n'en est pas moins certain que l'eau et l'air sont des » corps extrêmement homogènes, et que la lune est, » après le soleil, l'astre qui a le plus d'influence sur » toutes les choses terrestres (2). »

Est-ce oubli? est-ce légèreté? est-ce mauvaise foi? C'est très-certainement quelque chose de tout cela.

---

(1) *Quum* LIQUIDO *possint super aquas*. (*Histor. Ventorum. Confacientia ad ventos*. Opp. tom. VIII, p. 302.) — Cette histoire des vents est intitulée : *L'Échelle de l'intelligence, ou le Fil du labyrinthe*. Sous le rapport seul du bon goût ces titres emphatiques sont insupportables; mais, sous un rapport plus profond, ils sont un signe infaillible de la nullité. Qu'on y fasse attention : les ouvrages qui ont tout appris aux hommes portent tous des titres modestes. Celui qui nous a révélé la loi des astres est intitulé : *De Stella Martis*. Si Bacon avait écrit un livre semblable, à la vérité près, il l'aurait intitulé : *Apocalypsis astronomica, in qua septem sigilla reserantur, aditusque ad cœlum, huc usque* avius, *nunc* pervius *efficitur*.

(2) « Tamen certum est aquam et aerem esse corpora valde homogena, et lunam post solem hic apud nos posse in omnibus. » (Ibid.)

CHAPITRE VII.

MOUVEMENT.

Bacon avait reçu de la nature un esprit nomenclateur, qui le portait sans cesse à distribuer en classes et en tables tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il savait. Mais il se gardait bien de distinguer les choses par leurs essences ou par leurs qualités différentielles ; il ne les considérait au contraire que par leurs rapports les plus indifférents ou par leurs effets visibles ; méthode qu'il ne cesse de reprocher aux scolastiques et qu'il ne cesse d'employer lui-même ; car jamais philosophie ne fut plus scolastique que la sienne, et jamais il ne s'écarta de cette école que pour dire plus mal qu'elle.

Qu'on imagine un naturaliste qui nous fournirait les lumières suivantes sur le cheval, par exemple :

« Il y a des chevaux de plusieurs espèces. Il y en a » de blancs, de noirs, de bais, de pommelés ; de jeu- » nes, de vieux, de moyen âge ; d'entiers, de coupés, » de borgnes, de boiteux, de poussifs et de bien por- » tants, etc. ; les uns sont arabes, les autres tartares, » anglais, français, etc. Tous les chevaux, en géné- » ral, se divisent en chevaux qui reposent et chevaux

» qui se meuvent. Les premiers se subdivisent encore » en repos-dormants et repos-éveillés ; et les seconds » se subdivisent en galopants, trottants, amblants et » marchants, » etc., etc.

Le talent qui aurait produit ce chef-d'œuvre ressemblerait infiniment à celui de Bacon ; il faudrait seulement, pour que la ressemblance fût parfaite, y ajouter le ridicule de donner comme lui des noms emphatiques et étranges aux observations les plus vulgaires.

Le mouvement tel qu'il est envisagé par Bacon fournit un exemple remarquable de ce caractère. Il commence d'abord par diviser tous les corps de la nature en deux grandes classes générales, *les corps pesants et les corps légers ;* car jamais il n'avait pu abdiquer ni seulement mettre en question ce grand préjugé antique qui regardait la légèreté comme une qualité absolue.

Suivant cette division primitive et *catholique,* les corps pesants tendent vers le globe de la terre (1), et les corps légers vers la voûte du ciel (2); et ces deux

---

(1) *Gravia ad globum terræ.* (Nov. Org. lib. II, § XLVIII. Opp. t. VIII, p. 185.) Il dit *vers le globe* et non *vers le centre,* car le centre n'est rien, comme nous l'avons vu ; et dans les règles strictes, un seau détaché de son crochet n'aurait pas droit de tomber au fond d'un puits.

(2) *Levia ad* AMBITUM COELI. (Ibid.)

J'ai quelquefois aimé ; je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa VOUTE CÉLESTE,
Changé les bois, changé les lieux, etc.
(LA FONTAINE, IX, 2.)

Il est toujours utile de comparer les poëtes.

mouvements généraux s'appellent de *congrégation majeure*.

Qu'y a-t-il de plus connu que l'indestructibilité de la matière? Bacon néanmoins entre dans tous les détails nécessaires pour la faire connaître encore davantage. « Il n'y a, dit-il, ni incendie (c'est tout dire), ni poids, ni pression, ni violence, ni laps de temps, qui puisse réduire à l'état humiliant de rien la plus petite portion de la matière, et l'empêcher d'être quelque chose et d'être quelque part, à quelque extrémité qu'on la pousse (1); et la raison en est simple, c'est qu'ABSOLUMENT la matière ne veut pas être anéantie (2). Or cette obstination de la matière, que l'aveugle école appelle *impénétrabilité* (3), est dans le vrai un mouvement d'*antitypie* (4).

L'élasticité, sous la plume de Bacon, perd son nom très-connu et se nomme *mouvement de liberté*. Mais comme il lui arrive rarement de sortir de ses nomenclatures sèches sans faire quelque faux pas plus ou moins divertissant, Bacon a le malheur d'a-

---

(1) « Ita ut nullum incendium, nullum pondus, aut depressio, etc., possit redigere aliquam vel minimam portionem materiæ ad nihilum, quin illa et sit aliquid, et loci aliquid occupet..... *in quacumque necessitate ponatur*. » (Ibid., p. 180.)

(2) *Motus per quem materia* PLANE *annihilari* non vult. (Ibid. p. 180.) Il ne faut pas regarder toujours ces sortes d'expressions comme purement poétiques. On verra combien Bacon est libéral envers la matière.

(3) Jamais les scolastiques n'ont dit cette sottise. Leur talent, qu'il ne faut pas tant mépriser, était précisément de distinguer nettement les idées, et de les mettre chacune à sa place.

(4) Ibid., p. 180.

jouter ce qui suit : « Il y a d'innombrables exemples » de ce mouvement, tel que celui du ressort dans les » horloges, celui de l'eau dans la natation, etc. (1). » Ainsi c'est en vertu de l'élasticité que l'eau reprend la place abandonnée par le nageur qui s'avance ! Certainement c'est une découverte.

Il serait superflu de pousser ces détails plus loin : il suffit de savoir que, d'après l'*inventaire* de tous les mouvements distingués et classés par notre philosophe, nous avons enfin un mouvement *royal* ou *politique*, un mouvement *hylique*, un mouvement d'*antitypie*, de *lutte*, de *grande* et de *petite congrégation*, de *liberté*, de *gain*, d'*indigence*, de *fuite*, de *génération simple*, d'*organisation*, d'*impression*, de *configuration*, de *passage*, de *rotation spontanée*, de *trépidation*, et enfin LE MOUVEMENT DE REPOS (2). Ce n'est pas sans raison qu'il termine par celui-ci, qui est certainement le plus curieux et pour lequel

---

(1) « Hujus motus innumera sunt exempla, veluti..... aquæ in natando..... laminæ in horologiis. » (Ibid., p. 181.)

(2) « Sit motus decimus nonus et postremus, motus ille cui vix nomen motus competit, *et tamen est plane motus :* quem motum, *motum decubitus* sive *motum exhorrentiæ motus* vocare, licet. » (Ibid., p. 181-197.)

Decubitus est un mot barbare fabriqué par Bacon d'après *decubo*, qui ne vaut guère mieux. Il doit être pris ici pour *sommeil*. Quoi qu'il en soit, nous savons que cette force *quelconque*, en vertu de laquelle une masse *quelconque* se refuse *avec horreur* à toute espèce de mouvement, *est un véritable mouvement*. Bacon ajoute pour la plus grande clarté : « C'est en vertu de ce mouvement que la terre demeure immobile dans sa masse, tandis que ses extrémités se meuvent sur son milieu, non point vers un centre imaginaire, mais seulement pour l'union ! ! » (Ibid., p. 197.)

je donnerais tous les autres, même l'*antitypie* sa parente.

Je renvoie l'examen des opinions de Bacon sur l'essence et l'origine du mouvement à l'endroit où j'exposerai la métaphysique de cet écrivain, et je ne parlerai plus dans ce chapitre que de ce qui concerne cet autre grand problème de la *communication du mouvement.*

Bacon sur cette question célèbre débute, suivant sa coutume invariable, par insulter le genre humain, *dont on ne saurait,* dit-il, *trop admirer la stupide négligence sur un point de cette importance* (1). Il insulte ensuite Aristote et toute son école, qu'il accuse d'apprendre à parler au lieu d'apprendre à penser (ceci est de règle). Après ce modeste préambule il examine les deux hypothèses imaginées pour expliquer la communication du mouvement. D'abord celle de l'*impénétrabilité :* en effet, *puisque deux corps ne peuvent exister dans le même lieu, il faut bien que le plus faible cède au plus fort.* Bacon ne nie point qu'il n'y ait dans cette explication un commencement de vérité ; mais, dit-il, voilà toujours le caractère de cette école : elle développe assez bien le commencement d'un phénomène, mais elle ne sait pas le suivre jusqu'à la fin. Le déplacement du corps frappé se trouve passablement expliqué par l'impénétrabilité ; mais il s'agissait, dit-il, d'expliquer pourquoi le corps déplacé continue à se mouvoir lors-

---

(1) *Miram et supinam negligentiam hominum.* (Cogit. de Nat. Rer. § VIII. Opp. tom. IX, p. 154.)

qu'il n'est plus pressé par l'impossibilité de vivre avec un autre dans le même lieu.

D'autres philosophes considérant la force immense de l'air, capable de renverser les arbres et même les tours, pensent que la continuation du mouvement vient de ce que le corps frappé poussant, en cédant sa place, l'air qui est devant lui, cet air se trouve forcé de refluer en arrière et de pousser à son tour le corps qui l'a poussé, comme un vaisseau engouffré est poussé vers le fond par l'eau qu'il déplace et qui revient sur lui (1).

Rendons justice, dit Bacon, aux philosophes qui ont imaginé cette explication. Ils se montrent clairvoyants, et ils poussent la chose à bout (2); cependant ils se trompent, et voici le véritable secret de la nature.

Il faut savoir que les corps durs ne peuvent souffrir la pression : ils sont faits ainsi, et ils ont, conformément à leur nature, le sentiment le plus exquis de cette violence; de manière que, pour peu qu'ils soient pressés pour sortir de leur place, ils se mettent à fuir de toutes leurs forces pour se rétablir dans leur premier état.

D'après cette théorie, qui ne saurait être contestée, imaginons, par exemple, une paume frappée

---

(1) *Tanquam navis in gurgite aquarum.* (Ibid., p. 134.) Quelle étrange analogie ! quelle ignorance profonde de la pesanteur et des lois du mouvement ! On lit et l'on a peine à croire.

(2) *Rem non deserunt, atque contemplationem ad exitum perducunt.* (Ibid., p. 135.) — Dès que Bacon penche pour une explication, tenez pour sûr que c'est la plus mauvaise.

par un coup de raquette : vivement *choquée* de ce choc, la surface, pressée par les cordes de la raquette, prend la fuite pour échapper à une pression absolument insupportable pour elle ; mais en fuyant elle presse la partie qui se trouve immédiatement devant elle ; celle-ci en prenant la fuite à son tour en presse une troisième, et ainsi de suite jusqu'à la surface opposée. Toutes les parties se fuyant donc successivement, excepté la première, qui ne fuit que la raquette, la paume entière se meut en ligne droite ; *et voilà ce qui fait que le mouvement se communique* (1).

Au reste, Bacon, qui n'est point envieux des découvertes d'autrui, ne prétend point nier que l'air, qui pousse par derrière à mesure et autant qu'il est poussé par devant, n'entre pour beaucoup dans l'effet; mais la cause qu'il a découverte est le point capital, *et le genre humain jusqu'à lui ne s'en était pas douté* (2).

Il n'y aurait rien au delà de ce ridicule, si Bacon n'ajoutait pas tout de suite « que cette explication » ne saurait être aperçue que par un esprit scruta- » teur, *et qu'elle peut être regardée comme la source* » *de toute la mécanique pratique* (3). »

---

(1) Ibid., p. 135.—Ailleurs il a dit : « Motus qui vulgo violenti nomine appellatur..... nihil aliud est quam nixus partium corporis emissi ad se expediendum a compressione. » (Parm. Theolog. et Democr. philos. Opp. tom. IX, p. 355).

(2) *Qui caput rei est..... et adhuc latuit.* (Ibid., § VIII, in fin. p. 136).

(3) *Accuratius scrutanti.* (Ibid., p. 135.)—*Atque hæc... explicatio veluti fons quidam practicæ est.* (Ibid., p. 136).

CHAPITRE VIII.

HISTOIRE NATURELLE ET PHYSIQUE GÉNÉRALE.

Le génie de Bacon, essentiellement et perpétuellement brouillé avec la vérité, le portait sans cesse à abuser des principes généraux les plus vulgaires, de manière que, simplement inutiles chez les autres, ils deviennent nuisibles chez lui. Il recommande par exemple l'expérience, mais pourquoi? pour arriver aux abstractions. L'histoire naturelle, dans l'état où elle se trouvait de son temps, lui paraissait parfaitement ridicule (puisqu'il ne l'avait pas faite) et nulle pour la véritable philosophie et l'avancement des sciences, parce qu'elle ne s'occupait que des individus. « En effet, dit-il, que m'importe de connaître un iris, une tulipe, une coquille, un chien, » un épervier, etc.; ce sont des jeux de la nature, » *qui se divertit* (1). » Il concevait l'histoire naturelle d'une manière bien différente, et voici son plan. Il la divisait en cinq parties :

(1) *Lusus et lascivia*. (Descript. Glob. intell. cap. III. Opp. tom. IX, p. 205.

1° Histoire de l'éther.

2° Histoire des météores et de la région *aérienne* (1); car l'espace qui s'étend depuis la superficie de la terre jusqu'à la lune est la région des météores, parmi lesquels il faut placer les comètes de tout genre.

3° Histoire de la terre et de la mer considérées comme parties du même globe (2).

Jusqu'ici la division a procédé par régions; mais les deux dernières sections se forment par masses, qu'il appelle dans son néologisme perpétuel *grands et petits colléges*. Ces colléges sont dans l'univers ce que sont dans la société civile les tribus et les familles. Nous aurons donc :

4° *Histoire des grands colléges* ou des éléments : et par *éléments* il entend ici non les principes des choses, mais les grandes masses de substances homogènes.

5° Enfin, *Histoire des petits colléges* ou des espèces. Ici l'on ne s'amusera point, comme ce petit Pline et ses successeurs, à faire l'histoire des individus; mais nous aurons des vertus *cardinales* ou *catholiques*, constituant les espèces, c'est-à-dire l'histoire du *dense*, du *rare*, du *grave*, du *léger*, du *chaud*, du *froid*, du *consistant*, du *fluide*, du *similaire*, du *dissimilaire*, du *spécifique*, de l'*organique*, etc. (3);

---

(1) Bacon n'abandonnera jamais la théorie antique des *régions sublunaires*, et la division philosophique de l'espace entier en *ciel* et en *terre*. Il est invariable sur ces grandes idées.

(2) Ceci nous a menés aux *aventures de la terre*, et il faut convenir que sur ce point notre siècle s'est distingué.

(3) Virtutum vero illarum, quæ in natura censeri possint tanquam

et, puisqu'on est en train, on fera l'histoire des mouvements qui se lient à ces puissances, c'est-à-dire l'histoire de l'*antipathie*, de l'*affinité*, de la *cohésion*, de l'*expansion*, etc. On voit que ces abstractions sont tout à fait aristotéliques, suivent la méthode invariable de Bacon de faire ce qu'il condamne et de condamner ce qu'il fait, mais toujours sans s'en douter : et l'on voit de plus que la tournure fausse de ses idées, jointe à un orgueil sans bornes, le portait directement à détruire les sciences en déplaçant leurs limites. Car, par exemple, le résultat inévitable du plan que je viens de dessiner serait, si l'on avait la folie de le suivre, d'anéantir la véritable histoire naturelle pour lui substituer je ne sais quelle physique générale digne des *Mille et une Nuits*.

Heureusement on ne trouvera pas qu'un seul homme distingué ait marché sur ses traces ; mais il est bon de voir ce qu'il a tenté lui-même par sa méthode, et les résultats auxquels elle l'a conduit. Je commence par la pesanteur, qui est la grande et universelle loi du monde physique, m'étant particulièrement amusé à voir de quelle manière Bacon envisageait ce phénomène capital.

Dès que les corps, dit-il, parviennent à une certaine grandeur et qu'ils se placent au rang des *masses majeures*, ils revêtissent les qualités cosmi-

---

cardinales et catholicæ, densi, rari, levis, gravis, calidi, frigidi, consistentis, fluidi, similaris, dissimilaris, specificati, organici, et similium, una cum motibus ad illa facientibus, uti antitypiæ, nexus, coitionis, expansionis, etc., virtutum et motuum historiam, tum tractabimus. » (Descr. Globi intell. cap. IV. Opp. tom. IX, p. 207.)

ques. Ainsi l'Océan a un flux et un reflux, tandis que les lacs et les étangs n'en ont point. Une portion détachée de la terre tombe, *tandis que la terre elle-même demeure* EN L'AIR (1).

Un homme du peuple aurait pu concevoir peut-être l'une de ces deux idées; mais pour les réunir dans sa tête il faut être au-dessous de rien, il faut être condamné à l'erreur comme un criminel est condamné au supplice. Bacon met ici sur la même ligne une qualité et l'absence d'une qualité. « Les masses majeures revêtissent les qualités cosmiques; de là vient que l'Océan revêt le flux et le reflux, qui est étranger aux moindres masses de l'élément aqueux : PAREILLEMENT (2) la terre se dépouille de la pesanteur qui appartient à toute portion d'elle-même. » Je ne crois pas qu'on ait jamais porté plus loin l'incapacité, l'*inintelligence* et l'horreur de la vérité. Mais l'explication n'est pas terminée encore. « La terre, dit-il, demeure suspendue comme les nuages et la grêle, par l'air, qui est cependant une matière molle (3). » Où trouver un assemblage d'idées plus fausses, plus grossières, plus ridicules? La terre ne pèse pas, puisque chacune de ses *portions* pèse (4). « Elle a *revêtu*

---

(1) *Portio terræ cadit; universa* PENDET. (Descr. Globi intell. cap. VII. Opp. tom. IX, p. 235, ligne 20.)

(2) SIMILITER, etc. (Ibid.)

(3) *Terra ipsa in medio aeris*, REI MOLLISSIMÆ, *pensilis natat*, etc. (Ibid., p. 234).

(4) Voilà encore un de ces mots qu'il emploie sans savoir ce qu'il dit. Que signifie *portion?* Le tiers, par exemple, ou le quart de la terre *tomberait-il sur les étoiles*? il a oublié de nous le dire; mais il présente ce problème à la sagacité humaine.

l'absence d'une qualité universelle. » Puis il nous la montre couchée sur l'air comme sur de l'édredon, sans que l'air, qui est une matière des plus molles, en soit cependant écrasé, ce qui est merveilleux. Cherchant ensuite une comparaison, il trouve celle de la grêle. Ainsi la grêle formée demeure, suivant lui, suspendue dans l'air, *comme la terre,* pour tomber ensuite à loisir : par où l'on voit que les idées les plus vulgaires de l'hydrostatique et de la pesanteur spécifique des corps lui étaient parfaitement étrangères.

Quant à la tendance d'un corps vers un centre, c'est encore, suivant lui, un *rêve mathématique* (1). Le lieu, dit-il, n'a point de force. Jamais le corps ne se meut qu'en vertu de la tendance qu'il a de se joindre à un autre pour créer une forme, mais jamais pour se placer ici ou là (2). Ainsi, ajoute-t-il, les physiciens *plaisantent* lorsqu'ils nous disent que si la terre était trouée de part en part les corps graves s'arrêteraient au centre (3).

---

(1) *Phantasiam illam mathematicam.* (Histor. gravis et levis, tom. IX, p. 63.) Bacon en veut extrêmement à cette maudite science des mathématiques, qui n'entend presque rien aux *passions catholiques.* En cent endroits de ses œuvres il revient à la charge pour nous tenir en garde contre cette *rêveuse* et contre les causes finales : ce sont ses deux ennemies. Il ne peut souffrir ni l'ordre ni le nombre.

(2) Observez cet homme qui nie la tendance *vers cela,* tout en admettant la tendance *pour cela.* Il est tout à la fois bien crédule et bien incrédule.

(3) Hippocrate disait avec beaucoup de justesse et d'élégance : *Toutes les parties de la terre* tombent *sur le centre, comme la pluie sur sa surface* (*undique in se cadit sicut in eam imber.* (Apud Just. Lips. Phys. stoic. I, 26.) Tout corps tombant perpendiculairement sur la surface d'une sphère se dirige nécessairement vers le centre, et

Il partait, comme on voit, de l'axiome grossier que *la matière seule peut agir sur la matière;* erreur distinguée de toutes les autres par un caractère unique, puisque les organes de la parole réfutent cette erreur en s'agitant pour l'affirmer. Mais ce qu'il y a d'extrêmement bizarre dans Bacon, c'est l'habitude de se contredire lui-même perpétuellement sans s'en apercevoir. Dans tout ce qu'il a si malheureusement écrit sur la physique il n'est question que des *vertus* de la matière. *Appétit, désir, tendance, aversion, antityppie, attraction* (1), *répulsion,* etc., sont des mots qui reviennent à chaque page, comme si parmi tous ces mots il y en avait un plus intelligible que les autres.

Les philosophes de nos jours se sont rendus ridicules d'une autre manière, en voulant être tout à la

---

n'est arrêté que par l'obstacle. Otez l'obstacle, il y parviendra; et, la même expérience se répétant sur tous les points de la circonférence, il est démontré que le *désir* de tous les graves les porte vers le centre. Pourquoi donc ne s'y arrêteraient-ils pas, dans l'hypothèse de la terre percée à jour, et quelle force les en écarterait? En prêtant à la terre une force attractionnaire ou magnétique (ou comme on voudra l'appeler), conséquence incontestable du fait incontestable de la chute perpendiculaire des graves, le corps placé au centre se trouvant également attiré dans tous les sens, l'équilibre mutuel de toutes ces attractions doit le retenir immobile dans le centre. *Il n'y a donc pas d'idée plus simple, plus naturelle, il n'en est pas que le bon sens accepte plus volontiers* que celle que j'expose ici. Pourquoi donc Bacon l'envisageait-il comme une absurdité? — Je viens de le dire.

Quant au théorème newtonien qui permet de considérer toute l'attraction active d'une sphère comme réunie dans le centre, rien n'était plus étranger à Bacon.

(1) *Attractionis, abactionis,* etc. (Descr. Globi intell. cap. v. Opp. tom. IX, p. 209.)

fois attractionnaires et mécanistes. Pour se tirer de cette contradiction palpable ils ont inventé je ne sais quel fluide imaginaire (véritable *idole de caverne*), qu'ils ont chargé d'être la cause physique de la gravitation ; et comme une absurdité ne peut être expliquée et soutenue que par une autre, quelques-uns d'eux ont imaginé de placer ce fluide *hors du monde*, ce qui a l'avantage de poser les bornes du délire. Ils seront imperturbablement fous, s'ils le jugent à propos, mais au moins on peut les défier de l'être davantage.

Quant au principe des choses, la philosophie corpusculaire avait enchanté Bacon au point que les recherches sur la nature des atomes lui paraissaient, suivant la déclaration expresse qu'il nous en a faite, le plus grand de tous les problèmes. « *Cette recherche*, dit-il, *est la règle suprême de tout acte et de toute puissance, la véritable modératrice de l'espérance et de l'œuvre* (1). »

Il n'y a suivant lui que deux questions sur ce point : 1° Les atomes sont-ils homogènes? 2° Tout peut-il se faire de tout? Bacon se trompe gravement dans cette exposition, car on peut faire deux questions sur les atomes après la première : 1° Tout peut-il se faire de tout en supposant l'homogénéité? 2° Tout peut-il se faire de tout en admettant la disparité? (2) Quoi

---

(1) De Sect. Corp. Opp. tom. IX, p. 125. Ibid.) — *Actus et potentiæ suprema regula et spei et operum vera moderatrix.* Ces expressions pourront paraître tout simplement ridicules au premier aperçu ; mais celui qui entend parfaitement Bacon en juge autrement.

(2) Il y a bien une autre *petite* question préliminaire dont Bacon et d'autres ne se doutent guère ; c'est de savoir *s'il y a des atomes.*

qu'il en soit, Bacon se décide pour l'homogénéité, et il croit que *tout peut devenir tout,* non pas à la vérité brusquement, mais par les nuances requises (1). La première des questions qu'il a posées est purement spéculative ; mais la seconde, dit-il, est *active* (2), et ce mot est remarquable. Démocrite, comme on peut aisément l'imaginer, était son héros. Cependant, quoiqu'il le nomme *philosophe pénétrant, excellent anatomiste de la nature* (3), il le blâme ici de n'être pas allé assez loin. L'épithète d'*ignorant* tombe même de sa plume lorsqu'il reproche à Démocrite de n'avoir pas su examiner le mouvement *dans ses principes* (4). Je reviendrai plus tard sur ce sujet ; dans ce moment je me borne à certifier que, suivant ma persuasion la plus intime, Bacon dans tout ce qu'il dit sur les principes des choses, a menti, d'abord à lui-même et ensuite au monde. Je le juge à cet égard comme ses collègues, n'ayant jamais pu croire ni même soupçonner que parmi tous ces philosophes mécanistes il

---

(1) *Per debitos circuitus et mutationes medias.* (Cogit. de Nat. Rer. Cog. 1, de Sect. Corp. Opp. tom. IX, p. 123.)

(2) Activa *autem quæstio quæ huic speculativæ respondet,* etc. (Ibid.)

(3) « In corporum principiis investigandis acutus... acutissimus certe... magnus philosophus, et si quis alius ex Græcis vere physicus ; eximius naturæ sector. » (Opp. tom. VIII, 370 ; IX, 123, 217.)

(4) « In motuum principiis examinandis sibi impar et imperitus deprehenditur, quod etiam vitium omnium philosophorum fuit. » (Ibid.)

Bacon est extrêmement prudent sur ces sortes de sujets, et ne peut être expliqué que par lui-même ; mais, en réunissant une foule de traits, on ne peut douter que toutes ses idées ne tendissent à présenter le mouvement comme essentiel à la matière.

y ait jamais eu un seul honnête homme qui nous ait parlé de bonne foi, d'après sa conviction et sa conscience. Si j'ai tort c'est envers tous.

CHAPITRE IX.

OPTIQUE.

PROGRESSION DE LA LUMIÈRE.

Bacon était étranger à toutes les sciences naturelles, mais je ne crois pas qu'il ait rien ignoré aussi profondément que l'optique. Pour établir à l'évidence qu'il ne se formait aucune idée de la vision, un seul texte me suffira ; c'est à l'endroit où Bacon parle des *mouvements ou des vertus dont l'essence est d'agir plus fortement à une moindre distance :* il nous les montre dans la ballistique et dans l'optique. Il observe qu'un boulet de canon a moins de force au sortir de l'embouchure qu'il n'en aura à une certaine distance; et, par une de ces analogies qui n'appartiennent qu'à lui, il appuie de cet exemple celui de l'œil, qui ne voit pas distinctement les objets placés trop près de lui ; mais, au lieu de s'en tenir à cette comparaison toute simple, il affecte le langage scientifique, et voici comment il s'exprime.

« Il est hors de doute que les objets d'une certaine grandeur ne sont vus directement que *dans la pointe*

du cône par la convergence des rayons à une certaine distance (1). »

Il est impossible de donner à ces mots un sens raisonnable, c'est-à-dire un sens qui s'accorde avec la théorie ; mais il est très-possible de savoir ce que l'auteur a voulu dire.

Des lectures superficielles ou même la simple conversation portant à l'oreille de Bacon quelques-uns de ces mots techniques qui appartiennent à chaque science, et qui se répètent assez souvent lorsqu'ils se rattachent aux principes, Bacon les recevait dans sa mémoire ; bientôt son imagination active et confiante leur donnait un sens, et son orgueil ne lui permettait pas seulement de douter qu'il fût dans l'erreur ; de manière que, lorsque l'occasion s'en présentait, il ne manquait pas d'employer le mot dans le sens qu'il s'était fait à lui-même, comme cet enfant qui demandait *si une* SOUPAPE *n'était pas un archevêque ?*

Suivant la théorie, tout point lumineux engendre deux cônes opposés par leur base commune, qui est le plan du cristallin. L'un de ces cônes, plus ou moins mais presque toujours excessivement aigu, s'étend de la base au point lumineux ; l'autre doit appuyer précisément sa pointe sur la rétine pour que la vue soit distincte. Quoiqu'il y ait autant de ces cônes que de points éclairés dans l'objet, cependant les fi-

---

(1) « Manifestum est majora corpora non bene aut distincte cerni nisi *in cuspide coni*, coeuntibus radiis objecti ad nonnullam distantiam. » (Nov. Org. lib. II, § XLV. Opp. tom. VIII, p. 173.)

Cela s'appelle exprimer faussement une pensée fausse ; car, pour *dire* ce qu'il voulait *dire*, il eût fallu dire : *ex nonnulla distantia*.

gures n'en représentent que trois : savoir, les deux extrêmes et celui du milieu, qui est toujours recommandé à l'attention des commençants, parce qu'il ne souffre aucune réfraction dans l'intérieur de l'œil.

Bacon entendait donc parler de *cône lumineux*, et avait retenu ce mot, mais sans le comprendre.

D'un autre côté, il entendait parler de *cône lumineux* à propos de miroirs ardents, tant dioptriques que catoptriques, et dans ce cas l'expression avait un sens assez différent.

Enfin il voyait, dans toutes les figures qui accompagnent les livres d'optique, ces deux lignes qui forment ce qu'on appelle l'*angle visuel*, et qui viennent se réunir à l'œil représenté dans ces mêmes figures.

Bacon confondait toutes ces idées dans sa tête, et il entendait par *cône lumineux* un faisceau de rayons partant de tous les points de l'objet et venant se réunir à l'ouverture de la pupille. Là s'arrêtait sa science, et il ne se mêlait plus de ce qui se passait dans l'intérieur. La vision distincte résultait, suivant lui, des justes proportions de ce cône. Voilà pourquoi il dit que l'objet ne peut être vu distinctement *qu'à la pointe du cône formé par la convergence des rayons à une certaine distance* (1), parce que si l'objet était moins éloigné le cône eût été trop obtus et la vision confuse.

---

(1) Il aurait dû dire.... *des rayons arrivant d'une certaine distance :* mais il y avait dans ses idées un vague et une confusion qui devaient nécessairement se retrouver dans ses expressions.

Telle est l'explication exacte du texte de Bacon. Très-peu de gens comprennent ce philosophe, parce que, d'après un préjugé enraciné, on s'obstine à lui supposer des connaissances qu'il n'avait pas ; dès qu'on l'a bien compris, on voit qu'il ne savait rien. Mais ce n'est pas assez : il est encore essentiel de remarquer que Bacon ne se trompe point comme les autres hommes ; chez lui l'erreur n'est jamais ni faiblesse, ni malheur, ni hasard ; elle est systématique et naturelle, organisée *in succum et sanguinem*. Il n'en a pas une qui n'ait sa racine dans un principe faux, antérieurement fixé, et, pour ainsi dire, inné dans son esprit. Comment s'étonner, par exemple, qu'un homme déraisonne sur la lumière quand on l'entend soutenir, dans un ouvrage dédié à l'avancement des sciences, un système tel que celui-ci?

« On est frappé d'étonnement en voyant que les » hommes, quoiqu'ils se soient extrêmement occupés » de la perspective (1), n'aient cependant point donné » l'attention nécessaire à la *forme* de la lumière. Ils » n'ont rien fait qui vaille (2) dans ce genre, parce » qu'ils se sont beaucoup occupés des radiations, mais » point du tout des origines de la lumière. Cette faute » et beaucoup d'autres viennent de ce qu'on a placé » la perspective (l'optique) parmi les sciences mathé- » matiques, et qu'on est sorti trop tôt de la physique. » La superstition même s'en est mêlée, et l'on s'est

(1) Il voulait dire... *de l'optique*, mais sans savoir le dire.

(2) (*Nihil*) quod valeat *inquisitum est*, — *rien qui vaille* ; gallicisme.

» mis à regarder la lumière comme une espèce de » proportionnelle entre les choses divines et les natu- » relles (1)...Mais ils auraient dû arrêter un peu leurs » contemplations, et chercher la forme de la lumière » dans ce que tous les corps lumineux ont de com- » mun. En effet, quelle énorme différence (si nous » les comparons par la dignité) entre le soleil et un » morceau de bois pourri (2)? et cependant l'un et » l'autre sont lumineux. »

Nouvelle preuve démonstrative que non-seulement Bacon n'a pas avancé la science, mais que, si malheureusement il était lu, compris et suivi, il l'aurait tuée ou retardée sans bornes. Quelle manie de vou-

---

(1) Bacon, qui était dans ce genre *omnia tuta timens*, tremble toujours qu'on ne lui ôte sa chère matière. Hors d'elle, telle qu'il la concevait, il ne concevait rien. M. Schubbert, astronome de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, dont l'excellent esprit et les vastes connaissances ont pu faire d'un simple almanach un livre de bibliothèque, aurait sûrement fort déplu à Bacon s'il avait dit du temps de ce dernier : « Qu'est-ce donc que cette mystérieuse substance? Est-elle esprit, matière, ou ni l'un ni l'autre? » (Ueber das Licht. — Lichtstoff, 18, p. 182.) Newton avait déjà dit : « De savoir si la lumière est matérielle ou non, c'est une question à laquelle je ne prétends du tout point toucher. — Nihil omnino disputo. — » (Phil. Nat. princ. Math. Prop. 96, scol.) Sur quoi on nous dit dans l'Encyclopédie (art. *lumière*) : « Ces paroles ne semblent-elles par marquer un doute si la lumière est un corps? Mais si elle n'en est pas un qu'est-elle donc? » — Voilà certes une puissante difficulté.

(2) « Etenim, quam immensa est corporis differentia (si ex dignitate considerentur) inter solem et lignum putridum? » (De Augm. Scient. IV, III. Opp. t. VII, p. 241.) On doit une grande attention à la parenthèse. Bacon veut bien convenir que la lumière est plus *noble* que le bois pourri, mais non pas *moins matérielle*. Nous verrons que, dans ce genre, aucune *noblesse* ne lui en impose.

loir que l'homme commence ses études par les causes et les essences avant d'examiner les opérations et les effets, qui seuls ont été mis à sa portée! Il me semble qu'une lunette achromatique est un instrument *compétent* qu'on peut fort bien accepter des mains de l'art éclairé par la science, avant même qu'on sache à quoi s'en tenir sur la *forme* de la lumière. C'est d'ailleurs un étrange sophisme que celui d'imaginer qu'il y ait entre les deux sciences une subordination telle que l'une ne puisse être abordée avant que l'autre soit parfaite. Supposons que la science des *formes,* au lieu d'être une extravagance, soit en effet un objet plausible et utile des efforts de l'intelligence humaine; eh bien! que tous les philosophes *formalistes* s'avancent et fassent leurs preuves dans cette noble carrière. Rien n'empêche en attendant que d'humbles génies, tels que *Galilée, Descartes, Newton, Gregory, Euler, Klengenstierna*, etc., s'amusent à façonner des miroirs et des lentilles, qu'ils raisonnent mathématiquement sur les foyers, sur la puissance des milieux, sur les lois de la réfraction et de la réflexion, et qu'ils en viennent enfin, avec leur mécanisme grossier, jusqu'à détruire l'aberration. En tout cela ils n'ont point gêné *la haute science,* comme ils n'en ont point été gênés dans leur sphère subalterne. Bacon a découvert d'emblée, dans sa *première vendange* et par l'induction légitime, que « la forme de la chaleur est un mouvement, et rien qu'un mouvement, mais toujours excité et toujours réprimé, de manière qu'il soit repoussé sur lui-même jusqu'à ce qu'il en devienne ENRAGÉ. » Il peut même nous assurer « que tout homme qui sera en état de produire un mou-

vement de cette espèce, furieux dans les moindres parties et nul dans la masse, avec la précaution de le faire tant soit peu incliner vers le haut (1), que cet homme, dis-je, est sûr de produire de la chaleur. » Sur cela je m'écrie : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas !* et si l'on veut accorder à l'auteur de cette découverte un tombeau et une statue à Westminster, je réclame une place parmi les souscripteurs. Mais je ne cesserai de le demander : en quoi les philosophes subalternes gênent-ils ces hautes spéculations ? Pour moi, je le déclare solennellement : quand même ils auraient le malheur d'inventer la *machine à vapeur*, sans entrevoir seulement la *forme* de la chaleur, je suis prêt à leur pardonner.

Je reviens au sujet principal de ce chapitre. Il est prouvé à l'évidence que Bacon ignorait ce qu'il y a de plus élémentaire dans la théorie de la vision; si de là nous passons à celle des lentilles, qui est la base de l'optique, nous le trouverons au-dessous de l'enfance.

« La réunion des rayons du soleil, nous dit-il, » augmente la chaleur, comme le prouvent les verres » brûlants, *qui sont plus minces vers le milieu que* » *vers les bords*, à la différence des verres de lunettes, » COMME JE LE CROIS (2). Pour s'en servir on place

(1) Sup. p....

(2) « Which are made thinner in the middle than on the sides, as I take it, contrary to spectacles. » (Inquisitio legitima de Calore et Frigore en anglais. Opp. t. I, p. 79.) Que dirons-nous de cette différence *entre les verres brûlants et les verres de lunettes ?* Probablement il avait vu une fois ou deux des lunettes de myope, et il n'avait l'idée d'aucune différence sur ce point.

» d'adord le verre brûlant, AUTANT QUE JE ME LE RAP-
» PELLE, entre le soleil et le corps que l'on veut
» enflammer; ensuite on l'élève vers le soleil, *ce*
» *qui rend, à la vérité, l'angle du cône plus aigu* (1);
» *mais je suis persuadé* que si le verre brûlant avait
» d'abord été placé à la distance où on le ramenait
» ensuite, il n'aurait plus eu la même force, et
» *cependant l'angle n'aurait pas été moins aigu* (2). »
Ailleurs il y revient, et il nous répète « que si l'on
» place d'abord un miroir ardent à la distance, par
» exemple, d'une palme, il ne brûle point autant
» que si, après l'avoir placé à une distance moindre
» de moitié, on le ramenait lentement et graduelle-
» ment à la distance convenable. Le cône cependant
» et la convergence sont les mêmes; *mais c'est le*
» *mouvement qui augmente la chaleur* (3). »

---

(1) *Which*, it is true, *maketh the angle of the cone more sharper*. (Ibid., p. 179.) — Ainsi il croyait que les dimensions du cône ne dépendaient point de la forme du verre, et que si on le rapprochait trop, par exemple, de l'objet qu'on voulait enflammer, il en résultait, non un cône tronqué, mais un cône plus obtus.

(2) « It would not have had that force, and yet that had been all one to the sharpness of the angle. » (Ibid., p. 180, l. 1 et 2.) Tout à l'heure il *doutait* si le verre devait être placé, pour brûler, entre le soleil et l'objet (ou derrière, peut-être!); mais ici il ne doute plus : il est *persuadé* que si le verre brûlant est placé d'abord à la distance convenable il y a moins de force caustique que s'il y avait été ramené graduellement.

(3) *Conus tamen et unio radiorum eadem sunt; sed ipse motus auget operationem caloris.* (Nov. Org. loc. citat. § XIII. Opp. t. VIII, p. 101, lignes 32 et 33.) Ainsi ce tâtonnement qui cherche le foyer, et qui peut fort bien occuper cinq ou six *mortelles* lignes dans l'espace et autant de secondes dans le temps, *augmente la puissance*

Enfin, dans son essai sur la *forme de la chaleur*, je trouve une nouvelle preuve qu'il ne savait pas si un verre brûlant devait être concave ou convexe.

« Qu'on fasse, dit-il, l'expérience suivante : qu'on » prenne un miroir fabriqué d'une manière contraire » à celle qui fait brûler, et qu'on le place entre la » main et les rayons du soleil, etc. (1). »

Il est bien évident que s'il avait connu la forme des miroirs caustiques, au lieu d'employer cette circonlocution, il aurait dit tout simplement : *Prenez un miroir concave* (ou *convexe*).

Après avoir montré ce que Bacon savait sur l'optique, je vais exposer ses idées sur la progression de la lumière. On sent de reste qu'il n'était pas en état d'avoir un système raisonné sur une question de cette importance; mais il est bon de voir au moins par quels motifs il s'est décidé.

Bacon avait conçu sur ce point une idée si hardie qu'il en eut peur (*plane monstrosam*). Il se mit à

---

caustique du miroir. — C'est le plus haut degré, c'est le *point culminant* de l'ignorance.

(2) « Accipiatur speculum fabricatum contra ac fit in speculis comburentibus, et interponatur inter manum et radios solis, etc. » (Nov. Org. lib. II, § XII. Opp. t. VIII, p. 87, 88.) Si les mots doivent être pris ici au pied de la lettre, comme il semble qu'ils doivent l'être, voici encore une merveille d'un nouveau genre : c'est un miroir catoptrique *placé entre le soleil et l'objet échauffé*. Certes c'est grand dommage qu'on n'ait pas fait l'expérience. — Le traducteur de Bacon écrit dans cet endroit, au bas d'une page où Bacon avait répété la même preuve d'ignorance, il écrit, dis-je : *Des miroirs concaves et des verres lenticulaires*. (Tom. VI, Nov. Org. p. 266, note.) Dire ce que Bacon aurait dû dire est une excellente manière de le traduire.

douter un jour *si une étoile est vue dans le moment où elle existe ou un peu après* (1), et s'il n'y aurait peut-être pas un temps vrai et un temps apparent, comme il y a un lieu vrai et un lieu apparent, *qui est marqué par les astronomes dans les parallaxes* (1).

Ce qui le conduisit à douter sur ce point, ce fut la difficulté de comprendre *comment les images ou les rayons des corps célestes pouvaient arriver à nous en un instant indivisible* (*subito*). Voilà bien la difficulté, et l'on voit qu'il était sur le chemin de la vérité; mais, lors même que le hasard l'y conduit, jamais il ne manque d'en sortir, et c'est un des traits les plus remarquables de son esprit, qui se tourne vers l'erreur par essence, comme le fer se tourne vers l'aimant. C'était ici le cas de se défier des *idoles* et surtout d'invoquer l'expérience, dont il ne cesse de parler sans avoir su l'employer utilement une seule

---

(1) C'est-à-dire, apparemment, *après qu'elle n'existe plus*. Il est bien vrai que l'expression exacte de cette pensée est extrêmement difficile. J'avais essayé d'abord de dire, dans la langue employée par Bacon, *An stella eodem momento et sit, et oculis percipiatur?* La phrase est meilleure que celle de Bacon, ce qui n'est pas difficile, cependant elle ne me semble point parfaite encore : il serait trop long d'en expliquer la raison. On pourrait dire en français : « Si les moments de l'existence quant à l'astre, et de la perception quant à l'observateur, sont identiques?

(2) Si Bacon avait connu les premiers rudiments des sciences dont il se mêlait de parler, au lieu de dire : *Qui est marqué par les astronomes*, etc., il aurait dit : *Et c'est ce que les astronomes appellent* PARALLAXE. Une autre preuve d'ignorance non moins remarquable se trouve dans la même phrase. Il croit qu'il y a un *temps vrai* opposé à un *temps apparent*, en sorte *qu'il n'est pas midi lorsqu'il est midi*. Il ignore que ces deux expressions sont synonymes, et l'une et l'autre opposées à celle de *temps moyen*.

fois ; il lui était bien aisé de comprendre que la question ne pouvait se résoudre que par les observations et par les tables ; mais il se gardait bien *d'étudier les mathématiques au lieu d'étudier la nature et les passions catholiques*. Il se détermina donc pour la transmission instantanée, et les raisons qu'il en donne sont autant de chefs-d'œuvre d'absurdité.

1°. Les corps célestes perdant déjà infiniment en étendue visible lorsque leurs images arrivent à nous, il est probable que toute la perte se borne là, et qu'il n'y a aucune perte de temps.

2°. Nous voyons que les corps blancs sont vus ici-bas au moment même où ils sont visibles à des distances de plus de soixante milles. Or les corps célestes, qui ne sont pas seulement *blancs*, mais *lumineux*, puisque ce sont des flammes qui excèdent de beaucoup en vivacité notre flamme terrestre, doivent être vus infiniment plus vite.

3°. En considérant le mouvement diurne, si prodigieusement rapide que des hommes *graves* (très-graves sans doute) en furent étourdis au point d'admettre plutôt le mouvement de la terre, ce mouvement, qui était pour Bacon *instar oraculi*, lui rendait plus probable le mouvement de la lumière.

4°. « Mais la raison décisive et qui ne lui laissa » plus le moindre doute, c'est que s'il y avait réelle- » ment quelque intervalle *entre la vérité et l'apper- » ception* (1), il arriverait que les images des astres, » en venant jusqu'à nous, seraient interceptées par

(1) *Inter veritatem et visum*. (Nov. Org. lib. II, § 46, p. 177.)

» les nuages ou autres obstacles semblables, ce qui » brouillerait tout le spectacle des cieux. »

Je ne puis terminer ce chapitre d'une manière plus agréable pour le lecteur qu'en lui montrant comment Bacon a parlé de l'*ombre,* après avoir si doctement parlé de la lumière.

Dans le traité où il expose les principes de Parménide, de Démocrite et de l'Italien Telesio (1), il examine l'importante question de savoir *si le soleil et la terre sont deux principes opposés.* L'affirmative lui paraît dure à cause de l'immense disparité de forces, qui ne laisserait pas durer le combat une minute, soit que l'on considère le *quantum* (en effet il y a quelque différence!), soit que l'on s'attache à la *puissance* respective.

« Il est incontestable, dit-il, que l'action du soleil » arrive jusqu'à la terre; mais de savoir si celle de la » terre s'élève à son tour jusqu'au soleil, c'est ce que » je n'oserais pas trop assurer. En effet, parmi toutes » les puissances (*virtutes*) que la nature enfante, il » n'en est pas qui s'étende plus loin et qui occupe un » plus grand espace que celle de la lumière et de

---

(1) Ce Telesio fut contemporain de Patrizi et l'un des restaurateurs de la philosophie au commencement du siècle. Sa haine pour Aristote et les erreurs qu'il retint de l'antiquité lui valurent cet éloge de la part de Bacon : « De Telesio autem bene sentimus, atque eum ut amatorem veritatis, et scientiis utilem, et nonnullorum placitorum emendatorem, et novorum hominum primum agnoscimus. » (De Princ. atque Orig.)

(V. Tiraboschi, Storia della Letter. ital. Venezia, 1796, in-8°, tom. VII, part. II, lib. II, § XVI, p. 428.)

» l'ombre; or si la terre était diaphane, la lumière » du soleil pourrait la pénétrer de part en part, *au » lieu que l'ombre de la terre n'arrive point jusqu'au » soleil* (1). »

L'ombre du corps illuminé n'arrive point jusqu'à l'illuminant! Non, jamais depuis qu'il fut dit : Fiat lux ! l'oreille humaine n'entendit rien d'égal. En vain l'officieux traducteur s'efforce de donner à cette proposition un sens tolérable : pour lui rendre toute la justice qu'elle mérite la langue française n'a qu'un mot, et pour trouver ce mot dans le Dictionnaire de l'Académie il ne faut pas s'avancer jusqu'à la troisième lettre de l'alphabet.

---

(1) « Inter omnes virtutes quas natura parit, illa lucis et umbræ longissime emittitur, et maximo spatio sive orbe circumfunditur. » (Parm. Teles. et Democr. Philos. Opp. tom. IX, p. 351.) Il attribuait, comme on voit, à l'ombre cette diffusion merveilleuse de la lumière qui rayonne d'un centre lumineux quelconque dans tous les sens. — « Umbra autem terræ citrà solem terminatur, cum lux solis, si terra diaphana esset, globum terræ transverberare possit. » (Ibid.) Sur ce mot de *citrà* le traducteur dit dans une note « *au delà,* car *assez » communément* l'ombre ne tombe pas entre le corps lumineux et celui » qui fait ombre; mais il veut dire que l'extrémité de l'ombre de la » terre se porte à une distance moindre que celle où le soleil est de cette » planète. » (Tom. XV de la trad. des Princ. et des Orig., etc., p. 351, note.) *Au delà* n'explique rien; d'ailleurs *en decà* ne veut point dire *au delà*. C'est comme si l'on disait *blanc* c'est-à-dire *noir*. Et comment effacer encore la *puissance* ou l'activité de l'ombre, et le doute formel *si l'action de la terre s'élève jusqu'au soleil?* M. Lasalle nous persuadera difficilement que *en decà du soleil* signifie *au delà de la terre*.

CHAPITRE X.

EXPÉRIENCES ET EXPLICATIONS PHYSIQUES.

Lorsqu'un artiste propose, et propose surtout avec emphase un *nouvel instrument,* il faut d'abord examiner la machine en elle-même, et voir ensuite l'usage qu'il en fait.

Bacon ayant été soumis au premier examen, il a été prouvé jusqu'à la démonstration qu'on n'a jamais rien imaginé de plus faux, de plus nul, de plus ridicule sous tous les rapports, que son *nouvel instrument.*

Et, quoique le second examen ait été déjà entamé et même fort avancé dans les chapitres précédents, voyons néanmoins en particulier comment il s'est servi de son *nouvel instrument* dans la physique proprement dite (car ses plus grandes prétentions se tournaient de ce côté), afin que l'aveugle même, qui s'obstinerait à croire à l'excellence de l'instrument, demeure convaincu que, même en la supposant réelle, il n'y a nulle liaison entre le talent du constructeur et celui de l'opérateur.

J'ouvre ses OEuvres au hasard, et tout de suite elles me fournissent les citations qu'on va lire :

L'air, de sa nature, est-il chaud ou froid? C'est la question que se fait Bacon, et cette question est du nombre de celles qui suffisent pour juger un homme, puisqu'elle ne peut être faite par celui qui aurait une seule idée claire dans la tête. La réponse à une telle question devait nécessairement être aussi ridicule que la demande; c'est ce que nous allons voir.

« Il est bien difficile, nous dit le restaurateur de » la science, de savoir si l'air est chaud ou froid. En » effet, si nous l'examinons à une certaine hauteur, » il sera échauffé par les corps célestes; *il n'y a pas* » *de doute sur ce point* (1). Près de nous il est peut- » être refroidi par la transpiration de la terre, et » dans la moyenne région (c'est-à-dire, suivant la » théorie de Bacon, à une égale distance *du ciel et de* » *la terre*) il est encore refroidi par les vapeurs » froides et par les neiges, qui se tiennent là en ré- » serve pour l'hiver. Comment faire donc? Car tant » que l'air demeurera *au grand air,* jamais on ne » saura à quoi s'en tenir. »

La difficulté, il faut l'avouer, est terrible; cependant le génie de Bacon saura s'en tirer. Il faut, dit-il, enfermer l'air dans une matière qui, *par sa propre vertu,* ne puisse *emboire* l'air ni de chaud ni de froid, et ne puisse même que difficilement recevoir l'impression de l'air extérieur (2). Prenez donc une mar-

---

(1) *Recipit enim aer calidum* MANIFESTO *ex impressione cœlestium,* etc. (Nov. Org. § XII. Opp. tom. VIII, p. 91.) — Tout homme qui a grimpé une montagne ou monté un ballon en sait quelque chose.

(2) « In tali vase et materia quæ nec ipsa imbuat aerem calido vel frigido *ex vi propria,* » etc. (Ibid.)

mite de terre cuite ; remplissez-la d'un air qui ne soit ni chaud ni froid, c'est-à-dire qu'il n'ait eu aucune communication ni avec le ciel, ni avec la terre, ni avec la moyenne région : autrement il serait suspect ; enveloppez la marmite de plusieurs doubles de cuir pour la garder de l'air extérieur. Après trois ou quatre jours, ouvrez-la par-dessous (pourquoi pas par-dessus ?), et vous verrez ce qu'il en est en y appliquant un thermomètre ou même en y mettant la main (1).

Quelle est l'origine des fontaines? — Rien de plus simple : elles viennent de l'air renfermé dans les cavités de la terre (des montagnes surtout), coagulé et condensé par le froid (2).

Comment se forme le cristal de roche? — Rien de plus simple encore : l'eau, en circulant au hasard dans les entrailles de la terre, arrive enfin, sans trop savoir pourquoi, jusque dans certaines cavités obscures et profondes où elle gèle misérablement. A la fin cependant, lorsqu'elle a demeuré longtemps dans cet état, sans espoir de chaleur, elle prend son parti et ne veut plus dégeler : et voilà ce qui fait le cristal de roche (3). — Ce que c'est que l'habitude !

Pourquoi dans les années pestilentielles y a-t-il

---

(1) « Fiat itaque experimentum per ollam figularem, etc. Deprehensio autem fit post apertionem basis, vel per manum vel per vitrum graduum ordine applicatum. » (Nov. Org. § XII, p. 91.) Ces derniers mots ne signifient rien, mais ce n'est pas un inconvénient.

(2) Hist. Densi et Rari. (Opp. tom. IX, p. 50.)

(3) « Atque si plane continuetur frigus nec à temporibus interrumpatur (ut fit in speluncis et cavernis paulo profundioribus), vertitur in crystallum, aut materiam similem, nec unquam restituitur. » (Nov.

beaucoup de mouches, de grenouilles, de sauterelles et autres créatures *de cette espèce?* — La raison en est claire (1) : c'est parce que ces animaux étant engendrés par la putréfaction, dès que l'air tourne à la corruption, ils foisonnent de toutes parts.

Pendant la fameuse peste de Londres on vit, dit Bacon, des crapauds en grand nombre, qui avaient des queues de deux à trois pouces de longueur au moins, quoique ORDINAIREMENT ces animaux n'en aient pas (2); ce qui prouve bien la force génératrice de la putréfaction, du moins en fait de queues.

L'air est-il pesant? — Point du tout : car Bacon ayant pesé une vessie soufflée, et l'ayant pesée de nouveau après l'avoir aplatie, les deux expériences faites avec la plus grande exactitude lui donnèrent le même poids (3).

Org. § XLVIII. Opp. tom. VIII, p. 183. Hist. Densi et Rari, tom. IX, p. 51.)

Quand on songe que ce grossier radoteur a été cité dans notre siècle par des physiciens, d'ailleurs très-respectables, comme une autorité en physique, on comprend ce que peuvent les préjugés et l'esprit de parti. Si la passion l'avait bien résolu, elle mettrait Chaulieu au rang des SS. Pères.

(1) *The cause is plain.* (Nat. hist. cent. VIII, n° 737. Opp. tom. I, p. 500.) — Le même pronostic, ajoute Bacon, se tire des vers qui se forment dans les noix de galle. (Ibid., p. 500.) Je ne crois pas qu'il y ait dans les trois règnes de la nature un seul être sur lequel cet homme n'ait gravé une sottise.

(2) *Whereas toads* USUALLY *have no tails at all.* (Ibid., cent. VII, n° 691, p. 477.) Cette grande vérité, que les crapauds n'ont pas de queue COMMUNÉMENT, doit être remarquée, car l'on n'en trouvera pas d'autre dans tout ce que Bacon a écrit sur l'histoire naturelle.

(3) *Diligenter experti sumus.* (Hist. Densi et Rari. Opp. tom. IX, p. 13.)

Pourquoi les chiens seuls entre tous les animaux semblent-ils prendre plaisir aux mauvaises odeurs? — La question est importante, et c'est dommage que Bacon ne l'ait point accompagnée d'une figure en taille-douce; mais la réponse est tranchante et digne du sujet : *C'est,* dit-il, *parce qu'il y a dans l'odorat des chiens quelque chose qui ne se trouve pas dans celui des autres animaux* (1). On voit briller ici *l'induction légitime et la méthode d'exclusion;* car il est bien clair que toute autre explication du phénomène serait fausse.

Je m'extasiais tout à l'heure sur l'importance de la question que je viens de rappeler; cependant celle qui suit n'en a pas moins, et la solution ne laisse rien à désirer.

Pourquoi les déjections de tous les animaux exhalent-elles une odeur désagréable? — « La cause en est » MANIFESTE : c'est parce qu'elles ont été rejetées par » le corps animal lui-même, et plus spécialement en» core par les esprits vitaux (2). » Ainsi la fétidité, dans ce cas, n'est autre chose qu'une sorte de tristesse physique qui saisit ces matières au moment où elles se voient *exclues* par le corps *lui-même.* — En effet cette espèce de relégation est mortifiante.

Le flambeau de l'analogie me conduit à une autre question du même ordre : c'est celle de savoir *pour-*

---

(1) « Which sheweth there is somewhat in their sense of smell differing from the smell of other beasts. » (Nat. hist. cent. IX, nº 855. Opp. tom. II, p. 11.)

(2) « The cause is MANIFEST; for that the body itself rejected them; much more the spirits. » (Ibid.)

quoi un parfum, placé près d'une fosse d'aisance, s'évapore moins et conserve son odeur plus longtemps que dans tout autre lieu? — Ici l'*induction légitime* vient encore à notre secours, et nous apprend *que le parfum se resserre alors de peur de s'encanailler en se mêlant à des miasmes déshonnêtes* (1).

D'où vient que, lorsque l'arc-en-ciel semble toucher la terre, elle exhale une odeur suave (comme tout le monde sait)? — C'est parce que la rosée douce *qui tombe de l'arc-en-ciel* excite l'émission des odeurs parmi tous les corps odoriférants qu'elle arrose. Une ondée chaude produirait à peu près le même effet; mais nulle rosée n'est aussi douce que celle de l'arc-en-ciel, partout où elle tombe (2).

Pourquoi de simples flèches de bois, partant d'un fusil, entrent-elles plus profondément dans le bois que si elles étaient armées d'une pointe de fer?

Que la terre se taise et l'écoute parler!

C'est à cause de l'affinité qui règne entre bois et bois, quoiqu'elle soit cachée dans cette substance (3).

---

(1) « Quia recusant (odorifera) exire et commisceri cum fætidis. » (Nov. Org. lib. II, nº XLVIII. Opp. tom. VIII, p. 190.)

(2) Nat. Hist. loc. cit. cent. IX. nº 852.—Un arc-en-ciel considéré comme une réalité matérielle la même pour tous les spectateurs! *pendu* dans le ciel comme un arc est *pendu* à un clou!—Ce n'est pas tout: —Un arc-en-ciel qui contient et laisse tomber une rosée! et par conséquent un arc-en-ciel perpendiculaire! Ces idées seraient dignes d'un sauvage.

(3) Nov. Org. nº XXV, p. 122.—*C'est la manie des philosophes*, a dit Rousseau dans la Nouvelle Héloïse, *de nier ce qui est, et d'expliquer ce qui n'est pas.* Mais chez les autres philosophes la maladie est accidentelle, et chez Bacon elle est continue. On ne surprend pas

Pourquoi les ventouses attirent-elles les chairs? — « Le vulgaire croit que l'air est raréfié dans l'intérieur de ces vases; mais c'est tout le contraire, » il y est condensé et tient moins de place (il se range » sans doute dans un petit coin); alors les chairs » s'élèvent dans la ventouse en vertu du mouvement » de *suite* (1). »

L'eau est-elle compressible? — Elle l'est sans doute, et même elle l'est à un point considérable. Il faut entendre Bacon nous expliquer lui-même comment il opéra pour s'en assurer.

« Je fis faire en plomb une sphère creuse, que je » remplis d'eau par une ouverture que j'avais pratiquée quelque part, et que je bouchai avec du » métal (2). Je commençai ensuite par aplatir la

---

à cet homme un seul moment d'*apyrexie*.—On ne sait au reste où Bacon avait pris tant de belles connaissances. *Comme il n'indique jamais*, dit son traducteur, *où il puise toutes ses fables, on ne peut y puiser d'autres petits contes pour éclaircir les siens*. (Tom. VIII, de la trad. Sylv. sylv. nº 646, note.)

(1) Cette citation est très-importante : on y voit d'abord ce que Bacon savait sur les choses même dont on a eu l'excessive bonté de lui accorder une certaine connaissance; et l'on y voit de plus le caractère général de Bacon, qui croit toujours avoir trouvé une explication lorsqu'il a inventé un mot. *C'est un mouvement de* SUITE, dit-il, *ou de* LIEN, comme il avait dit précédemment à propos de parfum, *c'est un mouvement de* FUITE, et croyant de bonne foi avoir dit quelque chose.

(2) Ailleurs il avait dit : Je la bouchai avec du plomb fondu (j'aurais voulu voir cette opération); ici il dit simplement *avec du métal, ainsi qu'il m'en souvient*. Peut-être il la boucha avec du papier, qui sait? Au reste l'expression *ad octavum quasi diminuta*, signifie dans le sens littéral *réduite à la* huitième *partie;* mais ne prêtons rien à Bacon, il est assez riche. (Nov. Org. nº XLV. Opp. tom. VIII, p. 175, Hist. Densi et Lev. Opp. tom. IX, p. 57.)

» boule à coups de marteau; et, lorsqu'elle refusa
» de céder, je la plaçai sous la vis d'un pressoir, où
» elle subit de nouveau un tel effort qu'elle se trouva
» réduite enfin aux sept huitièmes de son volume
» primitif; alors seulement l'eau commença à suinter
» à travers les pores du métal, comme une rosée
» légère (1). »

Je n'ai pas le temps de vérifier si, comme le prétend son traducteur, (tom. VI de la trad., p. 91) il avait indiqué la fameuse expérience de l'académie *del Cimento,* ou si, ce qui est infiniment plus vraisemblable, il en avait entendu parler et se l'était appropriée en la répétant à sa manière; mais chacun peut se convaincre, par la lecture attentive de toutes ses œuvres philosophiques, que sa main, aussi lourde que son intelligence, était absolument incapable d'aucune de ces opérations, qui exigent une certaine finesse de manipulation (2). Mais revenons à ses découvertes.

Bacon expliquait tout avec certains *esprits* qu'il voyait partout et qu'il avait imaginés pour mettre

---

(1) Tom VIII et IX, loc. cit.

(2) Le traducteur a fait plus d'une fois cette observation, et tout lecteur peut s'en convaincre en feuilletant les œuvres du chancelier. *La construction proposée,* dit M. Lasalle à propos de navigation, *est si grossière et si peu réfléchie qu'elle ne mérite pas seulement d'être examinée.* (Hist. Vent. tom. XI de la trad. p. 204.) Ailleurs il a honte et demande formellement pardon pour son auteur, à l'endroit où celui-ci nous dit gravement *qu'il avait fort bien représenté avec des fils de fer le mouvement de tous les corps célestes* EN LIGNES SPIRALES. (Nov. Org. tom. VIII du texte, n° 36; tom. V de la trad., p. 345.) Il y a je ne sais combien d'autres exemples de ce genre.

des mots à la place des choses. M. de Luc a changé depuis ces *esprits* en *fluides impondérables*, et il n'a pas manqué de nous présenter son héros comme le père de la physique pneumatique. M. Lasalle est plus sévère et plus franc: « Rien de plus convenable, » dit-il, pour expliquer en apparence les effets dont » on ignore réellement la cause, que de supposer » dans l'intérieur des corps certains fluides très-sub- » tils, invisibles, impalpables, *à l'abri de toute cri- » tique,* et dont on ne peut dire ni bien ni mal parce » qu'on ne sait ce que c'est (1). »

Au moyen de ces *esprits,* il n'est rien qu'on n'explique sans la moindre difficulté. On demande, par exemple, pourquoi un serpent étant coupé en trois ou quatre morceaux, chacun de ses tronçons peut encore frétiller assez longtemps, tandis que l'homme touché dans une partie noble expire à l'instant. La réponse ne se fait point attendre : « C'est parce que *les esprits* étant répandus dans le serpent tout le long du corps, chaque tronçon en conserve assez pour remuer; au lieu que, dans l'homme, tous les *esprits* étant dans la tête, » etc. (2).

On sait qu'un effet du chatouillement dans l'homme, c'est le rire; mais quelle est la cause de ce rire? *Il faut l'attribuer à l'émission subite* des esprits *suivie de celle de l'air dans les poumons* (3).

Le papier se déchire parce qu'il contient peu d'*es-*

---

(1) Sylva sylvarum, cent. VIII, tom. IX de la trad., p. 206.
(2) Ibid., cent. IV, n° 400, p. 145.
(3) Ibid., cent. VIII, tom. IX, n° 766, p. 98.

prit, et le parchemin se laisse détirer parce qu'il en contient beaucoup.

La dureté a pour cause *la disette des esprits,* et la mollesse, au contraire, est l'effet de l'*abondance des esprits* (1).

Les corps sont fusibles lorsqu'ils sont riches en *esprits* très-expansibles, ou en *esprits* très-resserrés dans l'intérieur et *qui semblent s'y plaire.*

Au contraire, la trop facile émission *des esprits* s'oppose à la fusibilité (2).

Nous voyons mieux les objets avec un œil qu'avec deux, parce que, lorsque nous fermons un œil, les *esprits visuels* s'accumulent dans l'autre.

Le myope a besoin de peu de lumière, et il voit mieux les objets de près, parce que chez lui les *esprits visuels* étant moins denses, ils sont dissipés par une trop grande lumière : chez le presbyte, au contraire, les esprits visuels ne se réunissent que lorsque l'objet est placé à une certaine distance (3).

La putréfaction a pour cause l'*action des esprits* (4).

Enfin *les esprits* font tout dans le corps de l'homme (5).

Et pour se procurer des idées claires sur la *distri-*

---

(1) Sylva sylvarum, cent. IX, nos 840-843.

(2) Ibid., no 839.

(3) Ibid., nos 869-870. M. Lasalle en traduisant cette énormité se croit obligé en conscience de nous dire *qu'à cette époque Descartes et Newton n'avaient pas paru.* (Ibid., tom. IX de la trad., p. 28, note.) — L'habile traducteur se moque un peu de nous.

(4) Ibid., no 835.

(5) Histoire de la Vie et de la Mort. (Tom. X de la trad., p. 216.)

bution des esprits, voici l'expérience que propose Bacon.

« Prenez une bouteille de bière fraîche fortement » bouchée ; entourez-la de charbons ardents jusqu'à » la naissance du col, et laissez-la en expérience pen- » dant dix jours en renouvelant chaque jour les char- » bons (1). »

Quelquefois, en lisant ce que Bacon a écrit sur la physique, on est tenté de croire que sa tête n'était pas toujours saine, ou que la manie qu'il avait d'être *à la fois* écrivain et chancelier, et qui le rendait *à la fois* mauvais écrivain et mauvais chancelier; que cette manie, dis-je, qui disputait le temps aux deux états, le conduisait à écrire en dormant ou sans savoir absolument ce qu'il écrivait. Autrement comment expliquer ce qu'on va lire?

Il faudrait tâcher *de rendre le blé plus qu'annuel.* Passe encore pour cette première folie, qui est tout à fait dans son genre ; mais que dire de ce qui suit? Il rappelle la maxime *que tout ce qui retarde l'accroissement contribue à la durée ;* et il part de là pour nous dire *qu'il n'y a donc qu'à faire croître le blé à l'ombre en l'environnant de planches* (2).

« La cause du froid est l'absence de la chaleur, et » la conséquence nécessaire de l'expulsion de la cha-

---

(1) « Selon toutes les apparences la bouteille éclatera et crèvera les yeux de l'observateur. » (Note de M. Lasalle. Tom. VIII de la traduct., cent. IV, p. 9.)

(2) Sylva sylvarum. Ibid., cent. VI.

» leur est de laisser froid le corps d'où on l'a expulsée (1). »

« On pleure dans la douleur parce que le cerveau, » *tordu* par la convulsion, laisse échapper les lar- » mes (2). »

« Les sueurs sont curatives parce qu'elles chassent » au dehors les matières morbifiques ; il faut en ex- » cepter la pulmonie, parce que dans cette maladie » la sueur ne les chasse pas (3). »

« La nielle a visiblement pour cause un air trop » resserré et trop stagnant (4). »

« Pourquoi la salamandre éteint-elle le feu? *Parce* » *qu'elle est douée d'une faculté* extinctive *dont l'effet* » *naturel est d'éteindre le feu* (5). »

« Pourquoi les animaux terrestres sont-ils en géné- » ral plus gros que les oiseaux? » — (Belle question, comme on voit, et tout à fait semblable à celle-ci :

---

(1) Sylva Sylv., n° 74, p. 208. — *Sublime découverte !* (M. Lasalle, ibid., cent. I.)

(2) Sylva sylv., cent. VIII, n° 714. Tom. IX de la trad., p. 20.— Ici, comme en cent autres endroits, le traducteur perd patience, et il ajoute : « Comme on exprime l'eau d'un linge ; explication qu'il est juste de renvoyer aux blanchisseuses, dont elle est digne. » (Ibid., note.)

(3) Ibid., n° 711.

(4) Ibid., tom. VIII de la trad., cent. VI, n° 669. C'est fort bien : cependant j'aimerais mieux dire *un air trop nielleux*.

(5) « Quia est in ea virtus extinctiva cujus est natura flammas sopire. » Je croyais fermement que Bacon n'avait été lu d'aucun grand homme du dix-septième siècle ; maintenant, je présume qu'il l'a été par le seul auquel il ait pu être utile. (*V.* cent. IX, n° 859, tom. IX, p. 265.) — M. Lasalle ajoute : « Comme notre auteur aurait une faculté explicative, s'il nous montrait bien nettement la raison de celle-là. » (Ibid.)

« Pourquoi les chevaux sont-ils plus gros que les chiens ?) » Bacon répond : « Parce que le séjour des animaux terrestres dans la matrice étant plus long que celui des oiseaux dans l'œuf, ceux-là ont plus de temps pour se former (1). »

Et que dirons-nous de la proposition « d'encadrer les voiles des navires dans quatre pièces de bois, comme des tableaux ou des estampes, pour mieux pincer le vent? (2) »

Et de celle d'arrêter la fermentation de la bière, ou le caillement du lait, par la seule force de l'imagination, *pour éprouver cette puissance* (3) ?

Et de celle de couper la queue ou la patte d'un animal pour voir si, à mesure que la partie coupée se putréfierait, il se formerait un apostème dans la partie restante, et si la guérison serait empêchée (4) ?

Je demande de nouveau comment il est possible qu'un homme éveillé, en possession du bon sens le plus vulgaire, débite de pareilles âneries ?

Il y a mille preuves dans ses ouvrages qu'il écrivait souvent par une pure habitude mécanique pour exer-

---

(1) Sylva Sylv., nº 852.— *Bene, bene respondere.*

(2) Hist. Vent., tom. XI de la trad., nº 9, p. 220. — « Dieu vous » garde, ô lecteur ! de faire route dans un vaisseau dont la voilure soit » de l'invention d'un chancelier ; de plaider à un tribunal ou siègent des » marins, et en général d'écouter un docteur voulant parler de ce qu'il » ignore, et d'imiter un ouvrier voulant faire un métier qu'il ne sait » pas, » (Note de M. Lasalle (Ibid.) sur les mots *cum costis ex ligno.* Tom. VIII du texte.)

(3) Sylv. sylv., cent. Xe, t. IX de la trad., nº 998, p. 476. Tom. I du texte, nº 992.

(4) Ibid., nº 991, p. 479. Tom. I du texte, nº 995.

cer ses doigts et sans savoir ce qu'il écrivait. *Le roi*, dit-il dans l'Histoire de Henri VII, *assista le 27 décembre à la célébration des fêtes de Noël;* sur quoi le traducteur dit en note : *Apparemment le roi fit recommencer. Cette histoire est toute remplie de petites méprises de ce genre* (1). Ailleurs il dit, parlant en général de toutes les œuvres du chancelier : *J'ai fait disparaître plus de deux mille équivoques* (2).

« Bacon, dit encore M. Lasalle, donnait à l'étude » le temps même qu'il devait aux affaires : revêtu » d'une grande charge il restait cloué sur ses livres » et laissait tout aller (3). » Je ne crois point du tout *qu'il laissât tout aller* sous le rapport des affaires, car dans ce cas il aurait pu écrire bien et sagement. Je crois au contraire qu'en voulant tenir à tout, il laissait tout échapper; que l'étude chez lui nuisait aux affaires, mais que les affaires nuisaient peut-être encore plus à l'étude. Sa profonde ignorance dans toutes les branches des sciences naturelles ne suffit pas pour expliquer ses bévues, ni surtout les vices de son style philosophique, qui ne ressemble à rien. A chaque ligne on voit qu'il n'avait pas le temps de penser ni celui de corriger. Assez souvent son traducteur s'écrie : « Quel galimatias! quel dou- » ble et triple galimatias! — Autant l'auteur est » prodigue de mots dans ses préambules et ses no-

---

(1) Hist. de Henri VII, tom. XIII de la trad., p. 280.

(2) Sylva sylv., tom. IX de la trad., cent. X, n° 951, p. 439.

(3) Sermones fideles (Essays and Councils), tom. XII de la trad., chap. XLVI, p. 482, note.)

» menclatures, autant il en est avare lorsqu'il serait » bon de s'expliquer un peu plus. Il se pourrait que » le lecteur n'entendît pas mieux Bacon que le tra- » ducteur ne l'entend, et que Bacon ne s'entendait » lui-même. — Lorsqu'on n'a pas des idées claires le » terme propre échappe; on se prend aux métaphores, » et de physicien on devient rhéteur. — Je n'ai pas » l'art de composer une phrase claire et raisonnable » en traduisant fidèlement une sottise entrelacée avec » une double équivoque. — A quoi bon tout ce jar- » gon, tout ce charlatanisme, et pour se tromper à » la fin? » etc., etc. (1).

Bacon écrivit souvent avec une telle étourderie qu'il faut absolument éclater de rire en lisant. *On peut,* dit-il par exemple, *connaître la qualité d'une pièce de bois en parlant à l'une de ses extrémités, et en appliquant son oreille contre l'autre* (2). Certainement Bacon savait fort bien qu'il serait assez difficile d'appliquer en même temps sa bouche à l'extrémité d'une poutre et son oreille à l'autre : mais c'est que pendant qu'il écrivait ces belles lignes, deux avocats peut-être lui parlaient d'affaires, et trente personnes l'attendaient dans son antichambre. Autrement il faut supposer qu'il avait perdu l'esprit.

---

(1) *V.* tom. IX de la trad., p. 144. Tom. VI, p. 58. Tom. V, p. 201. Tom. IX, p. 439. Tom. XI, p. 35, etc.

(2) Sylva sylv., cent. VI, tom. VIII de la trad., n° 658. Sur quoi le traducteur écrit cette jolie note : « Je soupçonne que pour faire » cette expérience il vaudrait mieux être deux ; car il me semble que » si l'on mettait sa bouche à une extrémité d'une pièce de bois de » trente pieds de long, et son oreille à l'autre bout, on n'entendrait » pas bien. » (Ibid., p. 452.)

On fait la même réflexion en lisant les problèmes que se proposait cette étrange tête : « Qu'on recherche, dit-il (1), si deux poids parfaitement égaux étant mis en équilibre dans une balance, et l'un des bras étant allongé, elle inclinera de côté *par cette seule raison* (2). » — Encore une fois, était-il éveillé ?

Après avoir fait une dépense convenable d'admiration pour une aussi belle question, il nous en restera cependant pour les suivantes :

La lune est-elle solide ou aérienne (3)?

Les nuages ont-ils quelquefois la densité de l'air (4) ?

« Pourquoi le ciel tourne-t-il autour *des pôles* placés vers les Ourses, plutôt qu'autour d'Orion ou de tout autre point du ciel (5) ? »

---

(1) *Inquiratur.* Cette formule de législateur est exquise.

(2) *Inquiratur an inclinet* HOC IPSUM *lancem.* M. Lasalle écrit sous ce magnifique INQUIRATUR : *Voyez surtout si une baleine pèse plus qu'un goujon.* (Note du traducteur.) (De Augm. Scient., lib. V, cap. III, Tom. II de la trad., p. 301.)

(3) *An sit tenuis flammea sive aerea..... an solida et densa.* (Nov. Org., lib. II, nº XXXVI, tom. V de la trad., p. 356.)

(4) Ibid., p. 358. Quelle idée nette des pesanteurs spécifiques de l'air, des vapeurs, etc. Quel instituteur de la physique pneumatique et de la météorologie moderne !

(5) *Cur vertatur cœlum circa polos* POSITOS JUXTA URSAS. (Nov. Org., lib. II, nº XXXVI, mot. XIV. Opp. tom. VIII, p. 194.) — M. Lasalle traduit *autour de l'Ourse.* On voit qu'il n'a pas compris l'ineffable bévue de Bacon. Comme ce dernier entendait dire *pôle arctique* et *pôle antarctique,* et qu'il savait d'ailleurs que le mot *arctos,* en grec, signifie *ourse,* il croyait que le mot *antarctique* signifiait l'*Ourse opposée* ou la *contre-Ourse,* c'est-à-dire que la grande et la petite Ourse étaient éloignées l'une de l'autre de 180 degrés, et que

Une dernière et évidente preuve de l'incroyable ignorance de Bacon se tire de la manière dont il emploie les termes techniques ou scientifiques. Ces mots devaient naturellement arriver à son oreille dans un siècle déjà très-instruit; mais comme il ne les comprenait pas, il ne manque jamais de les employer à contre-sens ou de leur substituer des mots faux.

Ainsi il prend l'*accroissement* pour la *dilatation;* les *nerfs* pour des *muscles;* le *zodiaque* pour l'*écliptique;* une *spirale* pour une *hélice;* le *poids absolu* pour le *poids relatif;* des *miroirs* pour des *lentilles;* des *étoiles* pour des *planètes;* des figures *semblables* pour des figures *égales;* un mouvement *latéral* pour un mouvement *horizontal;* le *pôle* pour l'*axe;* etc., etc. Il dit *vent igné* au lieu d'explosion; il emploie l'expression *cône visuel* de la manière la plus ridicule, etc., etc. Enfin jamais langage plus vicieux n'attesta plus manifestement la fausseté des pensées.

Ses observations ne sont pas moins curieuses que ses explications. « On a observé, dit-il, que les grosses mèches consument plus d'huile que les petites. »

On a remarqué aussi « que le vent possède une puissance dessiccative. On la voit dans les chemins,

---

l'axe de la terre passait de part et d'autre près de *ces deux animaux;* autrement il aurait dit *le pôle* au lieu *des pôles*, et jamais il n'aurait pu croire que *les deux pôles* d'une sphère (il veut dire axe) passent près de deux points qui se touchent. Quant à ce que dit le traducteur : « Il aurait fallu dire pourquoi l'axe terrestre est dirigé plutôt vers l'Ourse, etc. » il a raison; mais Bacon, qui ne comprenait rien clairement, s'exprimait comme il pensait.

qui après avoir été détrempés par la pluie sont ensuite desséchés par l'air. »

« Cela se prouve encore par le linge qu'on mouille pour le laver (déjà du temps de Bacon) et qui sèche ensuite à l'air (1). »

A-t-on jamais imaginé rien de plus intéressant et de plus profond? On reconnaît bien là le père de la physique.

« Le bruit d'une pièce d'artillerie se fait entendre à une distance de vingt milles, et y arrive en une heure (2). »

« Une flèche turque perce une lame de cuivre épaisse de deux pouces (3); et lorsque la pointe n'est que de bois aiguisé, elle perce une planche de huit pouces d'épaisseur (4). »

Les contes les plus absurdes, ceux même qui semblent destinés uniquement à l'amusement des boutiques, ne sont jamais au-dessous de Bacon.

Que *Peau-d'âne* lui soit conté;
Il y prend un plaisir extrême (5).

---

(1) V. tom. VIII de la trad., p. 298, p. 521. Tom. XV, p. 307. Tom. V de la trad. VIIIe du texte. Nov. Org. lib. II, nº XXXVI. Tom. XV de la trad., p. 307. Tom. VI, p. 266, p. 9. Tom. VII, p. 265. Tom. IX, p. 161. Tom. VIII, p. 277. Hist. Vent. Canones mobiles, nº 7. Tom. XI, p. 331.

(2) *Elle y arrive en 89 secondes, ce qui est un peu différent.* (M. Lasalle, Sylva Sylv. tom. VII de la trad., p. 377.)

(3) Lisez *deux lignes*. M. Lasalle. (Ibid.) cent. VIII, nº 701. Tom. IX, p. 6.

(4) Lisez, *huit lignes*. M. Lasalle. (Ibid.) — Jolies corrections!

(5) M. Lasalle reconnaît encore cette vérité. *Bacon,* dit-il, *fait toujours entrer dans sa collection les traditions populaires.* (Hist. des

« On assure, dit-il, que le cœur d'un singe ap-
» pliqué sur la nuque ou sur le crâne donne de
» l'esprit. » Certainement on n'exagère point en disant qu'un philosophe serait déshonoré par cette seule citation, quand même il ne citerait que pour réfuter, parce qu'il y a un véritable déshonneur à réfuter certaines choses. Mais que dirons-nous de Bacon, qui ajoute tranquillement : « peut-être le cœur d'un homme produirait de plus puissants effets; mais ce moyen serait désagréable, à moins que ce ne fût dans ces sectes où l'on porte sur soi des reliques de saints (1). »

Si Bacon trouve un ancien sur sa route, il le pille sans le nommer; souvent même il le pervertit, et se sert de son autorité pour déraisonner. Il avait lu, par exemple, dans Plutarque « que, suivant Aristote, les
» blessures faites avec des armes de cuivre sont moins
» douloureuses et se guérissent plus facilement que
» celles qui se font avec le fer, d'autant que le cuivre
» possède une certaine vertu médicinale qu'il laisse
» dans la plaie (2). » Bacon, qui croit tout, excepté

Vents, chap. des Pronostics des vents, n° 17. Tom. IX de la trad., p. 221.)

(1) Quel laquais du XVIe siècle eût été à la fois plus sot et plus grossier?

M. Lasalle a l'extrême bonté de traduire, *mais cette horrible recette répugne trop à l'humanité*. Pourquoi prêter ces paroles d'indignation à Bacon, qui dit avec le plus beau sang-froid : *mais cela serait désagréable* ou *dégoûtant?* But that it is more against men's mind to use it. (*V.* Sylva Sylv. cent. X, n° 978 du texte; 974 de la trad., tom. IX, p. 462.)

(2) Plut. Propos de table. III, 10. Tom. 18 de la trad. d'Amyot. Cussac 1801, in-8°, p. 166-167.

peut-être ce qu'il fallait croire, ne balance pas un instant sur la vérité du fait, et tout de suite il part de là pour nous proposer *de faire tous les instruments de chirurgie en cuivre* (1). Excellent conseil, comme on voit, et tout à fait utile à l'humanité !

Pour jeter un nuage complaisant sur ce honteux amas d'extravagances, l'obligeant traducteur nous représente que « pour excuser Bacon il suffit de le voir entouré, comme il l'était, de scolastiques et de préjugés. Il faut savoir se dire que si l'on eût vécu dans le même siècle on se serait trompé encore plus que lui (2) »; mais ce raisonnement à force d'être répété n'en devient pas meilleur. Si Bacon était environné *de scolastiques et de préjugés,* c'était assurément sa faute ; il ne tenait qu'à lui de s'environner de savants et d'excellents livres. Sans sortir de son île, deux contemporains, je veux dire l'illustre religieux de son nom et *Sacro-Bosco,* suffisaient pour lui apprendre que dans le treizième siècle on était mille fois plus avancé que lui dans les sciences, et qu'il n'était pas même en état de comprendre ce que ces deux hommes savaient. Il serait superflu de parler des grands hommes, dans tous les genres, qui furent les prédécesseurs ou les contemporains de Bacon ; j'ai traité ailleurs ce point, je n'y reviens plus. Il suffit d'observer que, pour l'homme à qui l'histoire du quinzième et du seizième siècle est bien connue, et qui a réfléchi sur l'espèce d'explosion intellectuelle

---

(1) Sylva Sylv. cent. VIII, tom. IX de la trad., n° 787.
(2) Nov. Org. tom. V de la trad., n° XXXVI, p. 345.

qui marque cette grande époque à jamais mémorable de l'esprit humain, il ne saurait y avoir d'idée plus folle que celle d'attribuer les derniers et les plus brillants résultats de ce mouvement immense à un seul homme, et surtout à un homme tel que Bacon.

En vain l'habile traducteur nous dira encore, pour soutenir une réputation factice, « qu'un ouvrage, quand même il ne contiendrait pas une seule vérité, n'aurait pas moins rempli son objet, si cet objet n'était pas véritablement la découverte même de la vérité, mais seulement la méthode qu'on doit suivre pour la découvrir (1). » C'est toujours le même sophisme auquel on ne cessera d'opposer la même doctrine. « Jamais une vérité n'a été découverte en vertu d'une méthode, et jamais homme étranger à un art ne donna des règles efficaces pour avancer dans cet art. » Celui qui disait : *Vice cotis*, etc., était un grand poëte; ce que j'observe même sans avouer qu'on puisse enseigner ou apprendre à faire de beaux vers.

L'esprit droit et lumineux du traducteur ne pouvait se faire illusion sur la nullité absolue de son auteur; mais comme il fallait absolument soutenir son entreprise, il s'y prend encore d'une autre manière.

« Les raisonnements de Bacon, dit-il, sont presque » toujours extrêmement faibles (l'aveu est précieux); » *mais il fait sans cesse des rapprochements* (2). »

Que veut donc dire M. Lasalle? Est-ce que par

---

(1) Hist. de la Vie et de la mort, tom. X de la trad., p. 32. note.
(2) Hist. des Vents, tom. XI de la trad., p. 25-26.

hasard les *rapprochements* ne sont pas des *raisonnements?* C'est donc précisément comme s'il avait dit : « Ses raisonnements sont presque toujours extrêmement faibles ; mais il fait sans cesse des rapprochements, presque toujours extrêmement faibles. »

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Bacon, toujours ridicule, ne l'est jamais davantage que dans les *rapprochements.* En voici quelques exemples :

« Comme l'œil *aperçoit* les objets, DE MÊME le » miroir les *fait apercevoir* (1). »

« Comme l'oreille *entend,* de même l'écho *fait* » *entendre.* »

« Si l'on retient son haleine elle sort ensuite avec » plus de force; AINSI pour lancer une pierre plus » loin il faut retirer le bras en arrière (2). »

« Comme dans les grandes sécheresses, lorsque la » terre se fend, on voit sortir dans les lieux secs et » sablonneux une grande quantité d'eau, *qui est un* » *corps épais,* AINSI et à plus forte raison il doit » arriver de même à l'air, *qui est un corps subtil,* et » cet air qui s'échappe de l'intérieur de la terre » fendue par la sécheresse est une cause principale » des vents (3). »

« Comme certaines eaux coulent des lieux élevés, » tandis que d'autres sortent du sein de la terre, DE

---

(1) « Un miroir ressemble à la prunelle précisément comme un mur ressemble à une fenêtre.—Combien ces deux analogies, par lesquelles il se laisse éblouir, sont faibles et superficielles ! » (Note du traducteur. tom.V de la trad., p. 265; tom.VII, p. 435.)

(2) Sylva Sylv., tom. VIII de la trad., cent. VI, n° 699.

(3) Hist. Ventorum, tom. VIII du texte, p. 294.

» MÊME certains vents se précipitent de la région su-
» périeure de l'atmosphère, tandis que d'autres trans-
» pirent de l'intérieur du globe (1). »

Et, si l'on veut connaître la cause de cette *transpiration*, un autre rapprochement non moins lumineux nous la fera *sentir*.

« Comme le *microcosme*, ou *le petit monde*, ou
» l'homme enfin, pour parler tout simplement, est
» sujet, lorsqu'il a mangé des fèves ou d'autres ali-
» ments flatueux, à produire dans son intérieur des
» orages qui s'échappent avec fracas, DE MÊME le *grand*
» *monde* ou la terre, lorsqu'elle est mal disposée,
» est sujette à lâcher des tempêtes par les conduits
» souterrains, ouvrage de la sécheresse; et telle est
» l'origine de l'origine des vents *inférieurs*, c'est-à-
» dire de tous ceux qui ne *tombent pas des nues* (2). »

Voilà comment Bacon est heureux en *rapprochements;* s'il y en a de moins ridicules, il n'y en a pas de moins faux. Après tant de belles choses auxquelles M. Lasalle ne peut refuser, comme on l'a vu, de donner de temps en temps tous les noms convenables. il croit cependant, dans sa conscience de traducteur,

---

(1) Hist. Ventorum, tom. XI de la trad., p. 254.

(2) Cette sublime analogie n'appartient pas même à Bacon; elle était vulgaire du temps de Sénèque, qui dit d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant : *Je ne puis ni l'admettre ni la passer sous silence;* il ajoute ensuite avec la liberté de sa langue : « Bene nobiscum agitur quod semper excoquit natura; alioquin immundius aliquid timeremus. » (Nat. quæst. V, 4.) Bacon laisse de côté la bouffonnerie, et il s'empare de l'idée principale, qu'il nous donne comme sienne sans nommer Sénèque. C'était une vérité de *taverne* dont il voulait se faire honneur.

devoir faire un dernier effort en faveur de son auteur, et dans cette louable intention, il produit le raisonnement suivant :

« Racine n'a-t-il pas fait ces quatre vers dans sa » tragédie de *la Thébaïde :*

L'intérêt du public agit peu sur son âme,
Et l'amour du pays nous cache une autre flamme ;
Je la sais ; mais Créon, j'en abhorre le cours,
Et vous feriez bien mieux de la cacher toujours.

« Eh bien ! ces quatre vers sont dans une tragédie » ce qu'une explication de notre auteur est dans un » ouvrage de physique, et les deux auteurs n'en sont » pas moins deux grands hommes (1). »

Sans doute que quatre mauvais vers, échappés à la faiblesse humaine, n'altèrent point la gloire du poëte inimitable qui en a fait de beaux et de sublimes par milliers ; comme ce vers de Jean-Baptiste Rousseau : *Vierge non encor née en qui tout doit renaître* (vers qu'on ne peut prononcer sans faire une horrible grimace), ne fait pas le moindre tort aux odes ni aux cantates de ce poëte célèbre ; mais une absurdité ajoutée à cent mille autres les renforce comme elle en est renforcée. Rien ne demande grâce pour Bacon ; rien ne peut l'excuser d'avoir écrit avec la prétention d'un législateur des volumes entiers sur des choses dont il n'avait pas la moindre idée. Je ne me plains point au reste de ses *erreurs,* car ses erreurs sont ce qu'il y a de mieux chez lui. Je n'en veux qu'à sa nullité et à ses extravagances.

---

(1) Hist. des Vents, tom. XI de la trad., p. 208, note.

CHAPITRE XI.

MÉTÉOROLOGIE.

Bacon ayant été extrêmement loué sur ses idées météorologiques, c'est un article qu'il faut examiner avec une attention particulière.

Il part de l'idée antique et triviale de la transmutation réciproque de l'eau en air et de l'air en eau.

Il ne dit cependant nulle part d'une manière explicite que l'eau se *change* en vapeur (je ne me souviens pas, du moins, de l'avoir lu en termes exprès); il dit seulement qu'elle *envoie* des vapeurs, ce qui n'est pas la même chose.

La *terre* proprement dite envoie des *exhalaisons*, et quoique ce dernier mot soit pris communément pour un synonyme de *vapeurs*, cependant Bacon ne l'applique qu'aux fluides émanés de la *terre*, réservant celui de *vapeurs* pour ceux qui émanent de l'eau (1).

---

(1) Bacon désigne par le mot de *vapeurs* les émanations aqueuses, et par celui d'*exhalaisons* les émanations huileuses ou les émanations sèches. (Note de M. Lasalle. Hist. des Vents, tom. XI de la trad., p. 261.)

L'un et l'autre fluides sont la matière *à peu près* commune de la pluie et des vents (1); il ne dit pas *de la pluie et de l'air*, mais *de la pluie et des vents*, ce qu'il faut encore remarquer.

Cette matière commune est donc indifférente à devenir vent ou pluie, et voici la différence qui se trouve dans l'effet; car sur la cause qui détermine l'une ou l'autre transformation, il demeure muet.

La formation du vent est toujours précédée par une condensation de l'air, *et cette condensation a pour cause le nouvel air qui entre dans l'ancien* (2).

La condensation de l'air précède aussi la pluie; mais il se condense encore davantage dans la pluie, au lieu que dans les vents il s'accroît (3).

---

(1) *Pluvia et venti habent materiam fere communem* (Hist. Vent. Progn. vent. Opp., tom. VIII, p. 330.) Deux pages plus bas il dit : « Tam vapores quam exhalationes materia ventorum sunt. » (Ibid., Imit. Vent., p. 332. — M. Lasalle traduit : « Les vapeurs ainsi que les exhalaisons peuvent être la matière première des vents. » Pourquoi cette inexactitude *peuvent être* au lieu de *sont?* (Tom. XI de la trad., à la p. citée.) Il dit lui-même : *C'est Bacon qu'on me demande.* Donnez-nous donc Bacon tel qu'il est, et non comme vous tâchez de le refaire.

(2) M. Lasalle traduit : « L'air nouvellement formé et ajouté à l'air préexistant. » (Ibid., p. 24.) Cette traduction n'est pas exacte. Bacon dit : « Ex aere noviter facto intra veterem recepto. » (Texte, tom. VIII, p. 330), c'est-à-dire *l'air nouveau* entre *et* s'incorpore *dans l'ancien :* autrement il y aurait bien *addition,* mais non *condensation* d'air. Reste à savoir comment l'air se condense par la simple création d'un nouvel air, comme s'il n'y avait pas de place dans l'espace.

(3) Lorsque Bacon dit : *Aër contrahitur in pluvia* (Ibid., p. 330), cela signifie *l'air se condense en devenant pluie;* car, dans ses sublimes conceptions, l'eau n'était que de *l'air épaissi* ou condensé jusqu'à un certain point. Il ajoute : *Mais dans la formation des vents il se*

Les exhalaisons ne forment jamais de pluie ; mais une infinité de vents sont produits par les vapeurs.

Le vent n'est que de l'air mu ; et il parle avec le dernier mépris du vulgaire (PLEBEII), qui semble regarder le vent comme une espèce particulière de corps subsistant par lui-même, qui donnant l'impulsion à l'air le chasse devant lui (1).

Les vents ont trois origines locales : car, ou ils sortent de la terre comme les fontaines (*scaturiunt*), ou ils sont précipités d'en haut, ou ils sont formés ICI, dans la masse de l'air (2).

Les premiers sont des vents *tout faits,* auxquels il ne manque rien (3).

Les seconds sont formés par les nuages dans les hautes régions (*in sublimi*) ; mais dans ce cas il peut

---

dilate et augmente de volume (excrescit). Ainsi, tout à l'heure il nous dira *que le vent n'est que l'air mis en mouvement ;* maintenant *le vent est de l'air dilaté*, et il vient de nous dire que *le vent est de la vapeur transformée.* De plus, comme le vent *n'est que de l'air mis en mouvement*, il s'ensuit que, dans la formation des vents, l'air se change en air ; ce qui est très-curieux.

(1) Bacon, suivant sa coutume, ne manque jamais de donner tête baissée dans le ridicule qu'il reproche aux autres. M. Lasalle dit fort bien sur cet article : « Je connais un philosophe qui radote lui-même, en critiquant les philosophes qui balbutient. Que signifie ce titre *Du mouvement des vents ?* » (De Motu Ventorum. Hist. Vent. Opp., tom. VIII, p. 309.) « Puisque le vent, suivant Bacon, n'est que de l'air mu, autant valait intituler le chapitre : *Du mouvement de l'air en mouvement.* » (Tom. XI de la la traduct., p. 156.) On pourrait citer plusieurs passages de ce genre.

(2) HIC *in corpore aëris.* (Loc. cit. p. 294.) — ICI est parfait.

(3) *Jam venti formati.* (Hist. Vent. Orig., loc. Vent., n° 15. Opp. tom. VIII, p. 296.)

arriver trois choses : car tantôt le vent est produit par une nue déjà formée qui se dissipe entièrement, toute la nue étant changée en vent ; tantôt elle se divise, partie en pluie et partie en vent ; tantôt enfin *elle se déchire*, et le vent s'échappe (par le trou) comme dans une tempête (1).

Les troisièmes, c'est-à-dire ceux d'ici, sont formés par les eaux et les vapeurs atténuées et résolues. L'air qui en résulte, étant joint à l'air préexistant, ne peut plus être contenu dans le même espace (2) ; *il s'accroît donc, il se roule, et il occupe des lieux plus éloignés* (3).

Les vents qui sont *jetés d'en haut* sont de deux espèces : car tantôt ils sont précipités avant d'avoir été changés en nuages, et tantôt après avoir été formés par les nuages raréfiés et dissipés (4).

Bacon ajoute une réflexion bien importante: « Qui-
» conque, dit-il, pensera avec quelle facilité la va-
» peur se résout en air, quelle est l'immense quan-

---

(1) Scinditur, *et erumpit ventus ut in procella.* (Ibid., p. 297.) Dans l'immense collection des *non-sens*, on en trouverait difficilement un autre aussi burlesque.

(2) C'est-à-dire, en d'autres termes parfaitement synonymes. « qu'il ne peut plus être contenu dans l'espace qui le contenait. »

(3) « Sed excrescit, et volvitur, et ulteriora loca occupat. » (Ibid., p. 298.) Il confond constamment les deux idées *d'accroissement* et de *dilatation*.

(4) J'ai toujours peur qu'on refuse de me croire sur ma parole. Il faut citer encore le texte de ces inconcevables absurdités. « Aut enim dejiciuntur (ex sublimi) antequam formentur in nubes, aut postea ex nubibus rarefactis et dissipatis. » (Ibid., Orig. loc. Vent. Opp. tom. VIII, p. 294.)

» tité des vapeurs *et l'espace qu'occupe une seule* » *goutte d'eau changée en vapeur,* comprendra aisé- » ment qu'il se forme des vents depuis la superficie » de la terre jusqu'aux régions les plus élevées de » l'air (1). »

Telle est la théorie de Bacon sur l'origine des vents et sur les autres points de météorologie qui s'y rapportent, théorie dont l'un de ses plus grands admirateurs a parlé en termes magnifiques.

« Bacon, dit-il, remarquait déjà *que le vent n'est* » *autre chose que l'air lui-même lorsqu'il est en mou-* » *vement.* Tel fut le premier principe qu'il posa d'après » toute son histoire des vents (2). »

On dirait que *toute* l'histoire des vents n'est destinée qu'à prouver ce merveilleux axiome. Le fait est cependant que Bacon l'énonce deux ou trois fois dans le cours de l'ouvrage sans en faire la base d'aucune de ses explications, et qu'il le contredit souvent sans s'en apercevoir, comme je viens de le remarquer d'après son traducteur. La préface même de l'*His-*

---

(1) Observez qu'il confond ici l'eau et la vapeur; il argumente de l'expansibilité de l'eau changée en vapeur pour établir l'expansibilité de la vapeur changée en air. Ailleurs il nous dit « que la dilatation d'une goutte d'eau changée en air l'emporte de beaucoup sur la dilatation de l'air déjà formé. » (Ibid., Confac. ad ventos.) Après avoir confondu l'eau et la vapeur, il confond encore l'air et la vapeur. D'ailleurs *qu'est-ce que la dilatation de l'air déjà formé?* Il n'a pas une idée claire.

(2) *Précis de la philosophie de Bacon,* où l'on traite des progrès qu'ont fait les sciences naturelles par ses préceptes et son exemple, par M. de Luc; 2 vol. in-8°, tom. II, p. 12; Introd. à la Physique terrestre, tom. I, n° 144, in-8°, p. 144.

toire des vents en contient deux exemples singuliers (1).

Bacon d'ailleurs, en disant que *le vent n'est qu'un fleuve d'air,* n'a fait que copier Sénèque, qui lui-même avait copié Hippocrate (2). Dès que Bacon avance quelque chose de raisonnable, dans les sciences naturelles, on peut être sûr qu'il transcrit un ancien (3).

M. de Luc a cru devoir encore faire honneur à Bacon des plus grandes vues sur l'origine des vents, ce point si obscur et si débattu de la physique générale : « Bacon, dit-il, ne vit aucune autre cause assez » puissante, et en même temps assez variée, de la » formation des vents que la transformation en air » des vapeurs qui s'élèvent constamment de la terre » dans l'atmosphère, et la décomposition d'une partie » de l'air comme produisant les nuages et la pluie ; » et c'est là, » continue le même auteur, « la géné-

---

(1) Lorsqu'il dit, par exemple, que les vents sont les balais de notre demeure, et qu'ils servent à nettoyer la terre et *l'air lui-même,* ne distingue-t-il pas bien clairement le vent de l'air ? et ne parle-t-il pas encore plus clairement dans ce sens lorsqu'il ajoute, quelques lignes plus bas, *que les vents sont les serviteurs et les suivants de l'air, comme Éole le dieu des vents, selon la Fable, l'était de Junon qui représente l'air.* (Hist. Vent. præf. Opp. tom. VIII, p. 271.)

(2) Ἄνεμος ἔστιν ἠέρος ῥεῦμα καὶ χεῦμα. (Hippocr. de Flatibus, cap. v, tom I. Opp. in-8°. édit. Vander Linden, p. 404.) *Si ventus est fluens aër, et flumen est fluens aqua.* (Sen. nat. Quæst. III, 12). Tout ce que dit Bacon sur la belle analogie des eaux et de l'air est traduit de Sénèque dans son précieux ouvrage des *Questions naturelles.*

(3) Presque toujours sans le citer, et presque toujours encore en le gâtant. Nous en verrons des preuves remarquables.

» ralisation la plus profonde qui ait été faite des phé-
» nomènes aériens (1). »

Mais Sénèque a dit en propres termes « que la
» terre, par une grande et continuelle évaporation,
» poussant dans l'atmosphère différents principes
» dont elle s'était chargée, cette vapeur mixte est
» transformée en air, et devient du vent... par une
» décomposition impétueuse, qui produit la raréfac-
» tion en vertu de laquelle la vapeur transformée s'ef-
» force d'occuper un plus grand espace. » Il ajoute
« que les nuages décomposés forment du vent (2). »

La profonde généralisation appartient donc à Sénèque, et l'audace de Bacon, qui le transcrit presque mot à mot sans le citer, rend un peu risible, il faut l'avouer, l'enthousiasme qui veut à toute force nous donner le *vicomte de Saint-Alban* pour le père de la physique moderne.

Mais voici encore une *observation majeure* dont le savant physicien que je cite cède de même tout l'honneur à Bacon. C'est *la formation de la pluie, qui procède du retour de l'air d'abord en vapeurs et en nuages, puis en eau* (3).

---

(1) Sen. nat. Quæst., III, p. 20.

(2) « Quum magna et continua ex imo evaporatio in altum agit quo merserat, immutatio ipsa halitus mixti in ventum vertitur.... Ex his (evaporationibus) gravitatem aeris fieri, deinde solvi impetu, quum quæ densa steterant, ut est necesse, extenuata nituntur in ampliorem locum.... Facit ergo ventum resoluta nubes. » (Sen. Quæst. nat., V, 4, 5, 13.)

On doit observer la supériorité de Sénèque du côté de la précision et de la justesse de l'expression. Partout on sent un homme qui dit ce qu'il sait et qui sait ce qu'il dit.

(3) Précis de la Philosophie de Bacon, etc. Loc. cit.

Hélas! c'est encore Sénèque, et Sénèque mot à mot. *Les nuages*, dit-il, *ne sont point de l'eau, mais la matière d'une eau future...*, et la pluie n'est que la vapeur ou le nuage changé en eau (1).

Lors donc que, dans un autre ouvrage, ce chaud partisan du philosophe anglais nous dira « que ces grands résultats, auxquels Bacon fut conduit par sa méthode (2), sont un objet d'admiration et d'étonnement (3), » nous prendrons la liberté de nous étonner beaucoup de son étonnement et d'admirer très-peu son admiration.

Le dogme de la transmutation réciproque de ce qu'on appelait jadis *les quatre éléments* appartient à la plus haute antiquité. Pythagore l'enseignait (4), et les stoïciens l'adoptèrent. Écoutons encore Sénèque.

« Tout se fait de tout. L'eau devient air, et l'air » devient eau. Tout est dans tout. La terre produit de

---

(1) « Aquam non habet nubes, sed materiam futuræ aquæ. Non est quod eam existimes tunc colligi, sed effundi : simul et fit et cadit pluvia. » (Sen., ibid., I, 5; II, 26.) L'expression est ici aussi juste que la pensée.

(2) Jamais Bacon n'eut de méthode, et jamais méthode logique ne fit rien découvrir.

(3) Introduction à la nouvelle physique terrestre, par M. de Luc, 1805; 2 vol. in-8°, tom. I, seconde part., p. 54.

(4) . . . . . Tenuatus in auras
Aeraque humor abit, etc.
Inde retro redeunt, idemque retexitur ordo.

(Ovid. Met. XV, 245, seq.)

Il n'y a rien de si intéressant que cette exposition du système pythagoricien faite dans le quinzième livre des Métamorphoses par le docte et élégant Ovide.

» l'air et de l'eau. Les nuages sont humides et déjà
» même aqueux. L'air épaissi n'est point encore de
» l'eau, mais il tourne à l'eau. Gardez-vous de regar-
» der comme préexistante et tenue en réserve l'eau
» que versent les nuages : le même moment la voit
» naître et tomber. La terre contient de l'eau ; elle
» s'en décharge : elle contient de l'air ; *le froid téné-*
» *breux* des hivers le condense et en fait de l'eau...
» La nue décomposée produit du vent (1). »

Après cela, je ne vois pas ce que Bacon nous apprend de nouveau en nous disant *que les vapeurs et les exhalaisons se convertissent en air*. Il faut en dire autant du changement contraire de l'air en eau. M. Lasalle, en traduisant un texte de Bacon sur ce point, nous dit dans une note : « On voit que la

---

(1) « Fiunt omnia ex omnibus : ex aqua aer, ex aere aqua.... omnia in omnibus sunt.... transit aer in humorem.... et aera et aquam facit terra.... Nubes.... humidæ, imo udæ.... aer spissus ad gignendam aquam præparatus, nondum in illam mutatus, sed jam pronus et vergens. *Non est quod eam existimes tunc colligi, sed effundi... simul et fit et cadit...* Habet terra humorem, hanc exprimit ; habet aera, hunc umbra hyberni frigoris (frigus opacum) densat et facit humorem... Facit ventum resoluta nubes. » (Sen., Quæst. nat., III, 4 ; II, 23, 26 ; V, 12.)

A ce Sénèque, qui exprime la pesanteur absolue et relative de l'eau avec une justesse et une précision admirables, comparez Bacon qui, quatorze siècles après Sénèque, ayant le livre des *Questions naturelles* sous les yeux et le copiant mot à mot, nous dit doctement « que la pluie, la neige et la grêle enfin demeurent suspendues et toutes formées dans les hauteurs de l'atmosphère, *parce que la pesanteur ne s'étend point jusque-là.* » (Inf., p. 284.) Précédemment il avait dit que la grêle (ainsi que la terre) était supportée par l'air. (Sup., p. 140.) On peut choisir entre ces deux explications.

possibilité de la conversion de l'air en eau est ici affirmée positivement et directement (1). » Belle découverte, vraiment! c'est la doctrine banale de toute l'antiquité. Sénèque disait tout à l'heure *transit aer in humorem;* c'est donc lui qu'il faudrait admirer, et non son copiste mécanique.

Le préjugé le plus violent et le plus aveugle n'a pu cependant louer Bacon, considéré comme physicien, que sur la météorologie, à cause de quelques phénomènes susceptibles d'explications un peu vagues et qui *prêtent à la lettre,* suivant l'expression vulgaire. On lui fait dire, par exemple, *que les nuages et la pluie sont produits par la décomposition de l'air* (2). Or je ne balance pas un moment d'affirmer que les mots d'*hypostase* et de *circum-incession* sont

---

(1) Hist. des Vents, tom. XI de la trad., p. 144, note 1. Le traducteur observe avec justesse dans une autre note « que la conversion de l'eau en air une fois admise suppose comme une conséquence nécessaire la conversion réciproque de l'air en eau. » (Hist. de la Vie et de la Mort, tom. X de la trad., p. 182, note 1.)

(2) Sup., p. 189. — On lui fait dire aussi « que l'air atmosphérique et l'eau sont une même substance différemment modifiée. » (Introd., etc., loc. cit., p. 58.) Jamais il n'y a pensé. M. de Luc a été trompé par le mot *consubstantialia* qu'il avait lu dans l'*Histoire de la Vie et de la Mort.* (Can. XVII. Opp. tom. VIII, p. 439.) Ce mot n'exprime que la simple affinité; et c'est fort à propos que dans la table des matières, au mot AER, l'éditeur a écrit, en renvoyant à cette page 439 : « Aer et aqua corpora valde homogenea. » On peut sans doute s'en rapporter à Bacon lui-même, qui a dit ailleurs : « Oleum est homogeneum flammæ, ut aer est homogeneum aquæ. » (Hist. Vit. et Nec., can. XXXII. Opp. tom. VIII, p. ult.) Dira-t-on sur ce texte que, suivant lui, « l'huile et la flamme sont une même substance différemment modifiée? »

moins étrangers à l'intelligence d'un villageois que celui de *décomposition*, pris dans son acception chimique, ne l'était à celle de Bacon. Jamais il n'imagina rien de semblable ; il croyait tout simplement que l'air devenait eau *en s'épaississant*. Il n'en savait pas davantage (1), et lui-même va nous le déclarer de la manière la plus expresse.

« Les vents, dit-il, sont condensés (ou plutôt *com-*
» *primés*) en pluie de plusieurs manières : d'abord,
» par le poids des vapeurs, lorsqu'elles sont abon-
» dantes au point de *surcharger* les vents ; en second
» lieu, par l'action des vents contraires ; troisième-
» ment, par l'obstacle des montagnes et des promon-
» toires qui se trouvent sur la route de ces vents, les
» arrêtent *et les tournent insensiblement sur eux-*
» *mêmes ;* enfin, par les froids aigus qui condensent
» les vents (2). »

---

(1) Et cela même il le devait à Sénèque, comme nous venons de le voir.

(2) Bacon croyait donc que les vapeurs chargeaient les vents comme le cavalier *charge* son cheval, que l'air dans son état de liberté peut être comprimé par un autre fluide, et que cette pression peut opérer dans l'espace libre ce que les plus violentes compressions mécaniques ne peuvent exécuter sous nos yeux dans un espace resserré et résistant. Enfin, après nous avoir dit « que les vapeurs se changent en pluie, » il nous enseigne ici « que les vapeurs, agissant comme simple poids mécanique, changent les vents en pluie. » Il prend de plus constamment le *vent* pour *l'air*, et l'on ne sait comment se tirer de ses expressions aussi fausses que ses idées. M. Lasalle a pris le parti de refaire le morceau en entier pour le rendre à peu près supportable. Il a fait disparaître le *paulatim in se vertunt*, mots qui signifient positivement dans le sens grammatical « que les vents sont insensiblement changés en montagnes et en promontoires. » Il supprime encore abso-

Bacon nous a dit expressément, ainsi on peut l'en croire, qu'il ne voyait dans la nature, quant aux vaporisations et condensations, rien de plus que ce qui se passe dans un alambic. « Le liquide, dit-il, » s'élève en vapeurs : arrivées à une certaine hau- » teur, elles sont abandonnées par le feu ; opération » qui est accélérée encore par l'application de l'eau » froide à l'extérieur. Alors elles s'attachent aux » parois de l'alambic, et se rétablissent dans leur » premier état de liquide. *C'est une image tout à fait* » *simple des rosées et de la pluie* (1). »

Qu'y a-t-il donc dans cette explication qu'on ne trouve partout, et qui s'élève un peu au-dessus de la croyance vulgaire ? Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette pensée triviale de la conversion immédiate des vapeurs en pluie par la réfrigération est, si je ne me trompe, le premier préjugé que M. de Luc a trouvé sur son chemin et qu'il a dû renverser en commençant ses admirables travaux météorologiques.

Bacon, qui nous a si bien expliqué pourquoi il pleut, n'est pas moins admirable lorsqu'il nous explique pourquoi il ne pleut pas : « Il ne pleut pas en » Égypte, dit-il, parce que l'air de ce pays, étant » rare et sec, est altéré de sa nature (2), et boit la

---

lument l'article du froid *qui condense l'air en pluie*, comme si cette absurdité avait quelque chose de plus révoltant que toutes les autres. (*V.* la trad., tom. XI, p. 143-144.)

(1) Hist. Vent., loc. cit. n° 4, p. 49 du texte.

(2) Pourquoi le traducteur dit-il *une sorte de soif?* Bacon a dit purement et simplement *thirsty;* il faut le traduire.

» vapeur avec tant d'avidité qu'elle ne peut plus sub-
» sister sous la forme de vapeur sensible, ni se ramasser
» en gouttes pour former la pluie (1). » Cette explication est d'autant plus précieuse qu'elle fournit une théorie générale. *Tant que l'air boit nous jouissons du beau temps ; si par une suite de son avidité il est obligé d'épancher sa boisson, il pleut.* C'est évidemment tout ce qu'on peut savoir sur *la pluie et le beau temps.*

Les nuages jouant un si grand rôle dans la météorologie, il est bon de savoir ce qu'ils sont et comment ils se forment. Bacon sur ce point ne laisse rien à désirer : « Ce sont, dit-il, *des condensations impar-*
» *faites* (2), mêlées d'une partie de vapeur aqueuse
» et de beaucoup plus d'air. Elles se forment en
» hiver dans le moment où l'on passe du gel au dégel,
» ou réciproquement ; dans l'été et le printemps (il
» ne dit rien de l'automne) les nuages ne sont qu'*une*
» *expansion de la rosée* (3). »

---

(1) Sylva Sylv., cent. VIII, n° 767. Tom. IX de la trad., p. 98. Opp. tom. I, p. 512.

(2) Des vapeurs sont une condensation !!! *Cosa non detta in prosa mai nè in rima.*

(3) Hist. Vent., Ibid., n° 18. Je citerai encore ce passage de Bacon : « Lorsque les vapeurs ne peuvent ni se réunir *commodément* en pluie ni s'éparpiller en air pur, elles produisent des *gonflements* dans la masse de l'air, et c'est une cause principale des vents. » (Hist. Densi et Rari. Opp. tom. IX. p. 23.) Après cela, son habile panégyriste même devrait être converti et convenir de bonne foi que non-seulement Bacon n'a pas soupçonné la théorie qu'on lui prête, mais qu'il a dit précisément le contraire, supposé cependant qu'il ait réellement *dit* quelque chose, ce qui est fort douteux pour moi.

Voilà cependant ce qui est écrit; il n'y a pas moyen de l'effacer. Je ne sais néanmoins si on ne trouvera point Bacon encore plus amusant lorsqu'il nous dit « qu'il arrive à l'air, lorsqu'il se change en eau, précisément ce qui arrive au lait qui se caille; de manière qu'une goutte de pluie n'est qu'*un caillot d'air* (1).

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que de la pluie; maintenant Bacon va nous enseigner comment la neige et la grêle appartiennent à la même théorie, et comment tout s'explique par le mouvement de *fuite* et d'*antipéristase* (2). Il met pour ainsi dire sous nos yeux le mécanisme de cette formation.

« Le froid du ciel, chassé par les rayons directs du » soleil, rencontre le froid de la terre chassé par les » rayons réfléchis. On peut juger du froid qui résulte » d'une telle rencontre qui n'opère pas moins qu'*une* » *concentration de la nature froide* (l'enfer y gèle- » rait). Il s'y fait donc de grandes condensations. Les » *caillots* de pluie, de grêle, etc., demeurent suspen- » dus dans l'air dont ils sont formés (*pensiles*), et » sans pouvoir tomber, vu que dans la moyenne ré- » gion, où ils ont pris naissance, les corps ne pèsent » plus. Mais si par quelque force (que le docte chan- » celier ne fait pas connaître) ils viennent à être *jetés* » jusque dans la région de la pesanteur, alors ils se » mettent à tomber et arrivent jusqu'à nous (3). »

---

(1) *Aeris coagulum et* receptus. (Parm. Teles. et Democr. Philos. Opp. tom. IX, p. 327.) *Receptus, se prendre.* Gallicisme.

(2) Hist. Densi et Rari. Ibid., tom. IX, p. 54-55.

(3) « Ubi colligit se et *unit* (autre gallicisme) natura frigidi.... hærent in regionibus aeris, et inde magis *dejiciuntur* quam *descen-*

Plein de ces grandes idées, et considérant combien il serait utile que l'art pût changer l'air en eau (dans les incendies, par exemple), Bacon proposait aux savants de rechercher, par des opérations décisives, si cette transsudation que nous apercevons en certains temps sur la surface des corps durs et polis « n'est purement et simplement qu'une condensation de l'air repoussé par les surfaces, ou si elle participe jusqu'à un certain point du suc ou de l'esprit intérieur des pierres (1). »

Enfin son génie, prenant un de ces *élans philosophiques* dont il a fait un livre, propose de rechercher « si l'on ne pourrait point trouver dans quelque végétal un *froid potentiel* capable de condenser l'air en eau (2). »

---

dunt, antequam terræ vicinitatem persentiscant. Itaque optime notavit *Gilbertus* corpora gravia post longam a terra distantiam motum versus inferiora paulatim exuere, » etc. (Descript. Globi intell. Opp. tom. IX, p. 235.)

On voit ici comment un esprit droit *use* d'une vérité, et comment un esprit faux en *abuse*. Gilbert disait « que la force magnétique ou attractionnaire (les mots n'importent pas) diminue à mesure que le corps attiré s'éloigne du corps attirant, » et il disait une grande vérité dont il ne s'agissait plus que de trouver la loi. Bacon, qui croyait naïvement être de l'avis de ce très-habile homme, dit « que la grêle toute formée demeure suspendue dans la région moyenne de l'atmosphère, parce qu'à cette hauteur les corps ne pèsent plus ; » et il dit une sottise.

(1) « An participent nonnihil ex succo et pneumatico intrinseco lapidis. » (Hist. Densi et Rari, l. c. p. 50.)

(2) « Digna res cognitu esset, utrum inveniatur in vegetabili aliquo *potentiale frigus* quod denset aerem in aquam ; itaque diligentius inquiratur. » (Ibid., p. 50.)

Bacon conjecturait de plus que, suivant les apparences, le *froid po-*

Après avoir lu ce honteux ramas d'extravagances, il faut relire dans les deux ouvrages cités « que les résultats auxquels Bacon parvint par sa méthode sont un objet d'étonnement et d'admiration ; que c'est la généralisation la plus profonde qui ait été faite des phénomènes aériens, et qu'elle n'a reçu aucun changement par le progrès des connaissances RÉELLES (1). »

Certes, il n'y a pas de sermon plus terrible sur le danger des préjugés et sur l'empire exercé par les *idoles de caverne,* empire dont les meilleurs esprits même ne savent pas toujours s'affranchir. Quant à ceux qui n'ont point de système à soutenir, après avoir souri un instant sur la destinée des livres et des réputations, ils laisseront l'*admiration* au savant auteur de l'*Introduction,* ne réservant pour eux que l'*étonnement*, qu'on ne saurait en effet refuser équitablement à tout ce qu'on vient de lire.

---

tentiel devait se trouver dans la famille des *Roseaux articulés,* cannas geniculatas. (Ibid.) Je le crois comme lui ; du moins je ne connais aucune plante qui ait plus de raisons en sa faveur.

(1) Cette épithète infiniment remarquable, et dont il sera de nouveau question plus bas, suppose manifestement qu'il y a des connaissances qui ne sont pas *réelles,* (il eût été bien sage de les nommer), ou, pour mieux dire, que les connaissances physiques seules sont *réelles.* Toute la philosophie de Bacon est dans ce mot. (*V.* le Précis de la Philosophie de Bacon, tom. II, p. 20, et l'Introduction à la Physique moderne, tom. 1, p. 154.)

CHAPITRE XII.

BUT GÉNÉRAL DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

Pour terminer le tableau de cette philosophie, il faut montrer qu'elle est encore plus folle, s'il est possible, dans son but que dans ses moyens; car elle se dirige tout entière vers les chimères de l'alchimie et vers d'autres encore non moins extravagantes.

Bacon avait l'esprit éminemment faux, et d'un genre de fausseté qui peut-être n'a jamais appartenu qu'à lui; son orgueil le trompait continuellement de deux manières. L'envie qui le possédait d'ouvrir de nouvelles routes et le dépit secret que lui inspirait son incapacité absolue, essentielle, radicale dans toutes les branches des sciences naturelles, l'avaient porté insensiblement à dédaigner, à rabaisser, à insulter même tout ce qu'il ignorait; et pour se consoler pleinement il substituait aux réalités, qui n'étaient pas à sa portée, des chimères qui lui appartenaient bien légitimement puisqu'il ne les tenait que de lui-même. Ce double caractère domine dans toutes les œuvres de Bacon, au point qu'elles ne présentent peut-être pas une page où il ne se montre d'une manière frappante.

Ainsi il voulait tout détruire dans l'empire des sciences et tout refaire à sa guise (1). Il chassait la théologie des académies, et la repoussait dans l'Église. Absolument étranger à la métaphysique, il la supprimait de sa pleine puissance et autorité philosophique pour donner ce nom à la *recherche des formes* (2), dont il avait fait dans son plan la première partie de sa philosophie naturelle; de manière que la science du monde intellectuel devenait dans son système la première branche de la science des corps, ce qui est tout à fait curieux. L'astronomie lui déplaisait presque autant que la théologie; il voulait une astronomie *vive*, au lieu de la nôtre, qui est morte (3). L'optique, la médecine, la chimie, toutes les sciences en un mot étaient soumises à sa critique

---

(1) On a beaucoup répété le reproche qu'il fait à Aristote « de ressembler aux princes ottomans, qui égorgent leurs frères pour régner seuls paisiblement. » (Nov. Org., lib. I, § LXVII.) Sous ces formes poétiques Bacon cache presque toujours des idées fausses. La comparaison ne tombe point en particulier sur Aristote, mais sur les philosophes en général, qui sont tous *Ottomans;* mais, sans insister sur cette vérité, j'observe seulement la singulière maladie de Bacon d'insulter constamment dans les autres ses défauts et ses ridicules propres. C'est lui qui aurait été le véritable *Ottoman;* c'est lui qui aurait tout égorgé si l'on eût eu la complaisance d'obéir à un *eunuque noir* qui voulait régner à la place des *princes du sang*. N'a-t-il pas reproché à ce même Aristote « d'avoir amené de nouveaux termes dans l'empire des sciences » (de Augm. Scient. III, 4, tom. VII, p. 176); de montrer constamment l'ambition de contredire? etc. (Ibid., p. 176), tandis que lui Bacon porte ces mêmes ridicules à l'excès.

(2) « Inquisitio formarum quæ sunt ratione certa et sua lege æternæ et immobiles constituit Metaphysicam. » (Nov. Org. Ibid., § IX, p. 85.)

(3) *Astronomia* VIVA. (Nov. Orb. Scient., lib. III. Opp. tom. VII, *ad calc.*)

tranchante, et sans cesse rabaissées par ses éternels *desiderata* (1). Comme il n'aimait que ses propres idées, les plus nobles, les plus utiles inventions, celles même qui étaient le plus évidemment faites pour *consoler* l'humanité et pour étendre l'empire des sciences, ne pouvaient avoir l'honneur d'obtenir son approbation. Le vice inné de son esprit s'élève sur ce point jusqu'au délire, jusqu'à la manie. Il loue assez légèrement le télescope, qui venait d'être inventé de son temps; dans les règles, il devait le briser puisque « toute découverte qui n'est pas le résultat d'une expérience écrite ne doit pas être reçue (2); » il se contente cependant de dire « que si tout ce qu'on assure avoir découvert à l'aide de cet instrument était vrai, on aurait bien découvert d'autres choses depuis (3). » Quant au microscope, il le méprise bien davantage, et toujours en vertu de ce caractère éternel, de ce délire orgueilleux qui l'entraîne invariablement à déprimer *ce qui est* pour exalter *ce qui devait être* (suivant lui), à rejeter les richesses réelles de l'homme pour en convoiter d'imaginaires. Le microscope donc a de même très-peu l'honneur de

---

(1) *V.* le liv. III, chap. VI de Augm. Scient., p. 204, où il reproche entre autres aux mathématiques de n'avoir rien trouvé d'un peu remarquable depuis l'époque d'Euclide. (Il est habile !)

(2) *V.* ci-devant, p. 60.

(3) « Omnia certe inventa (hæc) nobilia (tout ce qu'on avait découvert par le moyen du télescope) nobis suspecta sunt, quod in istis paucis sistatur experimentum, neque alia complura investigari æque digna eadem ratione inventa sint. » (Nov. Org., § XXIX. Opp. tom. VIII, p. 153.)

Ce passage et mille autres me paraissent appartenir à une folie au moins commencée.

lui plaire. Pourquoi ? « Parce qu'il ne fait point voir les atomes, *et* parce qu'il ne fait point voir à la fois de larges surfaces agrandies ; » de manière qu'avec le microscope il est impossible de voir, par exemple, une serviette entière et tout à la fois, comme on verrait à l'œil nu les filets d'un jeu de paume. A cause de ces deux défauts révoltants, Bacon déclare le microscope INCOMPÉTENT (1) ; il ne pardonne pas même aux humbles besicles (ou lunettes vulgaires), et sa raison pour les rejeter est péremptoire : « Elles » ne servent, dit-il, qu'à remédier à la faiblesse de la » vue et à la mauvaise conformation de l'organe ; » *d'ailleurs elles ne nous apprennent rien de nou-* » *veau* (2). »

Il reproche à l'arithmétique vulgaire de manquer de formules expéditives, « surtout pour les progressions, qui sont d'un grand usage dans les sciences

---

(1) « Perspicillum illud ad minima *tantum* valet (c'est-à-dire qu'il ne sert qu'à son objet, ce que Bacon ne pardonnait pas) ; quale perspicillum si vidisset Democritus, exsiluisset forte, et modum videndi atomum, quem ille invisibilem omnino affirmavit, inventum fuisse putâsset ; verum incompetentia hujusmodi perspicillorum.... usum rei destruit. Si enim inventum extendi posset...., adeo ut textura panni lintei conspici posset, etc. » (Nov. Org., nº XXIX, tom. VIII, p. 157.)

(2) Cet incroyable passage est un de ceux dont le traducteur a cru devoir faire justice. « J'aimerais autant, dit-il, dire d'un médecin qui » a guéri un paralytique qu'il lui a rendu l'usage de ses bras et de ses » jambes, et rien de plus. » (Ibid., tom. VI de la trad., p. 4, note 2.) Mais ce jugement de Bacon n'est point une erreur isolée ou accidentelle ; elle découle de son caractère et de l'état habituel de son esprit. S'il eût assisté à la découverte du quinquina il aurait dit : « A quoi sert » cette écorce ? à guérir la fièvre, *et rien de plus* ; » et il l'aurait déclarée INCOMPÉTENTE, parce qu'elle n'apprenait point la *forme* de la fièvre.

physiques (1). Et quant à cette arithmétique pythagoricienne et mystérieuse qu'on vient de mettre à la mode (c'est l'algèbre qu'il veut dire), ce n'est qu'une ABERRATION DE LA THÉORIE (2). »

Ce jugement est précieux. Bacon reproche à l'arithmétique de n'être pas l'algèbre, et à l'algèbre de n'être pas l'arithmétique. Misérable tête ! combien elle était inaccessible à toute idée abstraite et légitime ! Bacon avait grandement raison de vouloir anéantir la métaphysique en lui donnant un but fantastique ; il voulait étouffer sa plus grande ennemie.

L'espèce d'instinct invincible qui l'entraînait dans toutes les routes fausses ne saurait donc étonner personne : c'est le même instinct qui l'écartait de toutes les routes vraies.

Il a pris la peine lui-même de nous dire ce qu'il attendait des sciences naturelles. Sous le titre burlesque de *Magnificence de la nature pour l'usage de l'homme*, il a réuni les différents objets de recherches que devait se proposer tout sage physicien, et ce qu'il devait tenter *pour l'usage de l'homme*. Voici quelques échantillons de ces petits essais (3).

---

(1) « In Arithmeticis nec satis varia et commoda inventa sunt supputationum compendia, præsertim circa progressiones, quarum in physicis usus est non mediocris. » (De Aug. Scient. III, 6. Opp. tom. VII, p. 204.)

(2) EXSPATIATIO SPECULATIONIS. (De Augm. Scient. cit. loc., p. 204.)

(3) *Magnalia naturæ* QUOAD USUS HUMANOS. Quand je n'aurais appris le latin que pour sentir la force et la sagesse de ce QUOAD, je ne

« Faire vivre un homme trois ou quatre siècles ;
» ramener un octogénaire à l'âge de quarante ou cin-
» quante ans ; faire qu'un homme n'ait que vingt ans
» pendant soixante ans ; guérir l'apoplexie, la goutte,
» la paralysie, en un mot toutes les maladies répu-
» tées incurables ; inventer des purgations qui aient
» le goût de la pêche et de l'ananas ; rendre un
» homme capable de porter une pièce de trente-six ;
» faire qu'on puisse le tenailler ou lui briser les os
» sans qu'il en perde contenance ; engraisser un
» homme maigre ; amaigrir un homme gras, ou

---

pourrais regretter ma peine.—Je cite l'original de ces *magnificences, seulement pour la pratique.*

The prolongation of life : the restitution of youth in some degree : the retardation of age : the curing of diseases counted incurable : the mitigation of pain : more easy and less loathsome purgings : the increasing of ability for suffer torture or pain : the alterings of complexions and fatness and leanness : the altering of statures : the altering of features : the increasing and exalting of intellectual parts : versions of bodies into other bodies : making of new species : transplanting of one species into another : instruments of destruction, of war and poison :... force of the imagination, either upon another body, or upon the body itself : acceleration of time in maturation : acceleration of time in clarifications : acceleration of putrefaction :... acceleration of germination :.. turning crude and watry substances into oily and unctuous substances : drawing of new foods out of substances not now in use : making new threads for apparels :.. natural divinations :... greater pleasures of the senses (Ah ! monsieur le chancelier, à quoi pensez-vous ?) : artificial minerals and cements.

(*Magnalia naturæ* à la tête de l'ouvrage intitulé *Sylva Sylvarum* ou *Histoire naturelle*. Opp. tom. I, p. 257, partie anglaise.) Je ne trouve point ce morceau dans la traduction de M. Lasalle. Il lui a paru sans doute passer toutes les bornes du ridicule. Ces sortes de suppressions sont un service qu'il rend de temps en temps à son auteur, et lui-même nous en avertit franchement.

» changer ses traits ; changer un géant en nain, et » un nain en géant ; ou, ce qui revient au même, un » sot en un homme d'esprit ; changer de la boue en » coulis de gélinottes, et un crapaud en rossignol ; » créer de nouvelles espèces d'animaux ; *transplanter* » celle des loups dans celle des moutons (1) ; inventer » de nouveaux instruments de mort et de nouveaux » poisons ; (toujours QUOAD *usus humanos*) transpor- » ter son corps ou celui d'un autre par la seule force » de l'imagination ; mûrir des nèfles en vingt-qua- » tre heures ; tirer d'une cuve en fermentation du vin » parfaitement clair ; putréfier un éléphant en dix mi- » nutes ; produire une belle moisson de froment au » mois de mars ; changer l'eau des fontaines ou le jus » des fruits en huile et en sain-doux ; faire avec des » feuilles d'arbre une salade qui le dispute à la laitue » romaine, et d'une racine d'arbre un rôti succulent ; » inventer de nouveaux fils pour les tailleurs et les » couturières, et des moyens physiques de lire dans » l'avenir ; inventer enfin de plus grands plaisirs » pour les sens, des minéraux artificiels et des ci- » ments. »

En traduisant très-fidèlement ces extravagances je ne fais pas d'autre malice à Bacon que celle de développer ses idées, de réduire ses généralités à la pratique et à l'individualité ; de changer pour ainsi dire son algèbre en arithmétique ; ce qui est de toute justice, puisque toute algèbre doit être traduite sous peine d'être inutile.

---

(1) Je ne voudrais pas répondre qu'une assez grande quantité de *petits esprits* ne comprissent pas bien cette opération.

Tel est cependant le but général de cette fameuse philosophie de Bacon, et tel est nommément le but particulier du *Novum Organum* tant et si ridiculement exalté. « Le but du chancelier Bacon dans cet ouvrage, nous dit son traducteur lui-même, est extrêmement élevé; car il n'aspire à rien moins qu'à produire de nouvelles espèces de corps et à transformer les espèces déjà existantes (1). »

En effet l'*entreprise est fort belle*, et je ne crois pas qu'il soit possible de lui comparer rien dans l'histoire de l'esprit humain. Ici se présente une observation remarquable. Tant que Bacon ne débite que des absurdités *monodiques*, comme dit le grand homme, et qui ne roulent que sur des faits isolés, son traducteur prend assez volontiers la liberté de s'en moquer impitoyablement, parce qu'il lui reste la ressource de le louer sur les idées générales; mais lorsqu'il en vient à ces erreurs catholiques (2) qui supposent une absence complète de jugement, il s'arrête et n'ose rire. Comment convenir que l'ouvrage le plus fameux de Bacon (le *Nouvel Organe*) n'est dans son objet et dans sa totalité qu'un long accès de délire? il n'y avait pas moyen. Il aime donc mieux défendre ce système, et du moment qu'il a pris son parti il faut convenir qu'il fait ce qu'il peut d'une aussi mauvaise cause. On ne dira pas du moins qu'il manque d'intrépidité : « L'homme, dit-il, qui aura une fois découvert la

---

(1) Tom. VI de la trad., p. 315.

(2) Au lieu d'*universelles*. Autre expression favorite de Bacon, dont il sera fort question plus bas.

» forme de la chaleur pourrait la produire à volonté ; » il pourrait faire régner dans un espace assez grand » la chaleur de l'été au milieu de l'hiver (1). Il pour- » rait transformer les corps, composer de nouvelles » espèces, faire en petit ce que la nature fait en » grand, et réciproquement faire *plus qu'elle*, autre- » ment et plus vite qu'elle, etc. ; » il ajoute « *que ces* » *opérations ne paraîtront chimériques qu'aux petits* » *esprits* (2), » espèce de formule qui doit naturellement terminer tout paradoxe révoltant.

Il cherche des arguments en faveur de la transmutation dans les opérations animales. « Puisque le pain que je mange devient chair, chyle, sang, etc., c'est pour nous une nouvelle raison d'espérer. » Je dis de mon côté : « Puisque l'herbe dans le corps d'une vache se change en lait, pourquoi l'homme ne pourrait-il pas atteindre le talent d'une vache ? » Voilà pour ce qui s'appelle *faire aussi bien que la nature ;* pour ce qui est de faire *mieux qu'elle*, la chose ne souffre pas de difficulté. *La nature fait-elle des maisons ?*

On peut donc faire *mieux que la nature*. Il a oublié d'ajouter : *La nature fait-elle du miel, de la soie ?* donc l'abeille et le ver à soie, quoiqu'ils en sachent notoirement moins que nous, peuvent cependant faire *mieux que la nature*, ce qui doit fort nous

---

(1) Quelle économie de bois ! et si l'on pouvait réciproquement amener chez son ennemi une bonne gelée au mois d'août, quel immense avantage *quoad usus humanos !*

(2) Préface générale de la trad., page XXI.

encourager. C'est un étrange sophisme que celui de regarder *la nature* comme un être à part et séparé des êtres particuliers dont l'ensemble forme précisément ce qu'on appelle vaguement *nature* (1). Sans doute qu'elle ne fait point de *maisons ;* mais elle fait beaucoup mieux, puisqu'elle fait l'*homme*, qui fait *les maisons*, comme elle fait l'abeille et le ver, qui font le miel et la soie.

Mais les efforts les plus spirituels du traducteur ne sauraient effacer *les magnificences de la nature*, c'est-à-dire l'abrégé de la philosophie de Bacon, qui roule tout entière sur deux pôles invariables, le *faux* et l'*impossible*. On trouverait difficilement dans ses œuvres entières une page qui ne soit empreinte de ce caractère général. *Emparez-vous des formes pour être tout puissant.* Il ne sort pas de cette idée, qui domine surtout dans le *Novum Organum*, où tout se réduit en dernière analyse à la transmutation des corps. Il se plaint sans détour de la timidité de ces

---

(1) M. Lasalle observe ailleurs « que ce mot de *nature* n'a pas moins de quatorze acceptions dans notre langue, et qu'il est au nombre de ceux qu'il faudrait supprimer. » (Tom. XV de la trad., p. 576.) Je serais curieux de savoir à quelle autorité on devrait s'adresser pour obtenir cette proscription. On voit au reste que le savant traducteur bat ici la grande route de l'erreur, tracée par Locke et Condillac. Ils ne tarissent pas sur les défauts des langues et l'abus des mots, et ne cessent de nous exhorter à la réformation directe des *signes* (comme dit l'argot moderne). Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ce sujet : j'observerai seulement que si à quelqu'un de ces philosophes qui pourrait me citer le mot de *nature* comme un exemple des abus du langage je m'avisais de dire « que c'est Dieu qui ferme les plaies, qui fait digérer l'animal et croître les plantes, » etc., il ne manquerait pas de me regarder en pitié et de me rappeler *à la nature*.

philosophes « qui ont regardé comme impossible tout » ce qui passait leur science et celle de leurs maîtres ; » de là vient, ajoute-t-il, cette fausse opinion que » les compositions seules appartiennent à l'homme, » mais que les véritables *mixtions* sont l'ouvrage » exclusif de la nature (1), ce qui ne tend à rien » moins qu'à nous ôter l'espérance de produire et » de transformer artificiellement des corps natu- » rels (2). »

A quoi l'homme est exposé ! Mais continuons.

« L'entreprise de faire de l'or, nous dit Bacon, » n'est pas impossible en elle-même ; mais les moyens » proposés jusqu'ici sont illusoires dans la pratique, » et les théories dont on a déduit ces procédés ne sont » pas moins chimériques : le tout n'est qu'un tissu » d'erreurs ou d'impostures.... Pour nous, abandon- » nant tous ces rêves de l'alchimie, nous marcherons » dans les voies de la nature, dans les seules qui puis- » sent mener à ce grand but (3). »

Ces *voies de la nature* ne sont pas à la portée des esprits ordinaires ; heureusement Bacon nous les a révélées. Ce puissant génie avait beaucoup médité

---

(1) Le mot de *mixtion*, opposé ici à celui de *composition*, est très-remarquable. Il ne croyait pas que la nature allât plus loin que le véritable mélange chimique. Il se demandait donc *de quoi est fait l'or* pour faire de l'or dès qu'il aurait connu les *drogues* constituantes ; comme on dit, par exemple, *de quoi se fait l'encre ou la thériaque*, pour être en état de produire l'encre et la thériaque *à volonté*.

(2) Nov. Org., lib. I, cap. I, n° LXXV. Opp., tom. VIII, p. 30.

(3) Sylva Sylv. Cent. IV, n° 377, tom. I, des œuv., huitième de la trad., p. 30.

sur la *maturation* en général pour en tirer des axiomes *généraux*, en attendant les *généralissimes*. Or, comme il voyait que la *nature* (avec ses quatorze noms) transformait des fruits acerbes en comestibles excellents, et que l'homme même *avec le temps et la paille mûrit les nèfles* (1), il en concluait avec une profonde sagesse qu'en considérant, par exemple, l'étain et le cuivre comme de l'argent et de l'or *verts* il suffisait de les faire *mûrir;* ce qui est d'une vérité éblouissante. Le principe une fois découvert, il ne s'agit plus que de l'appliquer, et c'est de quoi Bacon s'acquitte dans le plus grand détail avec un sérieux admirable. Ceux qui ont assez de temps pour en perdre peuvent se promener dans *la Forêt des Forêts* à la suite du thaumaturge (2) ; ils y verront que tout dépend d'un temps suffisant, d'une chaleur douce et d'une grande lampe : ce n'est pas cher (3).

Nous avons vu Bacon se moquer des alchimistes tout en croyant à l'alchimie sur la transmutation des métaux ; il n'est pas moins curieux sur cette autre branche des sciences occultes qui a pour but la prolongation de la vie humaine. Son *Histoire* entière *de la Vie et de la Mort* n'est au fond qu'un traité sur cette matière intéressante. Comme l'art des rapprochements

---

(1) Proverbe italien fort connu : *Col tempo e colla paglia maturano i nespoli.*

(2) Sylva Sylv., cent. IV, tom. VIII de la trad., p. 32, seq.

(3) Il approuve au reste *le judicieux parti* qu'ont pris les Chinois d'abandonner la confection de l'or pour tourner tous leurs efforts vers celle de l'argent, et de s'en occuper avec une assiduité *qui tient cependant un peu de la folie.* (Sylva Sylv. Ibid., 31.)

vrais et féconds est le véritable cachet du génie, les rapprochements vains et stériles distinguent les esprits faux. Ainsi Bacon, pour s'élever aux idées générales, croit devoir nous entretenir de la plus longue vie de tout ce qui vit dans l'univers. Nous apprenons en conséquence la plus longue vie du fraisier, de la violette, de la pimprenelle, de la primevère, de l'oseille, de la bourrache, de la buglose, du thym, de la sauge, de la marjolaine, etc. (1). Au chapitre des hommes nous apprenons « que le pape Paul III, homme doux et tranquille, avait vécu quatre-vingt-un ans, et que Paul IV, homme âpre et sévère, en avait vécu quatre-vingt-trois. » Qu'est-ce que cela prouve, bon Dieu! Ce qui distingue tous les écrits de Bacon, et nommément cette *Histoire de la Vie et de la Mort*, c'est l'immensité d'appareil et la nullité des résultats. On ne comprend pas comment il est possible de remuer, de rassembler tant de matériaux sans pouvoir bâtir une cabane. Bacon se prosterne devant tous les êtres de la nature pour en obtenir une réponse : puis il se relève pour nous prononcer une folie.

Il débute, comme il faut s'y attendre, par se moquer de *la tourbe des médecins* (2), qui ont embrouillé la matière avec leur *humide radical* et leur *chaleur naturelle* : « Tout ce qu'on a imaginé jusqu'à » présent, dit-il, pour allonger la vie mérite à peine de

---

(1) Tom. X de la trad., Sylva Sylv., n° XIV, p. 40.

(2) *Medicorum turba*. (Sylva Sylv., Opp. tom. VIII, p. 338.) M. Lasalle traduit *le troupeau des médecins*. (Tom. X. Ibid., p. 11.) Il me paraît inutile de prêter à Bacon un terme plus impertinent que celui qu'il a employé.

» fixer l'attention (1). On ne trouvera ici rien de sem-
» blable, et nous osons nous flatter de marcher directe-
» ment vers le but.... *Nos indications seront telles*
» *que dans la suite on pourra sans doute découvrir*
» *beaucoup de nouveaux moyens...., sans pouvoir*
» *ajouter beaucoup à ces indications mêmes* (2). »

C'est toujours, comme on voit, la même confiance en lui-même. Après cette espèce de préface, qu'il ne fait que répéter à chaque paragraphe *des magnificences de la nature,* il débute par établir un principe des plus féconds ; car les esprits étant tout dans le corps humain il suffit *d'agir sur les esprits pour les faire* reverdir *à mesure qu'ils* dessèchent (3).

Ce trait de lumière amène la note suivante de la part du traducteur : *Quand notre auteur, un peu trop amoureux de ses barbarismes, nous aurait épargné tout ce jargon, en partie composé de mots sans idées et de signes insignifiants, en serait-il moins estimable? Car enfin* QU'EST-CE QU'UN ESPRIT VERT?... *Mais!* dit-il, *c'est Bacon lui-même qu'on me demande* (4). »

---

(1) Nous l'avons entendu affirmer tout à l'heure que « jusqu'à lui on n'avait rien dit de raisonnable sur les moyens de faire de l'or ; mais que pour lui il enseignerait les voies de la nature. » Le voilà maintenant qui répète la même formule pour la *fontaine de Jouvence,* et ainsi du reste, sans jamais varier, et pour toutes les sciences quelconques, réelles ou imaginaires. C'est une folie qui n'a ni nom, ni modèle, ni copie.

(2) Opp. tom. VIII, *Intentiones,* p. 390. Hist.Vit. et Nec. Tom. X de la trad., p. 204, 207, 208.

(3) *Operatio super spiritus ut maneant juveniles et* REVIRESCANT. (Hist. Vit. et Nec. Ibid., p. 394.)

(4) Tom. X de la trad., Ibid., p. 216. Mais *si c'est Bacon lui-même qu'on vous demande,* permettez-nous de vous demander aussi, esti-

Si j'entrais dans tous les détails du traitement inventé par Bacon *pour arrêter la marche puissante de la nature et la faire rétrograder* (1), je fatiguerais les lecteurs autant qu'il m'a fatigué lui-même. C'est un recueil de *recettes* qu'il avait probablement trouvées dans les papiers d'une dame de charité, et qu'il avait augmentées et corrigées à sa manière. On peut tout au plus s'arrêter sur quelques remèdes particuliers qui lui appartiennent exclusivement.

Après avoir détaillé, par exemple, tous les remèdes actifs pour la longévité, parmi lesquels brille le nitre, qui est l'esprit de la terre (2), (ceci, par exemple, est évident!) il en vient aux remèdes passifs, qui sont, dit-il, comme les *antistrophes* des premiers; mais comme ces remèdes, pris par la bouche, pourraient contrarier l'intention de quelque remède actif, ils doivent prendre une autre route. Bacon conseille donc, surtout dans la jeunesse, l'usage *habituel* (quelle science!) de petits remèdes *antistrophiques*, nullement purgatifs, mais préparés seulement *pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de monsieur*, et qu'on ne se pressera point de licencier (3).

---

mable traducteur, pourquoi vous nous dites à toutes les pages « qu'il n'y a pas moyen d'être exact; que le texte n'est pas supportable; qu'il faut absolument qu'on vous accorde la permission de supprimer, de changer, d'altérer, d'adoucir. » etc.

(1) Ibid., tom. X de la trad., p. 210.

(2) « Nitrum deprehenditur esse veluti *spiritus terræ*. » (Ibid., Operatio super spiritus, n° 48, p. 400.)

(3) « Adducantur in usum, idque maxime in juventute, clysteria nihil omnino purgantia aut abstergentia, sed solummodo refrigerantia et nonnihil aperientia..., atque retineantur... quantum fieri potest.

Les plantes qui doivent fournir leur jus précieux pour le grand œuvre de la prolongation de la vie sont : la laitue, le pourpier, l'hépatique et la grande joubarbe, *mais dans un âge avancé,* ajoute notre illustre auteur, *on peut abandonner la joubarde et le pourpier, et leur substituer la bourrache et l'endive* (1). Je suis aussi tout à fait de cet avis.

Il approuve encore infiniment la poudre d'or et celle de diamant ou de perle, *prises le matin à jeun dans du vin blanc, auquel on aura soin* (ceci est important) *de joindre un peu d'huile d'amande douce* (2).

Que si *les esprits* deviennent paresseux, Bacon enseigne un excellent moyen pour les ressusciter.

---

ad horam scilicet aut amplius. » (Ibid., Operatio super sanguinem, nº 5, p. 415.)

(1) *Vergente jam ætate.* (Ibid.) Le traducteur, prenant *ætas* pour *æstas*, et *vergente* dans un sens directement opposé à celui qui lui appartient publiquement, traduit ces mots par ceux-ci : *vers le commencement de l'été.* (Ibid., tom. VIII, p. 415 du texte; tom. X, p. 295 de la trad.) sans que les mots *in juventute*, qui précèdent, puissent le remettre dans la voie. Il faut convenir, au reste, que ce puissant latiniste ne pouvait être averti par le sens, du moins quant à la première faute ; car pour la prolongation de la vie humaine il est fort égal d'employer le remède *au commencement de l'été ou au commencement de la vieillesse.*

(2) « Si un alchimiste parvenait à réduire l'or, les perles et les brillants en poudre assez fine pour que ses parties pussent s'agréger à sa substance..., il deviendrait un homme *bien précieux....* Mais je soupçonne que la recette de notre auteur n'est qu'une plaisanterie. » (Note du traducteur, Ibid., p. 298.)

M. Lasalle fait beaucoup trop d'honneur à Bacon : rien n'est plus sérieux.

« Faites très-souvent, dit-il, quelques signes expressifs à la belle Aphrodite; et lorsqu'elle sera sur le point d'arriver, renvoyez-la presque toujours (1). »

Ce moyen suppose de la part du chancelier d'Angleterre une imagination riante, une connaissance profonde *des esprits* et une pratique infaillible.

Bacon ne s'est pas rendu moins recommandable à tous les hommes qui aiment la vie par le conseil qu'il leur donne de ne pas négliger LES FOMENTATIONS VIVANTES. *David,* dit-il, d'après un célèbre platonicien, *les employa, mais trop tard;* et certes c'est dommage : s'il s'en fût avisé plus tôt, nous posséderions peut-être encore ce grand prince, surtout s'il avait eu soin *de couvrir le topique d'une couche de myrrhe ou de quelque autre aromate uniquement pour aiguiser la puissance fomentatrice* (2).

Quoi qu'il en soit du roi David, avis aux jeunes gens *qui veulent beaucoup vivre* de s'y prendre de bonne heure.

On me demande, comme à M. Lasalle, *Bacon lui-même :* le voilà donc tel qu'il est.

La transmutation des essences étant son *idole de caverne,* il nous avertit très-sérieusement que, « *sui-*

---

(1) *Venus sæpe excitata, raro peracta.* (Ibid., tom. VIII, p. 402.) M. Lasalle craint *que ce moyen n'ait l'inconvénient de porter le sang à la tête.* (Ibid., p. 248, nº 67, note.) Il peut en avoir d'autres; mais quand il s'agit de prolonger la vie les hommes de génie n'y regardent pas de si près.

(2) « Nec negligenda sunt fomenta *ex corporibus viris,* etc. Debuerat autem addere quod puellam illam more virginum Persiæ oportuisset inungi myrrha et similibus, *non ad delicias, sed ad augendam* virtutem fomenti. » (Hist. Vitæ et Nec., Ibid., tom. VIII, nº IX, p. 439.)

» *vant une règle assez générale*, les plantes qui doi-
» vent être le produit de la culture, telles que le *fro-*
» *ment, l'orge*, etc., lorsqu'elles viennent à dégénérer,
» se transforment en plantes herbacées d'une autre
» espèce, non-seulement différente de l'orge et du
» froment, mais même de celles que la terre produi-
» rait spontanément (1). »

Bacon cependant veut bien convenir que ces sortes de transmutations « sont un des plus profonds mys-
» tères de la nature, » et il en prend occasion d'insulter à cette philosophie vulgaire « qui les a décla-
» rées impossibles, tandis que nous voyons assez
» d'exemples frappants de ces transformations pour
» les croire possibles et pour chercher les moyens
» de les imiter nous-mêmes (2). »

Il est sûr que lorsqu'on est une fois parvenu à se persuader que le *froment* peut devenir *foin*, on doit être violemment tenté d'essayer des miracles du même genre ; et l'on aurait même toutes sortes de raisons de compter sur le succès, n'étaient deux petites difficultés qui se trouvent sur la route de l'opérateur : « C'est que jamais il n'a été prouvé qu'une espèce quelconque ait été changée en une autre, et que jamais l'homme n'a rien fait comme la nature. »

Mais Bacon n'était pas de cet avis, puisque toute sa philosophie n'avait d'autre but que cette chimérique transmutation.

---

(1) Sylva Sylv., cent. VI, n° 525. Tom. VIII de la trad., p. 510. Ailleurs il dit que cette transmutation « est un principe incontestable continuellement vérifié par l'expérience. » (Ibid., n° 518.)

(2) Ibid., n° 525, p. 510, 511.

Les erreurs se prêtant mutuellement le plus funeste appui, les idées de Bacon sur la transmutation des espèces se renforçaient encore par sa ferme croyance aux générations spontanées, dont il parle toujours comme d'un véritable dogme qu'il n'est pas permis de mettre en question : « Si nous tournons nos » regards, dit-il, vers les êtres animés, nous voyons » que *ceux qui naissent de la putréfaction* se chan- » gent ensuite en d'autres espèces ; par exemple, les » vers en mouches, les chenilles en papillons, etc., et » il est assez vraisemblable qu'en général *les animaux* » *qui ne proviennent point d'une semence* peuvent se » transformer en animaux d'une autre espèce, » etc.

Sur les *insectes* il n'a pas le moindre doute ; mais il avertit que ce mot n'est pour lui qu'une manière d'abréviation, et qu'il entend comprendre sous cette expression *tous les animaux* qui naissent de la putréfaction, par exemple, les limaçons, les grenouilles, les anguilles, les serpents, etc. (1).

Cet homme n'avait-il donc jamais regardé autour de lui ? ne s'était-il jamais incliné sur le bord d'un fossé ? y a-t-il enfin quelque excuse valable pour un tel degré d'ignorance ?

---

(1) « Les anguilles et les serpents tirent également leur origine de la putréfaction ; car l'eau se putréfie dans le limon (où ils se forment), et n'y conserve pas la nature qui lui est propre. » Sylva Sylv., cent. VI, nº 696. Tom. VIII de la trad., p. 508.)

De l'*eau pourrie* qui produit des anguilles et des serpents *dans le limon!!!* A chaque page on s'écrie : *Il n'y a rien au delà!* et à la page suivante Bacon vous dément toujours.

V. de plus sur les générations spontanées les pages 498 et 517 du VIIIe vol. et le tom. IX, nº 889.

Bacon allait jusqu'à croire que l'insecte papillon rétrograde à l'état de ver pour redescendre ensuite à celui de papillon (il ne parle pas de l'état intermédiaire de larve, qu'il ignorait probablement), et ainsi de suite; de manière que le même individu pouvait vivre dans ce cercle trois ou quatre ans *au moins*.

Sénèque a dit : *Philosophorum credula gens;* on pourrait dire à peu près dans le même sens : *Il n'y a rien de si crédule que l'incrédule.* Tous ces philosophes, si en garde contre les vérités qui les gênent, sont pour ainsi dire tout ouverts à l'erreur pour peu qu'elle les accommode. Bacon est un grand exemple dans ce genre; il est le modèle de sa postérité; sa philosophie presque entière n'est que l'énumération des erreurs humaines : mais l'erreur est comme un brouillard; on n'y voit que les autres. Nous venons d'entendre son traducteur se plaindre « que, Bacon n'indiquant jamais les sources où il puise toutes ses fables, on ne peut y puiser d'autres petits contes pour éclaircir les siens. » Quant à moi, je ne comprends pas la nécessité d'éclaircir des fables de ce genre; il vaut mieux s'en moquer, et c'est ce que fait communément le traducteur sans se gêner aucunement. Ainsi, par exemple, lorsque Bacon nous dit sans le moindre signe d'incrédulité : « J'ai ouï dire que dans les Pays-Bas on s'était avisé de greffer un rejeton de pommier sur un trognon de chou, et qu'on avait obtenu par ce moyen des pommes très-grosses et très-fades, » etc., le traducteur se contente d'ajouter en note, au bas de la page : « Puis la graine de ces choux donna des ortolans, qui, étant greffés

sur une huître à l'écaille, donnèrent une trompette marine. Quand on ne greffe pas sur l'expérience on ne cueille que des sottises (1); » et lorsque Bacon, dans ses sublimes conceptions, propose pour l'amélioration du jardinage *d'arroser des racines avec du vin*, M. Lasalle ajoute : « Par exemple, arroser des carottes avec du vin de Tokai (2). »

On ne doit pas faire plus d'honneur à ces belles imaginations. Mais ce qu'il est bien important d'observer c'est la manière dont les erreurs se *greffaient* dans la tête de Bacon. Il corrompait alternativement la théorie par l'expérience et l'expérience par la théorie. Ses principes chimériques lui rendaient croyables les contes les plus puérils, et ces contes à leur tour, pris pour des vérités incontestables, lui servaient de base pour établir les plus folles théories. Il vous dira, par exemple, *d'après l'expérience ancienne et moderne* (ce sont ses expressions), « que dans un fourneau de réverbère qui tient du cuivre en fusion, on voit s'élever tout à coup un insecte ailé qui tantôt marche comme s'il était attaché aux parois du fourneau, et d'autres fois aussi s'agite dans le feu même, mais qui meurt subitement (de froid sans doute) à l'instant où il sort de la fournaise. » — Voilà l'expérience qui n'excite pas le moindre doute dans l'esprit de Bacon ; ensuite il ajoute : Cette *noble* expérience est bien digne d'attention, car elle prouve

---

(1) Tom. VIII de la trad. Sylva Sylv., cent. V, n° 453, p. 202, note 2.

(2) Ibid., cent. VI, n° 618, p. 410, note 1.

(pourquoi le traducteur dit-il *elle semble prouver?*) que le feu le plus violent peut, *tout aussi bien* que cette chaleur douce et tranquille qui anime la plupart des êtres organisés, opérer la vivification lorsqu'il agit sur une matière qui a les qualités et les dispositions nécessaires (1). » Voilà la théorie, et c'est ainsi que l'expérience et le raisonnement se prêtaient mutuellement un secours précieux dans la tête de Bacon.

On lui raconte encore *qu'une souche de hêtre produit un bouleau.* Au lieu de repousser ce conte, il appelle tout de suite la théorie à son secours : « Si le fait est vrai, dit-il, ce qui ne me semble pas tout à fait impossible, il paraît que la vieille souche étant presque entièrement épuisée, et n'ayant plus assez de sève pour produire un arbre de son espèce, ne laisse pas d'en avoir encore assez pour produire un arbre d'une espèce inférieure (2). »

Qui croit tout explique tout. De cette manière je prouverais avec la même aisance qu'une barre de fer enfouie peut se changer en serpent. En effet le fer se rouille ; la rouille est une espèce de terre ; la terre se change notoirement en insectes ; les animaux *prennent* naturellement *la forme de la matière qui les produit; la barre de fer est longue,* etc. C. Q. F. D.

Au fond, la production d'un animal, ou ce qu'on

---

(1) Sylva Sylv., cent. VII, n° 696. Tom. VIII de la trad., p. 513, 514. Opp. tom. I, p. 446. Ibid. « Which is a noble instance, and worthy to be weighed; for it sheweth, » etc.

(2) Sylva Sylv., cent. VI, n° 523. Tom. VIII de la trad., p. 308.

appelle la *vivification*, n'est pas quelque chose de bien merveilleux si l'on remonte *au grand principe*, comme dit Bacon. Il ne faut pour cette petite opération que trois choses seulement : 1° une chaleur capable de dilater les esprits du corps à vivifier ; 2° un esprit actif et susceptible de la dilatation; 3° enfin une matière visqueuse et tenace qui puisse renfermer et retenir ces esprits (1).

Prenez donc une chaleur dilatante, un esprit dilatable et de la colle *quantum sufficit ;* ajoutez pour plus de sûreté un mouvement *hylique ;* et vous verrez sur-le-champ courir l'animal : à la vérité ce ne sera ni un *colibri,* ni une *araignée,* ni rien de semblable; car pour cela il faudrait avoir découvert la *forme* du colibri, de l'araignée, etc., ce qui n'est pas du tout aisé ; mais vous aurez un fort joli animal abstrait, dégagé de toutes les formes individuelles, qui ne sont, comme l'a très-bien dit le même philosophe, que *des jeux de la nature qui se* DIVERTIT (2).

On sera peut-être surpris de l'espèce d'amour que montre Bacon pour les générations spontanées ; c'est que la contemplation de l'ordre dans l'univers le choquait comme il choque encore aujourd'hui ses disciples (3), et qu'il recueillait avec une véritable

(1) Sylva Sylv., cent. VI, n° 696, p. 514, 515.

(2) Sup. p. 78.

(3) Buffon, par exemple, qui fut sans contredit le plus grand physiologiste de l'académie française, donna tête baissée dans les générations spontanées qui s'accordaient merveilleusement avec ses *molécules organiques,* et avec toutes les idées mécaniques du siècle. Haller cependant, Bonnet et Spalanzani se moquèrent de lui de son vivant, en attendant la postérité.

avidité tout ce qui ressemble à ce qu'on appelle *désordre* ou *hasard*. Ils ne voient pas, ils ne veulent pas voir que si la puissance créatrice, qui se plaît dans les nuances, a voulu établir vers les derniers confins du règne animal quelque chose qui se rapproche de l'agrégation minérale, ce qu'il ne m'appartient point de décider, c'est une loi de plus au lieu d'une chance; loi manifeste par la seule place qu'elle occupe entre toutes les autres, et manifeste encore par ses deux caractères intrinsèques, en ce que jamais on ne voit sortir de la putréfaction que des vers et des insectes d'un genre qui ne présente à l'œil de l'observateur que les premiers rudiments de l'animalité, et que jamais le même foyer de putréfaction ne produit que des animaux semblables. — Mais c'en est assez sur une question incidente.

Le nouvel instrument est enfin complétement *démonté*. Les moins claivoyants peuvent l'examiner dans le plus grand détail, et se convaincre par leurs propres yeux que jamais l'histrionisme philosophique ne présenta à la superficielle crédulité rien à la fois de si fastueux et de si nul.

Les fins intentionnelles de cet *instrument* si ridiculement fameux ont été de plus mises dans tout leur jour, et le lecteur a pu se convaincre qu'elles étaient, s'il est possible, encore plus insensées que les moyens ou l'instrument même. Le reste de cet ouvrage sera employé à montrer les différents essais que Bacon en a faits, tant dans les sciences naturelles que dans la philosophie rationnelle, qu'il soumettait aussi aux mêmes règles.

CHAPITRE XIII.

DE DIEU ET DE L'INTELLIGENCE.

Bacon s'est déclaré lui-même « le pontife religieux des sens et l'interprète expérimenté de leurs oracles, auxquels il faut tout demander dans l'étude de la nature, à moins que par hasard on ne veuille décidément extravaguer (1). » « D'autres, ajoute-t-il, ont fait profession de défendre et de cultiver les sens; lui seul s'en acquitte réellement (2). »

Si l'on prenait ces choses au pied de la lettre il en résulterait que le *prêtre des sens* aurait dit ce qu'on appelle aujourd'hui dans sa langue un *truisme,* c'est-à-dire une *vérité niaise énoncée avec prétention.* Quel homme en effet a jamais soutenu que des expériences de physique puissent se faire sans le secours des sens? Mais il ne faut pas être la dupe de ces tournures ambiguës si communes à Bacon : l'expression *dans l'é-*

(1) « Quare existimamus nos sensus (a quo omnia in naturalibus petenda sunt, nisi forte lubeat insanire) antistites religiosos et oraculorum ejus non imperitos interpretes nos præstitisse. » (De Augm. Scient. in distrib., op. tom. VII. Opp., p. 38.)

(2) *Ut alii professione quadam, nos reipsa sensus tueri et colere videamur.* (Ibid.)

tude de la nature, ou l'expression latine encore plus vague *in naturalibus,* n'est là que pour la forme et pour se mettre à couvert dans un siècle plus pointilleux que le nôtre. Au fond cependant le véritable sens du passage est *qu'il n'y a de science réelle que la physique, et que tout le reste est illusion.* L'emphase seule du dernier texte le prouverait. Que signifie en effet ce magnifique éloge qu'il se donne à lui-même *d'être le premier homme qui ait réellement* défendu *et* cultivé *les sens?* Il ne veut pas dire sans doute qu'il vient enseigner aux hommes pour la première fois qu'on ne peut voir, entendre, etc., sans le secours des sens. Les paroles que je viens de citer, en apparence seulement fausses et énigmatiques, cachent bien quelque mystère. En général toutes les fois que Bacon est obscur le sens est toujours mauvais, et clair pour celui qui a pris la peine d'étudier sa misérable philosophie : il suffit de chercher le sens ailleurs et de confronter les passages.

Le grand malheur de l'homme, suivant Bacon, celui qui a retardé infiniment les progrès de la véritable science, c'est que l'homme a perdu son temps dans les sciences morales, politiques ou civiles, qui le détournaient de la physique; « et ce mal, qui est fort ancien, n'augmenta pas médiocrement par l'établissement du christianisme, qui tourna les grands esprits vers la théologie (1). »

---

(1) « At manifestum est, postquam christiana fides recepta fuisset et adolevisset, longe maximam ingeniorum præstantissimorum partem ad theologiam se contulisse, » etc. (Nov. Org. I, nº 79. Opp. tom. VIII, p. 32.)

Cependant il n'y a, à proprement parler, qu'une seule science ; c'est la physique, qui doit être regardée comme la mère auguste de toutes les sciences (1) ; car tous les arts et en général toutes les connaissances humaines séparées de cette racine recevront peut-être un certain poli et une certaine forme qui les rendra utiles aux usages de l'homme ; mais jamais elles ne prendront un véritable accroissement (2).

Que si l'astronomie, l'optique, la musique, la plupart des arts mécaniques, la médecine même et, ce qui pourra paraître étonnant, la philosophie morale, la politique et la dialectique n'étaient au temps de Bacon que de vaines superficies privées de substance, c'est qu'on les avait imprudemment détachées de leur racine, la physique, qui pouvait seule les nourrir et les accroître en leur fournissant un aliment « tiré des sources et de la considération véritable des mouvements, des directions, des sons, de la contexture et de la forme des corps, des passions et des perceptions intellectuelles (3). »

---

(1) « Hæc ipsa nihilominus (philosophia naturalis) pro magna scientiarum matre haberi debet. » (Ibid.)

(2) « Omnes artes et scientiæ, ab hac stirpe revulsæ, poliuntur fortasse et in usum effinguntur ; sed nil admodum crescunt. » (Ibid., p. 32.) On ne comprend pas trop comment les arts et les sciences peuvent être *polis* et adaptés aux usages de l'homme sans avancer cependant. Autant vaudrait dire qu'ils se perfectionnent sans se perfectionner.

(3) « A philosophia naturali..... aluntur..... ex fontibus et veris contemplationibus motuum, radiorum, sonorum, texturæ et schematismi corporum, affectuum et prehensionum intellectualium. » (Ibid., p. 34.)

J'ai tâché de rendre dans la traduction le vice et l'obscurité affectée du texte. Le passage entier conduisant naturellement au matérialisme,

Il faut donc, au jugement de Bacon, ramener à la physique toutes les sciences particulières, afin qu'elles ne soient pas *tronquées et découpées* (1). Sa règle embrasse tout, « et ses formules de découvertes s'étendent à la colère, à la honte, à la crainte, à la mémoire, au jugement, etc., aussi bien qu'au chaud et au froid, au sec et à l'humide (2). »

Et qu'on ne s'imagine point, comme il semble l'indiquer pour nous tromper, qu'il s'agit ici de simples règles de raisonnement applicables à toutes les sciences; car dans ce cas il ne dirait rien : on sait assez que la raison raisonne sur tout; son intention est d'affirmer positivement que toute science réelle appartient à la physique, et que toute science qui lui est étrangère n'est qu'opinion et jeu de l'école.

Bacon se cache prudemment derrière les mots *d'affections et de perceptions intellectuelles ;* mais il arrange les mots de manière qu'en vertu d'une série de substantifs au même cas on peut entendre également *la contemplation légitime* des passions *et des perceptions intellectuelles*, ou *la forme et la contexture des corps,* des passions *et des perceptions intellectuelles.* On verra d'autres preuves de cette syntaxe criminelle. Ici l'on voit, en mettant les choses au mieux, que *la morale, la politique, les passions et les perceptions intellectuelles* sont des branches de la physique. Il faut encore remarquer l'accouplage bien médité des *passions et des perceptions.* Tout doit être observé dans le discours de Bacon : une virgule même tend au mal. Ce n'est pas la même chose, par exemple, de dire *affectuum et prehensionum intellectualium,* ou *affectuum, et,* etc.

(1) « Ut non fiat scissio et truncatio scientiarum. » (Nov. Org. Ibid., n° 107, p. 55.)

(2) « Tam enim historiam et tabulas inveniendi conficimus de ira, metu, et verecundia, et similibus.... de motibus mentalibus memoriæ, etc., quam de calido, aut frigido, aut luce, » etc. (Ibid., n° 127, p. 70.)

C'est sur ce principe qu'il appelle la théologie une science *abrupte* (c'est un de ses termes favoris), c'est-à-dire une science détachée de toutes les autres, et qui ne tient point à la racine-mère; une science par conséquent qui n'a rien de commun avec la raison, et qui repose tout entière sur l'autorité, en sorte qu'on peut l'abandonner au syllogisme.

Par la même raison la métaphysique perd, dans le système de Bacon, la place et les fonctions qu'elle avait occupées jusqu'à lui. Auparavant la métaphysique était la science des esprits, ou ce que nous appelons *théologie naturelle*. Bacon renvoie tous ces objets à la théologie positive.

La métaphysique de Bacon ne cherche rien hors de la nature, mais seulement ce qu'il y a de plus exquis dans la nature, c'est-à-dire les *formes* et les *fins* (1). Ainsi l'histoire naturelle rassemble les faits, la physique cherche les causes efficientes, et la métaphysique s'occupe des essences et des fins (2).

La métaphysique est donc le complément et le dernier résultat des sciences physiques.

L'interprète moderne de Bacon s'exprime sur ce point avec une clarté qui met ces principes dans le plus grand jour.

---

(1) « Certe ultra naturam nihil, sed ipsius naturæ pars multo præstantissima. » (De Augm. Scient., lib. III, cap. IV. Opp., tom. VII, p. 177.)

(2) « Physica in natura supponit.... tantum motum et naturalem necessitatem; at metaphysica etiam mentem et ideam.... Itaque absque obscuritate aut circuitione, physica est quæ inquirit de efficiente et materia; metaphysica quæ de forma et fine. » (Ibid., p. 177-178.)

La recherche, dit-il, des *formes* ou *natures* (physiques) *est l'objet de la métaphysique* (1), d'où il suit que la métaphysique est postérieure à la physique, et même n'existe pas sans elle ; et c'est en effet ce qui est avoué en mille endroits des ouvrages de Bacon et du Précis de sa philosophie. Les anciens philosophes *voulaient être métaphysiciens avant d'être physiciens* (2). « Quel scandale ! la seule méta-
» physique raisonnable *ne s'occupe de rien hors de*
» *la nature;* mais elle cherche dans la nature ce
» qu'il y a de plus profond (3) et de plus général.
» Elle ne fait point d'abstractions logiques, mais
» physiques, » etc. (4).

Mais comme les fins seules dans l'univers prouvent l'intelligence, et puisqu'il faut connaître les *faits* de l'histoire naturelle, les théorèmes de la physique, et même les *formes* ou les essences des choses avant de pouvoir s'élever aux *fins,* il s'ensuit que jusqu'à la consommation de ce grand travail préliminaire il est impossible de voir aucune *intention,* ni par conséquent aucune intelligence dans l'univers ; et c'est en effet la doctrine de Bacon.

Pour nous rendre ses idées sensibles par une image (seule manière dont il conçoive les choses) il nous représente la science ou la *philosophie naturelle* (car

---

(1) Précis de la Philosophie de Bacon, tom. II, p. 65.

(2) « Croyant ainsi pouvoir être métaphysiciens avant d'être physiciens. » (Précis de la Philos. de Bacon, tom. II, p. 95.)

(3) Il n'y a rien de *profond* dans la nature, qui est toute superficie : ce qu'elle a de profond est *derrière elle.*

(4) Précis de la Phil. de Bacon, tom. II, p. 110.

pour lui c'est la même chose) sous la forme d'une pyramide dont l'histoire naturelle est la base ; l'étage qui suit la base est la physique, et celui qui touche le point vertical est la métaphysique (1). Quant à ce point même c'est *l'œuvre que Dieu opère depuis le commencement jusqu'à la fin* (2) ; c'est la loi sommaire de la nature, et il ne sait pas trop si l'homme pourra jamais l'atteindre.

Malheureusement *ces trois étages* de la science ne sont pour les hommes dépravés (3) que des montagnes qu'ils ont mises l'une sur l'autre, comme les géants, suivant la fable, *Ossa sur Pélion et sur Ossa l'Olympe,* pour escalader le ciel (4). On ne comprend pas d'abord ce que c'est que ce crime horrible : il faut donc le révéler pour le faire justement abhorrer. C'est le crime de ces hommes *dépravés* qui se permettent de voir un ordre et une intelligence dans l'univers, qui prennent des *effets* pour des *intentions* (5), qui croient avec le prophète-roi que la

---

(1) « The basis is natural history ; the stage next the basis is physic ; the stage next the vertical point is metaphysic. » (Of the Advancement, etc. II. OEuvres, tom. I, p. 103.) — La base n'étant qu'une surface, et l'extrémité un point mathématique, on ne comprend pas trop comment Bacon distribue ses *trois étages.*

(2) « Opus quod operatur Deus a principio usque ad finem. » (Eccles. III, II.) Règle générale : Toutes les fois que Bacon ébranle une vérité du premier ordre il ne manque jamais de citer la Bible.

(3) To them that are DEPRAVED. (Ibid., p. 104.)

(4) *No better than the Giants hills,* ter sunt conati, etc. (Ibid., p. 104.)

(5) On ne peut assurer avec fondement que les *causes* auxquelles on attribue certains *effets* ont été établies *en vue* de ces *effets* tant qu'on

structure admirable de l'univers *est la voix de la nature qui se fait entendre aux yeux,* et avec S. Paul, *qu'il ne peut y avoir d'excuse pour celui qui ne sait pas voir Dieu dans ses créatures* (1).

Ainsi l'homme, qui reconnaît une intelligence suprême dans l'ordre admirable de l'univers, Bacon l'appelle *un être dépravé,* et dans l'édition latine de son roman, où il se gêne moins, un *théomaque,* c'est-à-dire un révolté, un nouvel Encelade, qui entasse les causes finales pour s'élever jusqu'au trône éternel (2).

Pour donner le change et pour déguiser ce que cette doctrine a de révoltant, l'habile charlatan oppose à la prétendue audace du *finaliste* l'humble soumission du croyant qui s'en tient à la Bible, et s'écrie à l'aspect de l'univers : *Saint! saint! saint* (3) ! comme s'il y avait opposition entre ces deux hommes ! comme si celui qui voit Dieu dans l'univers ne pouvait pas le reconnaître de même dans sa parole écrite ! ou comme si le chrétien par nature excluait le physicien !

Bacon au reste n'est pas moins plaisant que cou-

---

n'est pas remonté *jusqu'aux causes générales,* etc. (Précis de la Philos. de Bacon, tom. I, p. 230.) Les préparatifs comme on voit ne sont pas minces !

(1) « Ita ut sint inexcusabiles. » (Rom. 1, 20.)

(2) « Homines propria scientia inflatos et THEOMACHOS. » (De Augm. Scient., lib. III, cap. IV. Opp., tom. VII, p. 195.)

(3) « Apud eos vero qui seipsos exinanientes omnia ad Dei gloriam referunt, tanquam trina illa acclamatione, sancte, sancte, sancte. » (Ibid.)

L'art vil et perfide de ces citations ne peut être égalé que par le ridicule des idées.

pable lorsqu'en paraphrasant son *trisagion*, que je viens de citer, il ajoute : « En effet Dieu est saint dans la multiplicité de ses œuvres ; il est saint dans l'ordre *qu'on y voit régner ; il est saint par l'unité de l'ensemble* (1). » Il est impossible de se contredire plus grossièrement ; car comment peut-il y avoir *ordre et unité dans la multiplicité* sans intelligence ? Mais Bacon avait pris un parti décidé ; il le suivait en parlant contre sa conscience, comme ses successeurs.

C'est à lui que commence cette philosophie antithéiste, cette *théomisie* (s'il faut aussi faire des mots) qui est le caractère distinctif du XVIIIe siècle. Il serait un peu dur de chasser Dieu de partout ; mais c'est déjà quelque chose de l'enfermer strictement dans la Bible : il ne reste qu'à brûler le livre.

Le principe capital de Bacon, c'est que Dieu ne pouvant être comparé à rien, si l'on parle sans figure, et rien ne pouvant être connu que par comparaison, Dieu est absolument inaccessible à la raison, et ne peut être par conséquent aperçu dans l'univers (2), en sorte que tout se réduit à la révélation. Il ajoute pieusement : « *Donnez à la foi ce qui appartient à* » *la foi.* »

Ailleurs il présente le même principe sous une

---

(1) « Sanctus enim Deus in multitudine operum suorum, sanctus in ordine eorum, sanctus in unione. » (Ibid., p. 195.)

(2) « Nihil hic nisi per rerum inter se similitudines addiscitur....! Deus autem sibi tantum similis est absque tropo. Quare nullam ad ejus cognitionem hinc (ex rebus naturalibus) lucis sufficientiam exspecta. Da fidei quæ fidei sunt. » (Impet. Philos. de interpr. nat. Sent. XII. Opp. tom. IX, p. 302.)

forme nouvelle en répétant *que le spectacle de la nâture ne conduit point l'homme à la religion.* Celui qui n'aurait pas approfondi cette philosophie fallacieuse pourrait voir ici une expression dépourvue de sens, ou tout au plus ce que nous avons appelé plus haut un *truïsme;* car, la *religion* proprement dite étant quelque chose de positif, il est superflu jusqu'au ridicule de nous apprendre que le spectacle de la nature ne saurait nous révéler la Trinité ou l'Incarnation : mais qu'on ne s'y trompe pas; *religion* est un terme adouci employé là pour *existence de Dieu.* Aussi l'interprète de Bacon, qui n'avait pas comme son maître certains ménagements à garder avec son siècle, ne balance point de nous dire sans équivoque :

« C'est une idée absurde que celle de prétendre que les hommes aient trouvé par la raison l'existence d'un être DONT ILS NE PEUVENT SE FORMER AUCUNE IDÉE (1). »

---

(1) Précis de la Philos. de Bacon, tom. I, p. 182. Séparer Dieu de la raison humaine est un des plus grands buts de la philosophie moderne. Pascal ayant écrit : « Selon les lumières naturelles nous sommes incapables de connaître ce que Dieu est, » Voltaire et Condorcet ajoutèrent dans leur scandaleuse édition : NI S'IL EST. Ensuite Voltaire écrivit dans une note : « Il est étrange que Pascal ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raison, et qu'il dise qu'on ne peut connaître par la raison SI DIEU EST. » Et Condorcet ajoute dans une autre note : « Il est beau de voir M. de Voltaire prendre contre Pascal la défense de l'existence de Dieu. » — Combien de falsificateurs moins coupables ont marché au gibet !

M. Renouard, dans sa belle édition des Pensées de Pascal, (Paris, 1803, Tom. II, p. 298) nous dit *qu'il a cru la différence* assez importante *pour mériter une vérification complète.* — On ne dira pas qu'il exagère.

Cette épouvantable proposition, que tous les athées signeraient avec transport, appartient entièrement à Bacon. Dès que la raison humaine ne doit rien chercher *hors de la nature,* l'homme ne pouvant certainement comparer Dieu à aucun objet *naturel,* il s'ensuit réellement que nous ne pouvons avoir *aucune* idée de Dieu ; et comme toutes les erreurs se tiennent, celle que j'expose ici s'accorde et s'amalgame pour ainsi dire parfaitement avec celle de l'origine sensible des idées. En effet l'homme n'ayant, en vertu de cette extravagante théorie, aucune idée naturelle constitutive de son essence, on ne voit plus comment l'homme peut saisir par les sens l'idée de Dieu.

Soutenir qu'on n'a *aucune* idée de Dieu parce qu'on n'en a pas une idée *parfaite,* et que c'est absolument la même chose d'ignorer *ce qu'il est,* ou *s'il est,* ce n'est pas seulement un blasphème contre Dieu même, c'est encore un blasphème contre le bon sens. Il en résulterait que nous n'avons l'idée de rien, puisqu'il n'existe rien dont l'essence nous soit parfaitement connue ; et certainement nous connaissons bien moins la matière que l'esprit.

Les philosophes qui, tels que Bacon et son interprète, en appellent uniquement à l'Écriture sainte en croyant dire quelque chose ne disent rien. Qu'est-ce que la révélation ? C'est un enseignement divin : et qu'est-ce que l'enseignement humain ? C'est une révélation humaine. Un théorème mathématique démontré à celui qui l'ignorait est une *révélation.* Or comment apprendre ce qu'on ne sait point encore sinon en vertu de ce qu'on sait déjà ? Comment l'homme recevra-t-il une vérité nouvelle s'il ne porte

pas en lui une vérité intérieure, une règle innée sur laquelle il juge l'autre? Entre Moïse et Hésiode, qui nous force à choisir? L'un vaut l'autre s'ils ne sont jugés d'après une règle intérieure qui déclare l'un historien et l'autre romancier. Dire que l'idée de Dieu perfectionnée, telle que nous l'avons aujourd'hui par sa grâce, est inaccessible au raisonnement humain, c'est dire, par exemple, que l'homme incapable de découvrir les propriétés de la cycloïde est également incapable de les comprendre. Les deux propositions sont également vraies et également fausses. Un homme ou tous les hommes (n'importe) ne parviendront jamais à telle ou telle vérité; je le suppose, mais si on la leur enseigne, ils la reconnaîtront et l'adopteront en vertu de ce même raisonnement, qui reprend tous ses droits et s'exerce sur cette vérité, qui lui appartient tout comme s'il l'avait découverte.

En général rien ne peut *donner* une idée à un homme : elle peut seulement être *réveillée;* car si l'homme (ou une intelligence quelconque) pouvait recevoir une idée qui ne lui est pas naturelle, il sortirait de sa classe, et ne serait plus ce qu'il est; on pourrait donner à l'animal l'idée du nombre ou celle de la moralité.

On croit vulgairement que les mots doivent désigner des choses; la plupart même des sophismes de Condillac sont fondés sur cette erreur : mais rien n'est plus faux. Les mots ne doivent représenter que des idées; ou, pour mieux dire, chaque mot n'est qu'une *idée parlée*. De savoir ensuite si telle ou telle idée représente une réalité, c'est une autre question; mais

tout nom est vrai, l'homme ne pouvant mentir sans affirmer ou nier. Le nom de Dieu est donc vrai comme toute énonciation simple (1), et s'il ne représentait pas une idée il n'existerait pas dans la langue. Comme on ne peut rien affirmer de ce qui n'existe pas, celui qui dit *je n'ai aucune idée de Dieu* se contredit lui-même sans le savoir; car c'est précisément comme s'il disait *qu'il a une idée dont il n'a point d'idée.* Il n'est pas rare d'entendre des hommes tantôt simples et tantôt coupables dire *que Dieu est trop grand pour que nous puissions nous en former une idée.* Ils ont donc l'idée de l'existence, l'idée de la grandeur, l'idée de la supériorité, l'idée de l'intelligence, l'idée de la puissance, l'idée de la sagesse; même, s'ils y regardent de près, l'idée de l'infini, ou de l'indéfini, exclusive de celle de limite; et ils appellent cela *n'avoir point d'idée.* Déplorable délire! L'insensé même qui dit *Dieu n'est pas* affirme qu'il en a l'idée; car nul esprit ne peut nier une existence inconnue. Quelqu'un a-t-il jamais pu nier celle des satellites de Jupiter avant qu'ils fussent découverts? Il faudrait pour cela y penser. Toujours nous sommes ramenés à la contradiction. L'athée nie donc seulement que l'idée de Dieu, qui est dans son esprit, se rapporte à une réalité. Un bouffon sacrilége a mis ce fameux

---

(1) Aristote, en disant *que ces sortes d'énonciations ne sont ni vraies ni fausses* (οὐδὲν οὔτε ἀληθὲς, οὔτε ψευδὲς ἔστι. Arist. Cath. in Proleg. nº 9.) Aristote, dis-je, n'a raison que dans un sens : il est bien vrai que ces énonciations simples ne contiennent ni affirmation ni négation; mais il n'est pas moins vrai qu'elles représentent nécessairement des idées réelles.

vers dans la bouche de Spinosa parlant à Dieu même : *Je crois bien, entre nous, que vous n'existez pas.* Otez l'insupportable plaisanterie, il restera la plus triste réalité. Dieu parle à tous les hommes par l'idée de lui-même qu'il a mise en nous ; par cette idée qui serait impossible si elle ne venait pas de lui ; il dit à tous : C'EST MOI ! et ceux qu'on nomme *athées* répondent : COMMENT SERAIT-CE TOI, PUISQUE TU N'EXISTES PAS ? — *C'est pourquoi ils seront inexcusables.*

Et que veut dire encore le plus inique usurpateur de la renommée lorsqu'il nous dit *que* DIEU *n'est semblable qu'à lui-même, et que rien* ICI *ne peut lui être comparé* (1) ? Sans doute que Dieu ne peut être comparé à aucun objet matériel, et ce principe est fécond pour le philosophe qui nous avertit *de ne rien chercher hors de la nature et de ne faire que des abstractions physiques ;* mais rien n'empêche de comparer l'intelligence à l'intelligence pour en tirer la seule définition de Dieu qui soit à la portée de l'homme : *C'est l'intelligence et la puissance telles qu'elles nous sont connues, moins l'idée de borne.*

Ne soyons point la dupe de l'hypocrisie qui ne cesse d'en appeler à la Bible et de nous inviter à *donner à la foi ce qui est de la foi.* Ce respect de comédie ne tend point à élever l'Écriture sainte, mais à dégrader la raison en la rendant pour ainsi dire étrangère à Dieu.

Il est bien essentiel d'observer que l'Écriture sainte ne révèle nulle part l'existence de Dieu ; elle la sup-

---

(1) Sup. p. 231.

pose comme une vérité connue antérieurement ; et loin d'ajouter aux différentes preuves que nous trouvons dans tous les traités de théologie naturelle, on dirait au contraire que les écrivains sacrés se rapprochent de notre faiblesse en nous présentant un Dieu plus semblable à nous ; et la raison est approuvée par la foi lorsqu'elle se permet de rectifier quelques expressions trop humaines, si l'on peut s'exprimer ainsi, et destinées évidemment à se mettre à la portée du grand nombre.

En un mot, le but de la révélation n'est que d'amener l'esprit humain à lire dans lui-même ce que la main divine y traça ; et la révélation serait nulle si la raison, après l'*enseignement divin,* n'était pas rendue capable de se démontrer à elle-même les vérités révélées : comme l'enseignement mathématique, ou tout autre enseignement humain, n'est reconnu vrai et légitime que lorsque la raison, examinant les nouveaux théorèmes, sur la règle éternelle cachée dans le fond de son essence, dit à la *révélation humaine :* VOUS AVEZ RAISON, c'est-à-dire *vous êtes la raison.*

Shaftersbury reprochant très-justement à Locke d'avoir ébranlé les fondements de la morale en attaquant les idées innées (1), Warburton criait à la calomnie. « En vain, disait-il, M. Locke ne cesse de répéter que la loi divine est l'unique et véritable pierre de touche de la rectitude morale, » etc. (2).

---

(1) Characteristics, tom. I, p. 8, 3e édit.

(2) Divine Leg. of Moses, etc. London, 1722, in-8°, tom. I. Dedic. p. XXVI, note G.—Ainsi, avant la Bible, il n'y avait point de morale,

Warburton raisonnait aussi mal que Locke, et tous deux aussi mal que Bacon. C'est toujours le même sophisme qui les égare : dès que vous séparez la raison de la foi, la révélation, ne pouvant plus être prouvée, ne prouve plus rien ; ainsi il faudra toujours en revenir à l'axiome si connu de S. Paul : *Que la foi est justifiée par la raison* (1).

Il est des mots qui contiennent de grandes vérités dans leur simple étymologie ; de ce nombre est celui de *révélation*, synonyme parfait de *dévoilement*, la révélation, dans le vrai, n'ayant fait que tirer le voile fatal qui ne permettait pas à l'homme de lire dans l'homme (2).

---

et partout où elle n'est pas connue, si l'on ne peut en conscience tuer son père ni épouser sa mère, c'est uniquement parce que le caprice du législateur le défend ; car il n'y a point de règle antérieure à la loi positive.

(1) Il est remarquable que ces dogmes positifs, que le christianisme nous propose sur l'autorité seule de la parole divine déjà reconnue, ne sont pas même totalement étrangers à cette règle générale ; car non-seulement ils sont prouvés par la parole prouvée, mais, si on les examine bien, ils sont trouvés en rapport avec la nature de l'homme et avec son histoire. Le dogme de la Trinité, par exemple, appartient aux traditions universelles et aux recherches plausibles de la psychologie.

(2) Cette doctrine qui, énoncée de cette manière, pourrait être mal interprétée, ne signifie pas que tout est dans l'esprit humain avant la révélation, puisque l'auteur reconnaît *des dogmes positifs que le christianisme propose sur l'autorité seule de la parole divine ;* mais elle exprime que la raison sans la révélation est impuissante à remplir ses destinées, même dans le cercle de ses facultés et de son développement possible. C'est de cette impuissance, constatée par les erreurs répandues presque par toute la terre avant J.-C., que le savant Bergier infère la nécessité de la révélation. (*Note de l'examinateur.*)

L'argument tiré du consentement universel de tous les peuples gênant beaucoup cette classe de philosophes qui ont déclaré la guerre aux doctrines les plus révérées, ils n'ont pas manqué de s'inscrire en faux contre cette grande preuve. « Le consentement de tous les sages, a dit Voltaire, fournirait non pas une preuve, mais une espèce de probabilité : et quelle probabilité encore ! Tous les sages ne croyaient-ils pas avant Copernic que la terre est immobile au centre du monde (1) ? »

Voltaire ne fait ici que rappeler l'idée de Bacon, qui est, sans exception, le père de toutes les erreurs : « Le consentement des hommes, dit-il, *ne prouve* » *rien et serait plutôt une preuve d'erreur.* On con- » naît le mot de Périclès au moment où il obtint un » applaudissement universel en parlant au peuple » d'Athènes : — *Me serait-il donc échappé quelque* » *sottise?* dit-il aux amis qui l'entouraient. »

Voltaire ici sort évidemment de la question. Il ne s'agit point de savoir ce que vaut le consentement *des sages* qui raisonnent et concluent; on demande ce que vaut le consentement universel des hommes fondés sur une persuasion intime et naturelle, étrangère à toute recherche scientifique.

---

(1) Essai sur l'Hist. gén. Introd. de la Magie, in-8°, tom. I, p. 157. Tom. XVI des OEuvres. Lorsqu'une cause sensible trompe l'homme, l'opinion qui en résulte ne prouve rien. Tous les hommes, par exemple, voyant en apparence lever et coucher le soleil, ont dû en croire leurs yeux. Mais qu'a donc de commun une opinion de ce genre avec ces croyances métaphysiques aussi anciennes et aussi étendues que la nature humaine, et dont il est impossible d'assigner aucune origine satisfaisante tirée du monde sensible ?

Et que dirons-nous de Bacon, qui met en parallèle l'opinion d'une poignée d'Athéniens, opinant sur une question de jurisprudence ou de politique, avec le consentement général et invariable du genre humain sur l'existence d'*une nature meilleure ?* J'en atteste toute conscience droite : il est impossible de raisonner plus mal. Au reste Bacon, qui avait plus de ménagements à garder que Voltaire, s'y prend avec sa duplicité ordinaire pour faire passer une maxime coupable. Il commence par avancer en thèse générale, comme on vient de le voir, « que le consentement des hommes, loin d'être une preuve légitime, fournit au contraire le plus sinistre préjugé contre la croyance qui s'appuie sur cette base ; » mais tout de suite il ajoute pieusement : « J'excepte les questions de théologie et de politique qui permettent de compter les voix (1). »

Charmante scélératesse ! « Dans toutes les choses intellectuelles en général le consentement du genre humain prouve l'erreur plutôt que la vérité ; mais dans les questions de théologie la voix des sots peut-être comptée ! » Qui pourrait s'étonner qu'un tel homme ait été l'idole du dernier siècle ?

Voyons maintenant comment cette belle doctrine est parvenue jusqu'à nous ; parfaitement développée, j'ai presque dit *augmentée et corrigée.*

---

(1) « Pessimum enim omnium est augurium quod ex consensu capitur in intellectualibus : exceptis divinis et politicis, in quibus suffragiorum jus est. » (Nov. Org., lib. I, § LXXVII.) Il faut avouer que la politique se trouve ici accouplée à la théologie de la manière la plus ingénieuse.

Bacon avait avancé que « si quelqu'un, d'après la » connaissance des choses sensibles et matérielles, » espérait d'arriver jusqu'à la manifestation de la » *nature* (1) et de la volonté de Dieu, *il se laisserait* » *séduire par une vaine philosophie* (2); car la con- » templation des créatures peut bien produire la » science quant aux créatures elles-mêmes; mais à » l'égard de Dieu, elle ne peut produire que l'admi- » ration, qui est comme une science *abrupte* (3). »

Bacon avait donc la complaisance de convenir que la contemplation de l'univers pouvait nous faire admirer l'*ouvrier;* mais son interprète n'est pas si libéral, il convient seulement que nous pouvons admirer l'*œuvre,* mais pas davantage. « Ce terme, dit-il, de » *science abrupte* renferme l'idée qu'il manque une » transition ou quelque connaissance intermédiaire » entre la contemplation de la nature et l'admiration

---

(1) Je suis étonné qu'il n'ait pas dit la *forme* de Dieu; pourquoi pas? dès que la *forme* est *ipsissima res,* et que ce mot est parfaitement synonyme d'*essence.* Lorsqu'on lit, au reste, « Que les choses sensibles et matérielles ne peuvent faire connaître la nature ou l'essence divine, » on serait tenté, au premier coup d'œil, de prendre cela pour une platitude: on se tromperait cependant beaucoup: c'est au contraire une phrase bien pesée, bien cauteleuse, dont le sens est « qu'aucune considération d'ordre et de sagesse ne saurait nous conduire à l'idée d'un Dieu. »

(2) « Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam. » (Coloss. II, 8.) C'est toujours en phrases de la Bible que Bacon travaille à faire mépriser la Bible.

(3) *Quæ est quasi* ABRUPTA *scientia.* (De Augm. Scient. lib. I. Opp. tom. VII, p. 58.) Par le mot de *science abrupte* il entend tout simplement une science qui ne tient à rien, qui est séparée de *la racine commune* (Sup. p. 227), une science en un mot qui n'est pas une science. Il n'y a pas le moindre doute sur ce point.

» de son auteur..... Le sentiment de l'admiration peut » naître, comme la science, de la contemplation des » *œuvres* elles-mêmes; mais quant à l'*ouvrier,* nos » propres lumières n'étant tirées que d'objets *matériels,* nous n'avons connaissance que d'ouvriers » *matériels;* et nous ne conclurons jamais à autre » chose, puisque nous ne saurions nous EN (1) former » AUCUNE idée (2). »

L'idée d'une falsification (très-involontaire sans doute et purement matérielle) se présente ici à l'esprit; car enfin, puisque Bacon a dit l'*ouvrier,* pourquoi lui faire dire l'*œuvre?* Au fond cependant l'auteur du *précis* rend bonne justice à son maître, dont la coutume invariable est toujours de dire moins qu'il ne veut dire, mais de se faire toujours comprendre d'une manière ou d'une autre. Ici, par exemple, il cite avec admiration un philosophe platonicien, qui dit avec infiniment d'esprit (*scitissime*) « que les connaissances que nous tirons de nos sens ressemblent à la lumière du soleil, qui nous cache le ciel et les astres en nous montrant la terre. » Et il ajoute: « *C'est ainsi que les sens nous découvrent la nature* » *et nous cachent les choses divines* (3). » Ainsi, non-

---

(1) Le pronom est ici un peu éloigné de son substantif; néanmoins on comprend.

(2) Précis de la Philos. de Bacon, tom. I, p. 131, 132.

(3) « Ideoque *scitissime* dixit quidam Platonicus sensus humanos solem referre, qui quidem revelat terrestrem globum, cœlestem vero et stellas obsignat. » (De Augm. Scient., ibid.)

On peut s'étonner de la maligne habileté avec laquelle Bacon tourne à son profit la maxime presque chrétienne d'un platonicien; mais la guêpe qui suce une rose sait fort bien en tirer du poison.

seulement le spectacle de la nature ne nous *montre* pas Dieu, mais il nous le *cache*.

Je pourrais multiplier les citations, mais je me répéterais tristement : je m'arrête. La doctrine de Bacon sur la première des questions n'est pas douteuse. « Le raisonnement ne fournit à l'homme aucune » preuve de l'existence de Dieu. Le consentement » du genre humain ne prouve rien et prouverait » plutôt le contraire ; car il y a toujours à parier que » la foule se trompe. L'argument tiré de l'ordre est » encore plus faible, d'autant que le spectacle de » l'univers n'excite que l'admiration, *qui est une* » *science abrupte*, et que pour traverser le vide qui » sépare l'œuvre de l'ouvrier il faudrait un pont qui » n'existe pas. Quant à la preuve qu'on voudrait tirer » de l'idée de Dieu, il est permis de la regarder comme » une véritable plaisanterie, puisque nous ne pouvons » avoir de Dieu AUCUNE idée. — *Reste la Bible*, qui » rend l'homme théiste, comme la serinette rend » l'oiseau musicien (1). »

La doctrine de Bacon, mûrie et perfectionnée dans le dix-huitième siècle, a bien encore quelques mystères; cependant elle parle déjà beaucoup plus clair, et pour peu qu'elle s'avance encore nous saurons bientôt tous ses secrets.

---

(1) Kant a dit de nos jours, après avoir exclu soigneusement toutes les preuves employées et approuvées par les plus beaux génies de l'univers : *Reste la preuve morale*. C'est le même but, la même marche et le même résultat sous une forme différente. Tout le venin de Kant appartient à Bacon.

CHAPITRE XIV.

DE L'AME.

Chaque ligne de Bacon conduit au matérialisme; mais nulle part il ne s'est montré plus habile sophiste, hypocrite plus raffiné, plus profond, plus dangereux, que dans ce qu'il a écrit sur l'âme.

Il débute, suivant sa coutume invariable, par insulter tout ce qui l'a précédé; et, mettant toujours une image à la place de la raison, il nous dit que « sur la substance de l'âme on s'est extrêmement agité, mais toujours en tournoyant au lieu d'avancer en ligne droite (1); » de manière qu'on a très-peu avancé en marchant beaucoup.

L'homme qui s'exprime ainsi doit, s'il a une tête ou seulement un front, avoir quelque chose de nouveau à nous proposer. *Prêtons donc à Bacon une oreille attentive.*

---

(1) « So as the travel therein taken, seemeth to have been rather in a maze than in a way. » (Of the Adv. of learn. Opp. tom. I, p. 127.) Bacon n'a pas jugé à propos de transporter ce trait de poésie dans l'édition latine. (De Augm. Scient. lib. IV, cap. III. Opp. tom. VIII, p. 235.

Il commence par la distinction si rebattue de l'*âme raisonnable* et de l'*âme sensible;* mais il saura en tirer, à force de dextérité, un parti presque nouveau.

A l'origine de la première, dit-il, se rapportent ces paroles de l'Écriture : « Il forma l'homme du limon de la terre, et souffla sur sa face une respiration de vie; *en sorte que cette première âme naquit immédiatement du souffle divin* (1). » L'origine de la seconde est annoncée par ces autres paroles : « Que les eaux produisent ! que la terre produise (2)! » par où l'on voit que celle-ci fut tirée des *matrices élémentaires* (3).

On est étonné, et même irrité, de l'audace avec laquelle un faussaire consommé abuse ainsi de l'Écriture sainte, et la tourmente pour la forcer à dire ce qu'il veut.

Dans les endroits du premier chapitre de la Genèse où Moïse dit : « Que les eaux produisent ! que la terre produise ! » il n'est pas du tout question de l'homme. Moïse commence par nous révéler la *création de l'univers;* car c'est ce que signifie *le ciel et la terre* (4). Une autre expression n'aurait pas même

---

(1) *Ortum habuit a spiraculo Dei.... immediate* (fuit) *inspirata a Deo.* (De Augm. Scient., lib. IV, cap. III, p. 234, 235.)

(2) *Producant aquæ!... producat terra!* (Gen. II, 7; I, 20, 24.)

(3) *E matricibus elementorum.* (De Augm. Scient. Ibid., p. 235.)

(4) A cette même expression se rapporte encore celle qui termine le seizième verset, ET STELLAS (Dieu créa aussi les étoiles); ce qui signifie, en termes simples et sans explication, comme cela devait être, que notre système n'est point isolé, et que l'univers n'est qu'un tout dont les diverses parties furent produites et mises en harmonie par un seul acte de la volonté toute-puissante. Je me souviens que Bonnet de Ge-

été comprise par les hommes auxquels il s'adressait. Il parle ensuite de notre planète en particulier et des deux astres qui sont avec elle en rapport plus étroit ; il parcourt successivement tous les ordres de cette création si magnifiquement couronnée par celle de l'homme. « Dieu dit faisons l'homme à notre image et ressemblance. » Moïse répète en appuyant sa plume inspirée : « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu ; et Dieu lui dit : Soyez le roi de la terre et de toutes les créatures qu'elle nourrit (1). »

Tels sont les titres augustes et ineffaçables de l'homme : il exerce sur toutes les parties de la nature un empire immense, bien qu'immensément affaibli ; car il ne saurait être l'image, même défigurée, du Créateur sans être encore jusqu'à un certain point l'image de l'action et de la puissance de celui qui est tout action et tout puissance.

---

nève (si estimable d'ailleurs) semble quelque part demander grâce pour ce passage de Moïse *et Stellas*. Il ne faut pas être si prêt à passer condamnation, lorsqu'il est possible de donner aux mots un sens également sublime et probable. — Et quand je me tromperais ici qu'en résulterait-il ? *qu'il y aurait une explication meilleure, que j'ignore.*

(1) « Et ait (Deus) faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, et præsit, etc.... Et creavit Deus hominem ad imaginem suam ; ad imaginem Dei creavit illum... Et ait : Crescite et multiplicamini, et replete terram, et *subjicite eam*, et dominamini.... universis quæ moventur super eam. » (Gen. I, 26, 27, 28.)

Moïse exprime ici l'immatérialité absolue de la manière la plus claire, et bien mieux que s'il l'avait énoncée directement ; car, de quelque expression qu'il se fût servi, la mauvaise foi aurait dit : *Que veut dire ce mot ?* comme elle dit, *Que veut dire* CREAVIT ? Au lieu qu'en disant *il le créa semblable à lui*, Moïse a tout dit.

Ici l'on ne trouvera pas une seule expression ambiguë ou matérielle. L'homme est créé à part; il n'est pas dit un mot d'*âme vivante* ou de *vie animale;* l'homme est déclaré purement et simplement *image de Dieu,* c'est-à-dire *intelligence :* et là Moïse s'arrête, car il a tout dit.

Cependant Bacon voulant absolument se débarrasser de cette âme intelligente qui le gênait, observe « que l'essence n'en ayant point été tirée de la » masse du ciel et de la terre, et les lois de cette » masse étant néanmoins les objets exclusifs de la » philosophie, celle-ci ne saurait posséder ni fournir » aucune espèce de lumières sur l'essence de l'âme » intelligente : *Ne cherchons donc à la connaître,* » continue Bacon, *que par la même* inspiration *qui* » *l'a produite* (1). »

En suivant cette idée, il appelait cette partie de la philosophie qui s'occupe de l'âme raisonnable, il l'appelait, dis-je, *la doctrine du souffle,* parce que Dieu *souffla* cette âme dans l'origine; et il entendait que la *doctrine du souffle* serait réservée à la théologie (2).

---

(1) Quinimo, ab eadem inspiratione divina hauriatur a qua substantia animæ primo emanavit. » (Ibid., p. 235.) Si Bacon avait eu une étincelle de bonne foi comment aurait-il osé en appeler aux écrivains sacrés sur la question de l'essence de l'âme?

Scilicet is superis labor est! ea cura quietos
Sollicitat!

De Moïse à S. Jean, aucun peut-être n'y a pensé.

(2) « Doctrinam circa animam humanam (rationabilem), *doctrinam de spiraculo* appellabimus.... » (Ibid., p. 233.) « Quam.... Religioni determinandam et definiendam rectius transmitti censemus. » (Ibid., p. 234.)

Voilà donc la raison humaine séparée d'elle-même et déclarée incapable de raisonner sur la raison. Bacon était, on peut en être bien sûr, fort éloigné d'avoir le plus léger sentiment de l'étonnante absurdité qui lui échappe ici; mais son esprit ne rejette rien de ce qui peut distraire l'homme de toute idée spirituelle. Il a dit plus haut *que Dieu ne peut être comparé à rien.* Il en est de même de l'intelligence créée, puisqu'elle n'est ni pierre, ni métal, ni bois, ni fluide, etc. Toute science de l'intelligence est *abrupte*, et comme telle exclusivement abandonnée à la *sacrée théologie,* dont il ne traitera qu'à la fin de son livre (1).

Déjà dans un chapitre antérieur il établit le principe qui lui servira ensuite à développer son système. « Il faut bien, dit-il, *distinguer* les sciences, mais » non les *diviser*. Voyez ce qui est arrivé à Copernic » pour avoir voulu séparer la philosophie de l'astro- » nomie! Il a imaginé un système qui, pour être d'ac- » cord avec les phénomènes, ne peut être réfuté par » les principes de l'astronomie, *mais qui peut l'être* » *par ceux de la philosophie naturelle bien enten-* » *due* (2). »

La même chose, suivant lui, est arrivée à la

---

(1) « Quippe *sacram Theologiam* in fine operis collocavimus. » (De Augm. Scient. Ibid., p. 234.)

(2) Voilà certes un exemple et un raisonnement bien choisis? Un système astronomique qui explique *seul tous* les phénomènes est suffisamment réfuté *par les principes de la philosophie naturelle,* c'est-à-dire par les rêves de l'imagination la plus désordonnée et de la plus profonde ignorance. Il faut l'avouer, le dix-huitième siècle s'était donné de singuliers législateurs!

science de l'homme. On peut bien *distinguer* chez lui l'âme et le corps, mais il ne faut pas les *séparer*.

« La science de l'homme est bien digne d'être enfin » ÉMANCIPÉE et constituée en science à part, c'est-à-» dire *qu'elle doit se composer uniquement des choses* » *qui sont communes à l'âme et au corps* (1). »

On peut donc se permettre de *distinguer* par la pensée, mais non de *séparer* l'âme et le corps; car l'un et l'autre constituent l'*homme*, et c'est de l'*homme* qu'il s'agit.

L'âme intellectuelle mise à part, comme nous l'avons vu, il ne s'agit plus que de tourner uniquement la pensée vers l'*âme* sensible *ou* produite, *qui nous est commune avec l'animal* (2), dont la *sacrée théologie* se mêle peu, et dont il est permis de dire tout ce qu'on veut.

Or cette âme sensible, *qui nous est commune avec les animaux* (il le répète avec complaisance), vient incontestablement du limon de la terre, et cela se prouve encore par la Bible; car il est écrit que *Dieu forma* L'HOMME *du limon de la terre, et non* LE CORPS DE L'HOMME : ceci est décisif. La science de l'homme étant donc *émancipée*, et n'admettant rien d'*abrupte*, on peut bien y *distinguer* quelque chose, mais seulement

---

(1) « Conficitur autem illa (scientia) ex iis rebus quæ sunt tam corpori quam animæ communes. » (Ibid., lib. IV, cap. I, p. 208.) Il faut peser bien scrupuleusement ces mots, et se rappeler aussi que ces mots *iis rebus* signifient les *principes*, les *éléments*, les *atomes*, qui ont tout formé : *primordia rerum*.

(2) « Irrationabilis, quæ communis est cum brutis.... anima sensibilis sive producta. » (Ibid., p. 233, 235.)

à la charge de n'y rien *séparer*. N'allons donc pas disséquer l'*homme,* et souvenons-nous toujours que le bon Dieu, pour le former *tout entier,* n'employa que de la terre glaise.

On a vu que, pour exprimer l'âme raisonnable, ou l'intelligence, Bacon a saisi le mot *spiraculum* (haleine, respiration), terme exclusivement biblique dans ce sens; la pure latinité ne lui attribuant que celui d'*évent* ou de *soupirail* (1). Bacon employait ce mot nouveau pour exclure celui d'*esprit* que l'usage avait trop *spiritualisé,* quoique dans l'origine il fût synonyme de l'autre. Il s'avance même jusqu'à dire qu'il vaudrait mieux attribuer ce mot d'*esprit* à l'âme sensible (2). Dans le cours de ses ouvrages il le prend toujours dans le sens de *vie,* et il le nomme « la maîtresse roue de la machine humaine, celle qui donne le branle à toutes les autres (3). » Son but très-évident est de confondre les notions en confon-

---

(1) « Hic specus horrendum et sævi *spiracula* Ditis. » (Virg. Æn. VII, 568.)

(2) « Hæc anima (sensibilis).... SPIRITUS potius appellatione quam *animæ* indigitari possit. » (De Augm. Scient. loc. cit., p. 235.)

(3) « Quasi rota suprema quæ alias rotas in corpore humano circumagit. » (Hist. Vitæ et Nec. can. XIX, Opp., tom. VIII, p. 459.)

Ailleurs il dit : « que si le sang ou le flegme viennent à s'amasser » dans les ventricules du cerveau, l'homme meurt subitement *l'es-* » *prit ne sachant plus où se tourner.* » (Ibid., n° X, *In atriolis mortis*, § 6, p. 441.)

Toujours, au reste, cauteleux à l'excès, il a soin dans toutes ses rêveries physiologiques de dire tantôt *l'esprit* et tantôt *les esprits.* Il pense à tout, et nul homme au monde n'a mieux dit ce qu'il ne fallait pas dire.

dant les mots, et de ne montrer dans l'homme que l'âme sensible.

Moïse, comme nous l'avons vu plus haut, raconte la création de l'homme, au premier chapitre de la Genèse, dans les termes les plus magnifiques; et il est bien remarquable que dans cet endroit il n'y a pas un mot qui se rapporte à la nature animale de l'homme.

Mais dans le second chapitre il revient sur cette création pour ne parler absolument que de notre nature animale. Les paroles sont si claires et si exclusives qu'il n'y a pas moyen de s'y tromper.

« Dieu forma donc l'homme du limon de la terre : il souffla sur sa face une haleine de vie, et l'homme devint une créature (ou une âme) vivante (1). »

La vie animale ou l'âme sensible est exprimée ici aussi clairement et aussi exclusivement que la pure intelligence l'a été dans le chapitre précédent (2). Que fait Bacon? il omet entièrement le texte du premier chapitre. Il suppose que le mot *homme*, dans celui que je viens de citer, signifie *tout l'homme* et non *le corps de l'homme*, contre l'esprit manifeste du

---

(1) « Et factus est homo in animam viventem. » (Gen. II, 7.)

(2) Je ne cherche point ici la raison pour laquelle Moïse considère d'abord l'homme comme pure image de Dieu, et par conséquent comme pure intelligence, sans admettre dans son discours une seule idée matérielle, et pourquoi il renvoie à un autre chapitre la nature animale de l'homme, prenant garde ici avec non moins de scrupule de dire un mot qui sorte du cercle sensible. Il y a des lacunes dans l'Écriture sainte, et il doit y en avoir, puisque nous ne sommes pas faits pour tout savoir. Je me contente de relever le fait, qui me paraît digne de beaucoup d'attention.

texte, et même contre la lettre, puisque les deux opérations sont distinguées. *Il forma l'homme*, ET *il souffla*, etc. Enfin il ose passer sous silence la dernière phrase : *et l'homme fut fait ou devint âme vivante*, afin de pouvoir, au moins en apparence, attacher au mot *haleine* (SPIRACULUM) le sens d'*âme raisonnable ;* il avait cependant trop d'esprit pour ne pas voir le contraire, puisque Moïse emploie précisément le même mot (*animam viventem*) qu'il a employé plus haut pour l'animal ; mais Bacon écrivait volontairement contre la vérité et contre sa conscience, espérant que, l'*haleine divine* une fois entendue de l'âme raisonnable, le lecteur ne serait pas embarrassé d'achever le commentaire, et de deviner que, puisque cette *haleine*, qui constitue ce qu'on appelle la *raison*, appartient cependant à l'*âme vivante*, l'homme, quoique Dieu ait soufflé sur lui, n'est cependant qu'une *âme vivante* raffinée (1).

Le jugement qui flétrit Bacon comme juge vénal le déshonore moins à nos yeux que ce travail péniblement frauduleux exercé sur la Bible pour la plier aux plus honteuses spéculations. Tous les sectaires l'avaient invoquée sans doute, car *tout* peut se trouver dans *tout* livre, que *tout* homme a droit d'interpréter à son gré ; mais jusqu'à Bacon, je ne sache pas que le matérialisme l'eût appelée à son secours.

---

(1) M. Lasalle, traduisant franchement l'idée de Bacon, appelle sans détour le *Spiraculum*, LE SOUFFLE VITAL. (De la Dign., et de l'Accroiss. des Sciences, liv. IV, ch. III. OEuvr. de Bacon, tom. II, p. 201.)

Bacon, au reste, se contredit grossièrement en affirmant dans la même page, d'un côté « que la » doctrine du souffle peut être traitée, même philo- » sophiquement, avec beaucoup plus d'exactitude et » de profondeur qu'elle ne l'a été jusqu'à présent ; » et de l'autre, « que le *souffle* n'ayant rien de commun » avec la masse du ciel et de la terre, son essence se » refuse à toute recherche philosophique (1). »

Mais nous pouvons laisser de côté cette contradiction, qui n'est au fond qu'une distraction de conscience : Bacon n'en marche pas moins droit à son grand but, qui est d'établir que l'homme ne peut connaître par sa raison que la matière seule et tout ce qui provient des *matières élémentaires* (2).

Lorsque après avoir écarté avec toute l'habileté possible cette âme raisonnable, si *abrupte,* si étrangère à tout ce qui se touche, il en vient enfin à sa chère *âme sensible,* alors il est à son aise, et sa philo-

---

(1) On peut observer ici le caractère de Bacon, qu'il a légué à toute sa postérité philosophique. C'est un orgueil effréné qui contredit tout, qui rabaisse tout, et ne croit qu'à lui-même. Bacon nous a promis de *refaire l'entendement humain;* un autre l'a promis de nos jours ; et la promesse est d'autant plus ridicule qu'elle appartient à une secte purement négative qui a *refait* l'entendement, comme le protestantisme a *refait* le christianisme. Bacon est particulièrement amusant, lui à qui il n'est pas arrivé peut-être une seule fois d'affirmer sans se tromper. Je voudrais bien voir ce *qu'il nous aurait dit de plus profond sur l'esprit.*

(2) Le contraire de cette proposition est démontré, puisque l'esprit se connaît par intuition, tandis qu'il ne connaît la matière que par les qualités qu'elle lui manifeste. L'idéalisme qui a pu nier la matière n'a donc aucune prise sur l'intelligence, puisqu'il ne pourrait agir contre elle que par elle, ni l'attaquer sans la confesser.

sophie coule comme la poésie de Pindare, *ore profundo*.

« Quant à l'âme sensible, dit-il, ou *produite* (1), » on peut très-bien en rechercher la nature ; mais on » peut à peu près dire que ces recherches nous man- » quent..... *En effet* (2) l'âme sensible ou animale » doit être considérée comme une substance purement » matérielle (*plane corporea*), atténuée et rendue in- » visible par la chaleur. C'est une espèce de *gaz* » mêlé d'air et de feu, AFIN QUE par la mollesse de l'air » cette âme puisse recevoir les impressions, et que par » la vigueur du feu elle puisse *lancer* une action (3). » Cette âme, résultat d'une combinaison de principes » huileux et aqueux, est renfermée dans le corps, et » chez les animaux parfaits elle est principalement lo- » gée dans la tête. Elle parcourt les nerfs et s'alimente » du sang spiritueux des artères. »

---

(1) On demandera peut-être, pourquoi ce mot de *produite*, comme si tout n'était pas *produit* excepté ce qui produit tout? c'est que Bacon a toujours en vue ces mots du premier chapitre de la Genèse : « *Que* » *la terre produise! que les eaux produisent l'âme vivante;* » et comme il est dit dans le second « que Dieu *souffla* sur l'homme, » qui devint ainsi *âme vivante,* » Bacon supprime ces dernières paroles et il déclare que par *souffle* il entend *l'âme raisonnable*, afin que le lecteur dise de lui-même : « Cependant en vertu de ce souffle l'homme » ne devint qu'*âme vivante;* donc, etc. »

(2) Il faut observer ici le *si quidem*, qui marque l'enchaînement et la filiation des idées. — « Jusqu'à présent, on n'a presque rien dit de raisonnable sur l'âme sensible ; CAR OU EN EFFET cette âme est purement matérielle, etc. »

(3) « Aeris mollitie AD impressionem recipiendam ; ignis vigore AD actionem vibrandam, dotata. » (Ibid., p. 253.) — Voilà certes une superbe cause finale et bien digne de celui qui les relègue parmi les derniers efforts de l'esprit humain !

Stupide matérialiste ! brute plus brute que les brutes auxquelles tu demandes des arguments, tu crois donc que l'*âme sensible, la vie, le sentiment*, *ce qui aime* enfin, n'est qu'un mélange d'ingrédients matériels comme un potage de ta cuisine ? Tu ne serais qu'absurde si tu ne disais que cela ; mais ta pensée va plus loin.

Voilà, dit Bacon, *ce que j'avais à dire sur l'*AME. Il ne dit point *âme sensible*, et en apparence il est en règle, le mot *âme* pouvant ici, quoique d'une manière un peu forcée, se rapporter aux deux espèces d'âmes dont il vient de parler. Au fond cependant ce mot vague d'AME n'est ici qu'une transition criminelle pour écrire ce qui suit.

« Les facultés très-connues de l'AME sont l'intelli-
» gence, la raison, l'imagination, la mémoire, l'AP-
» PÉTIT, la volonté, etc..... ; mais dans les doctrines
» de l'*âme* il faut traiter de l'origine des facultés, et
» d'une manière physique, en tant qu'elles sont in-
» nées dans l'âme et qu'elles y sont attachées (1). »

Avec quel art il mêle les facultés qui distinguent les deux puissances, pour les confondre et n'en faire qu'une ! Il ne manque pas de mettre l'*intelligence* au rang des simples facultés (2), et il la réunit dans

---

(1) « Facultates autem animæ notissimæ sunt, intellectus, ratio, phantasia, memoria, APPETITUS, voluntas...; sed in doctrina de anima, origines ipsarum tractari debent idque physice, prout animæ innatæ sint et ipsi adhæreant. » (Ibid., p. 253.)

(2) Cabanis a justement reproché à Condillac de n'avoir pas su tirer la conséquence du principe qu'il posait lui-même : « Si Condillac, » dit-il, n'avait pas manqué de connaissances physiologiques, n'aurait-il

le même sujet à *l'appétit,* c'est-à-dire à cette faculté qui était prise dans toutes les écoles pour le caractère distinctif de l'âme sensible, ou pour cette âme elle-même (1). Enfin il nous propose « de recher-» cher l'origine physique de l'intelligence, de la rai-» son, de la volonté, de toutes les facultés, en un » mot, qui s'exercent sur les sciences dialectiques et » morales (2). »

Bacon, au reste, n'ayant pas émis une seule parole damnable qui n'ait été doublée par quelque écho du dix-huitième siècle, l'éloquent naturaliste de cet âge, après avoir répété à la suite de tant d'autres l'antique vérité *que l'homme intérieur est double,* n'a pas manqué de nous dire aussi *que le principe animal*

» pas senti que l'âme telle qu'il l'envisage est une faculté et non pas un » être, et que si c'est un être elle ne saurait avoir plusieurs des qua-» lités qu'il lui attribue? » (Rapp. du Phys. et du Mor. de l'homme, in-8°, 1er Mém. § 3, p. 39.)

Je n'aime certes ni Condillac ni Cabanis; cependant il faut avouer que ce dernier est plus courageux, plus logicien et plus honnête homme que l'autre. Cabanis est un franc disciple de Locke, et la franchise, de quelque manière qu'elle se présente, n'est jamais sans une espèce de mérite.

(1) C'est le *Thymos* des Grecs, si fameux dans tous leurs écrivains moralistes et métaphysiciens.

(2) « Circa quas (facultates) versantur scientiæ logiciæ et ethicæ. » (Loc. cit., p. 235.) Ce n'est point sans raison qu'il ne nomme que ces deux sciences : chaque mot a son venin : il cherche ce qu'il y a de plus spirituel dans l'homme, afin qu'en le rapportant à la matière il y ait moins de doute sur le reste. — Au surplus cette proposition de *rechercher l'origine physique de l'intelligence* n'est point exprimée dans le texte anglais. (Opp. tom. I., p. 127.) Il lui arrive assez souvent de se retenir en parlant sa langue, parce qu'il ne croyait pas ses compatriotes encore mûrs et dignes de lui.

est PUREMENT MATÉRIEL ; et pour qu'il ne manque rien à cette décision de ce qu'y peuvent ajouter de poids la profondeur et la précision philosophique, un commentaire lumineux nous apprend « que le principe spirituel est une lumière pure, qu'accompagnent le calme et la sérénité, une source salutaire dont émanent la science, la raison, la sagesse ; et que l'autre est une fausse lueur qui ne brille que par la tempête et dans l'obscurité ; un torrent impétueux qui roule et entraîne à sa suite les passions et les erreurs (1).»

Ainsi l'homme est *lumière* et *fontaine, feu follet* et *torrent.*

La lumière est moins brillante, une fontaine est moins claire, un feu follet est moins subtil, un torrent est moins entraînant que cette tirade éloquente ! !

---

(1) Buffon, Hist. nat. de l'Homme.

CHAPITRE XV.

DE L'ORIGINE DU MOUVEMENT SPONTANÉ ET DU MOUVEMENT EN GÉNÉRAL.

Nul doute, suivant Bacon, « que *l'esprit* ne soit la source du mouvement spontané (1). » On croirait, au premier aperçu, que c'est Platon qui parle; mais bientôt nous entendrons d'autres maximes que celles de ce philosophe.

« Jusqu'à présent, ajoute Bacon, on a parlé assez misérablement sur ce sujet (2); » maxime favorite et qui reparaît sous mille formes. On conçoit à peine le vertige d'orgueil qui persuadait à cet homme que l'univers entier avait déraisonné jusqu'à lui; et, ce qui est bien remarquable, jamais il n'a le ton plus méprisant que lorsqu'il est lui-même sur le point de déraisonner de la manière la plus choquante.

« Les anatomistes, dit-il, ont fait quelques bonnes » observations sur le mouvement animal; d'autres

(1) Spiritus, *procul dubio, motus fons est.* (De Augm. Scient. lib. IV, cap. III, Opp. tom. VIII, p. 238.)

(2) *Satis jejune.* (Ibid.)

» en ont fait de tout aussi justes sur le rôle que joue » l'*imagination* dans ce mouvement (1) ; mais on n'a » point encore recherché avec attention *comment les* » *compressions, les dilatations et les agitations de* » *l'*ESPRIT *peuvent mouvoir le corps en tous sens.* »

Nous commençons à comprendre : l'esprit n'est qu'un fluide, et il s'agit de savoir comment il meut le corps ; ce qui est assez difficile, un peu moins cependant que de nous apprendre ce qui meut l'esprit : mais Bacon va nous montrer la source de l'erreur.

« Il ne faut pas s'étonner qu'on n'y ait rien com- » pris, puisque l'âme sensible elle-même a passé jus- » qu'à présent plutôt pour une ENTÉLÉCHIE et une » simple fonction que pour une substance ; mais de- » puis qu'on sait *enfin* que cette âme est une sub- » stance corporelle et *matériée* (2), il devient néces-

---

(1) Le mot d'*imagination* est ici excessivement mal placé ; Bacon le préfère cependant à celui de *volonté,* parce qu'il est moins intellectuel et plus *passif.* Il dit donc : *C'est l'imagination qui détermine et dirige le mouvement volontaire ;* de manière que le *mouvement volontaire n'est ni produit ni régi par la volonté.*

Par la même raison les philosophes du dernier siècle évitent autant qu'il est possible le mot de *pensée* et lui préfèrent celui d'*idée.* C'est une remarque que l'on peut faire à toutes les pages de Locke et de Condillac. En écrivant sur *l'origine des idées* ces philosophes savaient bien dans leur conscience que leurs livres disparaîtraient d'eux-mêmes, écrasés par le poids du ridicule, s'ils avaient seulement changé le titre et écrit *sur l'origine des pensées.* Ils préféraient donc le mot *idée* qui rappelle une image, et se rapporte moins à l'action de l'esprit qu'à celle des objets extérieurs sur l'esprit.

(2) *Substantiam corpoream et* MATERIATAM. (De Augm. Scient. loc. cit., p. 238.)

Les anciens philosophes imaginèrent une certaine matière primi-

» saire de rechercher comment l'*esprit,* c'est-à-dire » *un air* (AURA), une vapeur si légère et si *tendre* (1), » peut remuer des corps si grossiers et si durs.

Nous *savons* maintenant ce que Bacon *savait* sur l'origine du mouvement spontané; il en faisait un objet de pure mécanique; il croyait que l'*esprit* (qui est un *gaz*) poussait le corps de l'animal, comme le marteau pousse un clou; et mettant à part la petite question de savoir comment et par qui l'*esprit* lui-même était poussé, ce puissant génie invitait tous ses frères les humains à rechercher (puisque c'était encore lettre close) par quels efforts inconnus quelque chose *d'aussi tendre qu'un air* pouvait remuer des corps aussi grossiers et aussi durs que ceux de l'éléphant, par exemple, ou de la baleine; car s'il ne s'agissait que d'une puce on pourrait s'en tirer.

Observons encore l'incroyable assertion de Bacon,

---

tive, si connue sous le nom de *hylé* (ὕλη), indifférente à toutes les formes, et attendant la *forme* pour devenir *ceci* ou *cela*. (*V.* p. c. Arist. de An. II, 1.) Or cette matière ainsi *abstraite* déplaisait à Bacon qui la trouvait trop métaphysique. (*Vid.* inf.) Pour maintenir donc *la pureté du dogme*, comme il convient *au religieux pontife des sens* (sup. p. 223), Bacon ne déclare pas seulement l'âme sensible, *substance corporelle*, mais de plus *matériée*.

Ne craignez pas qu'il dise *rare, raréfiée, subtile, volatile,* etc., car jamais il n'a rien touché de tout cela. Il dira donc *tendre*, parce qu'il a souvent appuyé son doigt sur de la cire et sa tête sur un coussin. Tout à l'heure il a dit que l'air était *tendre* pour recevoir les impressions, et précédemment il nous a fait admirer la terre si dure et si pesante, supportée néanmoins, par un véritable miracle, sur l'air, *qui est si tendre*. (Tom. I, p. 200.)

(1) « Quibus nexibus aura tam pusilla et tenera corpora tam crassa et dura in motu ponere possit. » (Ibid., p. 238, 239.)

« que ce qui avait principalement égaré les observateurs jusqu'à lui, sur le sujet de l'âme sensible, c'est qu'on l'avait prise plutôt pour une entéléchie ou simple fonction que pour une substance (1). »

Est-ce mauvaise foi, est-ce ignorance ? je l'ignore ; mais certainement c'est l'une ou l'autre. Tous ceux qui ont droit de parler de la philosophie ancienne, c'est-à-dire tous ceux qui l'ont étudiée, savent qu'en écartant toutes les questions sur les véritables limites données à la signification de ce mot par le philosophe qui l'inventa, il signifie au moins très-certainement l'*acte d'une puissance substantielle* (2). Comment donc peut-on dire que l'*âme sensible* a été prise pour une *entéléchie* ou simple *fonction* (3), tandis que l'entéléchie n'est que *la puissance considérée dans son état d'action ;* de manière que *la puissance est à l'entéléchie ce que l'œuf est au poulet.* Jamais donc on n'a pu prendre l'âme sensible pour un acte simple, puisqu'elle est supposée substance et puissance par là même qu'elle produit un acte, ou, pour mieux dire, puisque ce mot ne peut signifier qu'*une action substantielle.*

Au reste, je doute beaucoup que Bacon se soit trompé sur le véritable sens de ce mot, ou qu'il ait cherché à s'en instruire ; il avait en l'employant une

---

(1) *Vid.* Joh. Aug. Ernesti Clavem Ciceronianam in Ἐντελέχεια.

(2) « Pro Entelechia et Functione quâdam. » (Bac. loc. cit., p. 238.)

(3) Τὸ ὦὸν κατὰ δύναμιν μὲν νεοσσὸς ἐστι, κατ' ΕΝΤΕΛΕΧΕΙΑΝ οὔκ ἐστι. (Sext. Emp. 6. Mathem. X., 340, cité par Ernesti au mot *Entelechia*, loc. cit.)

vue profonde relativement à son but général. Il avait lu dans Cicéron que, l'esprit n'ayant rien de commun avec la matière, il fallait lui donner un nom particulier exclusif de toute idée matérielle, et que, dans cette vue, Aristote avait inventé celui d'*entéléchie, dont les éléments expriment* l'autocinésie *et la perpétuité* (1). Il n'en fallait pas davantage pour déterminer Bacon à transporter à l'âme sensible l'*entéléchie* d'Aristote, comme le *spiraculum* de la Bible, afin de confondre les notions en confondant les mots, et de réunir toutes les idées des différentes puissances de l'homme distinguées par les philosophes dans cette seule et unique puissance qu'il a déclarée *matière matériée*.

Qui sont donc ces philosophes, prédécesseurs de

---

(1) « Quintum adhibet (*principium Aristoteles*) vacans nomine, et sic ipsum animum Ἐντελεχείαν vocat, novo nomine, quasi quamdam continuam motionem et perennem, ἀπὸ τοῦ ἐντελὲς ἔχειν. » (Cic. Tusc. Quæst. I, 10.)

Les mots reçus d'*autopsie*, d'*autonomie* et peut-être d'*autocratie* semblent demander celui d'*autocinésie* pour exprimer le *mouvement de soi*.

Tout mouvement n'étant qu'un effet, le bon sens antique cherchait un premier moteur qui n'en eût pas lui-même, et il lui attribuait l'*autocinésie*, pour éviter ce qu'on appelle le *progrès à l'infini*. L'école aussi a dit : *Omne mobile a principio immobili.* (*Tout mouvement part d'un principe immobile.*) Plus souvent qu'on ne le croit l'école a raison et s'exprime très-bien : ici elle n'a fait que traduire Aristote : Τὸ πρώτως κινοῦν ἀκίνητον. (De Gen. et corr. XII, 7.)

On voit de reste que l'*autocinésie* et l'immobilité du premier principe reviennent au même. *Sans se remuer physiquement*, c'est-à-dire *en se mouvant lui-même et de lui-même à sa manière, il produit le mouvement physique dans les corps.* Il n'y a rien de si clair pour la conscience qui ne dispute pas.

Bacon, qui ont tâché d'appliquer le nom d'*entéléchie* à l'âme sensible considérée comme puissance séparée de l'intelligence? Il n'en cite et n'en pouvait citer aucun.

Aristote n'est point du tout le complice de Bacon dans tout ce qu'on vient de lire; il s'est même exprimé sur ce grand sujet d'une manière qui n'a pas été assez remarquée. Il est bien vrai qu'il ne regarde point l'âme sensible comme une substance séparée (1), et il est bien vrai encore qu'il refusait l'*autocinésie* à l'âme en général, comme Ernesti l'a observé à l'endroit cité; il ne prétendait point en cela dégrader l'âme; il voulait au contraire l'exalter en ajoutant tout de suite : *Mais, comme je l'ai prouvé plus haut, il n'est point nécessaire que ce qui meut soit mu* (2). Voilà le grand mot que l'école a répété sous une autre forme, comme on vient de le voir.

Lorsqu'il s'agit d'ailleurs de l'âme intelligente, proprement dite, on le voit pencher visiblement du côté de la vérité : « Quant à l'intelligence, dit-il, ou puissance rationnelle, rien n'est encore démontré;

---

(1) Les mots de *substance séparable* et *inséparable* ont été fort employés par les scolastiques après Aristote. On demande, par exemple, « si dans l'animal l'âme sensible, ou la vie, est une *substance* » *séparable* qui subsiste à part, indépendamment du corps animal? » Et sur cette question Aristote s'est déterminé pour la négative. (Arist. de An., lib. II, cap. II.)

(2) Ἴσως γὰρ οὐ μόνον ψευδός ἐστι τὸ τὴν οὐσίαν αὐτῆς τοιαύτην εἶναι οἵαν φασὶν οἱ λέγοντες εἶναι τὴν ψυχὴν τὸ κινοῦν αὐτὸ ἢ δυνάμενον κινεῖν· ἀλλ' ἕν τι τῶν ἀδυνάτων τὸ ὑπάρχειν αὐτῇ κίνησιν. (Arist. Ibid., lib. III.)

Ὅτι μὲν οὖν οὐκ ἀναγκαῖον τὸ κινοῦν καὶ αὐτὸ κινεῖσθαι πρότερον εἴρηται. (Ibid.)

néanmoins il paraît qu'on doit la regarder comme un genre d'âme à part et seule séparable, *comme l'éternel est distingué du corruptible* (1). »

On aime encore l'entendre ajouter : « Il ne paraît pas, comme quelques-uns l'ont pensé, que l'âme meuve le corps qu'elle anime par la simple transmission d'un mouvement semblable à celui qu'elle lui communique, mais bien par un certain acte de la volonté et de l'intelligence..... On ne saurait lui attribuer l'étendue..... L'esprit est UN....., non comme une grandeur quelconque qui est une, mais comme l'unité numérique. Il est simple, car s'il avait des parties, par quelles de ces parties de lui-même penserait-il?..... Serait-ce par une ou plusieurs? Dans ce dernier cas, un même et unique principe pensant pourrait donc avoir plusieurs et même une infinité de pensées sur le même objet et dans le même temps, ce qui est contre l'évidence. Dans la première supposition (c'est-à-dire que l'esprit ne pense que par l'une de ses parties), à quoi servent les autres? ou bien même, pourquoi est-il étendu (2)? »

---

(1) Περὶ δὲ τοῦ νοῦ καὶ τῆς θεωρητικῆς δυνάμεως οὐδέπω φανερόν. Ἀλλ' ἔοικε ψυχῆς γένος ἕτερον εἶναι, καὶ τοῦτο μόνον ἐνδέχεται χωρίζεσθαι καθάπερ ἀΐδιον τοῦ φθαρτοῦ. (Ibid. II, II.)

(2) Ἔνιοι δὲ καὶ κινεῖν φασι τὴν ψυχὴν τὸ σῶμα ἐν ᾧ ἐςιν ὡς ἀυτὴ κινεῖται.... Ὅλως δὲ οὐχ οὕτω φαίνεται κινεῖν ἡ ψυχὴ τὸ ζῶον, ἀλλὰ διὰ προαιρέσεώς τινος καὶ νοήσεως... Πρῶτον μὲν οὖν οὐ καλῶς τὸ λέγειν τὴν ψυχὴν μέγεθος εἶναι..... Ο' δὲ νοῦς εἷς.... ὡς ὁ ἀριθμὸς, ἀλλ' οὐχ ὡς μέγεθος· διόπερ οὐδὲ νοῦς οὕτω συνεχής, ἀλλ'... ἀμερής... Πῶς γὰρ δὴ καὶ νοήσει μέγεθος ὧν ὁτῳοῦν τῶν μορίων τῶν ἀυτοῦ... Εἰ δὲ καὶ κατά μέγεθος πολλάκις ἢ ἀπειράκις νοήσει τὸ αὐτὸ· φαίνεται δὲ καὶ ἅπαξ ἐνδεχόμενον. Εἰ δὲ ἱκανόν θίγειν ὁτῳοῦν τῶν μορίων, τί δεῖ κύκλῳ κινεῖσθαι, ἢ καὶ μέγεθος ἔχειν. (Arist., Ibid.. lib. I, cap. III.)

On pourrait croire au premier coup d'œil que la traduction que je

C'en est assez, je pense, pour faire sentir que ce philosophe célèbre, s'il avait lu la Bible, aurait parlé un peu mieux que Bacon sur le *souffle*, et pour démontrer au moins que, même sans la Bible, l'esprit humain n'est pas tout à fait réduit à ne pouvoir se former *aucune idée* d'une substance étrangère à la *matière matériée*.

Et, parmi toutes les expériences qu'on peut faire sur la science et la bonne foi de Bacon, celle-ci est sans contredit l'une des plus remarquables.

Passant à l'origine du mouvement en général, je crois devoir d'abord exposer les idées d'Aristote sur ce point : en premier lieu, parce qu'il ne me serait pas possible de m'exprimer mieux ; et secondement, parce qu'en réfutant une calomnie avancée par deux hommes distingués contre ce philosophe trop négligé de nos jours, la question en demeurera beaucoup mieux éclaircie. Nous entendrons parler ensuite Bacon et ses disciples.

Aristote dans sa métaphysique a posé les principes suivants :

« L'être-principe exclut de sa nature l'idée de la

---

présente de la première phrase contredit le texte; mais le second coup d'œil l'aura bientôt justifiée. Le grec dit mot à mot : « Quelques-uns pensent que l'âme meut le corps qu'elle anime, comme elle est mue elle-même. » Aristote, toujours avare de paroles, aurait pu ajouter : « c'est-à-dire matériellement, et à la manière des corps qu'elle meut; mais il n'en est rien, car elle n'agit dans ce cas que d'une manière inexplicable et qui lui est particulière, c'est-à-dire par un acte seul, etc. »

Comme il ne saurait y avoir de doute sur cette explication, je ne veux point disserter.

» matière (1)..... Ainsi le principe est esprit (2)..... » La matière ne peut être mue par elle-même, mais » seulement par une *puissance artiste* (3). Ce principe doit être éternel et actif..... Il y a des êtres » qu'on peut appeler *moyens,* parce qu'ils sont alternativement mus et mouvants ; d'où il suit qu'il doit » y avoir aussi quelque chose qui meuve sans être mu, » et que ce principe doit être éternel, substance et » action (4). En lui donc la puissance ne précède pas » l'acte, puisque son action est lui-même ; s'il en » était autrement rien n'aurait pu commencer (5). Il » est ainsi démontré qu'il existe un être éternel, immuable par essence et séparé du sensible (6), et de » ce principe dépendent le ciel et la nature (7). La » vie lui appartient aussi par essence, car l'action de » l'intelligence est vie, et lui-même est action; et » l'action par essence constitue la vie excellente et » éternelle de cet être (8)..... Nous pensons donc que » Dieu est le VIVANT éternel et très-bon auquel appartient la vie et la durée sans fin ; car *Dieu n'est*

---

(1) Ἔτι τοίνυν ταύτας δεῖ οὐσίας εἶναι ἄνευ ὕλης· ἀϊδίους γάρ δεῖ κ. τ. λ. (Arist. Metaph., lib. XII, cap. v.) Τὸ δὲ τί ἦν εἶναι οὐκ ἔχει ὕλην τὸ πρῶτον· ἐντελέχεια γάρ. (Ibid., VIII.)

(2) Ἀρχὴ ἡ νόησις. (Ibid., VII.)

(3) Οὐ γάρ ἥ γε ὕλη κινήσει ἀυτὴ ἑαυτήν, ἀλλὰ τεκτονική. (Ibid., cap. VI.)

(4) Ἀΐδιον καὶ οὐσία καὶ ἐνέργεια οὖσα. (Ibid., cap. VII.)

(5) Δεῖ ἄρα εἶναι ἀρχὴν τοιαύτην ἧς ἡ οὐσία ἐνέργεια.... Ἀλλὰ μὴν εἰ τοῦτο (sc. πρότερον εἶναι τὴν δύναμιν), οὐδὲν ἔσται τῶν ὄντων. (Ibid., cap. VII.)

(6) Ὅτι γάρ ἔστιν οὐσία τὶς ἀΐδιος καὶ ἀκίνητος καὶ κεχωρισμένη τῶν αἰσθητῶν, φανερὸν ἐκ τῶν εἰρημένων. (Ibid.)

(7) Ἐκ τοιαύτης ἄρα ἀρχῆς ἤρτηται ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ φύσις. (Ibid., cap. VII.)

(8) Φαμὲν δὲ τὸν ΘΕΟΝ εἶναι ζῶον ἀΐδιον ἄριστον. (Ibid.)

» *que vie et éternité.* Il resterait à savoir s'il y a un
» ou plusieurs principes des choses. Sur ce point nous
» rappellerons seulement que ceux qui se sont déci-
» dés pour la pluralité n'ont rien dit de plau-
» sible (1) ;..... car le principe de l'existence ou l'être
» immobile, qui est la source de tout mouvement,
» étant pure action, et par conséquent étranger à la
» matière, est donc encore UN en raison et en
» nombre..... Tout le reste n'est qu'une mythologie
» inventée par la politique pour la croyance de la
» multitude et pour le bien public (2). »

Dans le cours de ces trois chapitres, qui présentent sur l'origine du mouvement des principes un peu différents de ceux de Bacon, Aristote remarque avec une très-grande justesse *que les deux seuls mobiles de l'homme sont la vérité et l'amour* (3) ; en effet, il ne s'agite que pour connaître ou pour jouir. Dans le fond

---

(1) Ἀλλὰ μεμνῆσθαι καὶ τὰς τῶν ἄλλων ἀποφάσεις ὅτι περὶ πλήθους οὐδὲ εἰρήκασιν ὁ τι καὶ σαφὲς εἰπεῖν. (Ibid., cap. VIII.)

(2) Τὸ δὲ τί ἦν εἶναι οὐκ ἔχει ὕλην τὸ πρῶτον· ἐντελέχεια γὰρ. (Sup. p. 266, note 1.) Ἓν μὲν ἄρα καὶ λόγῳ καὶ ἀριθμῷ τὸ πρῶτον κινοῦν ἀκίνητον ὄν. (Ibid., cap. VIII.) Τὰ δὲ λοιπὰ μυθικῶς ἤδη προσήχθη πρὸς τὴν πειθὼ τῶν πολλῶν καὶ πρὸς τὴν εἰς τοὺς νόμους καὶ τὸ συμφέρον χρῆσιν. (Ibid.)

Je ne prétends point examiner ici, après tant d'autres, quelle était la véritable opinion d'Aristote sur la première des questions ; mais cependant après qu'on a lu les textes précédents, qui ne sont pas forgés, que penser d'un grave et sage philosophe qui nous dit sans balancer : *les Épicure, les Démocrite, les Aristote, en un mot* LES ATHÉES, etc. (Précis de la Philos. de Bacon, tom. II, p. 187.) C'est ainsi que de nos jours les anciens sont connus et jugés ! J'espère n'être point désavoué par les maîtres, si je doute que Clarke ait rien ajouté aux sublimes axiomes que je viens de citer.

(3) Τὸ ὀρεκτὸν καὶ τὸ νοητὸν κινεῖ οὐ κινούμενον. (Ibid., cap. VII.)

même tout se réduit à l'amour, car l'homme ne poursuit que ce qu'il aime. Si l'on demande donc à Aristote *comment tout est mu par le principe immobile,* le philosophe répond : *Il meut comme l'objet aimé* (1).

A propos de ce texte, Le Batteux dit dans son bel ouvrage *sur le Principe actif de l'univers :* « Mosheim, dans ses notes sur Cudworth (ad Cudw. in-f°, » p. 187), explique le texte d'Aristote d'une manière » ingénieuse : *Il fallait,* dit-il, *remonter à une pre-* » *mière cause du mouvement pour éviter le progrès* » *à l'infini : donc il fallait un être mouvant sans être* » *mu : mais comment un être peut-il mouvoir sans* » *être mu lui-même? Aristote n'ayant pas de réponse,* » *jette en avant la cause finale... C'était se tirer d'af-* » *faire avec adresse par de belles paroles qui ne* » *signifient rien* (2). »

Bacon n'aurait pas dit plus mal, et Le Batteux n'aurait pas dû s'en fier à Mosheim, qui le trompa complétement avec son *explication ingénieuse* qui calomnie Aristote au lieu de l'expliquer. Il n'est pas question de *cause finale* dans tout ce qu'on vient de lire, et il est encore moins question d'expliquer ce qui est parfaitement clair. Ces paroles, *le principe meut comme l'objet aimé,* ne contiennent qu'une explication donnée en passant et par voie simple de

---

(1) Κινεῖ δὲ ὡς ἐρώμενον. (Ibid., cap. VII.)

(2) Huitième mémoire *sur le Principe actif de l'univers,* dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, in-4°, tom. XXXII, p. 65.)

comparaison. « Ce que vous aimez, dit Aristote, vous attire et vous meut sans se mouvoir : c'est ainsi que le premier moteur remue tout. »

Si ce sont là *de belles paroles*, on ne dira pas au moins qu'Aristote en abuse, puisqu'il n'en emploie que trois, KINI HOS EROMENON. Certainement il ne verbiage pas. *Aristote*, dit Mosheim, *n'avait pas de réponse*. Comment donc? Aristote ne pouvait répondre à cette question : *Comment un être peut-il mouvoir sans être mu?* La réponse cependant se présente d'elle-même, et jamais elle ne changera : *Vous faites pitié;* c'est tout ce qu'on doit répondre. *Un être matériel ne peut en mouvoir un autre sans être mu ;* sans doute, mais ce n'est pas de quoi il s'agit. *Un être d'un ordre supérieur ne peut-il mouvoir un corps sans être mu lui-même?* c'est la question, ou plutôt ce n'en est pas une. Aristote pose en principe : « que la matière, comme matière, est purement passive, et que dès qu'il s'agit d'action on sort du cercle matériel; et cela se voit, dit-il, dans les ouvrages de l'art comme dans ceux de la nature : car ce n'est point le bois qui fait un lit, c'est l'art (1) ; » il ajoute : « La chaleur peut être considérée comme le feu dans la matière; mais si on la considère comme substance

---

(1) Ἡ ὕλη, ἡ ὕλη, παθητικόν. (Arist. de Gener. et Corrup., lib. I, cap. VII.)

Τῆς ὕλης τὸ πάσχειν ἔξι καὶ κινεῖσθαι· τὸ δὲ κινεῖν καὶ τὸ ποιεῖν ἑτέρας δυνάμεως. Δηλόν δὲ καὶ ἐπὶ τῶν τέχνῃ, καὶ ἐπὶ φύσει γενομένων· οὔτε γὰρ αὐτο ποιεῖ... Οὐ τὸ ξύλον κλίνην, ἀλλ' ἡ τεχνή. (Ibid., lib. II, cap. IX.) Τὸ μὲν πῦρ ἔχει ἐν ὕλῃ τὸ θερμόν· εἰ δέ τι εἴη χωριστὸν θερμόν, τουτο οὐδὲν ἂν πάσχοι. (Ibid., loc. cit. lib. I, cap. VII.)

séparée, elle cesse d'être passive *et n'est plus matière.* »

On vient de le voir employer toutes les forces de son esprit et toute la perfection de sa langue pour établir que le principe du mouvement est *un, immatériel, intelligent* et *substantiellement actif*. Que veut donc dire Mosheim lorsqu'il avance sérieusement qu'*Aristote ne trouvait pas de réponse* à la question proposée? Il cache ce que ce philosophe a dit, et il lui fait dire ce qu'il n'a pas dit : c'est une manière commode de juger les hommes.

Lucrèce disait après ses maîtres : *Toucher, être touché n'appartient qu'aux seuls corps* (1). Le même sophisme reparaît toujours, comme je l'ai observé ailleurs (2), quoiqu'il ne puisse faire illusion qu'à ceux qui veulent se tromper eux-mêmes. Et depuis quand est-il défendu d'argumenter d'un fait incontestable sous prétexte que la cause en est ignorée? L'homme ne comprend pas comment sa volonté agite son corps; le fait en est-il moins incontestable et moins propre à nous conduire à l'origine du mouvement? Joignez l'inertie de la matière, joignez l'impossibilité manifeste du progrès à l'infini, qui choque même la conscience du bon sens, et vous verrez qu'il n'y a rien de plus clair pour l'homme pur et sensé que l'origine immatérielle du mouvement.

Mais ce dogme, insupportable pour Bacon, ne l'est

---

(1) « Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res. » On répétera éternellement cette insignifiante vérité, sans vouloir absolument s'apercevoir que personne ne la conteste, et qu'il s'agit de toute autre chose.

(2) Précis de la Philos. de Bacon, tom. II, p. 255.

pas moins pour ses disciples. La philosophie moderne, en réfléchissant sur l'origine du mouvement, a conservé assez de conscience pour convenir que l'origine du mouvement doit être cherchée *hors de l'univers*, mais elle se garde bien de dire *hors de la matière :* il lui en coûterait trop de prononcer ce mot, et de rencontrer ainsi l'intelligence dont l'idée seule l'attriste et l'embarrasse.

« L'origine du mouvement, nous dit l'auteur du » *Précis de la philosophie de Bacon*, doit être cher- » chée, pour tous ceux qui réfléchissent, *hors de l'u-* » *nivers*, dont elle est parfaitement distincte (1). »

Là-dessus on pourrait croire au premier coup d'œil que nous sommes tous d'accord, et que nous voilà enfin conduits à l'auteur unique de toutes choses ; mais combien nous serions trompés !

Le traducteur de Bacon avait dit : « Lorsqu'on soutient que l'attraction agit sur *toutes* les parties de la matière, il ne reste plus rien qui puisse être cause de l'attraction : elle ne peut plus être *effet ;* elle est nécessairement cause elle-même. »

L'argument est précis, et c'était le moment de parler clair, et *de rendre à Dieu ce qui est à Dieu ;* mais nous allons entendre une réponse à laquelle on ne s'attendait guère.

Newton, dit le célèbre physicien interprète de

---

(1) Lesage de Genève est le premier, je crois, qui a inventé cette puissance *ultra-mondaine*, qui recule Dieu sans oser tout à fait l'exclure. Ce physicien a fourni plusieurs idées *majeures* à l'auteur du *Précis*.

Bacon, s'est mis à l'abri de cette objection *en réservant* (1) une quantité de matière suffisante à produire son éther, qui devenait une cause extérieure de pression (2).

En tout cela, comme on voit, pas le mot de Dieu ni d'intelligence. « Newton s'est mis en règle en *réservant* sa matière éthérée; » on ne s'élève point au-delà.

La bonne foi néanmoins eût exigé qu'en parlant de cet *éther* de Newton on eût ajouté que, dans la préface de la seconde édition de son optique, il dit expressément qu'il a présenté *une conjecture* sur la cause de la gravité *pour montrer qu'il ne la prend point pour une propriété essentielle des corps;* qu'à la page 322 de ce même ouvrage il déclare qu'il ne décide rien sur la cause de la pesanteur; et qu'enfin dans ses lettres théologiques, fort connues aujourd'hui, il déclare encore plus solennellement « qu'il laisse à ses lecteurs la question de savoir si l'agent de la gravité est matériel ou immatériel, et qu'une matière brute et inanimée ne peut, suivant lui, agir sur

---

(1) Qui pourrait refuser un sourire à cette expression? On nous parle de Newton comme d'un créateur attentif à sa besogne et sachant ce qu'il fait. Au lieu d'employer imprudemment toute sa matière (d'où il serait résulté un monde immobile), il en RÉSERVE autant qu'il en faut pour son *éther*, qui remuera tout en pressant tout, comme il arrive toujours.

Ailleurs le même auteur nous dit: « que Bacon n'a jamais MANIFESTÉ les causes finales dans l'univers. » (Précis, tom. II, p. 163, 233.) Il en parle encore comme d'un Dieu, tant il est pénétré de respect pour les physiciens et même pour ceux qui auraient envie de l'être.

(2) Précis, tom. II, p. 233.

une autre sans un contact immédiat ou sans l'intermède de *quelque agent immatériel* (1). »

Après des aveux aussi exprès je ne crois pas qu'il soit permis de changer une conjecture en système arrêté et de l'attribuer sans restriction à un grand homme qui a dit tout le contraire.

Mais toujours il demeure démontré que l'interprète de Bacon n'a besoin de Dieu pour aucun phénomène de l'univers, puisqu'il suppose que, sans sa *matière réservée,* Newton n'aurait pu répondre à ceux qui lui auraient demandé la cause de la gravitation universelle, et qu'il n'a pas même supposé que l'auteur des *Principes* aurait pu en appeler à Dieu.

Mais l'*éther* de Newton (quel que soit le jugement qu'on en doit porter) n'étant point adopté par l'interprète de Bacon, quelle est donc cette *cause* merveilleuse, ce principe moteur, absolument *distinct de l'univers* et ignoré jusqu'à nos jours? — Ce sont les ATOMES GRAVIFIQUES, autrement dits ULTRA-MONDAINS. C'est *Lesage* de Genève qui le premier a découvert cette puissance, qui recule Dieu décemment sans l'exclure tout à fait. On appelle ces atomes *gravifiques* parce qu'ils sont plus particulièrement les auteurs de la gravité; et on les appelle encore *ultramondains* parce qu'ils *sont* ou qu'ils *étaient* placés

(1) Biblioth. britann. févr. 1797, vol. IV, nº 18 et nº 30, p. 192. Lettres de Newton au Dr Bentley. 26 janvier 1692 et 11 février 1693. Les savants auteurs de ce journal relèvent justement l'erreur de d'Alembert, qui attribue à Newton l'opinion de la gravité essentielle que ce dernier désavoue expressément. Il serait temps en effet de n'y plus revenir.

hors de notre système (1). Ils furent UNE FOIS (2) lancés par le créateur, au commencement des choses ; « ils sont les agents de la *gravité,* de la *cohésion,* » de l'*expansibilité,* en un mot de tous les mouve- » ments *purement physiques* (3) qui ont lieu dans l'u- » nivers (4). »

Il y a plus : « la formation des *grands corps dans* » *l'espace* (5), le mouvement de rotation et celui de » projectile ont été produits de même par une cause » distincte de l'univers, » et Bacon pressentit cette découverte.

« Il ne doutait pas que, lorsque les hommes feraient » usage de tous leurs moyens, ils ne parvinssent » assez avant dans la connaissance de l'univers pour

---

(1) S'ils sont placés *hors de notre système,* ils sont donc placés *dans un autre.* — Et que font-ils là, bon Dieu ? avec la force et le talent que nous leur connaissons, que ne peuvent-ils pas entreprendre ? — Mais peut-être qu'ils sont placés entre système et système.

(2) Il ne faut pas passer légèrement sur ce mot UNE FOIS ; il est classique et reparaît souvent. On n'ose pas tout à fait chasser Dieu de l'univers, mais on lui dit : « Agissez une fois pour toutes, nous voulons bien y consentir ; donnez le premier coup, à la bonne heure ; mais qu'ensuite il ne soit plus question de vous, s'il vous plaît.

(3) On rirait mal à propos de cette expression *mouvements purement physiques* (comme s'il y en avait d'autres) ; c'est une ellipse philosophique, qui signifie *mouvements produits par une cause purement physique.*

(4) Précis, etc., tom. II, p. 117, 123.

(5) Si l'on disait *ore rotundo* que *l'univers* a été *créé* ou *produit,* ou seulement *formé* par une force matérielle et aveugle, on pourrait choquer une foule d'oreilles encore mal apprivoisées ; mais si au lieu de l'*univers* on dit seulement *les grands corps dans l'espace,* le synonyme choque moins. Les jurisconsultes romains ont fort bien dit : « Expressa nocent ; non expressa non nocent. »

» juger qu'il ne fut pas formé *par des causes qu'il eût* » *en lui-même* (1). »

Tel est donc le dernier résultat de toute la métaphysique de Bacon tirée de ses propres paroles et de celles de ses plus fervents disciples.

« On ne saurait avoir une métaphysique saine avant de s'être procuré par d'immenses travaux une physique perfectionnée, qui est une science réelle. Le spectacle de l'univers ne prouve point un auteur intelligent ; et nous n'avons pas le droit de voir une seule cause finale dans la nature, jusqu'à ce qu'on ait pénétré *la profondeur et la hauteur* des mystères de la nature (2), jusqu'à ce que la physique ait prouvé que le premier moteur est étranger à l'univers. »

Mais lorsque la physique a fait enfin son chef-d'œuvre en prouvant ce grand théorème, que saurons-nous enfin ?

Nous saurons que cette *cause*, tant et si péniblement cherchée, est un agent purement matériel, et que c'est lui qui a formé *les grands corps dans l'espace*, c'est-à-dire *l'univers*.

Tous les athées en chœur adresseront de solennelles actions de grâces aux auteurs de cette noble théorie.

---

(1) Avec la permission de l'estimable auteur du Précis, jamais Bacon n'y a pensé : il extravaguait autrement. Néanmoins il est vrai que par ses principes généraux il est devenu, sans le savoir, le père des *atomes ultra-mondains*. Quel libertin connait tous ses enfants ?

(2) Mais quel temps n'a-t-il pas fallu pour que les observations et les expériences faites par la succession des hommes, étant rassemblées, combinées, généralisées, suivant les règles de Bacon (excellent !), nous aient rapprochés de cette hauteur et profondeur dans la connaissance de la nature? (Ibid., p. 233.)

Ils diront : « L'ordre de la nature ne nous gêne plus ; » par vous la question est portée au delà de notre » système, dans un vide où les arguments manquent » à nos adversaires. Que ne vous devons-nous pas ? » Vous avez chassé Dieu de l'univers. »

Ce qu'il y a de curieux c'est d'entendre l'auteur du Précis de la Philosophie de Bacon gronder sérieusement M. Lasalle ET SES SEMBLABLES (1), qui veulent se passer d'une cause distincte de l'univers pour expliquer le mouvement des planètes (2). Tout homme qui n'entendrait pas l'argot croirait qu'il s'agit ici de Dieu ; mais point du tout, il s'agit uniquement des *atomes gravifiques*. En vérité, ce n'était pas la peine de tancer le traducteur de Bacon, dont je suis certainement le *semblable*, si le *moteur matériel et ultra-mondain* lui paraît le comble du délire philosophique et la honte de l'esprit humain.

Il est bien remarquable qu'après avoir accordé à Newton une absolution plénière, fondée sur ce qu'il avait *réservé assez de matière pour faire mouvoir la matière* (3), le même auteur, ne se rappelant plus ou ne voulant pas se rappeler ce qu'il avait dit, observe « que Newton n'avait fait que reculer la dif- » ficulté au lieu de la résoudre, puisqu'on est toujours » en droit de lui demander quel est le moteur de

---

(1) Expression très-dure et très-déplacée à l'égard d'un auteur vivant, et qui, dans une foule de notes jointes à sa traduction, a fait preuve d'un talent très-distingué, quoique très-malheureusement employé.

(2) Précis de la Philos. de Bacon, tom. II, p. 210.

(3) Ibid., p. 233.

» l'éther (1), » comme si la même objection ne frappait pas sur le *moteur ultra-mondain,* ou comme si Newton n'avait pas eu assez d'esprit pour faire agir Dieu UNE FOIS ! Nous sommes certainement autorisés à croire que la contradiction n'est qu'apparente, que ces mots *une fois* n'ont été mis là que pour adoucir la thèse et éviter le bruit, mais que, du reste, le moteur *authypostatique* n'a pas eu plus besoin de Jéhovah pour se mouvoir que pour exister.

---

(1) « Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut. » (Bossuet, Orais. fun. de Marie-Thérèse d'Autriche.) En effet il n'y a rien de si petit que cette pensée, qui repose uniquement sur une grossière analogie du pouvoir humain.

CHAPITRE XVI.

DES SENS ET DU PRINCIPE SENSIBLE.

Ce n'était point assez pour Bacon d'avoir combattu l'immatérialité d'une manière oblique dans ses réflexions sur l'esprit; son génie *matérié* le pousse encore à l'attaquer de front dans un ordre inférieur, où il ne se croyait nullement gêné. Voyons d'abord de quelle manière il envisageait les organes de la sensation.

Il y a, dit-il, une très-grande analogie entre les affections des corps sensibles et celles des corps insensibles (1) : la seule différence qui les distingue, c'est que, dans les premiers, il y a un *esprit* (2).

Parmi ces analogies il cite celle de l'œil et du miroir (ou de l'eau) et celle de l'ouïe et de l'écho,

---

(1) Bacon ne dit point, *entre l'animal et la matière brute,* mais *entre les corps sensibles et insensibles.* Ce qui ne paraît pas important l'est beaucoup. Il n'y a pas une ligne dans toute cette théorie qui ne mène au matérialisme.

(2) *Accedit spiritus.* — Pas davantage! Et en effet nous verrons que c'est très-peu de chose. (De Sect. Corp. nº VIII. De cons. corp. *quæ sensu prædita sunt,* etc. Opp. tom. IX, p. 123.)

qu'il appelle (l'écho) *un obstacle dans un lieu caverneux* (1).

A l'égard du tact en particulier, il observe sagement que les *corps morts* (c'est-à-dire *bruts*) peuvent être frappés, déchirés, brûlés, martelés, etc., tout comme l'animal; la SEULE différence entre les uns et les autres, c'est que dans les premiers l'action ne se manifeste que par l'effet (2), au lieu que dans le second elle ne se manifeste que par la douleur, à cause de l'*esprit* qui est présent partout (3).

Qu'est-ce donc qu'un sens? c'est un TROU qui laisse passer l'impression jusqu'à *l'esprit animal* (4). S'il y

---

(1) Il n'y a rien de si vague que ce mot d'*obstacle;* car tout corps est *obstacle,* et tout obstacle n'est pas *écho.* Où avait-il pris d'ailleurs que l'écho suppose une caverne? Enfin, ce qui est plus essentiel, l'écho est l'image de la *parole* et non celle de l'*ouïe.* Bacon a l'art de condenser l'erreur avec son *froid potentiel,* et de se tromper de trois ou quatre manières dans la même ligne.

(2) Que veut-il dire? est-ce que la douleur n'est pas aussi un *effet?*

(3) *Permanente per omnia* SPIRITU. (Ibid., p. 133.) — Quelque faible reflet de la doctrine des alchimistes étant parvenu jusqu'à Bacon, il croyait *que tout corps renferme un esprit* ou une substance pneumatique : « Omne tangibile habet pneumaticum sive spiritum copulatum et inclusum. » (Hist. Densi et Rar., nº XII. Opp. tom. IX, p. 60.) Mais ce mot d'*esprit* désigne toujours sous sa plume une substance matérielle. L'*esprit* de la pierre ne sent pas, l'*esprit* d'un animal sent; c'est la *seule* différence, et c'est toujours de la matière.

(4) « Instantiæ conformes sunt speculum et oculus, et similiter fabrica auris et loca reddentia echo..... Nihil interest inter consensus sive sympathias corporum sensu præditorum et animatorum sine sensu, NISI quod in illis accedat spiritus animalis ad corpus ita dispositum, in his autem absit : adeo ut, quot sint consensus in corporibus inanimatis, tot possint esse sensus in animalibus, SI ESSENT PERFORATIONES, » etc. (Nov. Org., lib. II, nº XXVII. Opp. tom. VIII, p. 126-127.)

avait un *trou* derrière le miroir, celui-ci serait un œil, pourvu seulement qu'il possédât une dose d'esprit animal, *quantum sufficit;* et si l'œil au contraire n'avait pas le *trou* par derrière il ne serait qu'un miroir (1), en dépit de l'esprit animal.

Combien un simple et honnête ignorant est supérieur à Bacon! Qu'est-ce donc que cette fausse science qui se fatigue sans relâche pour se tromper et pour tromper? Qu'est-ce que cet art funeste d'embellir l'erreur, de la revêtir de couleurs poétiques, de la rendre plausible à force de faux esprit, de raisonnements sans raison et de fantastiques analogies? Ce qu'il y a de plus mauvais dans le monde c'est le talent mauvais.

Mais ce qu'on vient de lire n'est qu'une espèce d'introduction à la théorie générale de Bacon. Nous allons l'entendre exposer sur le principe sensible des principes qu'il tâchera en vain de laisser en partie dans l'ombre : il faut les en tirer et les rendre visibles, au point que désormais il n'y ait plus, au moins sur le compte de ce grand histrion de la science, que des aveugles volontaires.

---

(1) « Passiones corporum quæ sensu dotantur et quæ sensu carent, magnum consensum habent, NISI quod in corpore sensibili accedat spiritus. Nam pupilla oculi speculo sive aquis æquiparatur..... ; organum autem auditus obici intra locum cavernosum conforme est, a quo vox et sonus optime resultat. » (de Sect. corp. nº VII, loc. cit., p. 155.)

Belle analogie vraiment entre la *fabrique* qui reçoit la voix et celle qui la renvoie! L'œil et le miroir sont tout aussi mal comparés. « Un miroir, dit M. Lasalle, ressemble à la prunelle, précisément comme un mur ressemble à une fenêtre. » (Tom. VII, p. 435, nº 263.) — Et ailleurs : « Combien ces deux analogies, par lesquelles il se laisse éblouir, sont faibles et superficielles! » (Tom. V, p. 265.)

Bacon convient d'abord qu'on a beaucoup écrit sur ce sujet, c'est-à-dire tant sur les sens en général que sur les arts particuliers qui en sont l'objet, tels que la perspective et la musique (1). Cependant il remarque deux points capitaux de cette science que l'esprit humain a laissés totalement échapper dans toutes ses recherches sur les sens (2). Ces deux points sont, l'un la différence du sens et de la perception, et l'autre la *forme* ou l'essence de la lumière.

Ainsi *le sens et le sensible* sont au nombre des facultés de l'âme inférieure ou sensible (3), et *l'essence de la lumière* est une partie capitale de la doctrine qui s'exerce sur ce sujet : en sorte que la connaissance de la lumière est une branche de la théorie des sens.

La raison, au premier coup d'œil, est révoltée d'une telle classification ; mais lorsqu'on y regarde de près on s'est bientôt convaincu qu'il s'agit ici de toute autre chose que d'une absurdité.

L'*esprit* est un fluide ; la *lumière* est un fluide : pourquoi ne pas en traiter dans le même chapitre ? Pourvu qu'on mêle la matière à tout, et que par elle on explique tout, le but général est rempli.

---

(1) Mais tout de suite il ajoute : *Quam vero nihil ad institutum !* (De Augm. Scient., lib. IV, cap. III. Opp., tom. VII, p. 239.) Il est à naître que cet homme, dont la tête a réuni peut-être plus d'erreurs que toute autre tête humaine, veuille convenir sans restriction que jusqu'à lui un autre que lui ait pu avoir raison.

(2) « Sunt tamen duæ partes nobiles et insignes quas in hac doctrina desiderari statuimus : altera de differentia perceptionis et sensus ; altera de forma lucis. » (De Augm. Scient., Ibid., p. 239.)

(3) « Ad facultates animæ sensibilis præcipue spectat..... doctrina de sensu et sensibili. » (Ibid., p. 238.)

« Les philosophes, nous dit Bacon, auraient dû s'oc-
» cuper avant tout de la différence qui a lieu entre la
» *perception* et le *sens ;* examen qu'ils ont négligé et
» qui forme cependant un des points les plus fonda-
» mentaux de la philosophie (1). Nous apercevons en
» effet dans la presque totalité des corps naturels une
» faculté manifeste de *perception* et même d'élection,
» en vertu de laquelle ils se joignent aux substances
» amies et repoussent les autres (2). »

Il joue ici misérablement sur le mot de *perception* pour exprimer ce qu'on a nommé depuis *affinité* ou même *attraction élective ;* et il en cite, ou il croit en citer plusieurs exemples, mêlant, par défaut d'instruction, des choses tout à fait disparates. Les premiers rudiments de la chimie enseignent ce phénomène des affinités que des observations plus exactes peuvent seulement soumettre à de plus grands développements. Mais Bacon, qui veut absolument se fabriquer une langue aussi vide que ses conceptions, et dégrader l'un après l'autre tous les mots qui représentent des idées immatérielles, Bacon, dis-je, est content s'il amène celui de *perception* à ne signi-

---

(1) « Rem maxime fundamentalem. » (De Augm. Scient., lib. IV, tit., III. Ibid., p. 239.)

(2) « Videmus enim quasi omnibus corporibus naturalibus inesse vim manifestam percipiendi, etiam electionem quamdam amica amplectendi, inimica et aliena fugiendi. » (Ibid.)

M. Lasalle dit fort bien sur ce passage : « La perception se trouve partout pour ceux qui veulent l'y voir. » (Tom. II de sa trad., p. 19.) Il fait souvent justice de son auteur avec une impartialité qui n'est pas commune chez les traducteurs.

fier plus que l'action physique d'un corps sur un autre.

« Nul corps, dit-il, rapproché d'un autre, ne peut » le changer ni en être changé sans une perception » préliminaire et réciproque. Le corps *perçoit* les » pores par lesquels il s'insinue ; il *perçoit* l'effort d'un » autre corps à qui il cède ; il *perçoit* l'éloignement » de celui qui le retenait et qui se retire ; il *perçoit* la » division de sa masse totale, et lui résiste pendant » quelque temps : enfin la *perception* se trouve par- » tout. L'air surtout a une *perception* si exquise du » froid et du chaud qu'elle surpasse de beaucoup » celle du tact humain, qui est cependant considéré » comme la mesure du chaud et du froid (1). »

Encore une fois de pareilles idées ne seraient que de pures extravagances si elles ne se rapportaient pas à un but caché qui doit être mis dans le plus grand jour.

Qu'on se rappelle la doctrine sublime du *trou*. Bacon nous a dit qu'un sens n'est qu'un *trou* (2). Nous savons que, sans cette heureuse ouverture, un œil n'est qu'un miroir, et que par elle un miroir serait un œil. Cette doctrine se lie parfaitement, comme on le voit, avec celle des perceptions ; et si ces différentes idées se trouvent séparées par de grands intervalles dans la masse des œuvres de Bacon, c'est encore un de ses plus invariables artifices. Sur les points délicats, on le voit toujours disséminer ses pensées ; nulle part

(1) Ibid., p. 239.
(2) Sup., p. 280.

il ne dit tout son secret, afin de pouvoir être entendu du lecteur intelligent, sans alarmer la foule. Mais il a été surtout très-parfaitement *perçu* par le dix-huitième siècle, qui ne lui pardonne ses erreurs ridicules que par amour pour ses erreurs pestilentielles.

Bacon reprochait donc aux philosophes deux grandes erreurs sur l'article des sens : la première, c'est que les uns ne s'en étaient presque pas occupés ; la seconde, que les autres étaient allés trop loin *en accordant des sens à tous les corps* (1), de manière que, si l'on commet le crime de couper une branche d'arbre, on est exposé à l'entendre gémir comme celle de Polydore (2).

Ce double reproche n'a pas le sens commun ; car tous les philosophes, physiciens, moralistes et métaphysiciens ont parlé des sens bien ou mal ; et si le plus grand nombre d'entre eux a cru voir dans les plantes une *âme végétative*, c'est le comble de l'injustice de la changer en *âme sensitive* que les philosophes n'ont jamais attribué à la plante, et moins encore à *tous les corps* ; exagération si folle qu'elle n'a pas de nom.

Mais la vérité est la chose du monde la plus indifférente à Bacon ; il n'a qu'un but, celui de poursuivre l'idée de l'immatérialité partout où il la trouve ; elle le choque dans un chou comme dans un homme, et si, pour tourner en ridicule les philosophes qui ont imaginé une *âme végétative*, il ne faut que la chan-

---

(1) « Alia (culpa) quod qui huic contemplationi forte animum adjecerunt, longius quam par est provecti sunt, et sensum CORPORIBUS OMNIBUS tribuerunt. » (De Aug. Scient. Ibid., p. 239-240.)

(2) Virg. Æn., III, seq.)

ger en âme *sensitive*, c'est un simple tour de main qui n'effraie nullement la conscience de Bacon. Écoutons le reste de son accusation contre les philosophes.

« Ils auraient dû comprendre la différence du sens » et de la perception... Mais les hommes n'ont pas su » discerner avec assez de finesse ce que c'est que l'ac- » tion du sens; quelle espèce de corps, quel espace » de temps et *quel renforcement d'impression* sont » requis pour que la douleur ou le plaisir s'ensui- » vent (1). »

Ce texte est un des plus précieux qui soient échappés à la plume de Bacon. On voit maintenant toute sa théorie de la sensibilité. « Pourvu qu'un corps soit bien disposé, pourvu que l'action du sens ou la perception soit durable et vigoureuse, la chaleur ou le plaisir naîtront dans ce corps, comme la douleur ou l'électricité. Les philosophes semblent n'avoir nullement compris la différence de la perception simple et du sentiment (2), ni comment l'une ne suppose nullement l'autre; cependant ceci n'est qu'une question de mots. Qu'on s'en occupe donc comme d'un

---

(1) « At debuerant illi differentiam perceptionis et sensus..... animadvertere..... Verum homines non satis acute qualis sit actio sensus viderunt, atque quod genus corporis, quæ mora, quæ conduplicatio impressionis ad hoc requiratur ut dolor vel voluptas sequatur. » (Ibid.)

(2) « Differentiam inter perceptionem simplicem et sensum nullo modo nosse videntur, nec quatenus fieri possit perceptio absque sensu. » (De Aug. Scient. Ibid., p. 211.) Quoi donc! aucun philosophe n'a conçu que le sel et l'eau, etc., peuvent s'attirer sans en avoir le sentiment? Ceci ne peut être une erreur de la part de Bacon : c'est nécessairement quelque chose de pis.

objet de la plus haute importance par son utilité et ses nombreuses conséquences (1), puisque l'ignorance de certains philosophes les a égarés au point de les faire croire à une âme *versée* dans tous les corps sans distinction. Ce qui les trompait à cet égard c'est qu'ils ne voyaient pas que le mouvement, même du choix, ne suppose point le sentiment, NI LE SENTIMENT L'AME (2). »

Le grand mot est enfin prononcé. Après ce mot Bacon nous dit sans autre transition. *Quant à la forme de la lumière*, etc. ; et après avoir consacré à ce sujet (l'essence ou la forme de la lumière) une de ses pages les plus insensées, il termine par ces incroyables paroles :

Voilà ce que j'avais à dire sur la substance de l'âme tant raisonnable que sensible (3) ; de sorte qu'en parlant de l'essence de la lumière il entend avoir parlé de l'essence de l'âme, *même raisonnable !!*

---

(1) *Doctrina imprimis utilis* et ad plurima spectans. (Ibid., p. 240.) Sans doute ! elle a d'immenses conséquences, et Bacon n'écrit que pour ces conséquences.

(2) *Neque videbant quo modo motus cum discretione fieri potuerit absque sensu,* AUT SENSUS ADESSE SINE ANIMA. (Ibid.)

Le sentiment est à l'âme sensible ce que la pensée est à l'âme raisonnable. Elle est *en elle,* ou elle est *elle.* Par conséquent dire que le *sentiment ne suppose pas un principe ou une âme sensible,* c'est dire que le sentiment ne suppose pas le sentiment, et que l'âme sensible peut exister sans âme sensible.

(3) « Atque de doctrina circa substantiam animæ *tam rationalis quam sensibilis*..... hæc dicta sunt ; dernières paroles du morceau sur la *forme* de la lumière. (De Augm. Scient., lib. IV, cap. III. Opp., tom. VII, p. 242.)

Voici donc en peu de mots le résumé de toute sa doctrine sur l'âme et sur les sens.

« Tout corps tangible recèle un *esprit* (1). Cet es-
» prit n'est point une vertu, une énergie, une en-
» téléchie, ou autre folie de ce genre (2). »

« Les observateurs superficiels ont appelé les *esprits*
» AMES, comme ils prennent une perspective pour
» une réalité (3). La vérité est que *l'esprit* est un
» corps absolument semblable à un autre (4), *ex-*
» *cepté qu'il est différent* par sa ténuité et son invi-
» sibilité : il est analogue à l'air, mais il en diffère
» extrêmement (5). »

« Il y a deux esprits dans l'univers, le vital et le
» *mortual*. Tout corps animé ou vivant les possède
» tous les deux : le premier, qui est celui dont il
» vient de parler, en sa qualité simple de corps tan-
» gible ; et le second en sa qualité particulière d'être
» vivant. Ces deux esprits diffèrent surtout en ce que
» l'esprit *mortual* est un fluide discret, de manière
» que ses différentes parties peuvent se trouver mê-
» lées sans se toucher avec les parties des corps soli-
» des, où l'esprit est enfermé comme dans un étui (6),

---

(1) Hist. Vitæ et Nec., can. II. Opp., tom. VIII, p. 451.

(2) « Non est virtus aliqua, aut energia, aut entelechia aut NUGÆ. » (Ibid.)

(3) « They call them SOULS; and such superficial speculations they have, like perspectives that shew things inward when they are but paintings. » (Natur. hist. Cent. I, nº 98. Opp., tom. I, p. 290.

(4) « PLANE corpus, tenue, invisibile; attamen.... reale. »

(5) « Cognatum aeri, at multum ab eo diversum. » (Tom. VII, loc. cit.)

(6) « As in an integument. » (Nat. hist. loc. cit., p. 290.)

» ou comme l'air est mêlé dans l'écume et dans la » neige (1). Au contraire l'esprit vital est continu, au » moyen de certains canaux qu'il parcourt sans la » moindre solution de continuité. Cet esprit se divise » en rameux et cellulaire. Le premier court en petits » ruisseaux dans toutes les parties du corps qu'il » anime ; l'autre est ramassé dans certaines petites » cellules, espèces de réservoirs qui fournissent aux » ruisseaux (2). » (Il les a vus sans doute.)

Observez l'art perfide de Bacon ? L'*esprit vital* n'est point assez grossier pour sa grossière imagination ; c'est l'*esprit mortual* ou le simple gaz qu'il prend pour l'*âme sensible*. A ce fluide commun appartiennent toutes les fonctions animales, l'attraction, la digestion , l'assimilation , etc., ET MÊME LE SENTIMENT (1) ; et pour ne laisser aucun doute sur ses intentions, il ne traite de l'esprit vital qu'après nous avoir débité son extravagante doctrine sur l'esprit commun de tous les corps, ou l'*esprit mortual*.

De plus, c'est dans l'ouvrage *sur l'Avancement des*

---

(1) « Quemadmodum aer permixtus est in nive aut in spuma. » (Hist. Vitæ et Nec., ubi sup. not. 109, p. 453.)

(2) « Alter ramosus tantum.... ; alter habens etiam cellam... atque in illa cella est fons rivulorum. » (Ibid., p. 453.)

(3) Attractio, retentio, digestio, assimilatio, etc., ETIAM SENSUS IPSE. » (Ibid., p. 454.) Il faut observer que, dans le passage anglais qui répond à ce texte, Bacon ne nomme point le *sentiment*. (Nat. hist. cent. I, nº 98, tom. I, p. 290.) Il avait d'abord écrit en anglais, ensuite il se traduisit lui-même comme on le voit dans sa lettre à son ami le P. Fulgence, italien. (Opp., Tom. X, p. 330.) Souvent il est moins hardi dans la partie anglaise, parce qu'il se défiait encore un peu de ses Anglais, qu'il ne croyait pas mûrs.

des sciences (1) qu'il se fâche contre l'*entéléchie*, et qu'il affirme qu'on s'est trompé sur l'âme sensible, « parce qu'on l'a prise pour une entéléchie au lieu de la reconnaître pour une substance; » et c'est dans l'*Histoire de la Vie et de la Mort* (2) qu'il ramène son entéléchie pour nous dire « que l'âme sensible n'est qu'un gaz commun à tous les corps, même inanimés. »

Alors il ne lui restera plus qu'à nous dire, dans un troisième volume (3), « que les *vertus* et les *natures*, » c'est-à-dire les *âmes* (car il faut savoir lire), mises » à la place de ce fluide, sont des *êtres de raison* (4).»

Qu'on se rappelle encore « que la connaissance de l'âme est une science *abrupte* qui n'appartient qu'à la théologie; que Dieu forma du limon de la terre, non *le corps de l'homme*, mais *l'homme même*; que l'âme raisonnable est le *souffle* ou le *spiraculum* de la Bible, tandis que la Bible désigne par ce mot *l'âme vivante* ou *l'animal*; que l'homme ne peut connaître par sa raison que la matière seule et *les matrices élémentaires*; que l'âme sensible, la vie, ce qui connaît, ce qui aime, ce qui veut, n'est que de la matière *matériée*; que l'intelligence, la raison et l'appétit sont des facultés qui appartiennent à la même substance, et qu'il faut en rechercher l'origine d'une manière physique; que le principe du mouvement spontané est purement matériel; que les sens ne sont que des trous; que tous les corps sont capables de *perception*, et que pour

(1) Lib. IV, cap. III. Opp., tom. VII, pag. 238.
(2) Tom. VIII. Opp., p. 433.
(3) Nat. Hist. cent. I, n° 98. Opp., tom. I, p. 291.
(4) *Logical words*. (Ibid.)

changer une *perception* en *sentiment* il suffit de frapper plus fort ou plus longtemps; que la *lumière* enfin qui éclaire nos yeux et la *lumière* qui éclaire notre intelligence sont deux fluides qui ne diffèrent qu'en ténuité, et qui doivent être considérés et examinés comme deux espèces du même genre, comme deux vins inégalement fameux. » Et je demande à la conscience de tout lecteur si jamais l'on a eu connaissance d'une introduction au matérialisme travaillée avec une plus détestable habileté!

Quant aux belles citations de la Bible, accompagnées de pompeuses déclarations sur l'excellence de l'âme raisonnable et sa supériorité sur l'âme animale (1), tout ce verbiage orthodoxe ne prouve, à l'époque où écrivait Bacon, que la prudence de l'auteur et l'aversion très-excusable de l'*âme sensible* pour le fagot.

---

(1) « Plurimæ enim et maximæ sunt animæ humanæ præcellentiæ supra animas brutorum etiam philosophantibus secundum sensum manifestæ. » (De Augm. Scient., lib. IV, cap. III. Opp., tom. VII, p. 234.)

CHAPITRE XVII.

DE LA MATIÈRE ET DU PRINCIPE DES CHOSES.

C'est un des grands axiomes de Bacon, et sur lequel il ne cesse d'insister, QU'IL VAUT MIEUX DISSÉQUER LA NATURE QUE L'ABSTRAIRE (1).

Le docteur Shaw, qui a publié en anglais toutes les œuvres de Bacon (2), nous dit ici dans une note, où il croit expliquer la pensée de son auteur : « C'est-à-dire qu'il vaut mieux faire des expériences que de contempler et de raisonner sur des idées générales séparées de l'observation (3). »

On voit au premier coup d'œil, que le docte traducteur n'a pas compris Bacon, ou n'a pas voulu l'expliquer.

---

(1) « *Melius est naturam secare quam abstrahere;* id quod Democriti schola fecit, quæ magis penetravit in naturam quam reliquæ. » (Nov. Org., lib. I, nº LI, Opp., tom. VII, p. 12.)

(2) Londres, 1802 ; 12 vol. in-12.

(3) Ibid., tom. III, sect. II, § 14, p. 21. M. Lasalle énonce un même avis. *Bacon,* dit-il, *voulait dire..... qu'il faut observer au lieu de raisonner.* (Note sur ce même § LI.) Mais Bacon avait bien d'autres idées, et le lecteur en jugera bientôt.

L'antique philosophie voyait trois choses dans les corps : la matière, la forme, et ce qui résultait de leur union. Elle contemplait la matière primitive ou première, séparée de toutes les formes qui constituent les corps et de toutes les forces qui les animent. Ils avaient donné à cette matière abstraite un nom qui manque dans le latin comme dans nos langues modernes (*hylé*), et que nous avons remplacé par l'expression de *matière première*. Or Bacon était grand ennemi de cette abstraction ; il voulait bien qu'on disséquât la matière à la manière des anatomistes, mais c'était à condition de la prendre toujours *comme elle est* (c'est son expression), c'est-à-dire sans la séparer de ses forces actives (1). Il faut, dit-il, considérer la matière avec ses formations, ses transformations, son acte pur et la loi de cet acte qui est le mouvement; car les formes ne seront plus que des fantômes de l'esprit humain, si par ce mot de *forme* on n'entend pas *la loi de l'acte pur,* ou le mouvement (2).

Il n'y a rien d'ailleurs de si plaisamment triste que l'affectation visible de Bacon d'appliquer à la matière toutes les expressions qui appartiennent au sentiment.

---

(1) Toute la philosophie de Bacon tend à faire envisager le mouvement comme essentiel à la matière.

(2) « Materia potius considerari debet, et ejus schematismi atque actus purus, et lex actus sive motus : formæ enim commenta animi humani sunt, nisi libeat leges illas actus, *formas* appellare. » (Nov. Org., lib. I, nº LI.) — Or nous avons vu que la forme est l'essence de la chose même (*ipsissima res*) ; DONC le mouvement appartient à l'essence de la matière.

Ainsi dans le mouvement qu'il appelle *de liberté,* les corps *fuient, rejettent, abominent* toute sorte de changement, et ils s'efforcent de tout leur pouvoir de revenir à leur premier état (1); au contraire, dans le mouvement *hylique,* les corps *désirent ardemment* une nouvelle sphère d'activité (2). Si vous tirez l'air d'un vase, il est saisi tout à coup d'un très-grand *désir* d'y rentrer (3). Le contraire arrive si la chaleur s'en mêle : *il désire* alors de se dilater ; *il convoite* une plus grande sphère (4), et la remplit *volontiers* (5). Sous cette nouvelle forme il est content, et ne se *soucie plus* d'en changer, à moins qu'il n'y soit *invité* par le froid (6). (Affaire de politesse comme on voit.)

L'eau présente absolument le même phénomène. Si on la *cogne* par la compression, elle *regimbe* d'abord (7) et demande d'être ce qu'elle était, c'est-à-dire plus volumineuse ; mais si le froid arrive, il en obtient encore tout ce qu'il veut ; et s'il vient même à s'obstiner, il arrive ce que nous avons vu précédemment, c'est que l'eau, qui s'est déterminée *volontairement* (8)

---

(1) « Exhorrent, respuunt, fugiunt...., totis viribus contendunt. » (Ibid., lib.... Opp. II, tom. VIII, p. 183.)

(2) « Novam sphæram *appetunt,* atque ad illud libenter et propere, et quandoque valentissimo nixu..... *properant.* » (Ibid.)

(3) « Magno laborat desiderio se ipsum restituendi. » (Ibid.)

(4) « Appetit dilatari et concupiscit novam sphæram. » (Ibid., p. 183.)

(5) « Migrat in illam libenter. » (Ibid.)

(6) « Nec de reditu CURAT, nisi per admotionem frigidi ad eam invitetur. » (Ibid.)

(7) « RECALCITRAT et VULT fieri qualis sit, id est latior. » (Ibid.)

(8) « Mutat se sponte sua et libenter. » (Ibid.)

à la forme solide, et qui s'y est accoutumée, ne veut plus dégeler ; et de là viennent nos lustres (1) !

Bacon ne dira point *si l'eau* POUVAIT, mais *si l'eau* VOULAIT *se dilater* (2) ; et, en général, *les désirs de la matière* jouent un rôle dans sa philosophie (3).

De ce même principe qui attribue tout à la matière dérive le grand avertissement « de ne jamais chercher l'explication des phénomènes dans les principes tranquilles, mais dans les principes agités. S'occuper, dit-il, des principes tranquilles, c'est l'affaire de ces vains discoureurs qui ne pensent qu'à nourrir les disputes (4). »

Et le commentateur de Bacon a beaucoup appuyé sur ce point. « Il attachait, dit-il, un très-grand prix à la configuration des particules et à leur mouvement... Il voulait qu'on ne cherchât point les causes dans les principes tranquilles, mais dans les principes agités (5). »

Que signifie donc ce grand *arcane* philosophique ? Voudrait-on dire, par hasard, *que rien ne s'opère dans*

---

(1) « Vertitur in crystallum, nec unquam restituitur. » (Ibid.)

(2) « Si aqua VELLET se dilatare. » (Ibid., p. 182.)— Il dit aussi de l'air : Si aer VELLET, etc. (Ibid.)

(3) « Desideria materiæ in utroque globo. » (Descript. Globi intellect. Opp., tom. IX, p. 209.) — *Spiritus* (qui quidem corpus est materiatum) *desideria duo sunt,* etc., etc. (Hist., Vitæ et Nec. Can. VII. Opp., tom. VIII, p. 454.)

(4) « Quieta rerum principia contemplari aut comminisci eorum est qui sermones serere et disputationes alere velint. » (De Sect. Corp. § III. Opp., tom. IX, p. 124.)

(5) Précis de la Philosophie de Bacon, tom. I, p. 65. Lesage cité, ibid.

la nature sans mouvement? non sans doute : ce n'est pas une vérité aussi triviale qu'on vient nous révéler avec un ton d'hiérophante; c'est le *mouvement essentiel* qu'on nous indique ici comme l'unique moyen de parvenir à la connaissance des *causes,* et nous verrons bientôt que ces *causes* nous dispensent d'en chercher une autre.

Bacon accuse la mécanique d'avoir introduit dans le monde *ces* opinions fantastiques sur les principes des choses (1), et il ajoute doctement : *Sait-on composer la thériaque parce qu'on en connaît tous les ingrédients* (2)? C'est un fort bel exemple et très-bien appliqué; mais il ne s'agit ici que d'expliquer l'énigme. Quel tort avait donc cette malheureuse mécanique, et comment l'univers lui devait-il de si grandes erreurs? C'est qu'elle tenait obstinément au *grand ressort,* et qu'elle refusait de concevoir aucun mouvement sans un moteur étranger au corps mu. Voilà le crime que Bacon ne lui pardonnait pas, et il nous avertissait de recourir aux *principes agités,* c'est-à-dire doués d'un mouvement propre et essentiel. « Les » hommes, dit-il, tournent toutes les forces de leur

---

(1) Ces *opinions!* — Quelles opinions? il valait bien la peine de le détailler; mais il ne peut souffrir de parler clair. Un voleur de nuit se garde bien de porter de la lumière.

(2) Je passe sur l'absurdité qui nous donne la confection de la thériaque comme un exemple de *mécanique.* — D'ailleurs le pharmacien qui connaît *tous les ingrédients* d'un remède ne tardera pas de le composer. Les raisonnements de Bacon sont ordinairement faux de deux ou trois manières. Il a bien raison de dire du mal de la logique : c'est sa plus mortelle ennemie.

» esprit vers la recherche de l'examen des *principes* » *morts :* c'est comme si, au lieu d'examiner les » facultés et les puissances de la nature vivante, on » s'amusait à faire l'anatomie de son cadavre (1). » Mais quant aux principes moteurs (2), on n'en » parle qu'en passant ; en sorte qu'on ne saurait s'é- » tonner assez de l'extrême négligence avec laquelle » on s'occupe *de la plus grande et de la plus utile* » *des choses* (3). Les hommes n'ont dit jusqu'à lui, » sur cette grande question, que des mots dépourvus » de sens : rien de tout cela NE SERRE LA NATURE AU » CORPS (4). Laissant donc toutes ces fadaises au peu- » ple, attachons-nous uniquement *à ces* DÉSIRS, *à ces* » INCLINATIONS *de la matière qui produisent tout ce que* » *nous voyons* (5). Essayons de lier la nature comme » un autre Protée ; car les différentes espèces de » mouvements bien distingués sont les véritables

---

(1) Qu'est-ce que le cadavre de la nature ? et comment peut-on en faire l'anatomie !

(2) *De* moventibus *rerum principiis sermo fere in transitu habetur.* (De Sect. Corp. loc. cit., p. 125.) — Bacon ne pouvait exprimer d'une manière moins équivoque le *mouvement-principe* que par le mot *moventibus*, épithète exclusive de toute idée passive.

(3) « Res omnium maxima et utilissima. » (Ibid.)

(4) « Hæc nil admodum de corpore naturæ stringunt. » (Ibid.)

(5) « Itaque, his missis, vel ad populares sermones damnatis et relegatis, illi demum rerum APPETITUS et INCLINATIONES investigandæ sunt a quibus, etc. » (Ibid., p. 126.) Et ce même homme, qui nous montre ici les *désirs* et les *inclinations* de la matière comme l'unique objet de nos recherches, gronde l'école à la page précédente, et s'écrie d'un ton de régent : *Que signifient* la haine *et* l'amour *des atomes ? la sympathie et l'antipathie des êtres, lis et amicitia...., sympathiæ et antipathiæ rerum.* (p. 125.) C'est l'excès du ridicule.

» liens qui peuvent l'assujettir, et nous mener, si » nous savons les employer suivant l'art, *au pouvoir* » *de changer et de transformer la matière* (1). »

On ne sait par où commencer l'examen de cette révoltante tirade. Que signifie d'abord ce reproche absurde fait aux hommes d'avoir perdu leur temps à l'examen des *principes morts?* Qu'est-ce qu'un *principe mort?* S'il est *principe* il n'est pas *mort,* et s'il est mort il n'est pas *principe.* C'est une contradiction dans les termes, c'est un cercle carré. Toute opération de la nature suppose le mouvement. Si le principe est alternativement en mouvement et en repos, il ne fallait pas en faire deux classes, et si le *principe* est toujours agité par essence, le principe mort n'est plus principe, et Bacon ne se serait pas entendu lui-même, ce qui lui arrive très-souvent.

Mais je crois que malheureusement il s'est très-bien entendu. Par les *principes morts* Bacon entend les atomes *abstraits,* c'est-à-dire considérés comme indifférents au mouvement et au repos, et attendant tout de la *forme* et d'une action étrangère ; c'est ce que Bacon appelle des *principes morts,* et il s'étonne que les hommes aient été assez insensés pour imaginer quelque chose de semblable, au lieu de s'occuper des *principes vivants* ou *agités,* qui ont produit tout ce que nous voyons au moyen du mouvement qui appartient à leur essence.

---

(1) Tel est le sage, noble et unique but de toute la philosophie de Bacon : la découverte d'une véritable alchymie. Il espérait que le bon Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, nous permettrait de découvrir les *formes.*

Et cette coupable sornette répétée jusqu'à la satiété par tous les mécréants de l'univers, depuis *la Nature des choses* jusqu'au *Système de la nature*, c'est ce que Bacon appelle la plus grande et la plus utile des choses, c'est ce qu'il nous propose, *velut ex tripode*, comme une de ses idées les plus importantes et les plus originales.

Mais le chef-d'œuvre de Bacon dans ce genre, c'est-à-dire le chef-d'œuvre du mal, c'est son « exposition des pensées de Parménide, de l'italien Bernardino Telesio, et surtout de Démocrite sur les principes et les origines, d'après la fable antique de Cupidon et du ciel (1). »

Je ne crois pas que nulle part ailleurs il soit possible de trouver plus d'erreurs, plus de principes dangereux, plus d'intentions perfides avec plus de talent pour les montrer en les cachant.

On sait ce que les théogonies poétiques nous ont appris sur l'antique Cupidon : « Il fut le plus ancien des dieux; et par conséquent il précéda tout, excepté le Chaos, dont il passait pour le contemporain. Cupidon n'avait point de père. Mêlé au ciel, il produisit les dieux et tous les êtres de l'univers. Quelques-uns cependant disent qu'il naquit d'un œuf couvé par la nuit. Il est toujours enfant; il est aveugle, nu, ailé et *sagittaire*. Sa force se dirige

(1) « De principiis atque originibus secundum fabulas Cupidinis et cœli : sive *Parmenidis* et *Telesii*, et præcipue *Democriti*, philosophia tractata in fabula de *Cupidine*. » (Opp., tom. IX, p. 317 seq.)

» surtout à l'union des corps. On lui déférait les clefs » du ciel, de la terre et des mers (1). »

Avant d'exposer le sens de cette fable, où, sous le masque transparent de Parménide, de Telesio et de Démocrite, il n'expose cependant que ses propres idées, Bacon prend ses précautions à l'ordinaire. « Il faut bien se rappeler en premier lieu, nous dit-il, » que toute la doctrine exposée dans ce traité n'est » appuyée que sur l'autorité de la raison humaine et » des sens, dont les oracles affaiblis et expirants sont » rejetés justement depuis que les hommes en ont » entendu de meilleurs et de plus certains de la part » du verbe divin (2). »

Après ce petit préambule de sûreté Bacon entre en matière. « Le chaos, dit-il, contemporain de l'amour, » figure l'universalité de la matière première encore » dénuée de forme (3), et l'amour signifie la matière » elle-même, son essence et sa force, en un mot les » principes des choses (4). L'amour n'a point de » parents, c'est-à-dire point de cause; en effet il ne

---

(1) Opp., tom. IX, p. 117.

(2) On ne sait comment exprimer le mépris dont on est pénétré en considérant que ces paroles partent du même hypocrite qui s'est déclaré ailleurs *le pontife religieux des sens*, qui nous a dit « qu'il n'y a rien hors de la nature, et que tout doit être rapporté aux sens sous peine d'extravaguer. »

(3) « Congregationem materiæ inconditam. » (Ibid., p. 318.)

(4) Le chaos représente *la matière sans forme* (*incondita*), et l'amour représente *la matière elle-même :* cela ne se conçoit pas trop, à moins que Bacon n'ait voulu opposer purement et simplement la matière première ou *chaosique* à la matière ordonnée telle que nous la voyons : mais dans ce cas il eût fallu le dire.

» peut y avoir dans la nature (car nous exceptons
» toujours Dieu) aucune cause de la matière pre-
» mière, de sa force et de son action propre, puis-
» qu'il n'y a rien avant elle, ni de plus connu qu'elle,
» ni par conséquent aucune cause efficiente au-dessus
» d'elle (1). »

Arrêtons-nous un instant devant une réflexion qui se présente d'elle-même. Conçoit-on qu'un homme jouissant du sens commun ait pu dire sérieusement *qu'il est impossible de trouver* dans la nature une *cause à la matière?* Est-ce que la matière, par hasard, ne serait pas *dans la nature?* C'est donc comme si Bacon avait dit que la nature ne peut être cause de la nature, ou la matière cause de la matière.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : l'absurdité n'est que sur le papier et nullement dans l'esprit de Bacon. Il a dit beaucoup d'absurdités sans doute, et il en a dit d'énormes, mais celle-là est impossible. Ces mots *dans la nature* sont jetés dans le discours pour tranquilliser le soupçon; en les faisant disparaître ainsi que la parenthèse ridicule, le sens sera très-condamnable, mais très-clair; et par conséquent ce sens est le sien. Il a bien su renfermer toute sa pensée en quatre mots, qu'il a placés dans l'ombre, suivant sa coutume, mais qu'il ne tient cependant qu'à nous d'y voir distinctement : IL N'Y A RIEN DE PLUS CONNU QUE LA

(1) Bacon commence à parler clair, et personne ne sera la dupe de sa pieuse parenthèse, *nous exceptons toujours Dieu*. Qui a jamais douté que si la matière a été créée elle l'ait été par Dieu? Mais Bacon est plein de ces traits qui sont gauches pour les hommes intelligents et suffisamment fins pour les autres.

NATURE (1). Ce mot est profond, car il signifie qu'on ne peut raisonnablement chercher une cause moins connue que les agents connus (2). Continuons.

« Quelle que soit donc cette matière, et quelle que » soit sa force et son opération, c'est une chose *positive* et *sourde* qu'il faut prendre *comme elle est,* et » qu'il ne faut point juger d'après quelque notion » précédente..., puisque la matière est *après Dieu* » LA CAUSE DES CAUSES (3), et qu'elle-même ne saurait » être produite (4). En effet les causes sont un terme » vrai et certain dans la nature ; et comme il y aurait » de l'ignorance et de la légèreté, lorsqu'on est ar- » rivé à la dernière force et à la loi positive de la » nature, de chercher encore ou de rêver une cause » antérieure, il n'y en aurait pas moins à ne pas » chercher la cause de toutes les choses subordonnées. » Les anciens sages établirent donc, dans leur style

---

(1) NEC ALIQUID NATURA NOTIUS. (Ibid., p. 318.)

(2) Nihil enim hac ipsa prius : ITAQUE, efficiens nulla. (Ibid.)

(3) « Causa causarum, ipsa incausabilis. » (Ibid., p. 318.)

Imagine-t-on quelque chose de plus insolent que la profanation de ce titre de *Cause des causes* exclusivement attribué par le consentement de tous les hommes à l'être-principe, *au réalement étant, qui par un seul maintenant remplit le toujours?* (Plut. Dissert. sur le mot EI. Trad. d'Amyot.) C'est sa chère matière, c'est son ridicule Cupidon que Bacon décore aujourd'hui de ce titre. La phrase postiche *après Dieu* ne saurait tromper personne. Celui qui dit *la cause des causes après la cause des causes* est un sot ou quelque chose de pire. Ici il n'y a pas à balancer.

(4) *Ipsa incausabilis.* (Ibid., p. 318.) Bacon, qui forgeait un mot, aurait bien pu dire *incausata;* mais non, il fait un mot qui pour une oreille latine exclut plus particulièrement la supposition possible d'une cause antérieure.

» allégorique, que *l'amour n'a point de père,* c'est-
» à-dire point de cause. *Et qu'on ne prenne pas*
» *ceci pour rien* (1), car c'est au contraire la chose du
» monde la plus importante. En effet rien n'a cor-
» rompu la philosophie plus radicalement que cette
» recherche des *parents de Cupidon* (qui est la
» matière *elle-même*), c'est-à-dire que les philo-
» sophes, au lieu de recevoir et d'embrasser les prin-
» cipes des choses, *comme ils se trouvent dans la na-*
» *ture* (2), d'après une doctrine positive et sur la foi
» de l'expérience, les ont cherchés tantôt dans une
» science de mots, appuyée sur de petites ergoteries
» dialectiques et mathématiques, et tantôt dans les
» notions communes ou autres divagations de l'esprit
» humain hors de la nature (3). Que le philosophe ne
» perde donc jamais de vue le grand principe *que l'a-*
» *mour n'a point de père;* autrement l'esprit serait
» sujet à se perdre dans les espaces imaginaires. »

« C'est donc un point décidé que l'essence première

---

(1) Bacon a raison : aucun tribunal, auquel on déférera cette doctrine, ne dira, s'il est sage : *Ce n'est rien.*

(2) Il revient avec complaisance sur cette maxime : « Ne voyez-vous
» pas que la matière remue ? Pourquoi donc chercher un principe à ce
» mouvement ? Que vous importe ? Prenez la matière COMME ELLE EST. »

(3) « Ex legibus sermonum et ex dialecticis et mathematicis conclu-
» siunculis, atque ex communibus notionibus et hujusmodi mentis ex-
» tra naturam exspatiationibus. »

Il est prudent, comme on voit ! Il exclut de ses spéculations sur ce grand sujet la grammaire, la logique, la métaphysique, qui n'est, suivant lui, qu'une *promenade hors de la nature,* mais surtout et avant tout les mathématiques, qui ne fournissent que des *raisonnettes.* Avec ces précautions, s'il vient à rencontrer la vérité, ce ne sera pas sa faute.

» des choses, que la force, que l'amour n'ont point
» de cause. Examinons maintenant la *manière* de
» cette chose qui est sans cause (1); car cette manière
» est AUSSI très-obscure, et nous en sommes avertis
» par cette fiction élégante qui nous représente l'a-
» mour éclos d'un œuf couvé par la nuit. Il est sûr
» que le philosophe sacré a dit : *Tout ce que Dieu a*
» *fait est bon en son temps, et il a livré le monde à*
» *nos recherches, sans néanmoins que l'homme puisse*
» *comprendre l'œuvre que Dieu opère depuis le com-*
» *mencement jusqu'à la fin* (2). Cette *œuvre* n'est
» pas autre chose, ce semble, que *la loi totale de l'es-*
» *sence et de la nature qui tranche et parcourt toutes*
» *les vicissitudes des choses* (3) : or, cette force im-

---

(1) *De* modo *vero ejus rei quæ causam non recipit, videndum.* Modus *autem* ET *ipse* QUOQUE *perobscurus est.* (Ibid., 319.) Ce mot de *Modus* est très-équivoque. On serait tenté d'abord de le prendre pour l'essence même du principe premier; on en doute ensuite lorsqu'on vient à réfléchir sur le QUOQUE. Bacon s'enveloppe extrêmement dans tout ce morceau, qui a dû lui coûter infiniment. On le voit sans cesse tiraillé en sens contraire par des envies opposées, celle de dire et celle de ne pas dire.

Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

(2) « Cuncta fecit bona in tempore suo, et mundum tradidit dispu-
» tationi eorum, ut non inveniat homo opus quod operatus est Deus
» a principio usque ad finem. » (Eccles., III, II.)

(3) « Lex enim summa essentiæ atque naturæ quæ vicissitudines rerum secat et percurrit. » (Bacon, loc. cit., p. 319.) Qu'est-ce que cette loi *totale* ou *suprême?* (car il ne veut pas être entendu) « C'est,
» dit Bacon, la force imprimée par Dieu aux atomes premiers, et que
» Salomon semble vouloir nous décrire par cette circonlocution : Opus
» quod operatus est, etc. » (Ibid.) Il serait difficile de se jouer plus hardiment et du bon sens et de l'Écriture.

» primée par Dieu aux molécules premières et dont la » multiplication produit tout ce que nous voyons, cette » force, dis-je, peut bien *frapper* la pensée des » hommes, mais elle ne s'y *introduit* point (1). »

Arrêtons-nous un instant : Bacon citant la Bible, on peut être certain, comme je l'ai dit plus haut, qu'il est sur le point de blasphémer ou d'extravaguer.

« La force imprimée par Dieu aux atomes principes peut bien *frapper* la pensée des hommes, mais non *s'y introduire!* »

Si l'on veut comprendre ces mots, rappelons-nous ce que Bacon a dit ailleurs « que le spectacle de la nature peut bien exciter *l'admiration,* mais non nous faire connaître la volonté de l'ouvrier (2) ; » c'est la même pensée. Nous sommes *frappés* par la vue de l'œuvre, mais la connaissance de l'ouvrier ne *s'introduit* point dans nos esprits, c'est-à-dire toujours *que Dieu ne saurait être l'objet de notre raison.*

Bacon au reste mêle ici avec un art si réfléchi et si perfide et *Dieu,* et *la loi totale,* et *la force imprimée,* et *l'opus operatum,* qu'il n'y a pas moyen de le comprendre grammaticalement ; mais il n'y a rien de si évident que son but est de confondre les notions et de ramener tout à une loi mécanique, nécessaire et aveugle.

Après avoir dit « que la loi qu'on admire ne saurait s'introduire dans l'esprit, » il passe à une seconde

---

(1) « Cogitationem mortalium perstringere potest, subire vix potest. » (Ibid.)

(2) Sup., p. 241.

idée, qu'il lie à la première au moyen d'un CAR, et il nous dit : « *Car* ce qui se prouve par des propositions » affirmatives semble un produit de la lumière, tandis que ce qui ne se prouve que par des propositions » négatives et des exclusions semble tiré et comme » exprimé de la nuit et des ténèbres (1). C'est ce qui » est parfaitement représenté par cet *œuf de la nuit* » qui explique comment *Cupidon* parvient à la lumière. Ce Cupidon est véritablement l'œuf éclos de » la nuit, car la connaissance que nous en avons » (telle qu'elle peut être) n'est appuyée que sur des » exclusions et des propositions négatives : or, la » preuve par exclusion est une sorte d'ignorance et » comme une nuit par rapport à ce qui est renfermé (2), » c'est à dire *qui n'est pas éclos*.

Quand même Bacon s'en serait tenu là il serait aisé de deviner ses intentions ; mais bientôt il prendra soin de se faire comprendre. Il commence d'abord par expliquer ses idées sur l'atome. Démocrite et Épicure l'avaient déclaré aveugle (3) ; Bacon découvre qu'il est *sourd*. Quelquefois les grands hommes ne se rencontrent pas au pied de la lettre : ici cependant ils se rapprochent assez, et pourvu qu'ils s'accordent à exclure l'intelligence, cela suffit.

---

(1) «Quæ vero per negativas et exclusiones (*concluduntur*), ea tanquam e tenebris et nocte exprimuntur et educuntur. » (Ibid., p. 319.)

(2) « Est autem iste Cupido vere ovum exclusum a nocte ; notitia » enim ejus (*quæ omnino haberi potest*) procedit per exclusiones et » negativas : probatio autem per exclusionem facta quædam ignoratio » est, et tanquam nox quoad id quod includitur. » (Ibid., p. 320.)

(3) *Res positiva et surda*. (Ibid., p. 318.) C'est une des énigmes de Bacon ; mais nous prendrons la liberté de l'expliquer.

L'école de Démocrite combattait de toutes ses forces l'idée vulgaire des quatre éléments, et en général elle ne voulait pas que l'élément (quelconque) possédât aucune qualité du mixte.

« Ne voyez-vous pas, disait Épicure par la bouche » de Lucrèce, que si l'élément était quelque chose de » ce que nous voyons, cette qualité qui lui serait » propre l'empêcherait de créer, par exemple, un » animal, une plante ou tout autre mixte, parce » qu'elle dominerait dans l'agrégat, et continuerait » d'être elle-même au lieu d'être autre chose (1). Il » faut donc, continue Lucrèce, que les premiers prin- » cipes apportent dans la production des choses une » nature *clandestine et sourde,* afin que rien ne res- » sorte et ne l'empêche d'être proprement telle ou » telle chose produite (2). »

---

(1) Sin ita forte putas ignis terræque coire
Corpus, et aerias auras roremque liquorum,
Nil in concilio naturam ut mutet eorum;
Nulla tibi ex illis poterit res esse creata,
NON ANIMANS, non examino quid corpore, ut arbos
Quippe suam quidque in cœtu variantis acervi
Naturam ostendet, etc.

(Lucr. de Rer. Nat. I. 770,777.)

J'ai tâché dans une traduction libre, de rendre ces extravagances aussi intelligibles qu'elles peuvent l'être.

(2) At primordia gignundis in rebus oportet
Naturam clandestinam cæcamque adhibere,
EMINEAT NE QUID, quod contra pugnet et obstet,
Quominus esse queat proprie quodcumque creatur.

(Lucr. Ibid., v. 778 seq.)

Ainsi, l'atome est « ce qui produit tout et n'est rien ; » de manière que « s'il était quelque chose il ne pourrait produire quelque chose. »

On trouve souvent dans les langues des mots employés contre l'analogie, lorsqu'ils sont nécessaires pour rendre des idées que ces mêmes langues refusent d'exprimer par un terme propre. Ainsi nous disons en français : *rue* passante, *couleur* voyante, de *l'argent* comptant, *une voix, un instrument, un théâtre* sourd.

Et les mathématiciens appellent *sourdes* certaines quantités qui sont bien réelles (puisque nous pouvons les forcer de prendre place dans nos calculs) et que des intelligences d'un autre ordre que la nôtre conçoivent peut-être clairement, mais qui ne peuvent être conçues par la nôtre puisqu'elles ne sont ni des entiers ni des fractions (1).

Bacon, dont la tête était *saturée* de français, comme nous en avons fait la remarque, s'empara de ce mot de *sourd*, que la langue latine même lui indiquait déjà, pour exprimer la nature *inarrivable* des atomes dépourvus de toute espèce de qualité.

L'atome qui est le principe du bois ne possède aucune qualité du bois, etc.; mais pourvu qu'il soit AVEUGLE ou SOURD, et qu'ainsi *rien ne ressorte* (emineat ne quid), il est propre à tout, même à la production d'un animal, comme nous venons de le voir. Il n'y a rien de si lumineux dans tout le cercle de la philosophie.

(1) Par un heureux abus de mots de la même espèce les Latins ont dit lieu sourd (surdus locus) pour exprimer *le lieu où l'on n'entend pas; prières sourdes* (surda vota) pour exprimer *les prières qu'on n'entend pas,* etc., et Lucrèce a dit *atome aveugle* pour exprimer l'atome qui, étant dépourvu de toute qualité visible à l'œil de l'intelligence, ne pouvait être vu, c'est-à-dire *compris* par elle. Bacon emploie le mot *sourd* dans le sens des mathématiciens à l'endroit où il dit *a surdo ad computabile.* (Nov. Org., lib. II, § VIII.)

Ici cependant Bacon adresse un reproche à son ami Démocrite, qu'il accuse d'être demeuré *au-dessous de l'allégorie* et de plus *au-dessous de lui-même* (1); et voici comment :

L'atome n'ayant aucune qualité, il ne peut de même avoir aucun des mouvements appartenant aux mixtes, et dont Bacon nous a donné une si comique nomenclature.

Or Démocrite ayant attribué à ses atomes deux de ces mouvements, savoir, celui *de chute* qui appartient aux corps graves, et celui d'*ascension* qui est l'apanage des corps légers, il s'est trompé grossièrement; car, comme l'atome a *un corps et une vertu hétérogènes,* il doit de même avoir un mouvement hétérogène (2).

---

(1) « Non omnino parabolæ tantum, sed sibi impar. » (Ibid., p. 320.) Et ailleurs : « In motibus suis primis expediendis etiam infra mediocres philosophos ponendus. » (Nov. Org., lib. II, § 48. Opp., tom. VIII, p. 182.)

Suivant l'allégorie, *Cupidon* était enfermé dans un œuf, et cet œuf était couvé par la Nuit; donc la force qui a tout produit ne peut être connue de nous, puisqu'elle ne possède rien de ce que nous connaissons : *il n'y a rien de si évident!* et voilà comment Démocrite est *au-dessous de l'allégorie.* De plus, parce qu'il attribue à l'atome deux mouvements de mixtes, après avoir établi la vérité à l'égard des qualités, il est demeuré *au-dessous de lui-même.* Bacon tient infiniment à cette idée, et souvent il est revenu à la charge pour relever ce tort de Démocrite, qui est immense dans le système de Bacon, parce qu'il le croit contraire à sa marotte du mouvement essentiel à la matière.

(2) « Debuit enim motum heterogeneum atomo tribuere, non minus » quam *corpus* heterogeneum et virtutem heterogeneam. » (Ibid., p. 320.) Quelques lignes plus haut il a dit le *corps* de l'atome (corpus atomi); il serait superflu de relever la grossière exactitude de cette expression. J'avertirai seulement qu'il serait aisé de se tromper sur le sens de

Bacon attachait une importance infinie à cette théorie, et la raison en est sensible. Si l'on accorde à l'atome un mouvement de *chute*, de *descente* ou de *déclinaison*, on prête le flanc au triste logicien qui demandera quelle est la cause de ces mouvements? Or, ce puissant raisonneur croyait parer ce coup dangereux en refusant à l'atome tout mouvement de mixte. « Il est bien, disait-il, le principe de tout » mouvement; mais il n'en a aucun, comme il est le » principe de toute qualité sans en avoir aucune.... » C'est pourquoi l'allégorie de Cupidon maintient » partout l'hétérogénéité et l'exclusion, tant à l'égard » de l'essence que du mouvement de l'atome (1). »

Après ces préliminaires, qui peut-être n'ont jamais été compris, (car c'est bien ici qu'on peut dire *quis leget hæc?*) Bacon en vient à la grande pensée vers laquelle toutes les autres sont dirigées; mais la transition est curieuse, et ne pourrait être bien comprise sans un commentaire.

« L'allégorie, dit-il, nous fait sentir de plus que » les exclusions ont un terme, CAR LA NUIT NE COUVE

---

ce mot *hétérogène*, si mal employé par Bacon. Il est synonyme ici de *propre* par rapport à l'atome; car tout ce qui lui est propre est nécessairement hétérogène par rapport au mixte. C'est assez mal dit, mais c'est ce qu'il a dit.

(1) « Neque motus naturalis atomi.... quispiam est ex motibus grandiorum, simpliciter. Atque nihilominus, et in corpore atomi elementa omnium corporum; et in motu et virtute atomi initia omnium motuum et virtutum insunt.... Parabola autem heterogeneam et exclusionem ubique tuetur, tam substantia quam motu. » (Ibid., p. 320, 321.)

» PAS TOUJOURS (1) ; » et tout de suite il ajoute, comme une simple parenthèse tombée pour ainsi dire au milieu de sa phrase : ET C'EST A L'ÉGARD DE DIEU SEUL QUE, LORSQU'ON EXAMINE SA NATURE PAR LES SENS, LES EXCLUSIONS NE SE TERMINENT POINT EN AFFIRMATIONS (2).

« Il en est tout autrement, continue-t-il aussitôt, » de CETTE CHOSE (3) à l'égard de laquelle les exclu- » sions et négatives compétentes mènent à une affir- » mative certaine ; de manière que l'œuf résulte » d'une incubation convenable, et non-seulement » l'œuf est pondu par la nuit, mais de l'œuf éclôt » encore la personne de Cupidon (4) ; en sorte que » nous n'en sommes pas réduits sur ce point à quel- » ques notions de pure ignorance, *mais qu'au con-* » *traire nous pouvons obtenir une notion positive et* » *distincte de* CETTE CHOSE (5). »

---

(1) « At parabola ulterius innuit harum de quibus diximus exclusionum finem aliquem et modum esse ; neque enim nox perpetuo incubat. » (Ibid., p. 321.)

(2) « Atque Dei certe proprium est, quam de ejus natura inquiritur per sensum, ut exclusiones in affirmativis non terminentur. » (Ibid.)

(3) CETTE CHOSE est Cupidon, le fils de la Nuit, la matière première, la force quelconque qui a tout produit, qui est la cause des causes et la cause sans cause, qu'il faut prendre comme elle est, et au-dessus de laquelle on ne doit rien chercher.

(4) Il ne dit pas simplement *Cupidon*, mais la *personne de Cupidon*, ce qui n'est pas dit à l'aventure, car déjà il pensait à ce qu'il devait écrire à la page suivante : « Que Cupidon est UNE PERSONNE, c'est-à- » dire que la matière première est un être doué de toutes les puissances » qui lui appartiennent, et non une vaine abstraction. » (Ibid., p. 322.)

(5) Il répète deux fois en quelques lignes *hujus rei ratio* (p. 321), sans que ce mot se rapporte grammaticalement à rien ; il craint de dire rondement la *matière première ;* mais il s'en fie à l'intelligence de ses

Rien n'est plus clair, comme on voit. « Dieu ne » peut être connu de nous par les sens (1) que d'une » manière négative, c'est-à-dire que nous ne pouvons » affirmer de lui que ce que nous en ignorons. Nous » pouvons dire : il n'est pas noir, il n'est pas blanc, il » n'est pas rond, il n'est pas carré, il n'est pas pe- » sant, il n'est pas léger, etc. ; là s'arrêtent toutes les » forces de l'esprit humain, qui ne sait rien de Dieu, » excepté qu'il n'en sait rien. »

« Il n'en est pas de même heureusement de l'AU- » TRE CHOSE ; car lorsqu'on a exclu de l'idée de la *per-* » *sonne de Cupidon* toutes les qualités et tous les » mouvements qui nous sont connus, les négatives se » terminent en affirmatives claires et distinctes. Nous » savons que sa *personne* est *positive* et *sourde*, qu'elle » est le principe de toute existence et de tout mouve- » ment, *qu'il faut la prendre comme elle est*, » etc.

On voit que l'avantage de la *personne* sur les *trois personnes* est incalculable.

Avant d'achever ce qu'il avait à nous dire sur sa matière première, Bacon nous fait un magnifique éloge de Démocrite, qui était et devait être son héros, ainsi

---

lecteurs, et comme je suis du nombre, je ne veux pas tromper sa confiance.

(1) Ou plus exactement *par le sens* (PER SENSUM), expression ambiguë qui signifie, dans ce passage et dans d'autres, *par la raison*. Il serait en effet trop absurde de dire que Dieu ne peut être ni vu, ni touché, etc. Il faut se rappeler, au reste, que celui qui nous enseigne ici « que les sens ou la raison ne nous apprennent rien sur Dieu » est le même qui nous a dit ailleurs « qu'il ne faut rien chercher hors des sens et de la nature sous peine d'extravaguer. »

que de sa philosophie (1), « entendue, dit-il, *puéri-* » *lement* par la foule (2). Les disputes frivoles des » autres systèmes, plus à portée du vulgaire, l'étei- » gnirent enfin comme le vent éteint un flambeau... » Cependant elle brilla dans le beau siècle de la » science romaine (3); mais lors du grand naufrage » des connaissances humaines, cette philosophie perdit » tous ses monuments que leur propre poids enfonça » dans l'abîme, tandis que les feuilles légères et *souf-* » *flées* de Platon et d'Aristote surnagèrent, sauvées » par leur légèreté (4). » Bacon continue.

Avant tout *Cupidon* est décrit comme *une personne;* « on lui attribue une enfance, des ailes, des » flèches, etc. : par là l'antiquité nous fait compren- » dre que la matière première est (tel que peut être » un premier principe) un être doué de formes et de » qualités; ce qui exclut cette matière abstraite, po- » tentielle et sans forme; car une matière spoliée et

---

(1) « Democriti schola magis penetravit in naturam quam reliquæ.... » (Nov. Org., lib. I, § LI.) Il l'appelle souvent *vir acutissimus.*

(2) *A vulgo* pueriliter *accipiebatur.* (Parmen. Teles., etc. Philosophia, loc. cit. p. 321.) Le vulgaire entendait cette doctrine *puérilement,* c'est-à-dire qu'il ne savait pas en tirer les conclusions convenables sur l'atome tout puissant et l'éternité de la matière.

(3) Elle assista à la mort de l'état et la causa sans avoir jamais rien appris d'utile à personne. Bacon ne pouvait guère citer plus gauchement.

(4) « Tanquam materiæ cujusdam levioris et magis INFLATÆ. » (Ibid., p. 322.) Ce mot signifie *bouffies d'intelligence et de causes finales.* Bacon loue souvent Platon et même en termes magnifiques; car il accorde toujours beaucoup à l'opinion, mais ensuite il prend son temps et dit ce qu'il pense.

» passive est un rêve de l'esprit humain, qui, étant
» principalement affecté de ce qu'il voit, croit que les
» formes existent plus particulièrement que la matière
» ou l'action qu'on regarde comme des accessoires ; et
» c'est de là, ce semble, que nous est venu le règne
» des idées dans les essences. Un peu de superstition
» ayant suivi l'erreur et l'exagération, comme il arrive
» ordinairement, *on vit paraître les idées abstraites,*
» *qui se présentèrent dans toute leur pompe avec*
» *tant d'assurance et de majesté que la phalange des*
» *dormeurs étouffa presque les gens éveillés* (1).... Il
» n'y a cependant rien de si évidemment contraire à
» la raison que de chercher le principe des choses
» dans une matière abstraite (c'est-à-dire privée d'ac-
» tion).... L'être premier (2) ne doit pas avoir *moins,*
» il doit en quelque manière avoir *plus* de réalité
» que les êtres qui en proviennent ; car il est authy-
» postatique, et par lui tous les autres existent (3)...

---

(1) Cette énigme est une des plus curieuses qui aient échappé à la plume perverse de Bacon. *La superstition* (on sait ce que veut dire ce mot) est amenée ici avec beaucoup d'adresse pour faire sentir que la religion est une complice naturelle de la philosophie spiritualiste. Tout est dit avec poids et mesure, et surtout sans jamais appeler une seule chose par son nom, pour éviter toute mauvaise affaire. On y sent encore je ne sais quelle amertume profonde et même une certaine envie d'insulter. Bacon et ses tristes disciples ne peuvent, sans un véritable accès de colère, entendre parler des idées abstraites qui sont l'apanage, le signe, la preuve, le langage de l'intelligence. Ils voudraient, s'il était possible, anéantir les titres de noblesse du genre humain. Ils les détestent parce qu'ils y ont renoncé.

(2) « Primum autem ens non minus vere debet existere quam quæ ex eo fluunt : quodammodo, magis. » (Ibid., p. 323.)

(3) Authupostaton *enim est* (primum ens) *et per hoc reliqua.* (Ibid., p. 323.)

» Aussi presque tous les philosophes anciens, Empé-
» docle, Anaxagore, Anaximène, Héraclite, Démo-
» crite, etc., quoique partagés à certains égards sur
» le sujet de la matière première, convenaient tous
» en ce point qu'elle est active, qu'elle possède la
» forme et qu'elle la dispense, et qu'enfin le principe
» du mouvement lui appartient par essence; *il n'est*
» *pas permis de penser autrement si l'on ne veut se*
» *déclarer tout à fait déserteur de l'expérience* (1).
» Tous ces philosophes soumirent donc l'intelligence
» aux choses; mais Platon soumit le monde aux pen-
» sées, qu'Aristote à son tour subordonna aux mots;
» car déjà alors (2) les hommes aimaient à disputer
» et à discourir vainement sans se soucier de la
» vérité. »

Il faut encore s'arrêter ici pour méditer sur cet incroyable passage. Nous avons entendu Bacon appeler la matière première CAUSE DES CAUSES, ELLE-MÊME SANS CAUSE; maintenant, par une profanation des mots encore plus criminelle, il ne craint point de l'appeler L'ÊTRE PREMIER, et s'il n'ose pas tout à fait ajouter la formule liturgique *per quem omnia facta sunt,* il y supplée au moins par l'équivalent *et per hoc reliqua.*

---

(1) « Neque aliter cuipiam opinari licebit qui non experientiæ plane desertor esse velit. » (Ibid.) — Il aurait dû nous dire par quelle expérience il s'était assuré que le principe du mouvement appartient à la matière, et par quelle expérience encore il avait contredit l'expérience contraire qui se répète à chaque instant ! Mais il est inutile de lui faire des questions : *sa conscience a déserté.*

(2) « Vergentibus etiam tum hominum studiis. » (Ibid., p. 323.) Il y a ici une charmante petite finesse. C'est comme qui dirait platement : *Car les docteurs d'alors étaient aussi sots que les nôtres.*

Ce n'est pas tout : il emprunte à la théologie l'expression qu'elle a consacrée pour confesser l'existence distincte et substantielle des personnes divines, que l'église appelle *hypostatique,* et il donne encore ce nom à la matière. Est-ce assez du moins? Point du tout, il imagine encore d'ajouter un autre mot qui exclut toute idée de cause antérieure en déclarant la matière principe nécessaire, et il la nomme *authypostatique.* Jamais peut-être on n'a poussé l'effronterie plus loin.

Et que dirons-nous de ces philosophes anciens vantés *pour avoir soumis l'intelligence aux choses,* et opposés à Platon *qui avait soumis le monde aux pensées* (1). Que veut dire Bacon? Platon ramène tout à l'intelligence, surtout le mouvement: et il affirme de plus que le monde a été formé d'après une idée archétype, ou plan préexistant dans l'intelligence ordonnatrice; pensée non-seulement vraie, mais nécessairement vraie. C'est donc le contraire qui fut soutenu jadis par ces philosophes que Bacon honore de son approbation, et nous devons croire, sous peine d'être déclarés *déserteurs de l'expérience,* que les *choses* sont antérieures à l'intelligence, qu'elle n'est pas du moins le principe du mouvement, et qu'ainsi l'ordre l'a précédée ou ne dépend pas d'elle. « Toutes les idées contraires à cette théorie ne méritent pas d'être réfutées en détail; il suffit de les rejeter en masse,

(1) « Itaque hi omnes mentes rebus submiserunt (c'est ce qui est approuvé) at Plato mundum cogitationibus, » etc. (Ibid., p. 525.)

car elles ne sauraient appartenir qu'à des hommes qui veulent beaucoup parler et peu savoir (1). »

« Toute cette matière abstraite, continue Bacon, » *est la matière des thèses et non celle du monde* (2). » Le vrai philosophe doit donc *disséquer* la nature » et non l'*abstraire ;* il doit admettre tout à la fois » une matière première et un mouvement premier, » *comme il se trouve*. Ces trois choses peuvent bien » être *distinguées*, mais jamais *séparées*. L'abstrac- » tion du mouvement en particulier a produit une » infinité d'imaginations creuses, DES AMES, *des vies,* » ET AUTRES CHOSES SEMBLABLES (3) ; comme si la ma- » tière et la forme ne satisfaisaient pas à tout, et qu'il » fallût encore chercher des principes aux principes ! » Il faut donc croire et soutenir que toute force, toute » essence, tout mouvement ne sont que des consé-

---

(1) « Quare hujus modi placita magis toto genere reprehenda quam proprie confutanda videntur. Sunt enim eorum qui multum loqui volunt et parum scire. » (Ibid., p. 324.)

(2) « Abstracta ista materia est materia disputationum, non universi. » (Ibid.) Maintenant que le lecteur sait ce que c'est que *la matière abstraite,* et ce que c'est que *disséquer la matière ou la nature au lieu de les abstraire,* il faut se rappeler ce qu'a dit le traducteur anglais, le commentateur de Bacon, l'homme par conséquent qui devait le mieux entendre et expliquer ce philosophe, que cela signifie *faire des expériences au lieu de s'en tenir à des théories générales séparées de l'expérience.* Belle et juste explication, vraiment ! Le traducteur n'a-t-il pas compris ou n'a-t-il pas voulu être compris ? La première supposition étant la plus honorable, je m'y tiens.

(3) *De* ANIMIS, *vitis* ET SIMILIBUS. (Ibid.) Bacon par ces dernières paroles, *et similibus,* désigne suffisamment l'*esprit*. Il a pourvu à tout d'ailleurs par le mot ANIMIS, qui est également le pluriel d'*animus* et d'*anima*. Il n'a pas un mot qui ne soit un crime.

» quences et des émanations de cette matière pre-
» mière ; et que cette matière ait une forme quel-
» conque, c'est ce qui est *démontré* par l'allégorie
» elle-même, *puisque Cupidon est une personne* (1).
» Cependant la totalité de la matière ou sa masse
» totale fut une fois sans forme ; car le chaos n'en
» avait point ; et ceci s'accorde parfaitement avec la
» sainte Écriture, qui nous apprend bien qu'au com-
» mencement Dieu créa le ciel et la terre, MAIS NON LA
» MATIÈRE (*hylen*) (2). »

Bacon fidèle à sa dégoûtante coutume, dont on a vu déjà plus d'un exemple, appelle encore ici la Bible en témoignage pour établir l'éternité de la matière, et c'est un spectacle assez singulier que celui de Moïse transformé en sophiste grec, et déclarant *Jéhovah* le créateur *des corps* mais non de la *matière* (hyles).

Après vingt pages entières, dont on ne saurait supporter la lecture sans une patience à toute

---

(1) Quod materia prima forma nonnulla sit, demonstratur a parabola in hoc quod Cupidinis est persona quædam. » (Ibid., p. 524.) Comment se refuser à un argument si décisif?

(2) Ibid. M. Lasalle n'entendant pas ce mot de *hylen*, et ne le trouvant pas dans son dictionnaire latin, s'est bravement déterminé de le changer en *hymen*, et il traduit : « Il n'est pas dit qu'au commencement Dieu créa *l'hymen*. L'erreur est d'un très-joli genre ; mais il faut rendre justice au traducteur, il a fait de son *hymen* tout ce qu'on en peut faire. (*V.* Tom. XV, p. 224, 296, 537.) Il fallait surtout une sagacité peu commune pour traduire sans ridicule la page qui commence par ces mots *Telesio tamen* hyle *placuit*, etc., en partant de l'erreur que j'indique ici. Cependant M. Lasalle s'en est assez bien tiré. (Parm. Teles., etc. Philos. tom. IX du texte, p. 549. Tom. XV de la trad., p. 546, 547.)

épreuve, Bacon revient à ses idées favorites, et voici comment il termine *sur les principes.*

« Pour tout homme qui juge d'après sa raison (1) » la matière est éternelle ; mais le monde, tel que » nous le voyons ne l'est pas ; ce qui s'accorde avec » la sagesse antique et avec celle de Démocrite qui » s'en approche de près. *Les saintes Écritures tien-* » *nent le même langage* (2), avec cette différence » principale qu'elles attribuent à Dieu la création de » la matière, que ces anciens philosophes regardaient » comme existant d'elle-même. Il semble en effet » que la foi nous enseigne trois dogmes sur ce point : » 1° Que la matière fut créée de rien ; 2° que le sys- » tème du monde fut l'ouvrage de la Parole toute » puissante, en sorte que la matière ne se tira point » d'elle-même du chaos pour se donner la forme que » nous voyons ; 3° que cette forme était (avant la » prévarication) la meilleure dont se trouvât suscep- » tible la matière telle qu'elle était créée (3). Mais les

(1) « Secundum sensum philosophanti. » (Ibid., p. 346.) Nouvel exemple du mot *sensus* incontestablement pris pour *raison.*

(2) C'est-à-dire que l'Écriture sainte tient le même langage, « excepté néanmoins qu'elle tient un langage tout différent. » La philosophie antique croyait la matière éternelle, et la Bible la déclare créée *ex nihilo :* ce que Bacon confesse ici expressément et en toutes lettres (il n'y a pas d'autre différence), et quand on se rappelle ce qu'il vient d'affirmer plus haut, « que l'Écriture sainte enseigne bien la création du monde, mais non celle de la matière, » aucun lecteur honnête ne peut contenir les mouvements de mépris et d'indignation dus à tant de mauvaise foi.

(3) Bacon en impose encore ici. Il est faux que la Bible enseigne l'optimisme, même relatif. A la vérité, il est écrit : *et vidit Deus quod esset* BONUM ; et personne n'en peut douter : mais Bacon n'a trouvé le superlatif que dans son imagination.

» anciens ne purent s'élever à aucun de ces dogmes ;
» car ils répugnaient infiniment à la création *ex ni-*
» *hilo,* et ils tenaient que le monde n'est parvenu à
» l'état où nous le voyons qu'après une foule d'essais
» et de lenteurs. Quant à l'optimisme des choses, ils
» s'en embarrassaient peu, toute formation, ou si
» l'on veut, toute *schématisme* de la matière, étant
» à leur avis et périssable et variable. Il faut donc
» s'en tenir sur tous ces points à la foi et à ses bases :
» mais de savoir ensuite si, en vertu de la force im-
» primée dans le principe, cette matière n'aurait pu,
» à travers une longue révolution de siècles, se don-
» ner elle-même cet ordre et cet arrangement, le
» meilleur possible, qu'elle prit subitement et sans
» détours (1) à la voix impérieuse du Verbe éternel,
» c'est une question qu'il vaut mieux *peut-être* passer
» sous silence ; CAR (2) la *représentation* du temps
» n'est pas un moindre miracle que la création de
» l'être, et l'une et l'autre appartiennent à la même
» Toute-Puissance (3) ; mais il paraît que la Divinité

---

(1) « Missis ambagibus. » (Ibid., p. 248.) C'est-à-dire « sans se prévaloir d'aucune de ces petites chicanes qu'elle aurait pu faire au Verbe éternel. »

(2) Gardons-nous bien de passer sur ce CAR (*Tam* ENIM *est miraculum,* etc. Ibid.). Voici le sens : « Il est dangereux de traiter cette » question ; CAR la création n'étant pas un moindre miracle que l'accé- » lération du temps, et la création choquant tout à fait la raison, si » l'on venait à examiner la question de près, on pourrait fort bien en » venir à croire que le VERBE, quoiqu'il ait la voix impérieuse, ne sau- » rait néanmoins pas plus se faire entendre au temps qu'au néant : » c'est pourquoi il vaux mieux PEUT-ÊTRE ne pas traiter cette ques- » tion. »

(3) « Tam enim est miraculum et ejusdem omnipotentiæ repræsen-

» voulut alors *se distinguer* (1) des deux manières, » en opérant avec toute l'étendue de la toute-puis- » sance, d'abord sur l'être et la matière, en tirant l'è- » tre du néant, et en second lieu sur le mouvement et » le temps par anticipation sur l'ordre de la nature » et par une accélération de la marche de l'être (2)... »

» Il serait bien à désirer du moins que les hommes » s'accordassent enfin sur ce qu'on appelle *principes ;* » en sorte que, par une contradiction manifeste, on » ne prît plus ce qui n'existe pas pour ce qui existe, » et pour *principe* ce qui ne peut être *principe*. Or » un principe abstrait n'est pas un être (3), et tout

---

tatio temporis quam efformatio entis. » (Ibid., p. 548.) Ce mot tout à fait impropre *représentation* est là pour *réduction* ou autre semblable. Si, par exemple, la matière avait besoin de cent siècles pour se déployer, le miracle consiste à la dispenser de ce délai et à représenter les cent siècles comme déjà écoulés. Dieu, au jugement de Bacon, n'aurait pas eu moins de peine à se tirer de là que de la création même.

(1) « Videtur autem natura divina utraque omnipotentiæ emanatione se INSIGNIRE voluisse. » (Ibid.) Un peu de vaine gloire est bien permise dans une si grande occasion.

(2) Ainsi ce magnifique FIAT, dont les hommes ont fait tant de bruit, n'est après tout « qu'une simple accélération de la marche de l'être. » Dieu s'impatientant des lenteurs de la matière lui proposa de faire brusquement ce qu'également elle aurait fait tôt ou tard, et la matière, *missis ambagibus*, se prêta à la toute-puissance qui voulait *se distinguer*. — Il me semble que dans ce cas on se conduisit bien de part et d'autre; car Dieu était très-excusable de vouloir faire parler de lui, et la matière fit sagement de ne pas le chicaner.

(3) Rappelons-nous toujours qu'un *principe abstrait* est une matière sans action et qui l'attendrait d'ailleurs ; or cette matière est un être de raison, vu qu'elle doit être prise *comme elle est*, c'est-à dire « douée par essence de cette force primitive qui a tout produit : ET PER HOC RELIQUA. »

» être périssable n'est pas principe : donc l'esprit » humain se trouve invinciblement conduit à l'atome, » *qui est l'être véritable* MATÉRIÉ (1), *formé, situé,* » *possédant l'antipathie et l'appétit, le mouvement* » *et l'émanation.* C'est lui qui demeure inaltérable et » éternel au milieu de la destruction de tous les êtres » naturels ; car il faut bien absolument que, dans » cette dissolution si diversifiée de tous les grands » corps, il y ait comme un centre immuable. » Or, pour établir que la chose immuable est l'atome, voici le syllogisme éblouissant employé par le grand réformateur de l'esprit humain.

« Il est rigoureusement nécessaire que ce qui est immuable soit un *potentiel* ou un *minimum ;* or ce n'est point un *potentiel,* puisque le *potentiel* premier ne peut être semblable à ceux de l'ordre inférieur, qui sont une chose en acte et une autre chose en puissance ; mais il est nécessaire que l'immuable soit parfaitement *abstrait,* puisqu'il est étranger à tout acte et qu'il contient toute puissance ; DONC l'immuable est un *minimum* (2) *ou un atome.* »

---

(1) *V.* ci-devant p. 260. Il faut observer que l'homme qui parle ici de l'atome en termes si magnifiques est le même qui a dit ailleurs : « L'atome est impossible parce qu'il suppose le vide et une matière » fixe, deux choses fausses; de manière qu'il en faut venir à des par- » ticules vraies, *telles qu'elles se trouvent.* » (Nov. Org., lib. II, § VIII, p. 82.) Il finit par être plaisant.

(2) « Omnino necesse est ut, quod tanquam centrum manet immu- » tabile, id aut potentiale quiddam sit aut minimum. At potentiale non » est; nam potentiale primum reliquorum quæ sunt potentialia simile » esse non potest, quæ aliud actu sunt, aliud potentia. Sed necesse » est ut plane abstractum sit, cum omnem actum abneget et omnem

Nulle chaire du moyen âge n'entendit de plus belles choses, et il faut avouer que cet argument est impayable dans la bouche du plus grand détracteur des scolastiques. La fin de ce morceau sera moins divertissante.

Aristote nous a transmis l'opinion de certains philosophes anti-spirituels qui, se trouvant gênés par l'argument tiré de l'impossibilité du *progrès à l'infini*, dans la démonstration des vérités, tranchaient la question d'une façon très-expéditive en niant qu'il y eût des principes. « Les vérités, disaient-ils, ne » sont point superposées en ligne droite, comme on » se le figure ordinairement; elles font un cercle au » contraire, et l'une prouve l'autre sans fin ni com- » mencement; en sorte qu'il n'est point nécessaire » d'admettre des principes innés qui soient la base de » toute démonstration sans pouvoir ni devoir eux- » mêmes être démontrés (1). »

» potentiam contineat. Itaque relinquitur ut illud immutabile sit mi- » nimum. » (Ibid., p. 348, 349.)

Observez bien qu'ici l'atome doit être parfaitement abstrait (*plane abstractum*), et tout à l'heure nous avons vu *qu'un principe abstrait n'est pas un être*, et que l'atome est *l'être premier*, l'être par excellence EXQUO RELIQUA. A mesure qu'on s'enfonce dans cette philosophie le mépris le dispute à l'indignation.

(1) Ἀλλὰ πάντων εἶναι ἀπόδειξιν οὐδὲν κωλύει· ἐνδέχεται γὰρ κύκλῳ γίνεσθαι τὴν ἀπόδειξιν καὶ ἐξ ἀλλήλων. (Arist. Anal. poster. lib. I, cap. III.) M. Lasalle s'est trompé, comme on dit en latin, *toto cœlo*, en prenant la *démonstration en cercle* d'Aristote, pour l'*analogie*. (De Dign. et Augm. Scient. liv. V, chap. v, tom. II de la trad., p. 334.) On voit par cet exemple et par mille autres combien la philosophie et la langue des Grecs sont étrangères aux écrivains français de notre siècle.

Il ne paraît pas douteux que Bacon parodiait ce passage en le

Bacon, transportant cette idée dans l'ordre physique (sans néanmoins citer Aristote), continue de la manière suivante, après avoir dit sur l'atome ce qu'on vient de lire.

« C'est ce qu'il faut admettre, si l'on n'aime mieux » peut-être soutenir qu'il n'y a point absolument de » principes des choses, que chaque être est un prin- » cipe pour un autre, et que la loi et l'ordre des » changements sont les seules choses constantes et » éternelles tandis que les essences elles-mêmes ne » cessent de fluer et de changer. *Il vaudrait incon- » testablement mieux soutenir nettement ce système » que de se laisser conduire, par l'envie d'établir un » principe éternel, à l'inconvénient beaucoup plus » grave d'en faire* un principe imaginaire (1); car » la première supposition, qui fait changer toutes les » choses en cercle, offre du moins un sens déterminé; » au lieu que la seconde n'en présente aucun et ne » dit rien dans le vrai, *en nous donnant pour des*

---

transportant d'une manière ingénieuse dans le cercle matériel. Il est remarquable qu'Aristote ayant dit: *mais je pense bien autrement* ἡμεῖς δέ φαμεν οὔτε πᾶσαν ἐπιστήμην ἀποδεικτικὴν εἶναι (Ibid.). Bacon ajoute à son tour: mais je prouverai que la chose n'est pas possible. (Ibid., p. 349.) *Il copiait*, comme on voit, *à la vitre*.

(1) « Atque satius foret hujusmodi quoddam diserte affirmare quam » studio *æternum aliquod principium statuendi* in durius incom- » modum incidere ut idem principium ponatur *phantasticum*. » (Ibid., p. 349.) Ce qui signifie: *Si vous ne voulez pas admettre mon atome* doué et non abstrait, *vous tombez dans l'esprit* qui est *imaginaire*. On ne saurait donner un autre sens raisonnable à ce passage, qui se trouve d'ailleurs parfaitement expliqué par ce qui suit.

» *réalités de purs êtres de raison et de simples appuis* » *de l'esprit* (1)...

» Le caractère des *principes,* c'est qu'ils produisent » tout *et n'ont point été produits* (2).... La masse de » la matière est éternelle et ne peut être augmentée ni » diminuée ; fermer les yeux sur l'énergie dont elle » jouit pour se conserver et se soutenir...., croire » qu'elle ne doit point être prise *comme elle se trouve* » (*simpliciter*), mais qu'elle peut être au contraire » dépouillée de toutes ses vertus, c'est une des plus » grandes erreurs qui ait pu s'emparer de l'esprit hu- » main. Elle ne serait pas croyable même si l'uni- » versalité et la notoriété de l'erreur ne faisaient dis- » paraître le miracle. Il n'y en a pas en effet d'égale à » celle de ne pas regarder comme une puissance » active cette force dont la matière est douée, en » vertu de laquelle elle se défend contre la destruc- » tion, au point que la plus petite particule matérielle

---

(1) «Illa enim prior ratio aliquem exitum habere videtur ut res muten- » tur in orbem; hæc prorsus nullum quæ NOTIONALIA ET MENTIS ADMINICULA » habet pro entibus. » (Ibid., p. 349.) Je prie qu'on fasse attention au bonheur singulier de cette expression *mentis adminicula.* « Tout » philosophe qui n'admet point l'éternité et le mouvement de la ma- » tière ne sait plus où il en est. Dans son désespoir il invente *des êtres* » *de raison, des âmes, des vies* et *autres choses semblables.* En » tout cela il n'y a rien de réel; mais ce sont des AIDES que des esprits » faibles saisissent, comme un homme près de se noyer saisirait l'om- » bre d'un arbuste riverain. »

(2) « Principii ratio in iis (*calore et frigore*) ex utraque parte de- ficit, tum quia aliquid non ex ipsis, TUM QUIA IPSA EX ALIQUO. » (Ibid., p. 351.)

Ici Bacon oublie d'ajouter : *Deum semper excipimus.* Ce n'est qu'une simple distraction.

» ne saurait être ni accablée par le poids de l'univers » entier (1), ni détruite par la force et l'impétuosité » réunies de tous les agents possibles, ni par quel- » que moyen que ce soit réduite au néant, ni forcée » d'aucune manière imaginable à ne plus occuper un » espace quelconque ; ni privée de sa résistante im- » pénétrabilité, ni empêchée enfin d'entreprendre » sans cesse (2) (de nouvelles créations) sans jamais » s'abandonner elle-même. Cette force de la matière » est, sans aucune comparaison, la première de » toutes les puissances : elle est pour ainsi dire le » destin et la nécessité..... Il faut être enfoncé dans » les plus profondes ténèbres du péripatétisme pour » la regarder comme quelque chose d'accessoire, » tandis qu'elle est au contraire principale par excel- » lence, capable de mouvoir son propre corps et d'en » déplacer un autre, ferme et indomptable dans sa » propre essence d'où les décrets du possible et de » l'impossible émanent avec une inviolable auto- » rité (3). L'école enfantine se paie de mots sur ce

---

(1) Bacon, *qui ne voyait que ce qu'il voyait,* se représentait le monde changé en marteau et frappant sans effet sur une pauvre molécule. Il paraît, au reste, n'avoir guère songé à l'*enclume ;* car si l'univers entier *s'appuie,* sur quoi *s'appuie*-t-il ? Il est comique encore avec sa belle gradation « la matière ne peut être ni accablée, *obrui* (que veut-il dire, bon Dieu !) ni *détruite,* ni *anéantie.* » (Ibid., p. 333.)

(2) « Quin et ipsa vicissim aliquid MOLIATUR, nec se deserat. » (Ibid.) Bacon dans toutes les occasions délicates n'emploie, avec tout l'art et toute la réflexion imaginables, que certaines expressions vagues qui soient susceptibles d'excuse et d'explication, sans néanmoins cacher sa pensée. On le voit ici dans le mot MOLIATUR, qui est bien pesé.

(3) « Quum sit maxime principalis, corpus suum vibrans, aliud sum-

» point sans savoir jamais contempler cette puissance » avec des yeux bien ouverts, ni la disséquer jusqu'au » vif : c'est que l'école ignore (l'école !) quelles im- » portantes conséquences résultent de cette connais- » sance et quelle lumière en rejaillit sur les scien- » ces (1). »

Que Bacon cherche ensuite des correctifs, qu'il nous dise « que, lorsque Démocrite et Épicure s'avi- » sèrent de soutenir que le monde avait été fait par » le concours fortuit des atomes, ils excitèrent un » rire universel (2) ; » nous lui répondrons : Et vous,

---

» movens, solida et adamantina in se ipsa, atque nude decreta possibilis » et impossibilis emanans auctoritate inviolabili. » (Ibid.) En lisant ici *que cette force peut mouvoir son propre corps et* un autre, on peut fort bien demander *quel autre?* Mais la réponse se présente d'elle-même : c'est que le mouvement essentiel n'appartient pas seulement à la matière *en gros,* mais encore *en détail;* de manière que lorsqu'une portion en frappe une autre celle-ci consent à ne pas faire usage de sa force *éternelle, inviolable,* ADAMANTINE. Elle se laisse pousser pour remplir les vues de la première, et toujours à charge de revanche. Et voilà comment le *corps* de la matière peut en déplacer un *autre.* — Les idées claires me ravissent.

(1) « Parum scilicet gnara quanta ex ea pendeant, et qualis lux inde scientiis oriatur. » (Ibid., p. 353.) Bacon aurait bien dû nous dire quelle est *cette lumière* qui, de ses maximes insensées touchant l'éternité de la matière et du mouvement essentiel, *a rejailli sur les sciences.* Que signifie donc cette audace, qui, en discutant un point d'une si haute importance, se permet d'affirmer sans preuve? Le système de l'éternité de la matière n'apprend rien à l'homme en physique, et l'égare de la manière la plus funeste sur des sujets plus essentiels. Bacon le savait fort bien, et il a menti à sa propre conscience avant de mentir à la nôtre.

(2) « Democritus et Epicurus, quum ex atomorum fortuito con- » cursu fabricam rerum absque mente coaluisse adsererent, ab omni- » bus risu excepti sunt. » (De Dign. et Augm. Scient., lib. V, cap. IV. Opp., tom. VIII, p. 198.)

» Bacon, que mettez-vous à la place? Si vous ne sa-
» vez substituer à ces atomes que d'autres atomes, et
» votre matière *primitive, douée, sourde, et qu'il faut*
» *prendre comme elle est,* il n'y a entre Démocrite et
» vous qu'une seule différence : c'est que celui-ci
» pouvait être un honnête homme parce qu'il di-
» sait ce qu'il pensait. »

Tout lecteur qui joindra à une conscience droite les moindres connaissances philosophiques verra sans doute dans les idées de Bacon, qui viennent de lui être exposées avec quelque attention, une introduction complète à tout le matérialisme de notre siècle. Si les philosophes de cette époque si flétrissante pour l'esprit humain ont tant aimé et célébré Bacon, c'est qu'ils n'ont pas soutenu une erreur (et ils les ont toutes soutenues) dont il ne leur ait présenté le germe déjà plus qu'à demi développé.

On vient de voir ce que Bacon ne craignit pas d'avancer sur l'éternité de la matière, dogme capital de l'incrédulité, et d'autant plus dangereux qu'un œil médiocrement exercé peut fort bien ne pas en apercevoir d'abord les terribles conséquences.

Bacon cependant ne pouvait s'excuser sur cette ignorance, puisqu'il a su dire ailleurs « que tout ce
» qui ne dépend pas de Dieu est un autre Dieu, un
» nouveau principe et une espèce de divinité bâ-
» tarde (1). »

---

(1) « Quidquid a Deo non pendet ut auctore et principio..., id loco Dei erit, et novum principium, et DEASTER quidam. » (Meditationes sacræ. Opp., tom. X, p. 229.) Je me recommande pour ce prodigieux *deaster* aux traducteurs plus habiles que moi.

On ne sait pas trop quelle espèce de croyance est couverte sous ces paroles bizarres; on voit seulement qu'il apercevait la vérité et qu'il découvrait assez distinctement l'écueil auquel on s'exposait en la niant.

Malheureusement rien n'est moins équivoque que la profession de foi de Bacon à l'éternité de la matière; et j'ai fait remarquer de plus, dans l'important morceau que je viens d'exposer, des passages qui permettent de tout soupçonner.

Ce système n'est plus rare de nos jours; et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il se trouve (du moins dans l'école protestante) parmi des hommes de mérite qui se donnent pour les défenseurs des bons principes, et même du christianisme.

Je n'ai pas été peu surpris de voir qu'un ministre même du saint Évangile pouvait, sans déroger à son caractère, nier que la création proprement dite nous fût révélée dans la Bible, et regarder même la chose comme un point convenu dont il ne fallait plus disputer (1).

Quant à l'interprète de Bacon, il ne paraît pas douteux qu'il n'ait hérité des opinions de son maître.

En grondant Foureroy, qui avait mis la création,

---

(1) « Il me semble que tous les volcans ont été une fois *sous-marins* avant la RÉFORMATION de la terre, dont Moïse nous donne l'histoire dans la Genèse.... Ces volcans éteints ont (*probablement*) précédé la RÉFORMATION de notre globe.... Une partie de l'Europe doit avoir été couverte de volcans avant la *catastrophe* (N. B.) dont Moïse nous peint la RÉPARATION au premier chapitre de la Genèse. » (Réflex. gén. sur les Volcans, pour servir d'introduction, etc., par M. Sénebier. in-8°, 1795, p. 66.)

telle que la croient les chrétiens, au rang *des pieuses fictions de quelques chroniques religieuses,* il s'écrie bien justement : « Se serait-on attendu à une attaque de nos livres sacrés à la tête d'un ouvrage de chimie (1)? » Cependant, quand il vient lui-même à s'expliquer, il refuse de parler clair, et il se contente de dire *que les hommes n'ont rien su directement à cet égard* (2).

Dans un autre endroit il nous dit « que c'est au » moyen des observations géologiques qu'on peut sa- » voir si le monde a commencé et COMMENT il a dû » commencer; » mais il ne parle que d'un *commencement d'arrangement,* et point du tout d'un *commencement d'existence.* D'ailleurs j'avoue que cette assertion de la part d'un défenseur de la Bible doit nécessairement étonner un peu. Tout en ne cessant d'exalter la Genèse, il se garde bien néanmoins de convenir qu'elle attribue à Dieu *la création de l'univers ou de la matière :* il n'est pas si complaisant. Il dit seulement « que la Genèse attribue à la sagesse *d'un être créateur* l'origine de diverses choses qui sont aujourd'hui et qui n'étaient pas jadis au pouvoir de la matière (3). »

On voit à quoi se réduit la *création : à donner la matière,* comme disait Bacon. Mais de la création proprement dite, de la création *ex nihilo,* il n'en est pas question. Elle est même niée ici très-clairement;

(1) Introduction à la Physique terrestre, par M. de Luc, in-8°, tom. I, p. 155, n° 120.

(2) Ibid., p. 269, n° 195, et p. 272, n° 194.

(3) Précis de la Philos. de Bacon, tom. II, p. 131.

et de plus Moïse est appelé en témoignage de l'erreur. C'est un tic distinctif de l'école que j'ai en vue : mais écoutons encore l'interprète de Bacon.

Bacon croyait que l'état actuel de la matière et les différentes opérations qu'elle a subies jadis étaient seules accessibles à l'esprit humain. « Quant à l'acte » même de la création, il le regardait comme étant » infiniment au-dessus des facultés des hommes, » non-seulement pour le concevoir, mais même pour » qu'ils eussent pu s'élever, par l'étude de la nature, » à se former l'idée d'un tel commencement, *ni* » *d'aucun autre*, de sorte qu'il fallait que Dieu LE » leur eût révélé (1). »

On reconnaît ici un véritable disciple de Bacon dans la dextérité qui appelle au secours de la *doctrine intérieure* les petites obscurités de la grammaire.

On pourrait croire, au premier coup d'œil, que le pronom LE, employé à la dernière ligne de la dernière citation, se rapporte *à un tel commencement* autant qu'à *ni d'aucun autre* : on se tromperait néanmoins infiniment. L'auteur ne le rapporte qu'à *aucun autre*, et il veut dire « *que le commencement* » EX NIHILO ne peut être conçu d'aucune manière, et » qu'à l'égard du même *commencement cosmique* on » ne saurait pas mieux LE comprendre sans la révé- » lation. » Si l'on en doute, voici le commentaire qui éclaircira tout.

« Depuis que par des connaissances successivement

---

(1) Précis de la Philos. de Bacon, tom. II, p. 128.

» acquises sur l'univers *créé* (1), remontant aujour-
» d'hui avec certitude jusqu'à une époque où l'origine
» de diverses choses qui le constituent essentiellement
» était hors du pouvoir de la matière (2), nous trou-
» vons que, dans la Genèse, le premier des livres qui
» ait existé (3), ces mêmes choses sont attribuées à la
» puissance et à la sagesse d'un être créateur, notre
» esprit *n'a plus rien à désirer* (4). »

Ce passage nous apprend plusieurs choses :

1°. Que sans les connaissances géologiques que nous avons acquises la Genèse ne prouverait rien, puisque sans ces connaissances notre esprit aurait *quelque chose à désirer*, malgré la Genèse ;

2°. Que la matière est un être actif en vertu de certains pouvoirs qui lui ont été délégués (sans en exclure d'autres) ;

3°. Que la concession de ces pouvoirs enfin est ce qu'on appelle *création*, puisqu'ils furent accordés à une matière déjà existante.

On voit qu'il ne reste plus de doute sur la concordance du mystérieux pronom.

Un autre passage très-remarquable c'est celui où le

---

(1) On dirait qu'il y en a deux, l'un créé et l'autre qui ne l'est pas; mais il ne faut pas se laisser tromper à ce mot, qui ne signifie que *formé*. L'auteur en le soulignant nous avertit lui-même que le mot renferme un mystère.

(2) Il ne dit pas qu'alors la matière n'eût aucun pouvoir, mais seulement qu'elle n'avait pas *tels et tels pouvoirs* qu'on a découverts assez nouvellement.

(3) *Livres* est souligné par l'auteur. Ici je ne comprends pas le mystère, s'il y en a un.

(4) Précis, etc., tom. II, p. 131.

savant interprète de Bacon, raisonnant sur ce passage du premier chapitre de la Genèse, *et l'esprit de Dieu se mouvait* (1) *sur les eaux*, nous dit : « Ici l'on ne saurait entreprendre de rien expliquer non plus que dans l'expression Dieu créa (1). »

Assurément l'auteur du Précis a trop de justesse dans l'esprit pour comparer une expression allégorique avec une autre parfaitement claire pour nous dans le sens que nous lui donnons, et qui serait claire même pour celui qui ne croirait pas ce qu'elle exprime.

Si quelqu'un disait « qu'il a vu un homme à trois têtes parlant de ses trois bouches trois langues différentes, » on lui dirait : « Ce que vous dites là n'est pas possible ; » mais personne ne s'aviserait de lui dire : « Je ne vous comprends pas ; » car rien ne serait plus clair.

Lors donc que l'auteur du *Précis de la Philosophie* de Bacon nous dit (2) que cette expression *Dieu créa* ressemble à cette autre, *et l'esprit de Dieu se mouvait sur les eaux*, il ne se peut qu'il n'entende le mot *créer* dans le même sens que nous ; car ce mot est parfaitement clair, même pour celui qui nie la création : donc l'auteur du *Précis* a voulu dire (et n'a pu vouloir dire autre chose) que, la création *ex nihilo* ne pouvant être admise par la raison, le mot

---

(1) *Se mouvait*, traduction protestante. La Vulgate dit : *Ferebatur*, et le texte emploie, si je ne me trompe, le même verbe qui exprimerait l'*incubation*.

(2) Précis, etc., ibid., p. 130.

créer devenait un mot vague et allégorique, que chacun est bien le maître d'entendre discrètement de quelque manière plausible.

Il ne tiendrait qu'à moi de citer un assez grand nombre d'autres textes tirés du même ouvrage pour montrer à quel point le disciple s'accorde avec le maître sur le dogme de l'éternité de la matière ; mais ceux que j'ai cités suffisent amplement pour attester ma bonne foi à l'égard de Bacon, en montrant que je ne l'entends point autrement que ne l'entendent ses amis et ses disciples les plus enthousiastes.

Telle est donc l'obligation que nous avons à l'école de Bacon. Elle nous ramène au paganisme : elle nous propose de croire la matière éternelle ; mais elle est bien plus coupable que les philosophes de ces temps de ténèbres ; car il s'en est trouvé parmi eux d'assez sincères pour rendre justice à Moïse, en convenant sans difficulté qu'il avait enseigné la création proprement dite EX NIHILO, et l'opposant même sur ce point aux philosophes grecs (1), tandis que cette malheureuse école, déjà si coupable en repoussant cette lumière qu'elle se vante si mal à propos de vénérer, commet encore le nouveau crime de calomnier l'antique révélation divine, en lui prêtant une erreur impie, clairement proscrite par le premier mot de ses écrits.

On n'est point en droit, je le sais, de supposer qu'un homme admet nécessairement les conséquences

---

(1) *Galen. de usu part.* lib. II, ap. Stillingfleet, Orig. Sacræ. lib. III, cap. II, p. 441, 5e édit., cité par le docteur Leland dans sa démonstr. Evang. tom. II, part. I, chap. XIII, in-12, p. 230.

nécessaires d'un principe qu'il défend, puisqu'il arrive très-souvent que ces conséquences ne sont point aperçues, ou que, par une heureuse inconséquence, on refuse de les tirer : il n'est pas moins vrai que tout défenseur d'un principe funeste est éminemment coupable et répond des conséquences. Je ne dirai donc point que tout homme qui soutient l'éternité de la matière est un athée ; cela serait dur et faux même, je me plais à le croire. Cependant il ne faut pas moins convenir avec l'excellent docteur *Leland* (1) que les défenseurs de l'éternité de la matière ne sauraient être rangés parmi les véritables théistes, du moins théoriques. Ce sont des *demi-théistes*, comme l'a dit un autre docteur anglais (2). Dès qu'on a fait le pas d'admettre une existence quelconque indépendante de Dieu, on sent dans sa conscience que tout l'édifice du théisme branle, et que nous ne savons plus où poser le pied. Si la matière est nécessaire, pourquoi le mouvement, pourquoi l'esprit ne le seraient-ils pas ? S'il peut y avoir plus d'un être nécessaire, si l'existence nécessaire, le plus bel attribut de la Divinité, n'appartient pas exclusivement à Dieu, comment l'ordre, la forme, l'arrangement de la matière éternelle seraient-ils moins indépendants de lui, et d'où lui viendrait le pouvoir sur elle ? Peut-on se figurer aisément un être indépendant quant à l'existence, et dépendant pour tout le reste ?

Nous ne concevons pas la création, nous disent Bacon et ses disciples. Étrange objection de la part

(1) Leland. Demonstr. Evang., loc. cit.
(2) Cudworth. (Ibid.)

d'un être aussi borné que l'homme! Mais afin de jeter sur ce point le degré de lumière qui dépend de nous, observons d'abord pour éclaircir les mots, c'est-à-dire les idées, que ce mot de *création* se prend dans deux sens différents; car tantôt il signifie la cause, ou l'acte de l'être créateur, et tantôt il représente l'effet ou l'existence commencée de l'être créé. Si nous ne concevons pas la création dans le premier sens, nous ne concevons pas mieux la génération, la végétation, la gravité, l'expansibilité, les affinités, l'élasticité, etc., toutes choses dont la réalité n'est pas douteuse; en un mot, nous ne connaissons aucune cause: d'où il suit que l'impossibilité de concevoir un effet quelconque n'est jamais une objection contre la réalité de la cause. *Aucun effort de l'intelligence humaine ne peut concevoir* l'acte de créer; je l'accorde: *donc la création est impossible;* — la conséquence est évidemment fausse.

Il est bien remarquable que, la *création* prise dans le second sens n'étant que *l'existence commencée,* aucune idée peut-être n'entre plus naturellement dans notre esprit. Nous en portons la preuve en nous-mêmes, puisque nous avons tous la conscience que notre pensée a commencé. Or pourquoi le commencement de la substance pensante choquerait-il la raison plus que celui de la matière? L'auteur du *Précis de la philosophie de Bacon* a commis d'ailleurs, en raisonnant sur ce sujet, une faute capitale contre une règle évidente de la logique, c'est que, *deux propositions nécessairement alternatives étant données, il n'est pas permis de n'en examiner qu'une.* Nous sommes placés entre deux suppositions, dont l'une ou

l'autre est inévitable : *ou il y a une* création *proprement dite, ou tous les êtres sont nécessaires et éternels.* Il ne suffit donc pas d'argumenter contre la création ; il faut montrer en quoi et comment elle est moins admissible que l'éternité de la matière. Or c'est ce que ne fait point ici l'interprète de Bacon. Par ses mystérieuses réticences il ne cesse de repousser le dogme de la création, mais sans jamais discuter l'hypothèse alternative, qui est cependant insupportable à l'intelligence, tandis que les objections contre la première, tirées de notre incapacité à la comprendre, sont évidemment nulles. En se bornant d'ailleurs à dire, fort mal à propos et sans aucune modification, *que l'idée de la création est infiniment au-dessus de nos facultés* on ne dit rien, ou, ce qui est pire, on dit un rien, puisque, encore une fois, il n'y a pas de cause proprement dite *qui ne soit infiniment au-dessus des facultés de l'homme.*

L'auteur du Précis se permet de plus une autre faute non moins grave contre la grammaire philosophique, celle de donner dans la même phrase deux sens divers au même mot. « L'acte même de la création, dit-il, est si fort au-dessus de nos facultés..... (voilà la cause ou l'être créant) que les hommes n'ont jamais pu s'élever.... à se faire une idée d'un tel *commencement,* NI D'AUCUN AUTRE. » (Voilà l'effet ou l'être créé.) (1)

A-t-on jamais entendu rien d'aussi étrange que le nom de *commencement* donné à l'*acte qui fait commencer?*

---

(1) Précis de la Philos. de Bacon, tom. II, p. 128.

Voici un raisonnement parfaitement semblable à celui qu'on vient de lire : « Quant à l'acte même qui forme le poulet dans l'œuf, il est trop au dessus des facultés de l'homme pour que nous ayons pu nous élever, par l'étude de la nature, à nous former une idée du poulet. »

Le célèbre axiome EX NIHILO NIHIL FIT, que tous les matérialistes ou *matérialiens* (1) répètent après leur maître, renferme aussi un abus d'expression. Lucrèce, usant de la même forme de langage, aurait dit *ex œre fit tympanum*. On dirait que le *rien* est une matière, quelque chose dont on nous dit qu'on ne peut rien faire. *On ne fait rien de rien ;* sans doute que AVEC *rien* on ne fait rien ; mais changez l'énoncé, et dites : *Rien n'a pu commencer ;* c'est absolument la même chose, et cependant l'impression sera différente ; j'en atteste la bonne foi de tout lecteur : tant il est essentiel que le langage philosophique soit rigoureusement juste ! Tout *effet* commence au moment où sa *cause* opère. Tout ce que nous voyons est un *effet*, comme nous le disions plus haut, et il y a peu d'idées qui entrent plus naturellement dans notre esprit que celle d'*effet* ou de *commencement*. On ne saurait, sans attrister également la logique et la conscience, argumenter de l'obscurité de la *cause* contre la certitude ni même contre l'intelligibilité de l'*effet*.

---

(1) Ce mot ou tout autre du même sens serait indispensable pour désigner cette foule de philosophes qui, sans se déclarer expressément *matérialistes*, accordent néanmoins trop à la matière et compromettent les vrais principes.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

			Pages.
Chapitre	I.	Induction et Syllogisme.	7
		Appendice au chapitre premier. — Thèse de Physique sur l'arc-en-ciel.	46
Chap.	II.	De l'expérience et du génie des découvertes.	53
Chap.	III.	Base de la philosophie de Bacon et de sa méthode d'exclusion.	73
Chap.	IV.	Des essences et de leurs définitions.	92
Chap.	V.	Cosmogonie et système du monde.	106
Chap.	VI.	Flux et reflux.	124
Chap.	VII.	Mouvement.	138
Chap.	VIII.	Histoire naturelle et physique générale.	137
Chap.	IX.	Progression de la lumière.	146
Chap.	X.	Expériences et explications physiques.	159
Chap.	XI.	Météorologie.	183
Chap.	XII.	But général de la philosophie de Bacon.	297
Chap.	XIII.	De Dieu et de l'intelligence.	223
Chap.	XIV.	De l'âme.	244
Chap.	XV.	De l'origine du mouvement spontané et du mouvement en général.	258
Chap.	XVI.	Des sens et du principe sensible.	278
Chap.	XVII.	De la matière et du principe des choses.	291

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

B 1198 .M35 1838 v.1 SMC
Maistre, Joseph Marie,
Examen de la philosophie de
Bacon 47230562